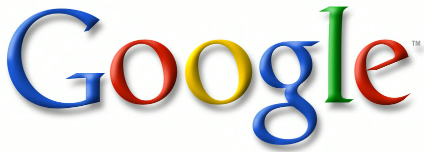



SE TAIRE ET FAIRE



PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC AURÈLE ANTONIN



PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC AURÈLE ANTONIN

TRADUCTION NOUVELLE

PAR ALEXIS PIERRON

avec

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR LE TRADUCTEUR.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE SEINE

1843

INTRODUCTION

Vers l'an 310 avant notre ère, un riche marchand cypriote, qui venait de trafiquer en Phénicie, fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Attique. C'était un homme dans la fleur de l'âge, mince de corps, assez haut de taille, et dont le teint basané annonçait l'origine barbare. Il erra pendant quelque temps dans la ville d'Athènes, déplorant son malheur, que plus tard il devait bénir, impatient de retourner dans son île pour se remettre à son périlleux métier, et faire fructifier, par son industrie, les restes de son opulence d'autrefois. Un jour il s'arrêta devant l'étalage d'un libraire, et jeta ses yeux sur le deuxième livre de l'ouvrage où Xénophon a recueilli quelques-uns des entretiens de Socrate. Il en lut quelques passages, et ne put retenir un transport d'enthousiasme : « Où

sont, demanda-t-il, les hommes qui conversent ainsi? — Les philosophes? en voilà un qui passe, répondit le libraire, en désignant du doigt Cratès, que le hasard avait amené près de là; tu n'as qu'à le suivre. » Et le naufragé cypriote, entraîné comme par un charme irrésistible, courut à cet homme qu'on lui montrait, se fit son disciple, et, durant quelques années, s'attacha sans cesse à tous ses pas.

C'est ainsi que la Grèce et la philosophie prirent possession d'un des plus nobles esprits et des mieux trempés qu'il y ait eus au monde, je veux dire le Phénicien Zénon, de la ville de Cittium, dans l'île de Cypre, le fondateur de l'école stoïcienne.

Cratès et le cynisme ne purent suffire complétement à cette âme ardente. Zénon ne sut se dépouiller que de la fausse honte : il n'arriva, sur les traces de son premier modèle, qu'au mépris de l'opinion, et non point à cette impudeur qui était l'apogée de la sagesse selon les émules de Diogène. Il alla étudier, sous les mégariques Stilpon et Diodorus Cronus, puis sous les académiques Xénocrate et Polémon, des doctrines plus pures et plus dignes de la haute idée qu'il se faisait de la nature humaine; mais il ne s'y arrêta guère plus qu'il n'avait fait au cynisme. Il se lassa aussi de cette sorte de scolastique, de ces subtilités d'une métaphysique raffinée, de ces discussions sans fin sur le possible et le réel, sur la nature et les propriétés

des nombres idéaux, de ces arguments captieux où il voyait enchevêtrer les vérités les plus claires et les moins contestables. Il abandonna tous les maîtres vivants ; et s'il s'attacha aux morts, surtout à Platon, comme on n'en saurait douter, ce ne fut point pour jurer sur leur parole, mais pour s'emparer de leurs idées, pour les agrandir et les féconder, et les mettre au service de ses conceptions personnelles.

Platon avait établi, dans le *premier Alcibiade*, que l'homme, c'est-à-dire ce qui est véritablement nous, est tout entier dans l'âme, et que le corps n'est qu'un instrument donné par la nature, et dont l'âme se sert immédiatement, au lieu qu'elle a besoin, pour l'emploi des instruments artificiels, d'un intermédiaire, qui est le corps lui-même. La différence, suivant Platon, entre notre corps et les choses extérieures, était non point dans l'essence, mais dans une simple relation ; c'était une affaire de plus ou de moins, de proximité ou d'éloignement, de dignité, si je puis m'exprimer ainsi, et rien autre chose. « C'est donc un « principe bien constant, disait Socrate dans le dia- « logue, que quand nous nous entretenons ensemble, « toi et moi, en nous servant du discours, c'est mon « âme qui s'entretient avec la tienne. Et c'est ce que « nous disions, il n'y a qu'un moment : que Socrate « parle à Alcibiade en adressant la parole non pas au « corps qui est exposé à mes yeux, mais à Alcibiade

« lui-même, que je ne vois point, c'est-à-dire à son « âme..... Ainsi, pour revenir à notre principe, tout « homme qui a soin de son corps a soin de ce qui est « à lui, et non pas de lui..... Tout homme qui aime « les richesses ne s'aime ni lui, ni ce qui est à lui, mais « il aime une chose encore plus éloignée, et qui ne « regarde que ce qui est à lui. » On retrouve implicitement ce principe dans tous les dialogues moraux de Platon. C'est de là que découle toute sa théorie de la vertu, considérée comme l'œuvre de notre liberté et de l'effort qui nous élève au-dessus des intérêts sensibles. C'est de là encore qu'il a tiré son inflexible et sublime doctrine de l'expiation. Le coupable, suivant Platon, est tenu de se livrer lui-même au juge, et de solliciter, même au prix de la vie de son corps, la réhabilitation de son âme. Enfin le *Philèbe* est tout entier une sorte de déduction du *premier Alcibiade*, et comme un pressentiment de la lutte du stoïcisme et de la doctrine d'Épicure. A un eudémonisme grossier, qui faisait consister le bien dans le plaisir et le mal dans la douleur, Platon oppose un idéal de sagesse où le plaisir n'entre pour rien, même en perspective ; il revendique pour l'âme tout ce qui est bien et tout ce qui est beau, et relègue à une infinie et infranchissable distance de la vertu, au-dessous des choses de l'intelligence, au-dessous des sciences et des arts, même les plus humbles, tout ce qui tient à

la sensation, tous les bonheurs et toutes les joies du corps, non pas seulement ceux que condamne absolument la raison, mais ceux-là même qui n'ont rien que de pur, et dont l'âme peut, sans se dégrader, souffrir les innocentes atteintes.

L'affinité de ces doctrines avec le stoïcisme est manifeste; et Simplicius, dans son commentaire sur le *Manuel* d'Épictète, n'a pas manqué de la signaler, au moins pour ce qui regarde le *premier Alcibiade*. Il y a, en effet, des passages du Manuel qu'on prendrait, à la rigueur, pour des emprunts faits à ce beau dialogue.

« Entre toutes les choses du monde, dit Épictète, « les unes dépendent de nous, et les autres ne dépen- « dent point de nous. Celles qui dépendent de nous « sont nos opinions, nos mouvements, nos désirs, nos « inclinations, nos aversions, en un mot toutes nos « actions.

« Celles qui ne dépendent point de nous sont: le « corps, les biens, la réputation, les dignités, en un « mot toutes les choses qui ne sont pas du nombre de « nos actions. »

Du reste, le système stoïcien est marqué d'un tel caractère d'originalité, et il diffère tellement, par une foule d'autres points, de la doctrine platonicienne, qu'il serait souverainement injuste de ne voir dans le fondateur qu'un simple commentateur de Platon. Zénon a trouvé, dans le champ immense des œuvres

de ce grand génie, quelques blocs déjà ébauchés, et qui s'adaptaient à son plan; il y a mis la dernière main, il les a fait entrer dans l'économie de son édifice, mais non pas seuls, tant s'en faut, ni peut-être au lieu qu'eût préféré Platon.

L'occasion qui fit naître le stoïcisme, ce fut, sans nul doute, le succès des enseignements d'Épicure. Cet athéisme complet et ce matérialisme absolu, avec leurs conséquences nettement déduites et franchement acceptées, avaient séduit un peuble oublieux des grandes doctrines et des nobles spéculations, comme des grandes choses d'autrefois et de la liberté même. Il n'était pas jusqu'aux plus sages que n'entraînât le mot magique de vertu, si souvent retentissant dans la bouche d'un homme qui détruisait théoriquement toute vertu, sauf à démentir par sa vie le système qu'il annonçait avec tant de ferveur. C'est en l'an 300 qu'Épicure avait transporté son école de Lampsaque à Athènes; et dès les premières années du troisième siècle, Zénon engageait avec Épicure cette grande lutte du devoir contre le bonheur, qui devait durer aussi longtemps que le monde antique.

Il y avait dans Athènes un vaste portique orné de splendides peintures. Polygnote avait déployé, sur les voûtes et sur les murs, toutes les merveilles de son pinceau, tous les caprices de son imagination, comme l'indique le nom même de Pœcile, c'est-à-dire varié,

que le peuple d'Athènes donnait à ce portique, de préférence au nom officiel de Pisianactée. Depuis plus de cent années les Athéniens tenaient le Pœcile pour maudit, à raison des scènes d'horreur dont il avait été le théâtre durant la tyrannie des Trente. Quatorze cents citoyens y avaient péri par la main du bourreau. Il fallait à Zénon un lieu où il pût rassembler autour de lui ses disciples. Le Pœcile fixa son choix, non pas seulement parce que la place était libre, mais parce qu'il voulait en effacer la vivace infamie. L'installation du stoïcisme y fut comme un hommage à la vertu persécutée, et une expiation du sang injustement versé. C'est là que pendant cinquante ans Zénon fit retentir sa parole, et que se maintint longtemps encore après lui l'école qu'il avait fondée. On sait, du reste, que le mot stoïcisme vient du terme grec qui signifie portique.

Zénon eut bientôt rallié autour de lui tout ce qu'il y avait encore d'âmes nobles et généreuses, tout ce que n'avaient point corrompu entièrement les mœurs de ce temps malheureux, ou les doctrines de la philosophie du plaisir. On accourait, pour l'entendre, de toutes les contrées de la Grèce; des rois mêmes s'honoraient d'être appelés ses disciples. Il eut un bonheur plus grand encore : il trouva un homme digne de continuer après lui son œuvre. Cléanthe d'Assos, qu'il désigna pour son successeur, n'était

pas seulement un esprit d'élite et un penseur profond; c'était, si l'on en croit les anciens, un écrivain de génie. Il ne reste rien de ses ouvrages en prose; mais son hymne à Jupiter, que nous a conservé Stobée, est à la fois et un précieux monument de la philosophie stoïcienne, et une des plus sublimes inspirations de la muse antique. Cléanthe fit aimer les doctrines que Zénon avait révélées : il fut comme le Platon de cet autre Socrate. D'ailleurs, le caractère de Cléanthe n'était pas inférieur à son intelligence et à ses talents. Ce que Zénon prisait surtout en lui, c'était sa patience robuste, son inébranlable fermeté, et la lutte qu'il soutenait avec acharnement contre la pauvreté et la mauvaise fortune. Sans ces vertus, le génie que Dieu avait mis dans cet homme eût été comme s'il n'était pas. Cléanthe avait commencé par exercer le métier d'athlète ; ensuite, il s'était vu réduit à se mettre au service des jardiniers d'Athènes. Il en était là encore quand il s'éprit de l'amour de la philosophie : il trouva moyen de satisfaire tout à la fois les besoins de son corps et ceux de son âme. Il passait la nuit dans les jardins à puiser de l'eau et à arroser les plantes ; le jour, il allait écouter Zénon, et travaillait à suppléer par l'étude au défaut de son éducation première.

Chrysippe, le troisième chef du Portique, fut, à son tour, comme l'Aristote du stoïcisme. Le catalogue de

ses ouvrages est quelque chose d'incompréhensible et presque d'effrayant : plus de sept cents traités, et sur des sujets infiniment divers et qui embrassaient tout le champ connu alors des spéculations humaines ! Du reste, Chrysippe était fort inférieur, par le mérite littéraire, et au poëte Cléanthe et au sévère Zénon lui-même. Il avait, sur ce point, des principes tout particuliers, et qui lui eussent fait regarder comme perdu tout le temps qu'auraient exigé la conception d'un plan systématique, l'harmonieuse distribution des parties du sujet, l'arrondissement des périodes, et même la correction du style. Il pensait et il se souvenait ; et il écrivait ses pensées et citait ses autorités : c'était là sa manière. On lui reproche surtout son obscurité, et sa subtilité, qui passait, en raffinements, celle des plus fameux académiques ; on l'accuse aussi d'avoir outré à plaisir les conséquences de quelques-uns des principes de ses deux maîtres, et d'avoir trop souvent quitté le sentier où avait marché Zénon.

Quoi qu'il en soit, le stoïcisme fut véritablement l'œuvre de ces trois hommes : les autres stoïciens grecs ne furent guère, autant qu'il nous est permis d'en juger, que les commentateurs plus ou moins ingénieux, et, quelquefois, les contradicteurs des pensées de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe. Il serait fort difficile d'établir avec certitude la part qui revient en propre à chacun des trois premiers maîtres

dans le système, tel qu'on le trouve formulé chez les anciens, et surtout chez Diogène de Laërte ; et ce n'est point ici le lieu de soumettre à un examen approfondi les données de la critique et de l'histoire. Je me bornerai à marquer les points principaux sur lesquels Zénon, Cléanthe et Chrysippe semblent s'être trouvés le mieux d'accord, et à montrer sur quel fonds d'idées reposait la doctrine.

La philosophie, selon les stoïciens, est la science de la perfection humaine, et c'est par elle qu'il nous est donné de nous élever au terme suprême de cette perfection, c'est-à-dire à la sagesse. Les trois parties principales de la philosophie sont la logique, la physique et la morale. La morale contient, en réalité, l'essence même de la philosophie : la logique et la physique lui sont subordonnées, comme instruments et comme moyens préparatoires. Les stoïciens comparaient la philosophie à un champ fertile : la logique en était la haie, la physique en était la terre et les arbres, et la morale les fruits et la moisson.

La logique stoïcienne ne se bornait pas, comme celle d'Aristote, à la théorie du raisonnement et à la détermination des formes nécessaires que revêt l'expression de toute pensée ; elle se proposait pour objet la matière même des vérités, et comprenait, en même temps que la logique proprement dite, une portion de la psychologie, de la rhétorique et de la

grammaire. Elle avait spécialement pour but de fonder, en opposition aux préjugés de la foule et au caprice des opinions vulgaires, une science solide et inattaquable, et digne du vrai sage, c'est-à-dire de l'homme sincère et ami de la vérité. A la base, les stoïciens plaçaient leur théorie de la perception. Toute perception primitive résulte, suivant eux, d'une impression produite sur l'âme, et s'appelle, à ce titre, une imagination, en prenant ce mot dans le sens étymologique : le terme grec est φαντασία. Les perceptions sensibles ne sont que le premier degré de la pensée; la raison, force active par son essence, et qui commande en nous, suivant la forte expression stoïcienne, le λόγος, le τὸ ἡγεμονικόν, travaille sur ces premières données, tantôt involontairement et par une exertion spontanée de sa nature même, tantôt par une application libre et volontaire de son énergie provocatrice, et en titre, ou par voie de comparaison, ou par voie de collection, d'autres notions qui n'ont plus rien de sensible que l'occasion qui les a fait naître, toutes nos idées générales et tous nos jugements. Les notions naturelles, les jugements qu'il nous est impossible de ne pas porter, et qui se trouvent également dans tous les hommes, constituent la raison commune, le κοινὸς λόγος, ou le sens commun, base de toute démonstration.

C'est dans la conformité de l'idée avec son objet

que les stoïciens faisaient consister le caractère distinctif de la certitude. Tel est le sens propre des mots φαντασία καταληπτική, et κατάληψις, dont ils se servaient pour désigner ces perceptions et ces notions auxquelles adhère notre esprit, et dont il confesse, par son assentiment, la réalité objective. Par conséquent, la règle du vrai, c'est la droite raison, ὀρθὸς λόγος, c'est-à-dire la raison concevant l'objet conformément à ce qu'il est.

La logique proprement dite, la théorie du raisonnement, ne différait guère de la logique péripatéticienne que par la langue et par la terminologie. Je ne vois sur ce point qu'une particularité qui mérite d'être notée. Aristote avait fixé à dix le nombre des attributs généraux des êtres, à savoir : l'essence, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la situation, la possession, l'action, la passion. C'étaient là les conditions premières, suivant lui, de toute conception, les idées fondamentales qui accompagnaient nécessairement toute notion intellectuelle, comme toute impression sensible. Cette liste se réduisit considérablement entre les mains des stoïciens. Ils ne reconnaissaient que quatre catégories (c'est le nom qu'Aristote avait donné aux attributs premiers) : la disposition locale, la qualité, la réalité et la relation. Je transcris les mots grecs, qui s'expliquent d'eux-mêmes, mais que ne rendent qu'im-

parfaitement les termes dont j'ai été obligé de me servir, faute de véritables équivalents : Τὸ ὑποκείμενον. τό ποῖον, τὸ πῶς ἔχον, τὸ πρός τι ἔχον.

La physique stoïcienne correspondait à peu près à ce que les philosophes modernes appellent ontologie : c'est par cette science que les stoïciens prétendaient rendre compte, sans hypothèses, des notions communes sur les objets réels de la nature, et expliquer les principes de tout ce qui est ou participe de l'être. Tout ce qui est réellement, tout ce qui peut agir ou souffrir est corps, suivant eux ; mais au-dessus des êtres réels il y a les principes des êtres, qui ne sont ni engendrés, ni corruptibles. Ces principes sont la matière indéterminée, mais susceptibles de revêtir tous les modes, et la raison, le λόγος, qui pénètre toutes choses, qui circule dans tout l'univers, et duquel dérivent l'action, la forme et la fin de tout ce qui est. Ils nommaient patient le premier principe, celui dont se font les choses, et agent celui qui les fait être ce qu'elles sont.

L'agent est l'être que les hommes adorent sous tant de dénominations diverses : il est Jupiter, Neptune, Minerve ; il est tous les dieux ensemble, car il est la divinité. Les autres dieux n'existent qu'au regard de notre intelligence ; ils ne sont que la personnification des divers attributs du Dieu unique. Dieu est dans le monde, et non hors du monde ; mais il ne

s'y absorbe pas; il ne cesse pas, malgré l'intimité, la nécessité de cette union, de demeurer lui-même, c'est-à-dire un animal immortel, raisonnable, parfait dans son essence et dans sa félicité. Sa force toute-puissante s'exerce en vertu de certaines lois absolues et immuables, qui sont les lois mêmes de l'univers, et qui en constituent l'unité, le plan régulier, la magnifique et vivante harmonie. Dieu est l'âme du monde, il en est le maître éternel, l'architecte et l'ordonnateur infaillible. Mais c'est dans l'hymne de Cléanthe qu'il faut lire l'expression de la pensée stoïcienne sur la divinité, sur les attributs et les perfections de l'Être suprême. J'en vais transcrire quelques passages.

« Salut à toi, le plus glorieux des immortels, être « qu'on adore sous mille noms, Jupiter éternelle- « ment tout-puissant; à toi, maître de la nature; à « toi qui gouvernes avec loi toutes choses! C'est le de- « voir de tout mortel de t'adresser sa prière; car c'est « de toi que nous sommes nés, et c'est toi qui nous « as doués du don de la parole, seuls entre tous les « êtres qui vivent et rampent sur la terre. A toi donc « mes louanges; à ta puissance l'éternel hommage « de mes chants. Ce monde immense qui roule au- « tour de la terre conforme à ton gré ses mouve- « ments, et obéit sans murmure à tes ordres. C'est « que tu tiens dans tes invincibles mains l'instru-

« ment de ta volonté, la foudre, au double trait acéré, « l'arme enflammée et toujours vivante ; car tout, « dans la nature, frissonne à ses coups retentissants. « Avec elle, tu règles l'action de la raison universelle « qui circule à travers tous les êtres, qui se mêle aux « grands comme aux petits flambeaux du monde. Roi « suprême de l'univers, ton empire s'étend sur toutes « choses : rien sur la terre, Dieu bienfaisant, ne s'ac- « complit sans toi, rien dans le ciel éthéré et divin, « rien dans la mer ; hormis les crimes que commet- « tent les méchants par leur folie... Jupiter, auteur « de tous biens, dieu que cachent les sombres nuages, « maître du tonnerre, retire les hommes de leur « funeste ignorance ; dissipe les ténèbres de leur « âme, ô notre père ! et donne-leur de comprendre « la pensée qui te sert à gouverner le monde avec « justice. Alors nous te rendrons en hommages le « prix de tes bienfaits, célébrant sans cesse tes œu- « vres, comme c'est le devoir de tout mortel ; car il « n'est pas de plus noble prérogative et pour les mor- « tels et pour les dieux, que de chanter éternelle- « ment, par de dignes accents, la loi commune de « tous les êtres. »

Le mot monde, chez les philosophes stoïciens, se trouve employé dans plusieurs acceptions différentes. Parfois il signifie Dieu lui-même, la puissance active et plastique s'appropriant la substance indéterminée,

et donnant à toutes choses la vie et la réalité. Au point de vue astronomique, pour ainsi dire, le monde, κοσμός, l'arrangement, suivant la force expressive du terme grec, se prend pour l'ensemble des corps célestes dans leurs rapports et leur harmonie. Mais le plus souvent, c'est la réunion des deux principes, l'agent et le patient, qu'ils appellent de ce nom. Le monde est, par conséquent, un être vivant et divin. Ils lui attribuaient, avec Empédocle, la forme sphérique, comme celle qui se prête le mieux au mouvement. Le monde, en tant qu'être réel, le tout qui se compose du ciel, de la terre, de toutes les natures particulières, n'était non plus éternel, suivant eux, que chacun des êtres qui vivent, végètent ou se meuvent dans son vaste sein. Produit par le feu, lorsque se divisèrent, dans la matière primitive, les quatre éléments avec lesquels Dieu forma toutes choses, c'est par le feu, pensaient-ils, que le monde doit périr un jour, pour renaître et périr encore, comme déjà il a pu naître et périr, par une série d'éternelles vicissitudes, dont la loi réside dans la nature de Dieu lui-même, l'éternel et infatigable ouvrier.

On voit assez, d'après ce qui précède, en quoi les stoïciens faisaient consister la providence divine. Dieu agit, et il ne peut faire que le bien ; et c'est par la concordance nécessaire des causes et des effets dans le monde que se révèle cette bienfaisante acti-

vité. Le destin est, pour ainsi dire, la face visible de la Providence.

L'âme de l'homme, suivant les stoïciens, est un air ardent et fait partie de l'âme du monde ; mais, comme toute individualité réelle, elle est sujette à la dissolution et à la mort. Les stoïciens ne promettaient, au delà de la vie présente, qu'une autre vie, plus ou moins prolongée, mais non point l'immortalité. Toutes les âmes dureront, suivant Cléanthe, jusqu'à l'embrasement du monde : Chrysippe n'admet, dans cette autre existence, que les âmes des hommes vertueux : l'anéantissement immédiat serait alors le partage des scélérats.

L'âme se compose de huit parties ou forces : l'une de ces parties, la force fondamentale, l'intelligence, ἡγεμονικόν, λογισμός, est le principe de toutes les autres, comme Dieu est dans le monde le principe de toutes les natures particulières ; et ces autres parties sont les cinq sens, la parole et l'imagination. Toute sensation, tout mouvement de l'âme, dérivent de la faculté intelligente, à ce titre que toujours ils reposent sur quelque croyance à la vérité de leur objet, sur quelque approbation, quelque jugement antérieur.

Le premier penchant de tout être animé, c'est l'instinct de sa conservation. La nature l'a attaché, pour ainsi dire, à lui-même ; et voilà pourquoi il s'éloigne des choses qui lui peuvent nuire, et cherche

celles qui lui sont convenables. Cet instinct, chez l'homme, a été mis sous la sauvegarde de la faculté dont relève tout son être. La raison lui révèle la fin propre de son existence; il sait ce que c'est que l'ordre, la régularité, la loi; il a, par conséquent, sa règle. Le premier principe de la morale stoïcienne, c'est que l'homme doit vivre selon la droite raison, ou, pour me servir de la formule la plus usitée, vivre conformément à la nature, ὁμολογουμένως τῇ φύσει ζῆν. C'est une même chose, disait Chrysippe, de vivre selon la vertu, ou de vivre selon l'expérience des choses qui arrivent par l'ordre de la nature, parce que notre nature est une partie de la nature de l'univers. La vertu et le bonheur consistent donc dans un parfait accord entre le génie que chacun de nous porte au dedans de lui-même, et la volonté de l'être qui gouverne l'univers.

Les stoïciens partageaient en trois classes les choses de ce monde, relativement à l'usage qu'il nous est donné d'en faire pendant notre vie : les biens, les maux et les choses indifférentes. L'honnête était, suivant eux, le seul bien qui eût une valeur positive et absolue, comme le vice était le seul mal vraiment digne de ce nom. Tout le reste est purement indifférent, et n'a qu'une valeur relative et qui dépend du bon ou du mauvais emploi : tels sont les avantages et les défauts extérieurs, la santé, les plaisirs, la ri-

chesse, la pauvreté, la douleur, la maladie, tout ce qui n'est de soi ni bon ni mauvais, tout ce qui est susceptible, suivant l'occasion, d'aider également au mal comme au bien.

La vertu est la perfection de la nature raisonnable, c'est-à-dire de notre nature en tant que raisonnable. Elle consiste dans les actes de la raison libre, indépendante, en harmonie avec elle-même et avec la nature, et s'appliquant à connaître et à pratiquer le bien. Une conduite est dite vertueuse, qui se règle tout entière sur ce principe, que rien n'est bon hormis de faire le bien, et que là seulement réside le caractère de la liberté. La sagesse, c'est-à-dire la prudente considération des règles de notre nature, est la base sacrée de la vertu. Quant au vice, il provient ou de l'ignorance des vrais principes, ou de notre inconséquence et de notre légèreté ; c'est la raison ou dédaignée ou pervertie.

Toute action est conforme ou non conforme à la nature de l'agent ; et parmi les actions conformes à sa nature, il y en a qui le sont parfaitement, et d'autres qui le sont à un moindre degré. Les actes parfaitement conformes à notre nature sont les seuls absolument bons et dignes d'éloges ; et c'est par eux-mêmes qu'ils sont tels, et sans aucun regard à leurs conséquences. Les actes moins parfaitement conformes à notre nature, n'ont, au contraire, qu'une

valeur relative, et qui se mesure au prix de leurs résultats. Tout le reste se nomme méfaits, transgressions, péchés, et encourt, de la part de l'agent, le démérite et la responsabilité morale. Toutes les bonnes actions sont équivalentes entre elles, comme aussi toutes les mauvaises; car il n'y a, suivant les stoïciens, qu'une seule vertu et qu'un vice unique, et qui ne sont susceptibles ni de s'accroître ni de diminuer. Celui qui a une vertu, disaient-ils, les a toutes, parce qu'elles naissent toutes du même fonds commun. Un homme vertueux, disaient-ils encore, joint ensemble la spéculation et la pratique; et comme il fait certaines choses par esprit de choix, d'autres avec patience, celles-ci avec équité, celles-là avec préférence, il est nécessairement, et tout à la fois, prudent, courageux, juste et tempérant. C'étaient là les quatre formes essentielles qu'affectait, suivant eux, la vertu unique. Le vice avait, de son côté, ses quatre formes essentielles : c'étaient les quatre vices opposés à ces quatre vertus.

Le sage est exempt de passions, maître de lui-même, et laisse couler sa vie d'un cours paisible, jusqu'au terme fixé par le destin. Les stoïciens énuméraient complaisamment toutes les puissances, toutes les perfections, tous les bonheurs de l'homme vraiment digne du nom de sage; et ce portrait idéal était comme une perpétuelle exhortation à nous éle-

ver au-dessus des misères de notre condition humaine, et éveillait dans l'âme les plus nobles instincts qu'y ait déposés l'auteur de toutes choses. On aurait la partie trop belle, à renverser, au nom de la grossière réalité, cette conception sublime de l'homme vainqueur de ses passions et s'élevant jusqu'à la sainteté pure, et, autant qu'il est donné à notre faiblesse mortelle, jusqu'à la divinité même. Ce qu'il faut voir, dans la doctrine, c'est le résultat, c'est cette force énergique et invincible, ce courage à toute épreuve qui a été, dans tous les temps, et surtout à Rome, sous les empereurs, l'apanage des hommes nourris dans les maximes stoïciennes. L'idéal stoïcien ne s'est jamais réalisé peut-être; mais sans cet idéal, où ils aspiraient de toutes les forces de leur âme, ces hommes se fussent-ils élevés si haut, et le monde antique s'honorerait-il des noms d'un Brutus et d'un Thraséas?

La Grèce avait inventé le stoïcisme; mais c'est Rome qui montra au monde tout ce que cette philosophie renfermait de vie et de réalité sous l'apparence un peu sophistique dont l'avaient revêtue les successeurs de Chrysippe, et déjà Chrysippe lui-même. L'esprit des Romains, admirable à saisir tout ce qui était susceptible d'une application pratique, s'empara avec une ardeur indicible d'une philosophie qui répondait si juste à ses fiers instincts. Les jurisconsultes

la firent servir à l'interprétation des lois nationales, et les plus beaux génies de la littérature latine l'ornèrent de tous les charmes du style, pour en répandre la connaissance et le goût. L'éclectisme platonicien de Cicéron admit à la place d'honneur, pour ainsi dire, la morale du Portique ; et Sénèque fut un pur moraliste stoïcien. Il y a des traités de Cicéron qui ne sont rien autre chose que la transcription, sous une forme plus belle et dans un éloquent langage, des commentaires stoïciens de Panétius et des autres disciples de l'école de Zénon. Sénèque eut l'honneur de mettre le premier en lumière quelques-unes des conséquences sociales du stoïcisme, les plus nobles et les plus fécondes. Enfin le stoïcisme passa dans les mœurs de tous ceux qui se souvenaient des antiques vertus romaines et de la liberté.

Il faut dire que le génie romain s'accommodait médiocrement des spéculations métaphysiques, ou plutôt physiques, sur lesquelles les stoïciens grecs avaient prétendu bâtir tout l'édifice du système, et où se concentraient encore, du temps même de l'empire, les principaux efforts des héritiers grecs de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe. On trouve, jusque dans les écrits des plus décidés partisans de la doctrine, dans Épictète et dans Marc Aurèle, des preuves assez multipliées d'une sorte d'indifférence à l'endroit de bien des problèmes agités autrefois par les esprits

dont ils suivaient la trace morale; et le doute, sur certains points, a remplacé chez eux des affirmations tranchantes, acceptées, dans le Portique, à titre de vérités incontestables, et presque de dogmes religieux et d'articles de foi. Ils ont fait bon marché surtout de ces arguties où se complaisait la logique stoïcienne, et dont il semble qu'auraient dû se préserver les disciples de Zénon, eux qui s'étaient mis en possession de si grandes vérités morales, de maximes si riches en applications positives, s'il avait été donné à des Grecs de ne pas tomber toujours plus ou moins dans l'éternel défaut de cette nation disputeuse, la dialectique sans but, et pour l'amour de l'argumentation.

Épictète et Marc Aurèle sont proprement, presque uniquement, des moralistes. Le stoïcisme, chez eux, est réduit à ses véritables proportions : ils en ont retranché, d'une main ferme et courageuse, tous les ornements superflus, ou, si l'on veut, tous les embarras, toutes les superfétations parasites. D'accord avec les anciens maîtres sur les points vraiment essentiels, ils ont porté dans tout le reste une grande liberté d'esprit, et la féconde vertu de l'indépendance. Du reste, le stoïcisme, au deuxième siècle de notre ère, ne pouvait plus parler le langage qui avait suffi jadis aux exigences des contemporains de Pyrrhus et d'Antigonus. Le temps avait marché, et transformé, par son action insensible, les dispositions et la volonté

des hommes. Il y avait dans toutes les âmes comme une source d'amour qui ne demandait qu'à s'épancher ; et l'idée de la fraternité humaine germait sourdement au fond des cœurs. Il suffit d'ouvrir au hasard les livres d'Épictète et de Marc Aurèle, pour reconnaître la trace lumineuse de l'immense progrès moral accompli depuis trois siècles. Cette humilité, ce renoncement à soi-même, dont Épictète proclame sans cesse l'efficace vertu ; cette tendresse expansive, cet amour du prochain, ce dévouement au bonheur des hommes, qui fut à la fois toute la vie et toute la philosophie de Marc Aurèle, semblent d'un autre monde, pour ainsi dire, que les premières méditations stoïciennes sur ce qui fait la force et la dignité de l'âme, et sur les rapports de l'homme avec ses semblables. Zénon et les autres maîtres du Portique niaient la douleur et proscrivaient la pitié ; ils mettaient presque au rang des crimes les faiblesses de l'âme, et les émotions les plus douces et les plus naturelles. La nature a repris ses droits, et dans le stoïcisme même, par Épictète et Marc Aurèle. Il n'y a chez eux plus rien presque d'utopique ; l'un a dicté des leçons qui ont pu être la règle des saints du christianisme, tout aussi bien que la sienne, et l'autre a fait, en se peignant lui-même, un des plus sublimes traités de morale qu'on ait jamais écrits.

Épictète s'est renfermé dans l'étude de l'âme hu-

maine, et il n'a proposé d'autre but à ses spéculations philosophiques que la connaissance des règles qui doivent nous guider dans la pratique de la vie. Ses ouvrages ne sont qu'une sorte de commentaire de la pensée de Platon que j'ai citée plus haut : le *Manuel*, sous une forme aphoristique, et dégagée de tout appareil scientifique ou littéraire; les *Dissertations*, avec plus de développements, comme il convenait à son dessein de persuasion. Le Manuel est la substance et le résumé de l'enseignement d'Épictète; les Dissertations sont cet enseignement même, tel qu'Arrien l'a recueilli de la bouche de son maître.

Cléanthe faisait saillir aux yeux, par une ingénieuse image, l'absurdité du principe sur lequel reposait toute la doctrine morale d'Epicure. Figurez-vous, disait-il à ses disciples, un tableau où serait représentée la Volupté, assise sur un trône, dans un magnifique appareil, et revêtue d'ornements royaux. A ses côtés sont les Vertus, réduites à l'état d'humbles servantes. Elles n'ont qu'un soin unique, qu'un seul devoir, c'est d'exécuter les commandements de la Volupté; seulement, il leur est permis de lui recommander tout bas à l'oreille de prendre bien garde de rien faire d'imprudent et qui puisse blesser les âmes des hommes, ou de s'exposer jamais à éprouver quelque sentiment de douleur. « Du reste, diraient-elles, nous les Vertus, nous sommes nées pour te ser-

vir ; nous n'avons point d'autre affaire au monde. » On pourrait dire qu'Épictète a rétabli la Vertu dans ses droits légitimes, et qu'il a définitivement chassé du trône la Volupté usurpatrice.

« Épictète, dit Pascal dans les *Pensées*, est un des philosophes du monde qui aient le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet ; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très-grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux : « Ne dites jamais, dit-il, J'ai « perdu cela ; dites plutôt, Je l'ai rendu ; Mon fils est « mort, Je l'ai rendu ; Ma femme est morte, Je l'ai « rendue. Ainsi des biens et de tout le reste. Mais « celui qui me l'ôte est un méchant homme, direz-« vous : Pourquoi vous mettez-vous en peine par qui « celui qui vous l'a prêté vienne le redemander ? « Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin « comme d'un bien qui appartient à autrui, comme « un voyageur fait dans une hôtellerie. Vous ne devez « pas, dit-il encore, désirer que les choses se fassent « comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir « qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-

« vous, ajoute-t-il, que vous êtes ici comme un acteur, « et que vous jouez votre personnage dans une comé- « die, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il « vous le donne court, jouez-le court ; s'il vous le « donne long, jouez-le long : soyez sur le théâtre au- « tant de temps qu'il lui plaît ; paraissez-y riche ou « pauvre, selon qu'il l'a ordonné. C'est votre fait de « bien jouer le personnage qui vous est donné ; mais « de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez toujours « devant les yeux la mort et les maux qui semblent « les plus insupportables ; et jamais vous ne penserez « rien de bas, et ne désirerez rien avec excès. » Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de connaître la volonté de Dieu, et de la suivre. Telles étaient les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avait aussi connu sa faiblesse ! »

Marc Aurèle est plus conforme encore, s'il est possible, aux enseignements de la religion chrétienne. Il est moins incomplet qu'Épictète, plus pratique même, plus profondément humain : ce n'est plus un maître dogmatisant ; c'est un homme de bien qui se

rend compte de toutes ses pensées, de toutes ses actions, et qui creuse, comme il le dit, au fond de son âme. Son livre est mieux qu'un livre, il est lui-même. Le Manuel est devenu, par le changement de quelques mots, la règle de saint Nil et des solitaires du mont Sinaï; mais dans les réprimandes que Marc Aurèle s'adresse à lui-même, comme dans les encouragements qu'il se donne avec la même franchise, quand il reconnaît en lui ou la trace de quelque faiblesse, ou l'espérance de quelque vertu, il n'est pas un homme, à quelque condition qu'il appartienne, qui ne puisse, aujourd'hui même, et mieux encore que dans le Manuel, puiser de salutaires leçons, des provisions, comme disait l'école du Portique, pour le pénible voyage de la vie. Un homme illustre dans l'Église, le cardinal François Barberin l'ancien, neveu du pape Urbain VIII, occupa les dernières années de sa vie à traduire dans la langue de son pays les pensées de l'empereur romain, pour en répandre parmi les fidèles les fécondes et vivifiantes semences. Il dédia cette traduction à son âme, *pour la rendre*, dit-il dans son style énergique, *plus rouge que sa pourpre, au spectacle des vertus de ce gentil.*

La physique stoïcienne se montre çà et là dans le livre de Marc Aurèle; mais, comme je l'ai déjà fait observer, il ne s'y attache point, il n'essaie point d'en confirmer ou d'en ébranler les principes; il y fait al-

lusion bien plus qu'il ne les discute, uniquement préoccupé du but qu'il se propose, et où il rapporte toutes ses pensées, la connaissance de soi-même et la conduite de sa vie.

Marc Aurèle représente le monde comme un être vivant, formé d'une matière unique, et dont une âme unique anime à la fois toutes les parties. Il n'y a rien, suivant lui, qui soit hors de la nature, et la nature se suffit à elle-même ; elle trouve en elle-même l'espace, la matière et l'art. La force divine qui pénètre le monde se divise entre une foule innombrable de dieux ; et ces dieux ont des corps, et ils peuvent se manifester à nos yeux : au nombre de ces dieux comptent le soleil et les astres qui resplendissent dans le ciel.

Marc Aurèle insiste fortement sur l'idée de la Providence, comme avaient fait avant lui tous les stoïciens : il se trouve là déjà un peu plus en lui-même. Il s'attache à la règle d'action vraiment fondamentale, la conformité à la volonté de Dieu, et la résignation au sort que nous assigne l'auteur de tous biens. Tout se tient dans le monde, suivant Marc Aurèle ; tout a sa raison d'être, et il ne saurait arriver rien qui n'ait ses causes dans la nature. Le monde moral est soumis, comme le monde sensible, à d'irréfragables lois. Tout ce qui nous arrive nous était destiné de tout temps ; de tout temps notre être était en-

gagé dans la chaîne des événements qui devaient se réaliser un jour; l'action des causes secondes se préparait par l'action même de la première cause, qui s'est mise d'elle-même en jeu dans l'univers. Tout arrive nécessairement, mais justement : car la cause première n'est pas seulement puissante; elle est juste, et distribue à chaque être la part qui lui est due des biens dispensés. Il n'y a donc rien en ce monde que nous devions recevoir avec tristesse, rien qui ne doive nous trouver résignés et reconnaissants : « Tout ce qui « t'accommode, ô monde! dit Marc Aurèle, m'accom- « mode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré « ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que « m'apportent les heures est pour moi un fruit savou- « reux, ô nature! Tout vient de toi; tout est dans toi; « tout rentre dans toi. Un personnage dit : *Bien-aimée* « *cité de Cécrops!* Mais toi, ne peux-tu pas dire : O « bien-aimée cité de Jupiter! »

Marc Aurèle semble affaiblir quelquefois, par une expression de doute, les principes qu'il a le plus fortement établis; et je pourrais relever quelques passages où l'on croirait qu'il fait au hasard, c'est-à-dire à l'absence de toute cause intelligente, une part dans le gouvernement des choses humaines. Mais il ne faut pas presser trop fort les conséquences de quelques paroles inconsidérées peut-être, ou plutôt qui ne sont là que comme des objections qu'il se pose à lui-même,

et non comme des opinions dont il accepte la responsabilité. Sa doctrine est parfaitement explicite sur ce point; il y revient en vingt passages, et dans les mêmes termes; et pour un lecteur de bonne foi, il n'y a lieu nulle part à se méprendre sur sa véritable intention. Du reste, un esprit comme celui de Marc Aurèle ne s'apprécie point d'après ses défaillances, si tant est qu'il y ait rien en lui qu'on puisse appeler de ce nom.

L'homme est triple suivant Marc Aurèle; il est composé d'un corps, d'une âme ou d'un souffle de vie, et d'une intelligence ou d'une raison; et c'est à la raison qu'appartient l'empire sur tout son être. Cet amas de poussière et de sang, cette masse charnelle qui écrase notre âme de son poids, est digne de tous mépris par elle-même, et la perte que nous faisons à la mort n'a rien qui mérite le moindre de nos regrets. Les passions ont leur siége dans la partie animale de notre être, et ne sont qu'un embarras dans le voyage de la vie, quand elles ne sont pas la cause de notre chute et de notre dégradation morale : ce n'est pas de les modérer seulement qu'il s'agit en ce monde, c'est de les détruire, d'en arracher jusqu'aux plus secrètes racines. Il faut que la raison règne en maîtresse, en absolue souveraine, pleine d'un dédain profond pour tout ce qui est en dehors d'elle, et ramassée en soi-même, au sein de ses méditations. Notre

raison émane de la raison universelle, elle est une portion de Dieu, elle est Dieu même en nous, car les lois qui la régissent sont les lois que subit la divinité. Le devoir de l'homme est contenu tout entier dans un double axiome : conformité à notre nature particulière et à la raison que nous portons en nous ; conformité à la nature universelle et à la raison suprême, sources communes de la raison de chaque être et de sa nature. Il n'y a rien qui soit plus vraiment conforme à la nature humaine que de nous aider les uns les autres et d'échanger entre nous de mutuels secours. L'humanité nous commande d'aimer comme nos frères ceux-là même qui nous ont offensés. Il n'y a qu'une seule vengeance avouée par la raison : c'est de ne pas nous rendre semblables à ceux dont nous avons à nous plaindre. Nos actions ne doivent avoir jamais qu'un mobile, l'accomplissement du bien ; et nous devons faire le bien pour lui-même, indépendamment de tout ce qui pourra en advenir, et sans aucun regard à notre utilité personnelle, ni aux récompenses qui y seraient attachées. Ne publions pas nos bienfaits, oublions-les, et passons à d'autres : soyons comme la vigne, qui donne son fruit et s'empresse de recommencer sa tâche ; elle ne fait point valoir à nos yeux sa fécondité ; elle a obéi à la nature, et tout est dit pour elle.

Jusqu'ici nous n'avons guère vu que le philosophe

stoïcien. Toutes ces doctrines, si admirables que quelques points en puissent paraître, et si fort au-dessus des lumières du paganisme, se retrouvent plus ou moins explicitement dans Épictète, dans Sénèque, dans Cicéron, dans ce que nous connaissons des stoïciens de la Grèce. Voici ce que Marc Aurèle n'a dû qu'à lui-même, ou aux méditations des philosophes d'une autre école que celle dont il avait embrassé les dogmes.

Il admet, avec Théophraste et les péripatéticiens, et, disons mieux encore, avec le bon sens vulgaire, des degrés dans l'appréciation des actes condamnables; il distingue, par exemple, entre les péchés de concupiscence et ceux de colère : il y a, selon lui, un manquement plus grave à se porter au mal avec plaisir, et de connivence, pour ainsi dire avec la raison dépravée, qu'à céder aux entraînements irréfléchis d'un aveugle ressentiment. Or, les stoïciens, nous l'avons déjà dit, n'admettaient pas de plus ou de moins dans la vertu ; tout ce qui s'écartait de cette règle inflexible, ils le condamnaient absolument, et sans tenir compte des circonstances qui atténuent ou aggravent la culpabilité. Les stoïciens comptaient, nous l'avons dit encore, au nombre des faiblesses indignes de l'homme, la pitié même : ils en faisaient un vice, une maladie ; si elle n'est folie, elle est pour le moins, selon eux, trouble de raison et légèreté d'esprit.

Marc Aurèle pense, au contraire, que les mouvements naturels de l'âme n'ont rien que de légitime, quand il s'agit de l'infortune de nos semblables ; il n'hésite pas même à proclamer dignes d'une sorte de pitié les hommes qui font le mal, à raison de l'ignorance où ils vivent des vrais biens et des vrais maux.

Il y a enfin, dans le livre de Marc Aurèle, une foule de préceptes moraux dont on ne retrouverait peut-être pas toujours les analogues dans les écrivains de l'antiquité païenne, dans Épictète même, et qui offrent, avec plus d'un passage de l'Évangile, une étrange et incontestable ressemblance. Il suffit, pour s'en convaincre, de les dégager de leur entourage stoïcien, comme a fait pour quelques-uns le commentateur Gataker, et de les mettre en forme, si je puis dire ; car Marc Aurèle n'a guère fait que les jeter en passant, par allusion, ou suivant la circonstance, comme choses qui allaient de soi, et qui n'avaient besoin ni de preuves ni de longs éclaircissements. C'étaient pour lui des vérités premières bien plus qu'un texte d'argumentation. Je signale les principales et les plus frappantes.

Il faut s'abstenir même de la pensée du mal. Il faut détruire en nous jusqu'au germe des affections vicieuses. Il faut nous abstenir de tout discours inutile. Il faut s'attacher avant toutes choses à la culture de

son âme, et la façonner à l'image de la divinité. Il faut supporter les injures avec résignation. Il faut avertir les autres et les reprendre avec douceur et sans les choquer. Il faut sacrifier sans regret tout ce que nous avons de plus cher au monde, jusqu'à notre vie même, dès qu'il s'agit de l'accomplissement du devoir, etc., etc.

Ce qui fait le fond véritable du stoïcisme de Marc Aurèle, c'est une éternelle préoccupation du bonheur de ses semblables, c'est cette inquiétude sans cesse ravivée avec laquelle il s'interroge sur ses fautes, et cherche avec lui-même, non pas les plus faciles, mais les plus assurés moyens de satisfaire à la loi d'amour, de justice et d'humanité, dont il portait en lui la vivante et divine image. Aussi eût-il été oiseux de traiter son livre comme on fait ceux des philosophes dogmatiques, et d'exposer tous les points de doctrine auxquels il a touché. Je n'avais qu'à signaler le caractère singulièrement personnel de sa morale, à en marquer, comme on dit, l'esprit et les tendances. Une âme n'est point un système, et le livre des *Pensées* est l'âme de Marc Aurèle.

Un écrivain dont on retrouve la trace brillante dans l'étude de l'antiquité comme dans l'histoire des littératures modernes, M. Villemain, a saisi avec un rare bonheur, et fixé par quelques mots caractéristiques, les traits de cette merveilleuse transformation du stoïcisme

dont je viens d'essayer une grossière et imparfaite exposition : « Fondée sur le mépris de la douleur, du « plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque « voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle « avait interdit toutes les émotions de l'âme ; elle niait « la douleur physique ; elle rougissait de la pitié, « cette douleur de l'âme, ce contre-coup du mal des « autres, que Dieu nous a donné pour nous forcer de « les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de « degré dans les fautes, et que toute faiblesse était « un crime, elle faisait violence à la raison comme au « cœur de l'homme. De là, sans doute, devaient sor- « tir des âmes invulnérables ; et, lorsque le génie ré- « publicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, « lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que « tout rampait sous Tibère, on conçoit que ces âmes « aient donné de grands spectacles au monde ; mais « enfin leur vertu n'était que le courage de mourir ; « leur philosophie autorisait le meurtre, et se réfu- « giait dans le suicide. Brutus et Caton, au milieu de « leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet « amour de l'humanité qui respire dans l'austérité « des Antonins. La source même de leurs maximes « est différente, leurs vertus moins désintéressées ; « ils ne sont que de grands hommes, ils ont besoin « de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au con- « traire, est nourri de cette tendre compassion, de

« cette justice indulgente, de cette affection cosmo-
« polite, qui respiraient dans la loi chrétienne. »

Quelques modernes se sont imaginé que c'était dans l'étude de l'Evangile ou dans le commerce des chrétiens, et non pas dans la contemplation de lui-même et dans son propre cœur que Marc Aurèle avait puisé ces hautes lumières et cette humanité profonde. C'est une thèse qu'on peut soutenir, comme tant d'autres, en dépit de l'histoire et des faits; et ce passe-temps n'a rien que d'inoffensif, dès qu'il ne s'agit que d'un hommage de plus à la foi chrétienne, et à condition qu'on n'arguera pas de cette chimérique impuissance de la raison, dont quelques-uns voudraient faire aujourd'hui un dogme religieux, et qui n'est qu'un insolent paradoxe, et, au fond, une monstrueuse impiété.

Les chrétiens contemporains de Marc Aurèle ne se fussent jamais posé une pareille question. Ils savaient trop bien, et par une sanglante expérience, à quoi s'en tenir sur son christianisme prétendu. Une ignorance complète des dogmes chrétiens peut seule expliquer la rigueur avec laquelle un tel philosophe et un tel homme fit appliquer aux sectateurs du Christ les décrets des Néron et des Adrien. La jalousie de la sagesse n'entra jamais dans cette âme. Il sévit contre des sujets qu'on lui peignait rebelles; il eût chéri des maîtres ou des frères en doctrine, s'il eût soupçonné

un instant l'étroite parenté qui unissait le persécuteur et les victimes ; parenté que les chrétiens ne soupçonnaient pas plus que lui peut-être, et qui ne se révéla qu'après la mort de celui qui les avait frappés. Jusqu'au jour où l'on recueillit les derniers écrits de cette main toute-puissante, ils durent se méprendre sur le caractère de Marc Aurèle ; ils le jugeaient sur ses actes publics, qui n'étaient que la politique de l'empire ; ils ignoraient l'homme, trop haut placé, et trop loin de leurs regards ; ils voyaient bien un philosophe, mais que rien ne distinguait, à l'extérieur, d'un stoïcien vulgaire.

C'est chose impossible pourtant, au dire des hommes d'une certaine école, qu'une vertu presque parfaite se soit élevée du sein de ce qu'on est convenu d'appeler les ténèbres du paganisme ; aussi, comme il était difficile d'en faire honneur à la morale révélée, ont-ils pris définitivement le parti de la nier, et tout au moins de la tourner en ridicule. Marc Aurèle n'est plus, pour quelques historiens, qu'un sophiste au cœur sec, nourri d'une négation superbe (c'est leur mot, et il paraît qu'ils le comprennent) ; qu'un pédant tristement rigide, travaillant sa vertu, peinant à s'enlever de terre et retombant à plat dans les faiblesses humaines ; enfin le complaisant débonnaire des infamies de Vérus et des déportements de Faustine. C'est cette caricature qu'il leur plaît d'affubler

du nom de Marc Aurèle. C'est cette prostitution de l'histoire, du ministère sacré de la vérité, qu'on étale impudemment aux yeux des hommes, pour l'honneur d'un système ; ce sont ces mensonges dont on ne craint pas de souiller la candeur même de la jeunesse ignorante. Les docteurs de la primitive Eglise, qui ne se doutaient pas des vertus chrétiennes du scepticisme, et qui n'avaient aucun motif pour se défier de la justice et de la raison, expliquaient la sagesse païenne, et ne la calomniaient pas ; ils la confessaient sans arrière-pensée ; ils en montraient la source divine, et tournaient au bien de la foi même ce que les docteurs de notre âge redoutent comme un péril pour la foi. Ils ne croyaient pas, ces faibles génies, que le genre humain eût si longtemps vécu, hormis une race, dans de complètes et visibles ténèbres morales, et que Dieu, qui est toute vérité, eût durant quatre mille années absolument déshérité ses enfants de ce pain de vie qu'il leur dispensa plus tard avec tant de libéralité.

« Il n'y a pas plusieurs sagesses, dit saint Augus-
« tin, mais une seule. Ce que les yeux de deux
« hommes voient en même temps n'appartient pas à
« l'œil de celui-ci ou de celui-là ; c'est une troisième
« chose où se portent les regards de ces deux
« hommes... On ne peut nier qu'il n'y ait une vérité
« immuable, qui renferme tout ce qui est immuable-

« ment vrai; vérité que tu ne saurais appeler tienne
« ou mienne, ni d'aucun autre homme. C'est une
« sorte de lumière, dit le même Père en un autre
« passage, qui est, par une étrange merveille, en
« même temps secrète et publique; elle est toujours
« présente, et s'offre en commun à tous ceux qui
« contemplent les vérités immuables. »

Saint Clément d'Alexandrie dit que Dieu a fait avec les hommes, en quelque sorte, trois alliances: l'une avec les gentils, l'autre avec les juifs, la troisième avec les chrétiens. Il a été servi et honoré par les uns et par les autres, chacun selon ses lumières. Aux gentils il a donné la philosophie; aux juifs, la loi; et des juifs et des gentils il a composé son Église: réunaissant, pour ainsi dire, en un seul faisceau les trois alliances, toutes les trois fondées sur la parole divine; car de même que Dieu a donné les prophètes aux juifs, de même il a accordé aux gentils les philosophes, qui sont leurs prophètes.

Saint Justin dit dans son Apologie : « Nous avons
« appris et nous avons déjà déclaré que Jésus-Christ,
« fils aîné de Dieu, était cette raison qui se commu-
« nique à tout le genre humain; et ceux qui ont vécu
« avec la raison sont chrétiens; ainsi l'ont été, parmi
« les Grecs, Socrate, Héraclite, et leurs sembla-
« bles. »

On ne saurait nier qu'en ce sens tout spirituel,

mais en ce sens uniquement, et non point par la transfusion des doctrines, Marc Aurèle ne soit digne, entre tous les gentils, du nom que saint Justin n'hésite pas à donner à Héraclite et à Socrate. Élève des stoïciens, il avait adopté, dès sa tendre jeunesse, la vie dure et austère prescrite par ses maîtres; il avait pris le manteau grec; il couchait sur le plancher, et il fallut les instances pressantes de sa mère pour le décider à se servir d'un lit couvert de peaux; il renonça de bonne heure à tous les exercices du corps, à tous les plaisirs de la jeunesse, pour se livrer tout entier à l'étude et à la méditation, et se préparer aux grandes destinées que lui avait faites l'adoption d'Antonin. Nul empereur, nul homme au monde n'eut plus sincèrement à cœur le bien public; nul prince ne porta jamais plus d'ardeur, ni un plus complet oubli de lui-même dans l'accomplissement de ses devoirs envers le genre humain. D'ailleurs, sa vie se passa tout entière dans de cruelles épreuves: il eut à comprimer, à l'intérieur, des révoltes sans cesse renaissantes; il vit la peste décimer à plusieurs reprises les plus florissantes provinces de l'empire; il usa ses forces à vaincre sans fruit les Barbares, et mourut avec le funeste pressentiment de l'inévitable catastrophe dont les peuples du Nord menaçaient Rome et l'Italie. De plus en plus il sentit le besoin de chercher en lui-même et dans sa conscience ce bon-

heur qui lui échappait de toutes parts ; de protester du moins par la vertu contre les impitoyables lois de la décadence qui entraînait toutes choses. Son âme grandissait à mesure que son corps s'affaissait sous les fatigues ; son courage persistait ferme et inébranlable, alors que les événements ne se lassaient pas de démentir ses plus fondées espérances.

C'est dans ces derniers jours de victoire apparente et de deuil réel, qu'il écrivit pour lui-même, comme le porte le titre grec de son livre, les commentaires de sa vie morale, les mémoires de sa pensée. J'en juge ainsi à la mélancolie profonde dont ces pages portent partout l'empreinte ; à ces retours sur le passé qui ne peuvent être que d'un vieillard ; au nom de vieillard qu'il se donne souvent à lui-même ; à ces indications de lieux qu'on lit au bas des deux premiers livres du recueil, le pays des Quades et la ville de Carnuntum. Quoi qu'il en soit, on recueillit après sa mort les tablettes où il avait déposé ses confidences ; on laissa, selon toute apparence, dans leur ordre premier, ou plutôt dans leur désordre, les précieuses reliques de cette pensée qui n'avait pas craint de se révéler tout entière ; on n'en élagua rien, pas même les souvenirs d'auteurs favoris, pas même les citations textuelles : on vit avec raison, jusque dans ces emprunts étrangers, la trace des sentiments qui avaient passé à travers l'âme de Marc

Aurèle, et une révélation non moins complète que dans les passages mêmes où il parle en son propre nom. Il est constant du moins que dès avant l'âge des manuscrits que nous possédons, qu'au temps du lexicographe Suidas, le livre de Marc Aurèle existait déjà sous la forme où on le trouve aujourd'hui, divisé en douze parties, qui se divisaient elles-mêmes en un certain nombre d'articles ou de paragraphes.

Un Français du dernier siècle, homme de mérite, et qui s'entendait aux matières philosophiques, de Joly s'imagina, après une première lecture du livre de Marc Aurèle dans la traduction de Dacier, que Marc Aurèle avait eu dessein de composer un traité proprement dit, ou tout au moins qu'il s'était proposé de ranger un jour, systématiquement et par ordre de matières, les pensées qu'il avait jetées sur ses tablettes au hasard, et suivant l'inspiration du moment. De Joly crut faire dès lors une œuvre méritoire en publiant une édition nouvelle de cette traduction, qu'il divisa en un certain nombre de chapitres, avec des titres de son invention, sous chacun desquels il coordonna toutes les pensées qui avaient entre elles une analogie plus ou moins marquée. Il traduisit ensuite pour son propre compte le même ouvrage, et persista dans son premier système. Il s'y était même confirmé davantage par la description d'un manuscrit du Vatican, dont Winckelmann lui avait communiqué les

variantes. Ce manuscrit, le seul complet des pensées de Marc Aurèle qui subsistât encore, ne portait aucun titre, aucune inscription, ni au commencement de l'ouvrage, ni à la fin. On y voyait des sections, mais qui ne répondaient pas aux livres et aux paragraphes des éditions imprimées. Ces sections n'étaient marquées d'aucun chiffre, d'aucun signe distinctif; seulement une ligne de blanc les séparait, et chacune d'elles commençait par une lettre rouge. On n'y trouvait pas ces indications de lieux qui sont au bas des premier et deuxième livres des éditions; et rien d'extérieur n'annonçait que l'ouvrage fût de l'empereur Marc Aurèle, sinon une note à la page 189 du manuscrit, dans l'endroit où commence le douzième livre des éditions, conçue en ces termes : *De l'empereur Marc.* De Joly trouve d'ailleurs, dans l'examen des manuscrits partiels, qui sont en assez grand nombre, des interversions de livres et de paragraphes, qui prouvent, suivant lui, un complet désordre primitif; et cette liberté des copistes anciens, il la revendique à son tour pour lui-même. Quant au dessein de Marc Aurèle, de Joly croit en apercevoir l'évidente démonstration dans la composition de ce qu'on appelle le premier livre, lequel ne roule que sur un argument unique, ou à peu près, la reconnaissance de Marc Aurèle envers sa famille, envers ses maîtres et envers les dieux. De

Joly développe assez longuement, et sans trop de méthode, toutes les raisons qui lui paraissent militer en faveur de son système, et conclut en ces termes : « Toute cette discussion prouve, ce me semble, que « j'ai pu fort innocemment, et que j'ai même dû, à « l'exemple de Marc Aurèle (qui, dans son premier « corps de tablettes, ne traita que d'un sujet), ras- « sembler en chapitres, suivant les matières, tout ce « qui était épars et mêlé confusément. Marc Aurèle « en eût peut-être fait autant, s'il eût assez vécu. « L'ordre est évidemment ce qu'il y a de mieux ; il « n'ôte rien à la beauté de chaque pensée. »

Je ne vois nul inconvénient à accorder que le titre de l'ouvrage, non plus que la division en livres, et même, si l'on veut, la distinction des paragraphes par des lettres numérales, ne sont point le fait de Marc Aurèle lui-même. Mais cette distribution des parties est fort ancienne, comme je l'ai déjà remarqué, et le titre grec *Pour lui-même*, est parfaitement convenant au sujet. Quant aux indications de lieux, le pays des Quades et Carnuntum, elles se trouvaient dans le manuscrit palatin, sur lequel a été faite la première édition de l'ouvrage. Ce manuscrit, qui n'existe plus, était aussi complet que celui du Vatican, et d'une autorité pour le moins égale. Il est possible que les divisions, les lettres numérales, le titre même, y eussent été interpolés après coup, et pour

la commodité des lecteurs; mais on ne saurait suspecter l'authenticité des deux mentions géographiques dont il s'agit; et de Joly s'est empressé de le reconnaître. Pour prouver que Marc Aurèle a voulu composer un ouvrage suivi, il ne suffisait pas d'arguer d'un commencement d'exécution dans le premier livre: il fallait montrer que toutes les pensées s'encadrent exactement dans un plan suivi, et c'est ce que de Joly n'est point parvenu à faire. Il a distribué les pensées sous trente-cinq chefs; pourquoi pas un autre nombre? Il a mis le portrait de l'homme vertueux vers la fin; pourquoi pas au début? Il a intitulé un de ses chapitres *Philosophie*; qu'a-t-il voulu dire par ce mot? C'est ce que n'expliquent nullement les pensées que ce mot semble chargé de résumer. Tout est arbitraire dans cette distribution nouvelle; et de Joly n'a fait qu'imaginer une autre espèce de désordre, à la place du désordre primitif: ses chapitres rentrent, par tous les points, et à chaque instant, les uns dans les autres; et il n'y a guère de pensée qu'on ne pût promener successivement à travers toutes ses distinctions prétendues, et rattacher plus ou moins étroitement à toutes les autres pensées. Pour tout dire, il n'y a, dans le livre de Marc Aurèle, ni commencement ni fin vraiment appréciable, et il était impossible de ne pas échouer dans une tentative comme celle du dernier traducteur.

De Joly n'a fait un livre que pour l'œil, et nullement pour l'esprit. Marc Aurèle n'eût certes pas tenu à cette puérile satisfaction ; on est en droit de l'affirmer, malgré le *peut-être* de l'ordonnateur.

Ces observations n'ôtent rien au mérite de la traduction de Joly, qui est réel, et que je serais mal venu à contester. Cette traduction l'emporte infiniment sur celle de Dacier par la force et le nerf du style ; de Joly était plus philosophe que Dacier, et il a su trouver dans la langue française des expressions franches et catégoriques, là où son devancier avait été souvent réduit à tourner autour de l'original, et à se perdre dans le vague de la paraphrase. J'ai eu constamment sous les yeux ces deux traductions, et je ne dirai point, tant s'en faut, qu'elles m'ont été inutiles. Je me suis entouré d'ailleurs de toute sorte de secours, comme on le verra par les notes qui accompagnent ce travail ; et il n'aura pas tenu à moi de mettre dans l'exécution ni plus de patience ni plus de scrupule. Mais je suis loin de me flatter que je donne ici le dernier mot de la critique sur le texte de Marc Aurèle. Qui sait même s'il ne restera pas toujours d'inextricables mystères sous ces formules concises, sous ces mots de rappel qui suffisaient à l'auteur pour s'entendre avec lui-même, mais qui ne nous offrent, à nous, que des énigmes à déchiffrer ? Comment s'assurer qu'on n'a point failli, et presque

à chaque pas, au travers de ce néologisme étrange, et de ces constructions insolites qui déroutent toutes les prévisions grammaticales? Comment enfin supposer qu'on a fait saillir aux yeux toutes les beautés sublimes dont étincelle ce style ou plutôt cette pensée, malgré la bizarre irrégularité de la forme et les âpretés de la diction? Vienne donc un plus habile : je l'appelle de tous mes vœux. Il me suffit, en attendant, d'avoir fait, comme dit Marc Aurèle, un acte d'homme; j'ai essayé d'être utile; je l'ai été du moins à moi-même. Je n'aurai point regret, quelque succès qu'obtienne ma tentative, aux longues veilles que j'ai consumées dans ce rude labeur : j'y aurai puisé peut-être quelque chose de cette force qui enlève notre âme dans une région sereine, au-dessus des petites passions et des rivalités mesquines; je m'y serai guéri, je l'espère, des blessures dont saigne, trop souvent, même une obscure et inoffensive destinée.

Paris, 1er juillet 1843.

ALEXIS PIERRON.

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC AURÈLE ANTONIN

LIVRE PREMIER

—

I

Exemples de mon aïeul Vérus[1] : Douceur de mœurs, patience inaltérable.

II

Qualités qu'on prisait dans mon père[2], souvenir qu'il m'a laissé : Modestie, caractère mâle[3].

III

Imiter de ma mère[4] sa piété, sa bienfaisance; s'abstenir, comme elle, non-seulement de faire le

mal, mais même d'en concevoir la pensée [5]; mener sa vie frugale [6], et qui ressemblait si peu au luxe habituel des riches.

IV

A mon bisaïeul [7] je dois de n'avoir point fréquenté les écoles publiques [8], d'avoir reçu, dans notre maison, les leçons de bons maîtres, d'avoir appris que, pour de tels objets, il faut n'épargner aucune dépense [9].

V

A mon gouverneur [10], de ne m'être jamais passionné, au cirque, pour les Verts ou pour les Bleus [11], ni pour les petits ou les longs boucliers [12]; de savoir supporter la fatigue, réduire mes besoins, mettre moi-même la main au travail, ne point me mêler des affaires des autres, et laisser chez moi peu d'accès à la délation [13].

VI

C'est Diogénète [14] qui m'a inspiré la haine des futiles occupations, l'incrédulité pour ce que content les jongleurs et les charlatans des incantations, de la conjuration des mauvais génies, etc. [15]. Grâce à lui, je m'occupe d'autres soins que celui d'engraisser des cailles [16], et je suis tout indifférence pour ces objets. Grâce à lui encore, je sais supporter la franchise dans le langage. C'est lui qui m'a donné du goût pour l'é-

tude de la philosophie ; qui m'a fait entendre les leçons de Bacchius[17] d'abord, puis de Tandasis[18] et de Marcien[19]; qui m'a appris, tout enfant, à écrire des dialogues[20]; qui a rendu agréables à mes yeux le grabat, la simple peau, et tout l'appareil de la discipline hellénique.

VII

Rusticus[21] m'a fait comprendre que j'avais besoin de redresser, de cultiver mon caractère ; il m'a détourné des fausses voies où entraînent les sophistes ; il m'a dissuadé d'écrire sur les sciences spéculatives, de déclamer de petites harangues qui ne visent qu'aux applaudissements[22], de chercher à ravir l'admiration des hommes par une ostentation de grande activité ou de munificence. Je lui dois d'être resté étranger à la rhétorique, à la poétique[23], à toute affectation d'élégance dans le style ; de ne jamais me promener dans ma maison, revêtu d'une robe longue et traînante ; de m'être affranchi de tous les besoins du luxe ; d'écrire simplement mes lettres[24], à l'exemple de celle qu'il écrivit, de Sinuesse[25], à ma mère ; de me montrer facilement exorable, toujours prêt au pardon, dès l'instant où ceux qui m'ont offensé, par leurs paroles ou leur conduite, veulent revenir à moi ; de mettre à mes lectures une scrupuleuse attention, et de ne jamais me contenter de comprendre superficiellement les choses ; de ne jamais donner de léger mon assentiment aux grands discoureurs ; enfin, je lui dois d'avoir eu entre les mains les commentaires d'Épictète[26] : c'est lui-même qui me prêta le livre.

VIII

Préceptes d'Apollonius[27] : Être libre ; de la circonspection, mais de l'hésitation jamais ; nul regard, ne fût-ce qu'un instant, à rien autre chose que la saine raison ; éternelle égalité d'âme, au milieu des douleurs aiguës, dans la perte de son enfant, dans les longues maladies. J'ai eu en lui, sous les yeux, un vivant et manifeste exemple de l'union possible, dans le même homme, de l'extrême fermeté et de la douceur ; même quand il enseignait, jamais la plus légère impatience. En lui j'ai vu un homme qui estimait certainement comme le moindre de ses biens cette expérience consommée, cette habileté à transmettre aux autres l'intelligence des questions philosophiques. C'est de lui que j'ai appris comment il faut accueillir les bienfaits que croient nous offrir nos amis : n'en soyons point humiliés ; ne refusons pas sans un sentiment de gratitude.

IX

Sextus[28] a présenté à mes yeux le modèle de la bienveillance, l'exemple d'une famille gouvernée par l'affection paternelle, l'homme qui comprenait ce que c'est que vivre selon la nature[29]. Sa gravité n'avait rien d'affecté ; il savait découvrir avec une inquiète bonté les besoins de ses amis ; il supportait patiemment les sots et ceux qui donnent sans réflexion leur avis. Il s'accommodait à toutes les humeurs ; aussi trouvait-on dans son commerce plus d'agréments que dans

toutes les flatteries, en même temps qu'on se sentait pénétré pour lui d'un profond respect[30]. Il était habile à découvrir, à coordonner clairement, méthodiquement, les préceptes nécessaires à l'usage de la vie. D'ailleurs il ne donna jamais le moindre signe de colère ni d'aucune autre passion; il était tout à la fois et libre de toute affection déréglée, et le plus aimant des hommes; sensible au bien qu'on disait de lui, mais ennemi des bruyantes acclamations; enfin, érudit sans pédanterie[31].

X

J'ai observé qu'Alexandre le grammairien[32] ne reprenait jamais personne qu'avec ménagement : jamais de remarque choquante au sujet d'un barbarisme, d'un solécisme, d'un son vicieux qu'il entendait proférer; seulement, il mettait à la place l'expression propre, adroitement, sous prétexte de réponse ou de confirmation, ou comme pour discuter non pas sur le mot, mais sur la chose même en question, ou par tel autre fin détour qui faisait passer la leçon.

XI

J'ai senti, grâce à Fronton[33], tout ce qu'il y a, dans un tyran, d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, et combien il y a peu de sentiments affectueux chez ces hommes que nous appelons patriciens.

XII

J'ai appris d'Alexandre le platonicien[34] à ne pas dire

souvent, ni sans nécessité, et à ne pas écrire dans une lettre : Je n'ai pas le temps ; à ne jamais user d'un tel moyen, de ce prétexte d'affaires urgentes, pour refuser habituellement de rendre les services qu'exigeaient mes relations d'amitié.

XIII

Leçons de Catulus[35] : Jamais d'indifférence pour les reproches d'un ami, même quand ces reproches seraient mal fondés ; se sentir un vif empressement à se louer de ses maîtres, ainsi qu'en usaient, dit-on, Domitius et Athénodote[36] ; témoigner à ses enfants une affection sincère.

XIV

Exemples de mon frère Sévérus[37] : Amour de nos proches, de la vérité, de la justice. C'est lui qui m'a fait connaître Thraséas[38], Helvidius[39], Caton[40], Dion[41], Brutus[42] ; qui m'a fait concevoir l'idée de ce que c'est qu'un État libre, où la règle c'est l'égalité naturelle de tous les citoyens, et l'égalité de leurs droits ; d'une royauté qui place, avant tous les devoirs, le respect de la liberté des citoyens[43]. Son estime pour la philosophie demeura constamment la même et ne se démentit jamais ; il était bienfaisant, libéral ; jamais de défaillance dans son espoir ; une confiance sans réserve dans l'affection de ses amis. Il ne dissimulait pas le mécontentement que vous lui aviez causé ; ses amis n'avaient pas à deviner : Que veut-il ? ou que ne veut-il pas ? il le révélait à leurs yeux.

XV

Sois maître de toi-même [44], disait Maximus [45]; jamais de versatilité; de la fermeté dans les maladies, dans toutes les circonstances fâcheuses; une humeur toujours égale, pleine à la fois de douceur et de gravité; fais ta besogne obligée sans témoigner jamais de répugnance. Quand Maximus parlait, tout le monde était convaincu qu'il exprimait sa pensée, et, quand il agissait, qu'un but honorable guidait son action. Ne s'étonner de rien, n'être surpris de rien [46]; ne jamais se presser, mais ne pas non plus montrer d'indolence, d'irrésolution, d'abattement; point de ces alternatives de bonne humeur, puis de colère ou de bouderie; de la bienfaisance, de la générosité dans le pardon des fautes; jamais de mensonge; offrir dans sa personne l'image de la rectitude naturelle, plutôt que celle d'un redressement: tel était Maximus. D'ailleurs, nul jamais ne se crut l'objet de ses mépris, ni n'osa se préférer à lui; enfin, c'était par excellence l'homme plein de grâce et d'esprit.

XVI

Ce que j'ai vu dans mon père [47] : La mansuétude [48] jointe à une rigoureuse inflexibilité dans les jugements portés après mûr examen; le mépris de la vaine gloire que confèrent de prétendus honneurs [49] ; l'amour du travail et l'assiduité; l'empressement à écouter ceux qui nous apportent des conseils d'utilité publique; l'invariable application à chacun de la rémunération

selon les œuvres; le tact qui nous indique où il faut nous roidir, où il faut nous relâcher; le renoncement aux amours qu'inspirent les jeunes gens[50]; le zèle du bien public[51]. Ce n'était pas une habitude invétérée pour lui de souper avec ses amis, ni de ne pouvoir se passer d'eux dans les voyages[52] : ceux qu'une affaire avait tenus éloignés le retrouvaient toujours le même. Dans les délibérations, il ne négligeait aucune recherche; il y mettait toute la patience imaginable, et ne se payait pas des premières apparences pour suspendre le cours de son investigation. Il savait conserver ses amis : jamais il ne se fatiguait de leur affection, mais son amour pour eux n'était point fureur. Il se trouvait bien où qu'il fût; c'était toujours la même sérénité de visage. Il prévoyait de loin; et, quand il s'occupait à régler des affaires de mince importance, jamais de fracas tragique. Les acclamations, les flatteries de toute nature, tant qu'il régna, ne se purent produire. Il veillait sans cesse à la conservation des ressources nécessaires à la prospérité de l'État[53]. Ménager dans la dépense qu'occasionnaient les fêtes publiques, il ne trouvait pas mauvais qu'on l'accusât, à ce sujet, quelquefois d'économie. Il n'avait pas pour les dieux de crainte superstitieuse; quant aux hommes, il ne chercha jamais la popularité par ces empressements, ces complaisances, ces manières caressantes qui séduisent la foule; mais il était sobre en toutes choses[54] : jamais de manquement aux convenances, jamais de passion pour les nouveautés. Les choses qui servent, dans leur lieu, à rendre la vie plus douce, et dont la nature est envers nous si prodigue, il en usait sans faste, et sans se

faire prier; il y portait la main, si elles étaient là, sans aucune affectation; absentes, il savait s'en passer. Nul ne serait en droit de dire qu'il ait été un sophiste, ni un homme de manières basses, ni un pédant[55] : tous voyaient en lui un homme mûr, complet, au-dessus de la flatterie, capable de gouverner et ses affaires et celles des autres. Ce n'est pas tout : il honorait les vrais philosophes, indulgent néanmoins pour ceux qui ne l'étaient qu'en apparence, mais sans jamais s'en laisser imposer par eux. Son commerce était plein d'agréments; il aimait à plaisanter, mais jamais jusqu'à vous en fatiguer. Il prenait de sa personne un soin modéré, et non point en homme qui aime la vie, ou qui veut étaler ses charmes; jamais de négligence sur ce point : aussi dut-il à cette attention d'avoir rarement besoin de recourir à la médecine, à ses potions, à ses topiques. Il était admirable à céder le pas sans envie aux hommes éminents par quelque faculté, l'éloquence, la science de l'histoire, des lois, de la morale, ou toute autre; à les aider à acquérir la gloire à laquelle chacun d'eux pouvait prétendre, en raison de son mérite[56]. Toujours conformant sa conduite sur les exemples de nos pères, il n'affectait pas d'étaler sa fidélité aux traditions antiques. Ce n'était pas un esprit mobile et inconstant; il s'attachait aux lieux et aux objets[57]. Après de violents accès de mal de tête, il revenait bien vite aux affaires accoutumées, avec l'ardeur d'un jeune homme, et dispos comme auparavant. Il n'avait pas beaucoup de secrets : ils étaient en très-petit nombre, et restreints aux seuls intérêts de l'État. La prudence et la mesure étaient toujours sa règle, dans les spectacles publics qu'il avait

à ordonner [58], dans les constructions qu'il faisait faire, dans ses largesses au peuple : c'était la conduite d'un homme qui a en vue ce que le devoir lui impose, et non les applaudissements que peut lui attirer l'exécution [59]. Jamais de bains qu'aux heures habituelles [60]; nulle passion pour les bâtiments; nulle recherche curieuse ni dans ses mets, dans le tissu ou la couleur de ses vêtements, ni à choisir de beaux esclaves [61]. Il portait, à Lorium, son habitation de campagne près de Rome, un vêtement fort simple, et presque toujours de laine de Lanuvium [62]. Pour le manteau qu'il portait à Tusculum, il demandait qu'on lui en accordât la grâce ; et ainsi du reste. Rien, en lui, de dur, rien d'irrévérencieux pour personne, nulle véhémence, et jamais, comme on dit, *jusqu'à la sueur* [63] : il prenait chaque chose en son lieu, y mettait toute la réflexion nécessaire, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec une force persévérante, avec un juste accord dans tous ses mouvements. C'est bien à lui que s'appliquerait ce qu'on rapporte de Socrate [64], qu'il fut capable et de s'abstenir et de jouir des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni souffrir l'abstinence, à cause de leur faiblesse, et ni jouir sans en abuser. Se montrer ferme dans l'un et l'autre cas, maître de soi, tempérant, c'est le privilége de l'homme doué d'une âme forte et invincible ; et c'est ainsi que nous le vîmes durant la maladie de Maximus [65].

XVII

Je remercie les dieux de m'avoir donné de bons aïeuls [66], de bons parents, une bonne sœur [67], de bons

maîtres [68], et, dans mon entourage, dans mes proches, dans mes amis, des gens presque tous remplis de bonté. Jamais je ne me suis laissé aller à aucun manque d'égards envers nul d'entre eux, bien que, par ma disposition naturelle, j'eusse pu, dans l'occasion, commettre quelque irrévérence; mais la bienfaisance des dieux n'a pas permis que la circonstance se présentât où je serais tombé dans la faute. Je dois encore aux dieux de n'avoir pas trop longtemps reçu mon éducation chez la concubine de mon aïeul; d'avoir conservé pure la fleur de ma jeunesse; de ne m'être pas fait homme avant l'âge, d'avoir différé au delà même; d'avoir vécu sous la loi d'un prince et d'un père qui devait dégager mon âme de toute fumée d'orgueil, et m'amener à comprendre qu'il est possible, tout en vivant dans un palais, de se passer et de gardes, et d'habits resplendissants, et de torches, et de statues, et de tout autre appareil; enfin, qu'un prince peut resserrer sa vie, presque dans les limites de celle d'un simple citoyen, sans pour cela montrer moins de noblesse, moins de vigueur, quand il s'agit d'être empereur et de traiter les affaires de l'État. Ils m'ont donné de rencontrer un frère [69] dont les mœurs étaient pour moi une exhortation à veiller sur moi-même, en même temps que sa déférence et son attachement devaient faire la joie de mon cœur; d'avoir des enfants qui n'ont ni l'esprit trop lourd, ni le corps contrefait [70]; de n'avoir pas fait de trop grands progrès dans la rhétorique, dans la poétique, et dans les autres études : j'y fusse peut-être resté captivé, si j'eusse aperçu que j'y réussissais à souhait. Grâce aux dieux encore, je me suis hâté d'élever ceux qui

avaient soigné mon éducation, aux honneurs qui me semblaient l'objet de leurs désirs; je ne les ai point laissés, tout jeunes qu'ils fussent encore, sur la simple espérance que plus tard j'y songerais. Ce sont eux qui m'ont fait connaître Apollonius, Rusticus, Maximus [71]; qui m'ont offert, entourée de tant de lumière, l'image de ce que c'est qu'une vie conforme à la nature : oui, les dieux, et leurs dons, et leurs secours, et leurs inspirations, rien ne m'a manqué, et depuis longtemps j'ai pu vivre conformément à la nature; si je suis en deçà du but encore, c'est ma faute, et aussi parce que j'ai mal observé les avertissements des dieux, et je dirai presque leurs leçons. Si mon corps a résisté si longtemps à la vie que je mène; si je n'ai touché ni à Bénédicta, ni à Théodotus [72], et si, plus tard, saisi par les passions de l'amour, j'ai pu revenir à la santé; si, malgré mes fréquents dépits contre Rusticus, je n'ai jamais passé les bornes et rien fait dont j'aie eu à me repentir; si ma mère, qui devait mourir jeune, a pu néanmoins passer près de moi ses dernières années [73]; si, chaque fois que j'ai voulu venir au secours de quelque personne dans l'indigence, ou affligée de quelque autre besoin, je ne me suis jamais entendu dire que l'argent me manquait pour accomplir mon projet; si moi-même je ne suis jamais tombé dans une nécessité semblable, et si jamais je n'ai eu besoin de rien recevoir de personne; si j'ai une femme d'un tel caractère, si complaisante, si affectueuse, si simple [74]; si j'ai trouvé tant de gens capables pour l'éducation de mes enfants [75]; si j'ai conçu en songe l'idée de me servir de remèdes, souvent efficaces, et particu-

lièrement contre mes crachements de sang et mes vertiges, et cela à Caïète comme à Chrèse [76]; si, à l'origine de ma passion pour la philosophie, je ne suis pas devenu la proie de quelque sophiste; si je n'ai pas perdu mon temps à l'étude des écrivains, ou à la résolution des syllogismes, ou à la recherche des secrets des choses célestes, c'est aux dieux que je le dois. Oui, tant de bonheurs ne peuvent être l'effet que de l'assistance des dieux et d'une heureuse fortune.

Écrit chez les Quades, sur les bords du Granua [77].

LIVRE II

—

I

Il faut, le matin, commencer par se dire à soi-même : Je vais me rencontrer avec un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un homme insociable [1]. Tous ces vices sont en eux des effets de l'ignorance où ils sont des vrais biens et des vrais maux [2]. Pour moi, je sais d'une notion claire que le caractère du bien, c'est l'honnête; celui du mal, ce qui est honteux [3]; que l'homme qui me manque est en réalité mon parent, non que nous soyons nés du même sang, du même germe, mais par notre commune participation à l'esprit, par notre prélèvement commun sur la nature divine : nul de ceux-là ne saurait donc me nuire, car nul ne peut me précipiter dans ce qui est honteux [4]; je ne puis pas non plus m'irriter contre mon parent, ni me sentir

pour lui de la haine, car nous sommes nés pour nous prêter à une œuvre mutuelle, comme les pieds, comme les mains, comme la mâchoire supérieure et l'inférieure[5]. Par conséquent, l'hostilité des hommes entre eux est contre nature[6]; or, sentir en soi de l'indignation, de l'aversion, c'est une hostilité.

II

Voici pourtant tout ce que je suis : un peu de chair, un faible souffle, et un principe modérateur. Laisse-là les livres ; plus de distraction[7] : le temps te manque. Considère-toi comme un mourant ; méprise cette chair : du sang, des os, un réseau fragile, un tissu de nerfs, de veines et d'artères ! Contemple ce souffle lui-même : qu'est-ce enfin? du vent : non pas encore une chose toujours la même, mais une expiration, puis une aspiration à tous les instants. Il y a donc le troisième principe, celui qui commande. C'est là qu'il faut appliquer tous tes soins : tu es vieux[8] ; ne permets plus qu'il soit dans l'esclavage, ni qu'il soit entraîné au gré d'un sauvage caprice, ni qu'il murmure contre la destinée, contre le présent, ou qu'il n'ose envisager l'avenir.

III

Les œuvres des dieux sont pleines de providence. Les événements fortuits ne sont pas en dehors de la nature, c'est-à-dire de cet ordre dont la Providence règle l'enchaînement et le concert. C'est de la Providence que découlent toutes choses. A ce principe se

rattachent et la nécessité, et ce qui est utile à l'harmonie de l'univers dont tu es une partie. Le bien pour chaque partie de la nature, c'est ce qui est conforme au plan de tout l'ensemble, et ce qui tend à la conservation de ce plan : or, l'harmonie du monde se conserve à la fois, et par les changements des éléments, et par ceux des êtres qui en sont composés. Que cela te suffise ; que ce soient là pour toi les seules vérités. Chasse loin de toi la soif des livres[9], afin de ne pas mourir en proférant des murmures, mais avec la vraie paix de l'âme, et le cœur plein de reconnaissance pour les dieux[10].

IV

Souviens-toi depuis combien de temps tu en remets l'exécution, et combien de fois les dieux t'ont fourni des occasions favorables, dont tu n'as pas fait usage. Oui, il faut que tu sentes enfin un jour de quel monde tu es une partie, et de quel maître du monde ton existence est une émanation ; que le temps pour toi a des bornes circonscrites : si tu ne t'en sers pas pour mettre la sérénité dans ton âme, il disparaîtra, tu disparaîtras toi-même ; et lui jamais ne reviendra[11].

V

Songe, à chaque heure du jour, qu'il faut montrer dans tes actions un caractère ferme, comme il convient à un Romain et à un homme ; une gravité qui ne se démente jamais, mais point affectée ; un cœur aimant de la liberté, de la justice. Débarrasse ton

âme de toute autre pensée : tu l'en débarrasseras si tu considères chacun de tes actes comme le dernier de ta vie, si tu agis sans précipitation, sans aucune de ces passions qui ôtent à la raison son empire, sans dissimulation, sans amour-propre, et avec résignation aux décrets de la destinée. Vois-tu combien sont peu nombreux les préceptes dont l'observation suffit pour nous assurer à notre existence un cours paisible, et le bonheur des dieux [12]? Oui, l'observation de ces préceptes, c'est tout ce que les dieux exigent de nous.

VI

Couvre-toi d'ignominie, oui, couvre-toi d'ignominie, ô mon âme [13]! Tu n'auras plus le temps de t'honorer. Pour tous les hommes la vie est fugitive [14]; mais la tienne touche presque à son terme ; et tu n'as de toi aucun respect, car c'est dans les âmes des autres que tu places ta félicité [15].

VII

Tu es tiraillé dans tous les sens par les événements du dehors. Donne-toi du loisir, afin d'apprendre quelque chose de bon, et cesse de te laisser aller au tourbillon [16]. Préserve-toi encore d'une autre agitation insensée; car c'est folie aussi de fatiguer sa vie à des actions sans but [17] : il faut un but où se dirigent tous nos désirs, et en un mot toutes nos pensées.

VIII

On n'a guère pu voir un homme tomber dans l'infortune pour n'avoir point étudié ce qui se passe dans l'âme d'un autre; mais ceux qui ne suivent pas avec attention les mouvements de leur âme, tombent nécessairement dans le malheur.

IX

Voici les réflexions qui doivent toujours t'être présentes : Quelle est la nature de l'univers? Quelle est la mienne? Quels sont les rapports de celle-ci avec l'autre, et quelle partie est-elle du tout, et de quel tout [18]? Et ceci : Il n'est personne qui puisse m'empêcher de faire toujours et de dire ce qui est conforme à cette nature dont je suis une partie [19].

X

Théophraste, se servant pour la comparaison des fautes d'un mode d'évaluation à la portée de tous, dit avec raison que les fautes de concupiscence sont plus graves que celles de colère [20]. En effet, c'est avec une certaine douleur, une contraction non apparente de l'âme, que l'homme irrité s'éloigne de la raison; mais celui qui pèche par concupiscence, subjugué par la volupté, montre, pour ainsi dire, dans ses fautes, plus d'intempérance, plus de faiblesse efféminée. C'est donc un mot sensé et digne de la philosophie, que celui de Théophraste : que le crime est plus grand à

pécher avec un sentiment de plaisir qu'avec un sentiment de douleur. En somme, l'un a plutôt l'air d'un homme qui a reçu d'abord une offense, et que la douleur a forcé de se mettre en colère; l'autre, au contraire, s'est porté de son plein gré à l'injustice, entraîné qu'il était à la satisfaction de sa concupiscence.

XI

Règle chacune de tes actions et de tes pensées sur cette réflexion : Il est possible que je sorte à l'instant de cette vie. Or, t'en aller d'au milieu des hommes, s'il y a des dieux, n'a rien qui doive t'effrayer, car ils ne te jetteront pas dans le malheur [21]; si, au contraire, il n'y en a pas, ou s'ils ne prennent nul souci des choses humaines, que m'importe de vivre dans un monde vide de dieux, ou vide de providence? Mais il y a des dieux, et qui prennent souci des choses humaines. Ils ont donné à l'homme un pouvoir efficace, qui peut le garantir de tomber dans les maux véritables. Il n'est pas de mal imaginable qu'ils n'y aient pourvu, en donnant à l'homme le pouvoir de n'y point tomber [22]. Mais ce qui ne rend pas l'homme plus malheureux, comment rendrait-il plus malheureuse la vie de l'homme? Ce n'est point par ignorance, ou, sinon par ignorance, ce n'est point pour n'avoir pu le prévenir ou le corriger, que la nature de l'univers aurait laissé subsister un désordre [23] : non, n'attribuons ni à l'impuissance ni au défaut d'art une si étrange bévue, cette distribution indifférente des biens et des maux, et aux hommes de bien et aux méchants, sans nul égard au mérite. Pour la mort et la vie, la gloire et

l'infamie, la douleur et le plaisir, la richesse et la pauvreté, toutes ces choses ne sont distribuées indifféremment et aux hommes de bien et aux méchants, que parce qu'il n'y a en elles rien d'honnête ni rien de honteux : ce ne sont donc ni des biens ni des maux véritables.

XII

Oh ! que toutes choses s'évanouissent en peu de temps, les corps au sein du monde, leur souvenir au sein des âges ! Que sont tous les objets sensibles, et surtout ceux qui nous séduisent par l'attrait de la volupté, ou nous effraient par l'image de la douleur ; ceux enfin dont le faste nous arrache des cris d'admiration ? Que tout cela est frivole, digne de mépris ! C'est un dégoût, une corruption, c'est la mort. Voilà ce que doit comprendre ta raison. Songe à ce que sont ceux-là même dont les opinions et les voix nous donnent la gloire. Qu'est-ce que la mort ? Si on la considère en elle seule ; si, par une abstraction de la pensée, on la sépare des images dont nous la revêtons, on verra que la mort n'est rien qu'une opération de la nature : or, quiconque a peur d'une opération de la nature, est un enfant[24]. Il y a plus : non-seulement c'est là une opération de la nature, mais c'est une opération utile à la nature[25]. Considère enfin comment l'homme touche à Dieu, par quelle partie de lui-même, et quand cette partie de l'homme se trouve dans les conditions nécessaires.

XIII

Rien n'est plus misérable qu'un homme qui tourne en tous sens autour de toutes choses, qui *fouille*, comme on dit, *les souterrains* [26], et dont les conjectures veulent pénétrer ce qui se passe dans l'âme du prochain. Sentons bien qu'il nous suffit de vivre avec le génie qui est au dedans de nous [27], et de l'honorer d'un culte sincère. C'est lui rendre ce culte que de le préserver du contact de toute passion, de toute légèreté téméraire, de toute impatience contre les choses qui viennent des dieux ou des hommes; car ce qui vient des dieux mérite nos respects au nom de la vertu; ce qui vient des hommes, notre amour, au nom de leur parenté avec nous, et quelquefois une sorte de pitié [28], à cause de leur ignorance des vrais biens et des vrais maux, aveuglement aussi grand que celui qui nous empêche de distinguer le blanc d'avec le noir [29].

XIV

Dusses-tu vivre trois mille ans, trente mille ans même, souviens-toi néanmoins que personne ne perd une autre vie que celle dont il jouit, que personne ne jouit d'une autre vie que de celle qu'il perd. La plus longue et la plus courte reviennent donc au même. L'instant présent est pour tous d'une égale durée, quelque inégalité qu'il y ait dans la durée du passé; et ce qu'on perd n'est, dès lors, qu'un point imperceptible : en effet, nul ne saurait perdre ni le

passé, ni l'avenir, car comment pourrait-on lui ravir ce qu'il ne possède pas[30]? Voici donc deux vérités qu'il faut se rappeler : l'une, c'est que tout, de toute éternité, présente le même aspect dans le monde, que c'est dans un cercle que roulent toutes choses, et qu'il n'y a aucune importance à ce qu'on voie les mêmes objets pendant cent années, ou pendant deux cents, ou pendant des siècles infinis[31]; la seconde, c'est que celui qui a vécu le plus longtemps possible, et celui dont la mort aura été la plus prématurée, ne perdent qu'un instant de durée égale : en effet, il n'y a que le présent dont ils puissent être dépouillés, puisqu'ils ne possèdent que cela seul, et que ce qu'on ne possède pas, on ne le perd jamais.

XV

Tout est dans l'opinion : les raisonnements de Monime le cynique [32] sont de toute évidence : évidente est aussi l'utilité de ses raisonnements, si l'on y prend, dans la limite du vrai, ce qu'il y a en eux de salutaire.

XVI

L'âme de l'homme se couvre d'ignominie, avant tout lorsqu'elle devient, autant qu'il est possible, un abcès, une tumeur maladive sur l'harmonie du monde : en effet, s'impatienter de ce qui se passe dans l'univers, c'est se séparer de la nature, laquelle contient, dans ses parties, les natures de chacun des autres êtres; puis, par l'aversion qu'elle conçoit pour

un homme, ou par les mouvements d'animosité qui l'entraînent à nuire : telles sont les âmes des hommes colères. Elle se couvre aussi d'ignominie quand elle se laisse vaincre par le plaisir ou la douleur ; de même encore, lorsqu'elle use de dissimulation, de feinte, de mensonge, dans ses actions ou dans ses paroles ; de même enfin, lorsqu'elle ne donne aucun but à ses actions, à ses efforts, et qu'elle abandonne son énergie au hasard et à l'irréflexion, tandis que le devoir commande de rapporter à une fin même les plus petites choses [33] : or, la fin des êtres raisonnables, c'est de se conformer à cette raison et à cette loi qu'imposent la cité et le gouvernement antiques par excellence [34].

XVII

La durée de la vie humaine est un point ; la matière, un flux perpétuel [35] ; la sensation, un phénomène obscur ; la réunion des parties du corps, une masse corruptible ; l'âme, un tourbillon ; le sort, une énigme ; la réputation, une chose sans jugement. Pour le dire en somme, du corps, tout est fleuve qui coule ; de l'âme, tout est songe et fumée ; la vie, c'est une guerre, une halte de voyageur ; la renommée posthume, c'est l'oubli. Qu'est-ce donc qui peut nous servir de guide ? une chose, et une seule, la philosophie. Et la philosophie, c'est de préserver le génie qui est au dedans de nous de toute ignominie, de tout dommage ; c'est de vaincre le plaisir et la douleur, de ne rien faire au hasard, de n'user jamais de mensonge et de dissimulation, de n'avoir jamais

besoin ni qu'un autre agisse, ni qu'il n'agisse pas; c'est encore de recevoir tout ce qui nous arrive, tout ce qui nous échoit, comme venant du même lieu d'où nous sommes sortis; c'est enfin d'attendre la mort d'un cœur paisible, et de n'y voir qu'une dissolution des éléments dont chaque être est composé. Que si les éléments eux-mêmes n'éprouvent aucun mal dans leurs perpétuels changements de l'un en l'autre, pourquoi voir d'un œil affligé le changement et la dissolution de toutes choses? Cela est conforme à la nature : or rien n'est mal, qui est conforme à la nature.

Écrit à Carnuntum [36].

LIVRE III

—

I

Il ne faut pas s'arrêter à cette réflexion seule, que la vie chaque jour se dépense, et que ce qui nous en reste diminue chaque jour : il faut réfléchir aussi que, dût-on prolonger son existence jusqu'à un grand âge, il n'est pas sûr que notre pensée conservera plus tard la même faculté d'intelligence, la même aptitude pour cette contemplation qui est le fondement de la science des choses divines et humaines. En effet, si l'on se met à tomber en enfance, la respiration, la nutrition, la perception des images, le désir, toutes les fonctions de cette nature, ne continuent pas moins leur jeu; mais la possession de nous-mêmes[1], mais la diligente observation du devoir dans toutes ses règles, et la coordination des impressions reçues, et l'examen de l'opportunité de

notre affranchissement[2], en un mot tout ce qui demande l'usage d'un raisonnement bien exercé est éteint en nous. Il faut donc se hâter, non-seulement parce que sans cesse nous nous approchons davantage de la mort, mais parce que l'intelligence et la conception des choses cessent en nous avant la vie même.

II

Voici d'autres remarques qu'il faut faire encore. Il y a, jusque dans les accidents qui affectent les productions de la nature, une sorte de grâce et d'attrait. Ainsi, le pain, durant la cuisson, crève dans certaines parties ; et ces entre-bâillements, ces manquements, pour ainsi dire, au dessein de la boulangerie, ont je ne sais quel agrément, quelle vertu particulière qui aiguillonne l'appétit. Ainsi encore les figues s'entr'ouvrent à leur maturité ; la maturité aussi, dans les olives, surtout quand elle approche de la décomposition, ajoute au fruit un mérite particulier. Les épis courbés vers la terre[3], le sourcil du lion, l'écume qui découle de la gueule des sangliers, et tant d'autres choses, fort éloignées, si on les regarde en elles-mêmes, du caractère de la beauté, contribuent néanmoins à l'ornement des êtres, et nous font plaisir en eux, parce que ce sont des accompagnements de leur nature même. Si donc nous avions un sens, une intelligence plus profonde des lois de la production dans l'univers, il n'y a presque rien qui ne nous parût, même les accompagnements accidentels des choses, dans une sorte d'harmonieux concert avec

tout l'ensemble. Nous envisagerions alors de véritables gueules béantes d'animaux sauvages avec non moins de plaisir que celles dont les peintres et les sculpteurs nous montrent les imitations[4]. Une vieille femme, un vieillard, pourraient avoir, à nos yeux aidés de la sagesse, une jeunesse, une beauté, les charmes mêmes de l'enfance. De même dans bien d'autres cas; non pas de l'avis de tous, mais selon l'estime de l'homme qui aura contracté avec la nature et ses œuvres une intime familiarité.

III

Hippocrate, après avoir guéri bien des maladies, lui-même est tombé malade, est mort. Les Chaldéens ont prédit les morts de bien des hommes; puis, eux aussi, la destinée les a ravis au monde. Alexandre et Pompée, et Caïus César, qui avaient si souvent détruit de fond en comble des villes entières, et massacré des multitudes innombrables de cavaliers et d'hommes de pied dans les batailles, sont partis de la vie à leur tour. Héraclite, après avoir pénétré les secrets de la nature, après toutes ses dissertations sur l'embrasement du monde, est mort d'hydropisie, et le corps enduit de fiente de vache[5]. La vermine a tué Démocrite[6]; une vermine d'une autre sorte a tué Socrate[7]. Qu'est-ce à dire? Tu t'es embarqué, tu as traversé la mer, te voilà au port : débarque! Si c'est dans une autre vie[8], rien n'est vide de dieux, pas même cette autre existence; si c'est au contraire pour ne plus rien sentir, ce sera la fin des douleurs et des voluptés qui te travaillent, de ta sujétion à un

vase[9] d'autant plus indigne, que ce qui vit sous sa loi est de plus noble condition[10] : ici, c'est l'intelligence, c'est ton génie ; là, c'est terre et pourriture.

IV

Ne va pas user la part qui te reste de vie, en pensées dont les autres soient l'objet, à moins que tu ne les rapportes à quelque but d'intérêt public. Oui, tu fais défaut à l'accomplissement d'un autre devoir; je dis qu'occuper ton esprit de ce que fait tel ou tel et du pourquoi, et de ce qu'il dit, et de ce qu'il a dans l'âme, et de ce qu'il machine, etc.[11], c'est te détourner de l'étude du principe modérateur qui est en toi. Il faut donc exclure, dans la série de tes pensées, tout hasard, toute frivolité, et, particulièrement, toute curiosité et toute malice; il faut t'habituer à n'avoir que des pensées de telle nature que, si l'on te demande tout à coup à quoi tu songes, tu puisses franchement répondre : A ceci ou à cela; en sorte qu'on voie à tes pensées que tout en toi est simplicité et bienveillance, que tout est d'un être sociable, plein de mépris pour toute pensée qui n'a d'objet que le plaisir, qu'une jouissance quelconque; pour toute haine, toute envie, tout soupçon, enfin tout sentiment dont l'aveu te ferait rougir de honte. Un tel homme, qui, dès cet instant, ne néglige rien pour se mettre au rang des hommes vertueux, est comme un prêtre, un ministre des dieux[12]. Il vit aussi dans une intime familiarité avec celui qui a au dedans de lui son temple[13] : c'est cette divinité qui préserve l'homme de la souillure de toute volupté, de la bles-

sure de toute douleur, des atteintes de la calomnie; c'est elle qui le rend insensible à toute perversité, qui fait de lui un athlète pour le plus grand des combats [14], la victoire à remporter sur toutes les passions; un homme profondément imprégné de justice [15]; saluant du fond de son âme la bienvenue de tout ce qui lui arrive, de tout ce qui est son partage [16]; occupant rarement son esprit, et jamais sans une nécessité d'intérêt public, de ce que dit, de ce que fait, de ce que pense un autre. C'est à ses propres affaires qu'il emploie toute son activité [17]; et l'objet perpétuel de ses pensées, c'est la destinée que lui dispensent les lois de l'univers : il assigne à la première l'honnête pour but; il vit persuadé que toujours le bien est dans la seconde, car, emportée suivant les lois de l'univers, la destinée qui est notre partage y entraîne à son tour chacun de nous [18]. Il se souvient que tout être raisonnable est son parent, et qu'il est dans la nature de l'homme de chérir tous ses semblables; qu'il faut s'attacher, non pas à la gloire que dispense la foule [19], mais à l'estime de ceux qui vivent conformément à la nature. Pour ceux qui ne vivent pas ainsi, il ne perd jamais de vue la conduite qu'ils mènent et dans leur intérieur, et hors de leur maison, et la nuit et le jour, et les compagnies honteuses où ils vautrent leur honte : il ne fait donc nul cas de la louange de telles gens, qui ne sont pas même en paix avec eux-mêmes [20].

V.

Ne montre dans tes actions ni mauvaise volonté, ni

misanthropie, ni précipitation, ni distraction; jamais à ta pensée d'ornement frivole[21]; point de prolixité dans tes discours; jamais d'air affairé. Offre d'ailleurs au gouvernement du dieu qui est au dedans de toi, un être viril, mûri par l'âge, ami du bien public, un Romain, un empereur; un soldat à son poste, comme s'il attendait le signal de la trompette; un homme prêt à quitter sans regret la vie, et dont la parole n'a besoin ni de l'appui d'un serment, ni du témoignage de personne. C'est là qu'on trouve la sérénité de l'âme[22], qu'on apprend à se passer et des services d'autrui, et de cette tranquillité que pourraient nous donner les hommes : nous devons être droits et non point redressés.

VI

Si tu trouves, dans la vie humaine, quelque chose qui l'emporte sur la justice, la vérité, la tempérance, le courage, en un mot sur la vertu d'une intelligence qui se suffit à elle-même dans tous les cas où c'est la droite raison qu'elle donne pour règle à tes actes, et à qui suffit le destin, dans les événements où notre volonté n'a point de part; si tu vois, dis-je, quelque chose de préférable, tourne-toi de ce côté de toute la puissance de ton âme, et jouis de ce bien suprême que tu as trouvé. Mais si rien ne se montre à tes yeux de meilleur[23] que le génie qui habite en toi, qui s'est rendu le maître de ses propres désirs, qui se rend un compte exact de toutes ses pensées, qui s'arrache, comme disait Socrate, aux passions des sens, et qui, plein de soumission pour les dieux, est animé

d'une tendre affection pour les hommes; si tout le reste te paraît petit et sans valeur au prix de lui, ne cède la place à nul autre objet: une fois entraîné, une fois sur le penchant, tu ne pourrais plus, sans un tiraillement fâcheux, tenir au premier rang dans ton estime ce bien, qui est le bien propre de ton espèce, et qui t'appartient véritablement. Il ne faut jamais que le bien qui règle à la fois et la raison et la pratique, trouve rien qui le contre-balance, comme feraient les louanges de la multitude, les charges publiques, les jouissances des voluptés: toutes choses, si on leur accorde une place même petite dans notre bonheur, qui prévaudront à l'instant, et nous entraîneront hors de la voie. Choisis donc, te dis-je, sans hésitation, et comme un homme libre, le bien suprême[24], et t'y attache de toute ta puissance. — Mais le bien suprême, c'est l'utile. — Oui, ce qui est utile à l'animal raisonnable[25], c'est là le bien qu'il te faut conserver; mais ce qui ne l'est qu'à l'animal, repousse-le au contraire; préserve ton jugement des fumées de l'orgueil: puisses-tu, du moins, soumettre les choses à un solide examen!

VII

N'estime jamais chose utile pour toi, ce qui te forcera quelque jour de manquer à ta parole, de perdre ton honneur, de haïr, de soupçonner quelqu'un, de le maudire, d'user de dissimulation avec lui; ne désire jamais rien qui ait besoin d'être caché par des murs ou des voiles[26]. Celui qui met au premier rang son intelligence, le génie qui est en lui, et les mystères de la

vertu dont ce génie est la source, ne fait pas des lamentations tragiques, ne pousse pas des gémissements, n'a besoin ni de la solitude, ni de l'entourage d'une foule nombreuse. Il vivra, et c'est là le bien suprême, exempt d'attachement et de répugnance pour la vie[27], parfaitement indifférent à la longueur ou à la brièveté du temps pendant lequel son âme sera enveloppée de son corps ; oui, s'il lui faut partir à l'instant même, il partira, avec le même empressement [28] qu'il ferait pour aller accomplir tout autre acte conforme à l'honneur et à la décence ; attentif à cette seule chose au monde, de préserver sa pensée de toute direction indigne d'un être raisonnable, et né pour la société.

VIII

Tu ne trouverais dans la pensée d'un homme bien châtié, bien purifié, nulle sanie[29], nulle immondice, nulle fourbe. Jamais ce n'est une vie incomplète que brise en lui la destinée, comme qui dirait l'acteur tragique sortant de la scène avant la fin et le dénouement de la pièce[30]. En lui non plus, rien de servile, rien d'affecté, nulle dépendance d'autrui, nul déchirement, nul acte qui redoute la censure, ou dont il doive se cacher.

IX

Fais ton étude de la faculté d'où n'ait en toi l'opinion[31]. C'est là l'efficace préservatif qui garantira ton esprit de toute opinion contraire à la nature, ainsi qu'aux conditions d'existence de l'être raisonnable :

l'absence de toute précipitation dans nos jugements[32], la bienveillance pour les hommes, la déférence aux ordres des dieux, telles sont les prescriptions que la raison nous impose.

X

Rejette donc tout le reste; ne t'attache plus qu'à ce petit nombre d'objets. En outre, souviens-toi que le seul temps qu'on vit, c'est le présent, un instant imperceptible[33]; le reste, ou on l'a vécu déjà, ou il est incertain[34]. C'est donc petite chose que ce que vit chacun de nous[35]; petit aussi est le coin de la terre où nous le vivons[36]; petite enfin la renommée qu'on laisse après soi, même la plus durable : elle se transmet par une succession d'hommes de chétive nature, destinés à mourir bientôt, et qui ne se connaissent pas eux-mêmes, bien loin de connaître celui qui est mort longtemps avant eux[37].

XI

Aux règles dont j'ai parlé il faut en ajouter une encore : Se faire toujours la définition ou la description de l'objet qui tombe sous l'action de la pensée, de façon à bien voir quel il est en soi et dans son essence, quelles parties intégrantes constituent son ensemble; à pouvoir te dire à toi-même et son vrai nom, et les noms des parties qui le composent et dans lesquelles il doit se résoudre. Rien, en effet, n'est propre à élever les sentiments de l'âme, comme de pouvoir faire l'examen méthodique et rationnel de

ce ne sont point les yeux du corps, c'est une autre vue qui distingue ce qu'il faut faire[44].

XVI

Corps, âme animale, intelligence : le corps a les sensations, l'âme animale les passions, l'intelligence les principes. La perception des objets qui tombent sous l'action des sens est une faculté qu'ont les brutes mêmes[45]. L'agitation que nous imprime l'action mécanique des passions, les animaux féroces la connaissent, et les hommes efféminés[46], et un Phalaris, et un Néron. Régler sa conduite avec intelligence pour toutes les bienséances extérieures, ceux qui nient les dieux en ont aussi le secret, ainsi que les traîtres à la patrie, et ceux qui osent tout quand ils ont leurs portes fermées. Si ce sont là des facultés communes à tous ceux que j'ai nommés, ce qui reste le propre de l'homme de bien, c'est l'acceptation, sans murmure, de ce qui lui arrive, de ce qui est la trame de son existence; c'est le soin de ne jamais souiller le génie qui habite dans sa poitrine, de ne le point troubler d'une foule confuse de perceptions, mais de le conserver calme, modestement soumis à la divinité, ne disant jamais un mot qui ne soit vrai, ne faisant jamais une action qui ne soit juste. Que si tous les hommes refusent de croire à la simplicité, à la modestie, à la tranquillité de sa vie, il ne s'irrite contre personne; il ne se détourne pas non plus de la route qui conduit à la fin de l'existence, à cette fin où il faut qu'on arrive pur, paisible, préparé pour le départ, et plein d'une résignation volontaire à notre destinée.

LIVRE IV

—

I

Quand ce qui commande en nous[1] suit sa nature, voici sa conduite avec les événements de la vie : toujours c'est sans effort qu'il se transporte du côté de ce qui lui est possible et permis. Il n'a de prédilection pour aucun sujet déterminé ; s'il se porte vers les choses préférées, c'est sous condition[2]. De l'obstacle qui se présente, il fait la matière même de son action[3] : c'est ainsi que le feu se rend le maître de ce qui lui tombe dedans : une petite lampe en eût été éteinte ; mais le feu resplendissant s'approprie bientôt les matières entassées, les consume, et par elles s'élève plus haut encore.

II

N'exécute aucune action au hasard, ni autrement que ne le comportent les règles que l'art prescrit.

III

On se cherche des retraites, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes : toi aussi tu te livres d'habitude à un vif désir de pareils biens. Or, c'est là le fait d'un homme ignorant et inhabile, puisqu'il t'est permis, à l'heure que tu veux, de te retirer dans toi-même [4]. Nulle part l'homme n'a de retraite plus tranquille, moins troublée par les affaires, que celle qu'il trouve dans son âme, particulièrement si l'on a en soi-même de ces choses dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant du calme parfait [5], lequel n'est pas autre, à mon sens, qu'une parfaite ordonnance de notre âme. Donne-toi donc sans cesse cette retraite, et là renouvelle-toi toi-même [6]. Qu'il y ait là de ces maximes courtes, fondamentales, qui, au premier abord, suffiront à rendre la sérénité à ton âme, et à te renvoyer en état de supporter avec résignation tout ce monde où tu reviens. Car enfin qu'est-ce qui te fait peine? la méchanceté des hommes? mais porte ta méditation sur ce principe, que les êtres raisonnables sont nés les uns pour les autres [7] ; que se supporter mutuellement c'est une portion de la justice, et que c'est malgré nous que nous faisons le mal [8] ; enfin qu'il n'a rien servi à tant de gens d'avoir vécu dans les inimitiés, les soupçons, les haines, les querelles : ils sont morts, ils ne sont plus que cendre. Cesse donc enfin de te tourmenter. Mais peut-être ce qui cause ta peine, c'est le lot d'événements que t'a départi l'ordre universel du monde? remets-toi en mémoire cette alternative : ou il y a

une Providence, ou il n'y a que des atomes ; ou bien rappelle-toi la démonstration que le monde est comme une cité [9]. Mais les choses corporelles, même après, te feront encore sentir leur importunité? songe que notre entendement ne prend aucune part aux émotions douces ou rudes qui tourmentent nos esprits animaux, sitôt qu'il s'est recueilli en lui-même et qu'il a bien reconnu son pouvoir propre [10], et toutes les autres leçons que tu as entendu faire sur la douleur et la volupté, et auxquelles tu as acquiescé sans résistance. Serait-ce donc la vanité de la gloire qui viendrait t'agiter dans tous les sens? regarde alors avec quelle rapidité l'oubli enveloppe toutes choses [11] ; quel abîme infini de durée tu as devant toi comme derrière toi ; combien c'est vaine chose qu'un bruit qui retentit ; combien changeants, dénués de jugement sont ceux qui semblent t'applaudir ; enfin la petitesse du cercle qui circonscrit ta renommée : car la terre tout entière n'est qu'un point ; et ce que nous en habitons, quelle étroite partie n'en est-ce pas encore? et dans ce coin combien y a-t-il d'hommes, et quels hommes! qui célébreront tes louanges? Il reste donc que tu te souviennes de te retirer dans ce petit domaine qui est toi-même. Et, avant tout, ne te laisse point emporter çà et là ; point d'opiniâtreté : mais sois libre, et regarde toutes choses d'un œil intrépide, en homme, en citoyen, en être destiné à la mort [12]. Puis, entre les vérités les plus usuelles, objets de ton attention, place les deux qui suivent : l'une, que les choses extérieures ne sont point en contact avec notre âme, mais immobiles en dehors d'elle, que le trouble naît en nous de la seule opinion que nous nous en

sommes formée intérieurement ; l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment et ne sera plus : remets-toi sans cesse en mémoire combien de changements se sont déjà accomplis sous tes yeux. Le monde, c'est transformation ; la vie, c'est opinion [13].

IV

Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison nous est aussi commune, qui fait de nous des êtres raisonnables. Si la raison, cette raison aussi nous est commune qui prescrit ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire ; cela étant, la loi est commune à tous ; par conséquent nous sommes concitoyens. Si nous sommes concitoyens, nous vivons ensemble sous un même gouvernement ; enfin le monde est comme une cité : de quel autre état en effet pourrait-on dire que le genre humain, pris dans son ensemble, suit les lois [14] ? Mais c'est de là, de cette cité commune, que nous viennent et l'intelligence elle-même, et la raison, et la loi qui nous régit : sinon, d'où viendraient-elles ? Car, de même que ce qui est terrestre en moi, est une partie empruntée à une certaine terre, ce qui est humide à un autre élément ; de même que le souffle que j'exhale vient d'une certaine source, comme aussi il y a une source particulière d'où me viennent la chaleur et les parties enflammées, car rien ne vient de rien, comme rien ne se réduit à rien [15] ; de même intelligence est aussi le produit de quelque cause.

V

La mort est, ainsi que la naissance, un mystère de la nature. Ce sont les mêmes éléments, d'un côté se combinant, de l'autre se dissolvant dans les mêmes principes [16]. Il n'y a là absolument rien dont on doive rougir : il n'y a rien qui répugne à l'essence de l'être intelligent, ni au plan de notre constitution [17].

VI

Tel est l'ordre de la nature : des gens de cette sorte doivent, de toute nécessité, agir ainsi [18]. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est vouloir que la figue n'ait pas de suc. Souviens-toi en un mot de ceci : Dans un temps bien court toi et lui vous mourrez; bientôt après vos noms mêmes ne survivront plus [19].

VII

Supprime l'opinion, tu as supprimé cette plainte : *On m'a fait du mal*; supprime la plainte *On m'a fait du mal*, et le mal même est supprimé [20].

VIII

Ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'est naturellement, ne saurait empirer sa vie, ne saurait le blesser ni extérieurement ni en dedans de lui-même [21].

IX

C'est pour un bien que la nature est forcée d'agir comme elle fait.

X

Tout ce qui arrive, arrive justement [22] : c'est ce que tu reconnaîtras si tu observes attentivement les choses. Je ne dis pas seulement qu'il y a un ordre de succession marqué, mais que tout suit la loi de la justice et dénote un être qui distribue les choses selon le mérite [23]. Prends-y donc bien garde, comme déjà tu as commencé ; et tout ce que tu fais, fais-le dans la vue de te rendre homme de bien ; je dis homme de bien dans le sens propre du mot [24] : que ce soit là la règle constante de chacune de tes actions.

XI

N'aie jamais des choses l'opinion qu'en a celui qui t'offense, ou celle qu'il veut t'en faire concevoir : mais vois-les comme elles sont dans la réalité [25].

XII

Il faut sans cesse que tu sois préparé à ces deux choses : l'une, de faire uniquement ce que te suggère, pour l'utilité des hommes, la faculté qui règne sur toi et qui te soumet à sa règle [26] ; l'autre, de changer d'avis s'il se trouve là quelqu'un qui te redresse, qui

te fasse abandonner ta pensée. Il faut pourtant que toujours le changement ait pour motif une raison probable de justice ou de publique utilité [27], ou toute autre raison analogue; mais seulement celles-là, et non point le plaisir [28] ou l'honneur que nous y avons pu apercevoir.

XIII

Tu as la raison en partage? — Oui. — Que ne t'en sers-tu donc? Car si elle remplit sa fonction, que veux-tu davantage [29]?

XIV

Tu as subsisté comme partie d'un tout [30]. Tu t'absorberas dans l'être qui t'a produit [31], ou plutôt tu seras repris par sa puissance génératrice [32], en vertu d'un changement.

XV

Il y a bien des grains d'encens destinés au même autel : l'un tombe plus tôt, l'autre plus tard dans le feu; mais la différence n'est rien.

XVI

Il ne faut que dix jours, et ceux-là te regarderont comme un dieu, qui te regardent aujourd'hui comme une bête farouche et comme un singe : reviens seulement à tes maximes et au culte de la raison [33].

XVII

Ne fais pas comme si tu devais vivre des milliers d'années. La mort pend sur ta tête : tandis que tu vis, tandis que tu le peux, rends-toi homme de bien.

XVIII

Combien de temps il gagne, celui qui ne prend pas garde à ce que le prochain a dit, a fait, a pensé, mais seulement à ce qu'il fait lui-même, afin de rendre ses actions justes et saintes ! Agathon [34] disait : Ne regarde point autour de toi les mœurs corrompues, mais cours sur la ligne droite, devant toi, sans jamais dévier.

XIX

Celui qu'éblouit l'éclat de la réputation qu'il peut laisser après sa mort, ne réfléchit pas que chacun de ceux qui se souviendront de lui, mourra bientôt lui-même ; qu'il en arrivera autant à leurs successeurs dans la vie, jusqu'à ce que s'éteigne cette renommée tout entière, après avoir passé par quelques êtres dont la vie à peine allumée est destinée à s'éteindre [35]. Admettons même que ceux qui se souviendront de toi soient immortels, et immortelle ta mémoire : que t'en reviendra-t-il, je ne dis pas après la mort, mais même pendant la vie ? Qu'est-ce que la gloire, sauf une certaine utilité pratique ? C'est donc à tort que

tu négliges le don que t'a fait la nature, en t'attachant à toute autre chose qu'à la raison [36].

XX

Tout ce qui est beau, dans quelque genre que ce soit, est beau par lui-même; c'est en lui que réside toute sa beauté, et la louange n'en fait pas partie. La louange ne rend un objet ni pire ni meilleur. Et ce que je dis là, je l'applique à toutes les choses que l'usage vulgaire nomme belles : par exemple, les objets matériels et les œuvres de l'art. Ce qui est beau dans la réalité [37] a-t-il besoin de louange? Non, pas plus que la loi, pas plus que la vérité, pas plus que la bienveillance, que la pudeur. Y a-t-il là quelque chose qui soit beau parce qu'on le loue, ou que puisse gâter le blâme? L'émeraude perd-elle de son prix pour n'être point louée? Que dirai-je de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre, d'un glaive, d'une fleur, d'un arbrisseau?

XXI

Si les âmes ne périssent pas [38], comment, depuis les siècles éternels, l'air les contient-il? —Mais comment la terre contient-elle les corps de ceux qui ont été ensevelis depuis tant de siècles? De même que les corps, après avoir subsisté sur la terre, changent, se dissolvent, et font ainsi place à d'autres cadavres; de même les âmes, quand elles sont transportées dans l'air, y font quelque séjour, puis changent, se dissipent, s'enflamment, absorbées dans la puissance gé-

nératrice de l'univers, et, de cette façon, font place aux survenantes. Voilà ce qu'on peut répondre, dans l'hypothèse de la persistance des âmes [39]. Et il faut tenir compte, non-seulement de ce grand nombre de corps ensevelis de la sorte, mais encore de ceux des animaux qui sont mangés chaque jour par nous et par les autres animaux : car quelle quantité ne s'en consomme-t-il pas, qui sont ensevelis, si je puis dire, dans les corps de ceux qui s'en nourrissent [40]! Cependant ce lieu suffit à les recevoir, parce qu'ils se transforment, partie en sang, partie en matière aérienne ou ignée.

Quel moyen, sur ce sujet, de découvrir la vérité? C'est la division en matière et en forme [41].

XXII

Ne te laisse point entraîner au gré du tourbillon : toujours, quand tu te mets en mouvement pour agir, c'est ce qui est juste qu'il faut faire; toujours, entre tes pensées, tiens-toi à ce qui peut clairement se concevoir.

XXIII

Tout ce qui t'accommode, ô Monde [42], m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, ô Nature [43]! Tout vient de toi; tout est dans toi; tout rentre dans toi [44]. Un personnage dit : *Bien-aimée*

cité de Cécrops[45] ! Mais toi, ne peux-tu pas dire : O bien-aimée cité de Jupiter !

XXIV

Fais peu de choses, dit celui-là[46], *si tu veux que le calme règne dans ton âme.* Il eût été mieux peut-être de dire : Fais ce qui est nécessaire, et tout ce qu'exige la condition d'un être sociable, et de la manière qu'elle l'exige. Il y aura là tout ensemble et la satisfaction du bien accompli, et aussi celle d'avoir fait un petit nombre d'actions. En effet, la plupart de nos paroles, de nos actions, ne sont pas nécessaires : les retrancher, c'est se donner plus de loisir, moins de trouble d'esprit. Par conséquent il faut, sur chaque chose, se faire cette question : Ceci n'est-il point chose sans nécessité ? Or, il faut supprimer, non-seulement les actions inutiles, mais encore les pensées inutiles ; car, ôtez ces dernières, il n'y a même plus de causes d'actions superflues.

XXV

Essaie de voir comment tu t'en trouveras de vivre en homme de bien, qui se résigne à ce que lui envoie l'ordre général des événements[47], et qui fait consister son bonheur dans la pratique de la justice[48], et dans l'humanité de ses pensées.

XXVI

Tu as vu cela ? vois encore ceci : ne te trouble

pas toi-même ; mets la simplicité dans ton âme. Quelqu'un se met-il en faute, c'est lui qui portera la faute [49]. Tu as éprouvé un accident ? c'est bien : tout ce qui t'arrive t'était destiné de tout temps par l'effet des lois universelles, et faisait partie de leur trame [50]. Tout est dans quelques mots : La vie est courte ; il faut mettre à profit le présent [51], par une conduite réglée selon la raison et la justice. De la sobriété dans le relâche.

XXVII

Ou le monde a été bien ordonné, ou c'est un amas confus, un pêle-mêle fortuit qu'on appelle pourtant le monde. Quoi ! tu peux être, toi, un monde bien réglé, et dans l'univers tout serait désordre et confusion ! Et cela quand toutes choses sont tout à la fois si distinctes et si confondues, et si bien marchant d'accord [52] !

XXVIII

Il y a le caractère sombre, le caractère efféminé, le caractère opiniâtre, le féroce, le brutal, le puéril, le stupide, le fourbe, le bouffon, le perfide, le tyrannique.

XXIX

Si c'est être étranger dans le monde que d'ignorer ce qui y est, ce n'est pas être moins étranger que d'ignorer ce qui s'y fait [53]. C'est un déserteur [54], celui

qui se dérobe à l'empire des lois de la cité ; un aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés ; un indigent, celui qui a besoin d'autrui, et qui ne possède pas en lui ce qui est nécessaire pour la vie[55] ; un abcès dans le corps du monde[56], celui qui s'en retire[57], et qui se sépare de la raison de l'universelle nature, à cause du chagrin que lui font éprouver les accidents de la vie : car c'est la nature qui te les apporte, et c'est elle qui t'a porté[58] ; un lambeau séparé de la cité, celui qui a arraché son âme de la société des êtres raisonnables, société dont les liens sont les mêmes pour tous les êtres[59].

XXX

Celui-là, bien que sans tunique, est pourtant philosophe[60] ; celui-ci, sans livre ; cet autre, demi-nu. *Je manque de pain*, dit-il, *et pourtant je maintiens mon système.* — Pour moi, ce n'est pas la science qui me donne mes moyens de subsistance ; et je maintiens aussi le mien.

XXXI

Aime l'art que tu as appris ; c'est là qu'il faut t'arrêter : ce qui te reste de vie, passe-le en homme qui a remis aux dieux, du fond du cœur, le soin de ses affaires ; ne te fais ni le tyran, ni l'esclave d'aucun homme au monde.

XXXII

Considère, pour prendre un exemple, le temps où régnait Vespasien ; tu y verras toutes ces choses : gens qui se marient, qui élèvent des enfants, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont remplis d'arrogance, de soupçons, de desseins pervers, qui désirent la mort de tels ou tels, qui murmurent de l'état présent des choses, qui se livrent à l'amour, qui thésaurisent, qui briguent des consulats, des royautés ; eh bien, ils ne sont plus, ni ici ni ailleurs : ils ont cessé de vivre. Descends ensuite au temps de Trajan : même spectacle encore ; et ce siècle aussi a péri. Vois, contemple de même les épitaphes d'autres temps, de nations entières : combien d'hommes qui, après des efforts inouïs, sont tombés bientôt, se sont dissous dans les éléments des choses ! Rappelle surtout à ta mémoire ceux que tu as connus toi-même, en proie aux distractions vaines, négligeant de faire ce que comportait leur organisation d'homme, de s'y attacher opiniâtrément, d'y borner leurs désirs. Il est nécessaire, à ce sujet, de se souvenir que le soin qu'on donne à chaque action doit être proportionné à son importance, et avoir une mesure [61] : de cette manière, tu ne te désespéreras pas d'avoir jamais donné à des choses futiles plus d'attention qu'il ne convenait.

XXXIII

Les mots jadis usités ont aujourd'hui besoin d'explication. C'est là aussi le sort des noms de ceux qui furent illustres jadis : ce sont, en quelque sorte, des mots à expliquer, que Camille [62], Céson [63], Volésus [64], Léonnatus [65], et ceux qui les suivirent de près, Scipion, Caton, puis Auguste même, puis Adrien, puis Antonin. Toutes choses s'évanouissent, et bientôt passent au rang des fables ; un complet oubli les engloutit bientôt. Et je parle ici d'hommes qui ont jeté, pour ainsi dire, une merveilleuse splendeur : car, pour les autres, à peine ont-ils expiré, *nul ne les connaît, nul ne s'informe d'eux* [66]. Après tout, que serait-ce que l'immortalité de notre mémoire ? Une vanité [67]. Quel est donc l'objet sur lequel il faut porter tous nos soins ? un seul, et le voici : pensées de justice ; actions utiles au bien public ; discours purs de tout mensonge ; disposition à se résigner à tout ce qui nous arrive, comme à chose nécessaire, qui nous est familière, et qui découle du même principe, de la même source que nous.

XXXIV

Abandonne-toi sans résistance à la Parque, et laisse-la filer ta vie avec les événements qu'il lui plaira [68].

par un changement
-toi à penser qu'il
tant que de
faire de nou-
qui est, est
naître;
elles

XXXIX

Ton mal n'est pas situé dans l'esprit d'un autre; il n'est pas non plus dans une modification, une altération de ce qui t'enveloppe [72]. Où est-il donc? dans la partie de toi-même où se forme l'opinion concernant les maux. Que l'opinion ne s'y forme pas, et tout est bien. Son voisin si proche, le corps, fût-il coupé, brûlé, ulcéré, en pourriture, il faut que la partie qui se forme une opinion sur ces choses reste néanmoins en repos, c'est-à-dire qu'elle juge qu'il n'y a ni mal ni bien dans ce qui peut arriver également à l'homme méchant et à l'homme vertueux: en effet, ce qui arrive également et à celui qui vit contre la loi de la nature [73], et à celui qui suit cette loi, une telle chose n'est ni selon la nature, ni contre la nature.

XL

Représente-toi sans cesse le monde comme un animal composé d'une seule matière et d'une âme unique. Vois comment tout se conforme à son seul sentiment; comment tout se fait par son unique impulsion; comment tout est la cause coopérante de tout ce qui se produit; enfin quels sont l'enchaînement, la solidarité mutuelle de toutes choses.

XLI

Tu es une âme chétive portant un cadavre, comme disait Epictète.

XLII

Il n'y a aucun mal pour les êtres à subir le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour eux à exister par l'effet du changement [74].

XLIII

Le temps est un fleuve et un torrent impétueux entraînant tout ce qui naît [75]. A peine chaque chose a-t-elle paru, elle a été entraînée ; une autre est déjà entraînée, une autre y tombera bientôt.

XLIV

Tout ce qui arrive est aussi habituel, aussi ordinaire que la rose dans le printemps, que les fruits pendant la moisson : ainsi la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations, enfin tout ce qui réjouit ou afflige les sots [76].

XLV

Les choses qui succèdent à d'autres, ont toujours, avec celles qui les ont précédées, un rapport de famille : ce n'est point, en effet, comme une suite de nombres sans rapport entre eux, et qui ne contiennent que la quantité qui les constituent ; c'est un enchaînement harmonieusement réglé [77]. Et de même qu'il règne dans tout ce qui est, une coordination parfaite, de même il y a dans les choses qui naissent,

non pas succession pure et simple, mais une évidente et admirable parenté.

XLVI

Souviens-toi toujours du mot d'Héraclite, que la mort de la terre, c'est quand elle devient eau ; la mort de l'eau, quand elle devient air ; celle de l'air, quand il devient feu : et réciproquement [78]. Souviens-toi de l'homme qui oublie où conduit le chemin [79] ; remarque que cette raison qui gouverne l'univers, et dans le commerce de laquelle se passe notre vie, nous sommes en lutte avec elle, et que nous regardons comme étrangères les choses mêmes que nous rencontrons chaque jour ; enfin qu'il ne faut pas agir, parler, ni comme si nous dormions [80] (car nous nous imaginons aussi dans le sommeil que nous agissons et que nous parlons [81]), ni comme des enfants soumis à l'autorité de leurs parents, et qui n'ont que cette raison : Ainsi faisaient nos parents [82].

XLVII

De même que si quelque dieu te disait : Tu mourras demain, ou tout au plus tard après-demain ; tu ne tiendrais guère à mourir après-demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses de la dernière lâcheté : car quel serait le délai ? de même, regarde comme chose de peu d'importance qu'il faille mourir dans un grand nombre d'années ou demain [83].

XLVIII

Considère sans cesse combien sont morts de médecins, qui souvent avaient froncé le sourcil à l'aspect des malades; combien de mathématiciens, qui avaient prédit, comme chose merveilleuse, la mort d'autres hommes; combien de philosophes, qui avaient discuté sans fin sur la mort et sur l'immortalité; combien de guerriers, qui en avaient tué tant d'autres; combien de tyrans, qui avaient usé avec une affreuse arrogance du droit de vie et de mort, comme s'ils eussent été immortels [84]; combien de villes, si j'ose dire ainsi, sont mortes tout entières [85]: Hélice, Pompéi, Herculanum [86], et d'autres en nombre infini. Ajoute ceux que tu as connus toi-même, qui se sont succédé les uns aux autres, celui-ci menant les funérailles de celui-là, puis bientôt enseveli lui-même; puis d'autres comme lui, et tout cela en quelques instants. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux le peu de durée, le peu de prix des choses humaines: hier ce n'était qu'un germe, demain ce sera une chair salée, ou de la cendre [87]. Il faut donc se conformer à la nature durant cet instant imperceptible que nous vivons [88]; il faut partir de la vie avec résignation [89], comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a produite.

XLIX

Sois semblable à un promontoire contre lequel les

flots viennent sans cesse se briser; le promontoire demeure immobile, et dompte la fureur de l'onde qui bouillonne autour de lui. — Que je suis malheureux que telle chose me soit arrivée! — Ce n'est point cela; il faut dire : Que je suis heureux, après ce qui m'est arrivé, de vivre exempt de douleur, insensible au coup qui me frappe aujourd'hui, inaccessible à la crainte de celui qui peut me frapper plus tard! — En effet, la même chose pourrait arriver à tout autre qu'à moi; mais cet autre eût bien pu ne pas la supporter sans douleur. Pourquoi donc tel accident est-il appelé infortune, et tel autre plutôt bonheur? Appelles-tu donc en général malheur de l'homme, ce qui n'est point un obstacle à l'accomplissement du but de la nature de l'homme? Et y a-t-il un obstacle à l'accomplissement du but de la nature humaine, dans ce qui n'est point contre le vœu de cette nature? Quoi! tu sais quel est ce vœu; ce qui t'est arrivé t'empêchera-t-il donc d'être juste, magnanime, tempérant, sage, réservé, véridique, modeste, libre; d'avoir toutes les vertus dont la présence est le caractère propre de la nature humaine[90]? Souviens-toi, du reste, à chaque événement qui provoquerait ta tristesse, de recourir à cette vérité, que ce n'est point là un malheur, mais qu'il y a un réel bonheur à supporter cet accident avec courage[91].

L.

C'est un moyen trivial, efficace néanmoins, pour s'aider à mépriser la mort, que de repasser dans son souvenir ceux qui ont tenu avec le plus d'opiniâtreté

à l'existence; quel avantage ont-ils sur ceux qui sont morts avant le temps? Ils sont tombés aussi eux-mêmes, un Cécidianus, un Fabius, un Julianus, un Lépidus[92]; tous ceux enfin qui comme eux avaient suivi bien des funérailles, ont eu les leurs à leur tour. Oui, la différence est peu de chose; et encore, ce temps, à travers quels accidents, avec quels êtres, ils ont eu à l'épuiser, et dans quel corps! Ne t'en fais donc pas une affaire: considère, derrière toi, l'abîme de la durée, et devant toi un autre infini[93]. Quelle différence y a-t-il, dans cette immensité, entre celui qui a vécu trois jours et celui qui a vécu trois âges d'homme[94]?

LI

Va toujours par le plus court chemin: or, le plus court chemin, c'est celui qui est selon la nature; c'est-à-dire qu'il faut, dans toutes nos paroles, dans toutes nos actions, suivre la saine raison[95]. Une telle résolution te délivrera de mille chagrins, de mille combats, de toute dissimulation, de toute vanité.

LIVRE V

—

I

Le matin, lorsque tu sens de la peine à te lever[1], fais cette réflexion : Je m'éveille pour faire œuvre d'homme[2]; pourquoi donc éprouver du chagrin de ce que je vais faire les choses pour lesquelles je suis né, pour lesquelles j'ai été envoyé dans le monde? Suis-je donc né pour rester chaudement couché sous mes couvertures? — Mais cela fait plus de plaisir.—Tu es donc né pour te donner du plaisir[3]? Ce n'est donc pas pour agir, pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les passereaux, les fourmis, les araignées, remplissant chacun sa fonction, et servant selon leur pouvoir à l'harmonie du monde! Et après cela tu refuses de faire ta fonction d'homme? tu ne cours point à ce qui est conforme à ta nature! — Mais il faut bien prendre du repos. — Je le veux : pourtant la nature

a mis des bornes à ce besoin[4]; elle en a bien mis au besoin de manger et de boire. Toi, néanmoins, tu passes ces bornes, tu vas au delà de ce qui doit te suffire; dans l'action il n'en est plus de même : tu restes en deçà du possible. C'est que tu ne t'aimes pas toi-même, sinon tu aimerais ta nature et ce qu'elle veut. Oui, ceux qui aiment leurs métiers sèchent sur leurs ouvrages, oubliant le bain et la nourriture; mais toi, tu fais moins de cas de ta propre nature que le ciseleur n'en fait de son art, le danseur de sa danse, l'avare de son argent, l'ambitieux de sa folle gloire. Eux, quand ils sont à l'œuvre, il ont bien moins à cœur le manger ou le dormir, que le progrès de ce qui les charme : les actions qui ont l'intérêt public pour but te paraissent-elles plus viles et moins dignes de tes soins ?

II

Qu'il est aisé de repousser, d'effacer toute image fâcheuse[5], ou qui nous porte à haïr les hommes, et de se mettre sur-le-champ dans une parfaite tranquillité d'âme !

III

Juge-toi digne de conformer toutes tes paroles, toutes tes actions à la nature : que jamais le blâme, les discours qui pourraient s'ensuivre, n'aient sur toi aucune iufluence[6] : s'il est bien de faire la chose, ou de la dire, ne la juge pas indigne de toi. Eux, ils ont leur manière propre de juger, leur passion propre :

n'y regarde pas[7], va ton droit chemin[8], suis la nature qui t'est propre et celle qui est commune à tous[9]. Il n'y a, pour l'une et pour l'autre, qu'une seule route[10].

IV

J'avance dans la route à l'aide des secours que me fournit la nature, jusqu'à ce que je tombe pour me reposer ; jusqu'à ce que j'exhale mon souffle dans cet air que je respire tous les jours ; jusqu'à ce que je sois étendu sur cette terre où mon père avait puisé la semence de mon être, ma mère mon sang, ma nourrice son lait ; d'où je tire depuis tant d'années ma nourriture et ma boisson de chaque jour ; qui me porte tandis que je la foule aux pieds et que j'en abuse de tant de façons.

V

Tu n'es point en état de faire admirer la vivacité de ton esprit ; je le veux, mais il y a bien d'autres choses pour lesquelles tu ne peux pas dire : Je n'y suis pas propre. Fais donc ce qui est tout entier en ton pouvoir ; sois sincère, grave, laborieux, ennemi des plaisirs, résigné à la destinée, satisfait de peu, bienveillant, libre, sans amour pour le luxe, la frivolité, la magnificence. Ne sens-tu pas combien de choses tu peux exécuter dès aujourd'hui, pour lesquelles tu n'as pas l'excuse d'inaptitude et d'insuffisance ? Et pourtant, tu restes volontairement au-dessous de tes devoirs. Est-ce une imbécillité naturelle qui t'oblige à murmurer, à montrer ta paresse, à flatter, à accuser ton misérable corps, à céder à ses caprices, à te livrer à la vanité,

à rouler tant de projets? Non, par les dieux, non! Depuis longtemps tu as pu être libre de ces défauts; seulement, si tu es véritablement né avec un esprit lent, peu pénétrant, il faut t'attacher à ce défaut lui-même, ne point négliger cette pesanteur d'esprit, ni t'y complaire [11].

VI

Il y a tel, qui, après avoir fait un plaisir à quelqu'un, se hâte de lui porter cette faveur en compte. Cet autre n'a point une précipitation pareille, mais il regarde l'obligé comme son débiteur, il a toujours présent à la pensée le service qu'il a rendu [12]. Un troisième enfin ignore, si je puis dire, ce qu'il a fait [13]: il est semblable à la vigne, qui porte son fruit, et puis après ne demande plus rien, satisfaite d'avoir donné sa grappe. Comme le cheval après la course, comme le chien après la chasse, comme l'abeille quand elle a fait son miel, l'homme qui a fait le bien ne le crie point par le monde; il passe à une autre action généreuse [14], de même que la vigne se prépare à porter d'autres raisins dans la saison. Faut-il donc être du nombre des gens qui ne savent pour ainsi dire pas ce qu'ils font? — Oui. — Mais il faut bien savoir ce que l'on fait, car c'est le propre, dit-on, d'un être qui doit vivre en société avec les autres de sentir que ce qu'il fait est utile et bon pour la société, et, par Jupiter! de vouloir que celui qui vit avec lui le sente lui-même. — Ce que tu dis là est vrai sans doute; mais tu comprends mal le sens de mes paroles. Par conséquent tu seras un de ceux dont j'ai fait mention tout à

l'heure : eux aussi, en effet, ils sont conduits par des raisons auxquelles leur esprit donne son adhésion. Si tu veux bien comprendre ce que signifient mes paroles, ne crains pas que cela te fasse négliger aucune des actions utiles au bien de la société.

VII

Prière des Athéniens : Fais pleuvoir, fais pleuvoir, ô bon Jupiter, sur les champs et les prés des Athéniens! — Ou il faut ne jamais prier, ou il faut prier ainsi, simplement et noblement[15].

VIII

On tient souvent ce propos : Esculape [16] a ordonné à ce malade de monter à cheval, de prendre un bain froid, de marcher pieds nus. Cet autre propos est tout à fait analogue : La nature de l'univers a ordonné à tel homme de faire une maladie, d'être mutilé d'un membre, de perdre ceux qui lui sont chers, d'éprouver tout autre dommage. En effet, *a ordonné* signifie, pour le médecin, qu'il a prescrit telle chose au malade, comme propre à rétablir sa santé ; et, dans l'autre cas, que ce qui arrive à chacun est disposé pour l'homme, en quelque façon, dans l'ordre marqué par la destinée. Nous disons aussi qu'une chose convient, dans le même sens que les artisans disent que les pierres carrées qui entrent dans les murs ou dans les pyramides conviennent, quand il y a entre elles une certaine symétrie de position. A tout prendre, le concert des choses est unique ; et de même que le monde,

ce grand corps[17], se compose de tous les corps, de même l'ensemble de toutes les causes constitue la destinée, cette cause suprême[18]. Ce que je dis est bien connu même des hommes les plus simples : ils disent en effet : *Sa destinée le portait ainsi*[19]. Oui, c'est là ce que portait sa destinée, ce qui était ordonné de tout temps pour lui. Recevons donc ce qui nous arrive, comme ce que nous ordonne Esculape : il y a dans les remèdes bien des choses désagréables, mais auxquelles nous nous soumettons de bon cœur, dans l'espoir de la santé. Envisage l'accomplissement, l'exécution complète des décrets de la nature commune, comme tu fais ta santé ; et, à tout ce qui t'arrive, soumets-toi de bon gré, quelque dur que cela te paraisse, comme à une chose qui a pour résultat la santé du monde[20], le succès des vues de Jupiter, et sa satisfaction ; car il ne nous l'eût point envoyé, s'il n'y eût vu l'intérêt de l'univers : la nature ne porte jamais rien, dans ce que nous voyons, qui ne concorde avec l'être vivant sous sa loi.

Voilà donc deux raisons pour lesquelles il te faut aimer ce qui t'arrive : l'une, que c'est pour toi que la chose s'est faite, qu'elle était ordonnée pour toi, qu'elle t'appartenait en quelque sorte, filée qu'elle était de tout temps avec ta destinée, en vertu des causes les plus antiques ; l'autre, que même ce qui arrive à chaque homme en particulier est cause du succès, de l'accomplissement des vues de celui qui gouverne l'univers, et, par Jupiter ! de la durée même du monde. En effet, le tout lui-même serait mutilé si tu retranchais la moindre des parties, la moindre des causes qui constituent son ensemble et sa continuité :

or, c'est en retrancher quelque chose, autant qu'il est en toi, que de montrer de la répugnance à te soumettre[21]; c'est en quelque façon retrancher l'accident du monde.

IX

Point de dégoût, de découragement, de désespoir, si tu ne réussis pas toujours à faire chaque chose suivant les règles de la raison : si tu viens d'échouer, recommence[22]; que ce soit assez, pour ta satisfaction, d'avoir le plus souvent agi comme il sied à un homme[23]. Il faut aimer l'œuvre à laquelle tu retournes; il ne faut pas revenir à la philosophie comme un écolier chez son maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux recourent à l'éponge[24] et à l'œuf[25], comme tel autre au cataplasme, tel autre aux douches[26] : à cette condition, l'obéissance aux ordres de la raison ne sera plus pour toi un supplice[27]; tu y acquiesceras sans réserve. Souviens-toi que tout ce qu'exige la philosophie, c'est ce qu'exige ta nature : et toi, tu voulais ce qui est contraire à la nature. Lequel des deux l'emporte en attraits? Ne sommes-nous pas souvent les dupes d'une illusion, que nous prenons pour le plaisir? Examine, au contraire, s'il n'y a pas un attrait supérieur dans la magnanimité, la liberté, la simplicité, le calme de l'âme, la sainteté de la vie. Y a-t-il quelque chose qui ait plus d'attrait que la prudence? Songe à l'excellence de cette vertu, à la fois intelligence et science, qui jamais ne trébuche, qui toujours atteint heureusement son objet.

X

Les choses sont enveloppées, pour ainsi dire, de telles ténèbres, que bien des philosophes, et qui n'étaient pas des moins habiles, ont été d'avis que nous n'y pouvions rien comprendre [28]. Oui, les stoïciens eux-mêmes pensent qu'on ne peut les comprendre sans difficulté. Toutes nos conceptions sont sujettes à des variations infinies : où est l'homme en effet qui n'a jamais varié dans ses opinions [29] ? Passe maintenant aux objets mêmes de la connaissance : que la durée en est courte ! qu'ils sont de peu de prix ! Ils peuvent tomber dans la possession d'un débauché infâme, d'une courtisane, d'un voleur [30] ! Considère ensuite les mœurs de ceux avec lesquels il nous faut vivre [31] : le plus complaisant des hommes peut à peine les supporter [32], que dis-je ? à peine aucun d'eux peut-il se supporter lui-même [33]. Au milieu de ces ténèbres, de ces ordures, dans ce courant qui entraîne et la matière, et le temps, et le mouvement, et les choses mues elles-mêmes, qu'y a-t-il qui soit digne d'une si grande estime, et qui mérite véritablement nos soins ? je ne le vois pas. Au contraire, il faut se consoler soi-même, et attendre la dissolution naturelle [34], sans impatience du retard, et en se reposant dans cette double pensée : d'un côté qu'il ne m'arrivera rien qui ne convienne avec la nature de l'ensemble des choses ; de l'autre qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon Dieu et mon génie [35], car il n'y a personne qui puisse me contraindre à transgresser leurs ordres [36].

XI

est enfin l'usage que je fais aujourd'hui de ie[37] ? C'est la question que je dois m'adresser même dans chaque occasion; je dois examiqui se passe présentement dans cette partie de on appelle le guide de l'âme. Quelle est l'âme présentement[38]? Est-ce celle d'un enfant? un jeune homme? celle d'une femmelette? un tyran? celle d'une bête de somme? celle imal féroce?

XII

encore à quoi tu peux reconnaître la vraie le ce que le vulgaire regarde comme des biens. a l'idée que telles ou telles choses sont des éritables, par exemple, la sagesse, la tempéa justice, le courage, cette idée une fois dans on ne supportera plus d'y voir ajouter rien qui l'accord avec l'essence même du bien[39]. Faisontraire, l'idée de ce que la multitude regarde des biens, et tu écouteras, tu accueilleras sans nce, comme explication bien placée en son mot du poëte comique. Le vulgaire lui-même sente de la même manière la différence : au-, il s'offenserait de ce mot, il en désapprouapplication. Or, quand il s'agit de la richesse, de la gloire, nous accueillons la plaisanterie chose bien trouvée et bien dite. Va donc, et e s'il faut estimer de pareilles choses, les

compter comme des biens, quand, à l'idée qu'on s'en est faite, on peut à propos ajouter un pareil mot : Celui qui les possède *en est tellement encombré, qu'il n'a pas chez lui un endroit pour ses nécessités naturelles*[40].

XIII

Forme et matière, voilà ce qui me constitue[41] : ni l'un ni l'autre de ces deux principes ne s'anéantira dans le non-être, comme ce n'est pas le non-être qui les a faits ce qu'ils sont. Ainsi donc chacune des parties de moi se transformera, par le changement, en une partie du monde[42], laquelle, par un changement encore, se transformera en une autre partie du monde; et ainsi de suite à l'infini[43]. C'est par un changement de cette sorte que j'existe[44], qu'ont existé ceux qui m'ont donné la naissance; et de même en remontant à l'infini : car rien n'empêche de parler de la sorte, bien que la puissance modératrice fasse subir au monde de périodiques révolutions[45].

XIV

La raison et la logique sont des puissances qui se suffisent à elles-mêmes et aux opérations qui dépendent d'elles[46]. C'est d'un principe qui leur est propre qu'elles partent; c'est par elles-mêmes qu'elles marchent à la fin qu'elles se proposent : on nomme catorthoses[47] les actions de cette sorte, pour désigner que c'est là le droit chemin.

XV

Il ne faut appeler choses de l'homme, aucune de celles qui n'appartiennent pas à l'homme en tant qu'homme : on ne les exige point en lui ; la nature humaine n'en fait point la promesse ; elles ne sont pas non plus des principes de perfection pour la nature humaine. Par conséquent, ni la fin à laquelle doit tendre l'homme, à savoir le bien, ne consiste en elles, ni ce qui peut lui faire atteindre cette fin.

D'ailleurs, s'il y avait là quelque chose qui appartînt à l'homme, il n'appartiendrait donc pas à l'homme de mépriser ces objets, de lutter contre eux[48] ; il ne serait donc pas digne de louanges, celui qui montre qu'il sait se passer d'eux ; celui qui se prive volontairement d'une partie du sien ne serait pas un homme vertueux, si c'étaient là les biens véritables. Or, plus on se dépouille de ces biens prétendus, et de tout ce qui leur ressemble ; plus c'est avec résignation qu'on s'en voit dépouillé, plus aussi on est vertueux.

XVI

Telles seront tes pensées habituelles, tel sera ton esprit[49], car l'âme prend la teinture de nos pensées[50]. Plonge-la donc sans cesse dans des pensées comme celles-ci : Là où l'on peut vivre, on y peut bien vivre[51] ; on peut vivre à la cour, donc on peut bien vivre à la cour. De plus, chaque être est convenablement organisé pour l'objet que son organisation se propose[52] ; cet objet que se propose son organisation

XXII

Ce qui ne nuit point à la cité ne nuit point au citoyen[73]. Toutes les fois que tu t'imagines qu'on t'a fait tort, applique à l'instant cette règle : Si la cité n'en éprouve aucun dommage, je n'ai éprouvé moi-même aucun dommage ; si la ville est offensée, ce qu'il faut, ce n'est pas de s'irriter contre celui qui a commis cette offense, c'est de lui montrer ce qu'il a négligé de faire[74].

XXIII

Réfléchis souvent à la rapidité avec laquelle est emporté et disparaît tout ce qui est, et tout ce qui vient au monde. La matière est, comme un fleuve, dans un perpétuel écoulement[75]; c'est par de continuels changements que se manifestent les actions de la nature[76], par des transformations infinies qu'on reconnaît les causes efficientes : il n'y a presque rien qui soit stable[77] ; vois près de toi cet abîme immense du temps qui n'est plus et de l'avenir, où s'évanouissent toutes choses[78]. N'est-ce donc pas un insensé, celui que de tels objets gonflent de vanité, déchirent de tourments; qui se lamente à leur sujet[79], comme s'ils pouvaient, même un instant, lui causer la moindre importunité?

XXIV

Souviens-toi de la matière universelle dont tu es

une si mince partie[80]; de la durée sans fin dont il t'a été assigné un moment si court, et comme un point[81]; enfin de la destinée dont tu es une part, et quelle part !

XXV

Un autre se conduit mal : que m'importe? c'est son affaire[82] : ses affections lui sont propres, ses actions lui sont propres aussi. Moi, ce que j'ai maintenant, c'est ce que veut que j'aie la commune nature; et ce que je fais, c'est ce que ma nature veut que je fasse[83].

XXVI

Que la partie de ton âme qui commande, qui règne en toi, reste immobile à tout mouvement de la chair, soit doux ou rude[84]. Qu'elle ne se confonde point avec la chair; qu'elle se renferme en elle-même; qu'elle borne l'empire de ses passions dans les limites de la matière. Lorsque, par l'effet d'une sympathie dont la cause est ailleurs, elles pénètrent jusqu'à la pensée (je veux dire par l'effet de l'union de l'âme et du corps), alors il ne faut point s'efforcer de lutter contre un sentiment naturel[85]; mais que le guide n'aille pas y ajouter, de son chef, l'opinion que c'est là un bien ou un mal.

XXVII

Il faut vivre avec les dieux. C'est vivre avec les dieux que de leur montrer sans cesse une âme satis-

faite de son partage [86], obéissant à tous les ordres du génie qui est son gouverneur et son guide [87] : don de Jupiter, émanation de sa nature [88]. Ce génie, c'est l'intelligence et la raison de chaque homme.

XXVIII

Te mets-tu en colère contre celui qui sent le bouc? te mets-tu en colère contre celui qui a l'haleine mauvaise? Qu'y peut-il faire? C'est là la nature de sa bouche, de ses aisselles. C'est une nécessité que de tels objets il sorte une telle émanation. Mais l'homme a la raison, va-t-on dire, et il peut, avec de l'attention, comprendre en quoi il pèche. Tant mieux pour toi! toi aussi tu as de la raison; sers-toi de cette raison pour émouvoir la sienne; montre-lui sa faute, rappelle-lui son devoir. S'il t'écoute, tu le guériras; il n'est pas besoin de colère: ne fais ni l'acteur tragique, ni la courtisane [89].

XXIX

Tu penses vivre ici comme tu as formé le projet de vivre quand tu en seras dehors. Si l'on ne t'en laisse pas la liberté, alors sors de la vie même [90], non pas pourtant en homme qui souffre un mal véritable. Il y a de la fumée ici, je m'en vais. Est-ce là à tes yeux une affaire? Mais pendant que rien ne me chasse encore, je reste libre, et personne ne m'empêchera de faire ce que je veux [91] : or, je veux ce qui est conforme à la nature d'un être raisonnable et né pour la société.

XXX

L'esprit de l'univers aime l'union, l'harmonie des choses : il a donc fait les êtres inférieurs en vue des supérieurs ; il a uni les supérieurs entre eux par de mutuels liens [92]. Tu vois comment il a établi la subordination, la combinaison dans toutes choses ; comment à chaque être il a fait sa part suivant son mérite ; comment enfin il a enchaîné dans un concert mutuel les êtres supérieurs.

XXXI

Comment t'es-tu comporté jusqu'à ce jour envers les dieux, envers tes parents, tes frères, ta femme, tes enfants, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes proches, tes serviteurs? Peux-tu dire jusqu'à présent :

> Jamais je n'ai fait tort à personne, ni par mes actions, ni par mes paroles [93] ?

Rappelle-toi par quels événements tu as passé, et ce que tu as eu la force de subir. Songe que l'histoire de ta vie est complète, que tu as consommé ton ministère. Songe à tant de belles actions que tu as vues ; à tant de plaisirs, de douleurs, que tu as méprisés ; à tant d'honneurs que tu as négligés ; à tant d'ingrats que tu as traités avec bienveillance.

XXXII

Pourquoi des âmes ignorantes et grossières trou-

blent-elles une âme cultivée et instruite? Quelle est donc l'âme cultivée et instruite? C'est celle qui connaît le principe et la fin des êtres, et la raison qui pénètre à travers la matière [94], et qui, pendant toute la durée des siècles, gouverne l'univers et lui fait subir les révolutions périodiques dont elle a déterminé la succession [95].

XXXIII

Dans un instant tu ne seras plus que de la cendre, un squelette, un nom, ou pas même un nom [96]. Et le nom n'est qu'un bruit, qu'un écho [97]! Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse [98] : des chiens qui mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après. La foi, *la pudeur, la justice* et la vérité ont, *pour l'Olympe, laissé la terre spacieuse* [99]. Qu'y a-t-il donc qui te retienne ici-bas? Les choses sensibles sont sujettes à mille changements et n'ont rien de solide; les sens n'ont que des perceptions obscures, toutes pleines de fausses images [100]; la force vitale elle-même est une vapeur du sang [101]; la gloire n'est rien, si tu songes à ce que sont les hommes [102]. Qu'attends-tu donc? Tu attends avec calme l'instant où tu vas t'éteindre, te déplacer peut-être [103]. Jusqu'à ce que ce temps arrive, que te faut-il? Te faut-il autre chose que d'honorer, de louer les dieux, de faire du bien aux hommes [104], de savoir supporter et t'abstenir [105]? Rappelle-toi que tout ce qui est en dehors des limites de ton corps et de ton esprit n'est ni à toi, ni sous ta puissance [106].

XXXIV

Il est en ton pouvoir de couler toujours une vie heureuse, puisque tu peux suivre le droit chemin, c'est-à-dire soumettre à la règle tes pensées et tes actions. Voici deux principes qui sont communs et à l'âme de la divinité, et à celle de l'homme, de tout animal raisonnable : l'un, c'est que rien d'extérieur ne doit entraver nos actions [107]; l'autre, qu'il faut faire consister le bien à vouloir, à faire ce qui est juste, à borner là tous ses désirs [108].

XXXV.

S'il n'y a là ni méchanceté de ma part, ni effet de ma méchanceté; si la cité n'en souffre point, pourquoi m'en troubler si fort? Mais comment l'ordre de l'univers pourrait-il en souffrir [109]?

XXXVI

Ne te laisse entraîner d'aucun côté par l'action des sens; viens au secours des autres suivant ton pouvoir et suivant leur mérite : pourtant si la perte qu'ils ont faite n'est qu'en choses indifférentes, garde-toi d'y voir une perte véritable : ce préjugé est un mal. Il faut être comme le vieillard qui demandait en s'en allant la toupie de son élève [110] : il n'oubliait pas que ce n'était qu'une toupie. Fais comme lui. Te voilà

déclamant dans la tribune aux harangues [111]. As-tu donc oublié, ô homme ! ce que c'est que la gloire ? — Point du tout, mais on trouve qu'elle doit être l'objet des soins les plus empressés. — Et pour cela tu veux, toi aussi, devenir insensé ! Pour moi, j'en suis revenu. En quelque lieu qu'un homme soit abandonné, il peut vivre heureux : l'homme vit heureux, qui se fait à lui-même une bonne fortune : la bonne fortune, ce sont de bonnes habitudes de l'âme, de bons désirs, de bonnes actions.

LIVRE VI

—

I

La matière de l'univers est obéissante, propre à prendre toutes les formes [1]. La raison qui la gouverne [2] n'a en elle-même aucun principe qui la porte à faire le mal; car elle n'a aucune malice, elle ne commet aucun mal, et rien n'éprouve de sa part aucun dommage. C'est suivant ses lois que tout se produit, s'accomplit dans le monde.

II

Qu'importe que tu aies froid ou chaud, quand tu fais ton devoir; qu'importe que tu aies envie de dormir ou que tu aies assez dormi; qu'on te blâme ou qu'on te loue [3]; que tu meures ou que tu fasses quelque autre chose? car, mourir c'est aussi une des ac-

tions de la vie [4]; et là il suffit, comme dans le reste, de bien disposer ce qui est entre nos mains [5].

III

Regarde au dedans des choses : prends garde de te tromper sur la qualité, sur le mérite de chaque objet [6].

IV

Tout ce qui subsiste est sujet à des changements rapides [7]; toutes choses s'évaporeront [8], s'il y a unité de substance, ou se dissiperont dans leurs éléments.

V

La raison qui gouverne l'univers sait quelle est sa propre nature, et ce qu'elle fait, et sur quelle matière porte son action.

VI

La meilleure manière de se venger, c'est de ne se pas rendre semblable aux méchants [9].

VII

Mets toute ta joie, toute ta satisfaction, à passer d'une action utile à l'État à une autre action qui lui soit encore utile, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII

Ce qui commande en nous, c'est ce qui s'éveille soi-même; qui se tourne, qui se façonne comme il est et comme il veut être [10]; qui fait que tout ce qui lui arrive lui paraît tel qu'il le veut [11].

IX

Toutes les choses s'accomplissent selon les lois de la nature de l'univers [12], et non point en vertu de quelque autre nature qui envelopperait celle-ci extérieurement, ou qui serait enfermée en elle, ou qui serait suspendue en dehors d'elle.

X

Ou tout est un mélange confus [13], éléments qui s'agrégent, qui se dispersent, ou il y a dans le monde unité, ordre, providence. Dans le premier cas, pourquoi ce désir de rester dans ce mélange fortuit, dans un tel bourbier? Qu'ai-je à m'occuper d'autre chose, que de savoir comment *je deviendrai terre* [14]? Pourquoi aussi me troubler? La force de dispersion finira par agir sur moi, quoi que je fasse. Dans le second cas, j'adore l'être qui nous gouverne, je mets en lui tout mon repos, toute ma confiance.

XI

Quand tu te vois bouleversé pour ainsi dire par

l'effet inévitable des choses extérieures, reviens au plus vite à toi, ne reste pas plus longtemps qu'il ne faut hors de la cadence : pour ne pas trop faillir à la mesure, rentrons-y sans cesse [15].

XII

Si tu avais à la fois une marâtre et une mère, tu aurais des égards pour l'une, mais ce serait auprès de ta mère que tu retournerais à chaque instant. Ta marâtre et ta mère, ce sont la cour et la philosophie; reviens souvent à celle-ci, repose-toi dans son sein [16]: c'est elle qui te rend l'autre supportable; c'est elle qui te rend supportable à la cour.

XIII

De même qu'en présence des viandes, des autres aliments, il nous vient aussitôt dans l'idée : Ceci est le cadavre d'un poisson; ceci est le cadavre d'un oiseau, d'un cochon; de même que nous pensons: Ce falerne est un peu de jus d'un peu de raisin; cette robe de pourpre, des poils de brebis trempés dans le sang d'un coquillage; *de coitu esse intestini frictionem et excretionem muci cum convulsione quadam* [17]; et ces pensées vont au fond des choses, et font aisément voir quelle est leur nature : de même, durant toute notre vie, nous devons faire ainsi; nous devons, même quand les choses nous semblent le plus dignes de notre confiance, les mettre à nu, reconnaître leur peu de valeur, et leur enlever ce spécieux prestige qui fait leur orgueil. C'est un dangereux imposteur qu'un

dehors fastueux ; et quand tu crois le plus t'attacher à des objets dignes de tes soins, c'est alors qu'il exerce le mieux ses enchantements. Vois donc ce que Cratès a dit de Xénocrate lui-même [18].

XIV

La plupart des choses que le vulgaire admire font partie de ce qu'il y a de plus commun dans le monde : ce sont les objets qu'une force de cohésion, une nature particulière, font subsister, les pierres, les arbres, les figues, la vigne, l'olivier. Les gens un peu plus sages aiment les objets animés, par exemple les brebis, le grand bétail. Les hommes plus distingués encore font cas, entre les êtres animés, de ceux qui ont une âme raisonnable, non pas toutefois une âme éclairée par la raison universelle, mais par celle qui fait l'habileté dans les arts, dans quelque industrie ; ils n'ont souvent que ce but unique, posséder un grand nombre d'esclaves. Mais celui qui honore cette âme raisonnable, cette raison universelle [19], cette loi suprême des êtres, ne fait aucun cas du reste : avant toutes choses il conserve dans son âme la pensée, le désir constant de se conformer à la raison, au bien de la société ; il aide son semblable à atteindre le même but [20].

XV

Des êtres se hâtent d'exister [21], d'autres êtres se hâtent de n'exister plus ; même de tout ce qui se produit, quelque chose déjà s'est éteint. Ces écoule-

ments, ces altérations, renouvellent continuellement le monde [22], comme le cours non interrompu du temps renouvelle éternellement la durée infinie des siècles. Entraîné par ce fleuve [23], y a-t-il quelqu'un qui puisse estimer aucune de ces choses si passagères, sur laquelle il ne saurait faire aucun fondement? C'est comme si l'on se prenait d'amour pour un de ces moineaux qui passent en volant : l'oiseau, dans un instant, aurait disparu à nos yeux [24]. La vie de chaque homme n'est pas autre chose que l'exhalaison du sang [25], la respiration de l'air [26]. Aspirer l'air une fois et puis après le rendre (et c'est ce que nous faisons à chaque instant [27]), voilà en quoi consistera la restitution à la source où tu l'as puisée, de cette force respiratrice tout entière que tu as reçue hier ou avant-hier à ta naissance [28].

XVI

Ce qui est digne de notre estime, ce n'est pas de transpirer, comme font les plantes; ni de respirer, comme font les animaux domestiques et les bêtes sauvages; ni de retenir imprimées en soi les images visibles des choses; ni d'être le jouet de ses désirs; ce n'est pas non plus de vivre en troupe, ni de prendre sa nourriture : la nutrition n'est pas d'un autre ordre que l'acte qui excrète le superflu de l'alimentation. Que devons-nous donc estimer? les applaudissements? Non, ni par conséquent les acclamations, car les louanges de la multitude ne sont qu'un vain bruit de langues [29]. Laisse là cette méprisable gloire. Que reste-t-il qui soit digne d'estime? C'est, à mon avis,

de savoir régler ses mouvements et son repos suivant les lois de notre organisation propre [30] ; c'est d'atteindre le même but que l'étude et les arts. Tout art a soin d'accommoder chaque chose à l'œuvre pour laquelle chaque chose est faite. Tel est le but du vigneron dans la culture de la vigne, de celui qui dompte les chevaux ou qui dresse les chiens. L'éducation, l'instruction des enfants, ont un but aussi qu'elles veulent atteindre. Oui, c'est là ce qui est digne d'estime : arrive seulement à cette perfection, et tu deviendras indifférent à tout autre objet. Ne cesseras-tu point de donner ton estime à tant d'autres choses ? Tu ne seras donc jamais libre, ni te suffisant à toi-même, ni exempt de passions ! car il est impossible que tu n'aies pas de l'envie, de la jalousie, des soupçons, contre ceux qui peuvent te ravir ce que tu possèdes ; que tu ne tendes pas des embûches à ceux qui possèdent ce qui est l'objet de toute ton estime. En un mot, c'est vivre nécessairement dans le trouble, que de sentir le besoin d'aucune de ces choses : ajoute à cela les reproches qu'on adressera sans cesse aux dieux [31]. Mais si tu respectes, si tu honores uniquement ton âme [32], tu te rendras satisfait de toi-même, agréable dans le commerce de la vie ; tu seras d'accord avec les dieux ; tu les loueras, veux-je dire, de tout ce qu'ils t'envoient, de tout ce qu'ils ont décrété [33].

XVII

En haut, en bas, circulairement : c'est ainsi que les éléments se meuvent. La vertu, elle, ne suit dans son mouvement aucune de ces allures : c'est

quelque chose de plus divin ; sa route est difficile à comprendre ; mais enfin elle s'avance, et elle arrive au but.

XVIII

Quelle conduite ! On ne veut point louer les hommes de son temps, ceux qui vivent avec nous [34] ; et on fait grand cas des louanges de ceux qui naîtront plus tard, qu'on n'a jamais vus, qu'on ne verra jamais : c'est à peu près comme si tu t'affligeais de n'avoir pas obtenu les louanges de ceux qui ont vécu jadis.

XIX

Ne t'imagine pas, parce que tu trouves qu'une chose est difficile à faire, que c'est une chose impossible à l'homme [35] ; mais si c'est chose possible à l'homme, si c'est chose qui convient à sa nature, pense que toi aussi tu peux y atteindre.

XX

On nous a égratigné, on nous a blessé d'un coup à la tête, dans les exercices de la palestre. Nous n'en faisons pas semblant ; nous ne nous en offensons pas [36] ; nous ne nous défions pas de celui qui nous a blessé comme d'un traître ; seulement nous nous gardons de lui, non pas à titre d'ennemi, non pas parce que nous le soupçonnons : nous l'évitons, nous ne le haïssons pas. C'est ainsi qu'il faut faire dans toutes les autres rencontres de la vie : ne pre-

nons pas garde à bien des actions ; figurons-nous que nous sommes dans la palestre [37]. Il est permis, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens, sans éprouver néanmoins ni soupçon, ni haine.

XXI

Si quelqu'un peut me convaincre, me prouver que je pense ou que j'agis mal, c'est avec plaisir que je me corrigerai [38], car je cherche la vérité, qui n'a jamais nui à personne, au lieu qu'on se trouve mal de persister dans son erreur et dans son ignorance.

XXII

Pour moi, je fais ce qui est mon devoir ; les autres êtres ne sauraient m'en distraire, car, ou ils sont inanimés, ou ils sont privés de raison, ou ils sont égarés et ne savent pas leur chemin.

XXIII

Use avec grandeur, avec liberté, des animaux privés de raison, et en général de toute chose, de toute conjoncture, comme un être qui a la raison doit agir envers ceux qui ne l'ont pas. Avec les hommes, qui ont la raison, comporte-toi comme l'exigent les lois de la société. Mais dans toutes choses invoque le secours des dieux ; et ne t'inquiète pas de savoir pendant combien de temps tu vivras ainsi : trois heures passées de la sorte suffisent.

XXIV

Alexandre de Macédoine et son muletier ont été réduits, après la mort, à la même condition : ou bien ils sont rentrés dans le même principe générateur du monde [39], ou bien ils se sont l'un comme l'autre dispersés en atomes.

XXV

Réfléchis à tout ce qui se passe en un seul et même instant dans chacun de nous, dans notre corps, dans notre âme : dès lors tu ne t'étonneras pas qu'un bien plus grand nombre de choses, que toutes choses, pour mieux dire, existent ensemble dans cet être unique, dans ce tout que nous appelons le monde [40].

XXVI

Si quelqu'un te demandait comment s'écrit le nom d'Antonin, est-ce avec de grands éclats de voix que tu en prononcerais chaque lettre? Quoi donc! si l'on se fâche contre toi, pourquoi te mettre aussi en colère [41]? Tout à l'heure n'aurais-tu pas énuméré tranquillement chaque lettre du nom? Eh bien donc, souviens-toi que dans la vie aussi tout devoir se compose de l'accomplissement d'un certain nombre de choses; ce nombre, il te faut l'observer, sans te troubler, sans que l'indignation des autres fasse naître ton indignation; il te faut suivre ton objet sans te détourner [42].

XXVII

Combien il est dur de ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paraissent convenables et utiles ! et pourtant tu ne leur accordes pas de le faire, si je puis dire, quand tu t'indignes de ce qu'ils commettent des fautes. Ils s'y portent uniquement parce qu'ils y trouvent leur convenance et leur utilité. — Mais ils se trompent. — Instruis-les donc, montre-leur la faute [43], mais sans t'indigner.

XXVIII

La mort est la fin du combat que se livrent nos sens, des secousses que nous impriment nos désirs, des écarts de la pensée, de la servitude que nous impose notre chair.

XXIX

Il est honteux que dans une vie à laquelle ne succombe point ton corps, ton âme succombe la première.

XXX

Prends garde de tomber dans les mœurs des Césars ; ne te pénètre point de leurs couleurs : c'est trop la coutume. Conserve-toi simple, bon, pur, grave, ennemi du faste, ami de la justice, religieux, bienveillant, humain, ferme dans la pratique de tes

devoirs. Fais tous tes efforts pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre : révère les dieux, veille à la conservation des hommes. La vie est courte; le seul fruit de la vie terrestre, c'est de maintenir son âme dans une disposition sainte, de faire des actions utiles à la société. Agis toujours comme un disciple d'Antonin; rappelle-toi sa constance dans l'accomplissement des prescriptions de la raison, l'égalité de son humeur dans toutes les conjonctures, sa piété, la sérénité de son visage, sa douceur extrême, son mépris pour la vaine gloire, son application à pénétrer le sens des choses : songe qu'il ne laissa jamais rien passer avant de l'avoir bien examiné, bien compris. Il supportait les reproches injustes, sans récriminer jamais ; il ne faisait rien avec précipitation ; il n'écoutait point les délateurs ; il examinait avec soin les mœurs et les actions ; il n'était ni médisant, ni méticuleux, ni soupçonneux, ni sophiste ; il se contentait de peu : rien de modeste comme son habitation, son lit, ses vêtements, sa nourriture, le service de sa maison ; il aimait le travail ; sa longanimité était extrême ; il mangeait peu, et cette sobriété le rendait capable de s'occuper jusqu'au soir de la même affaire, sans avoir besoin de sortir pour ses nécessités, sinon à l'heure accoutumée. Rappelle-toi combien son amitié était constante, égale ; avec quelle bonté il supportait une contradiction franche à ses propres sentiments ; avec quelle joie il recevait un avis meilleur que le sien ; songe enfin que sa piété n'avait rien de superstitieux : et alors ta dernière heure te trouvera comme lui avec la conscience du bien que tu auras fait [14].

XXXI

Reviens de ton ivresse et rappelle tes esprits. Quand tu seras éveillé, quand tu t'apercevras que c'était un songe qui te troublait, considère en homme qui ne dort plus l'objet de ton trouble, comme tu l'as considéré auparavant.

XXXII

Je suis composé d'un corps et d'une âme. Tout est indifférent pour le corps, car il ne peut rien discerner. Quant à ma pensée, tout lui est indifférent, qui n'est pas une de ses opérations : or, ces opérations, quelles qu'elles soient, sont toutes en son pouvoir [45]. Et parmi elles encore, les seules sur qui elle ait à faire quelque chose, ce sont celles qui sont relatives au présent [46], car ses actions futures et passées lui sont elles-mêmes actuellement indifférentes [47].

XXXIII

Ce n'est point un travail contre nature pour la main ou pour le pied, tant que le pied ne remplit que la fonction du pied, et la main celle de la main [48]. De même donc pour l'homme, en tant qu'homme, ce n'est pas un travail contre nature, tant qu'il ne fait que la fonction d'un homme : et si ce n'est pas contre sa nature, ce n'est pas non plus un mal pour lui.

XXXIV

Quelles voluptés n'ont pas savourées des brigands, des débauchés infâmes, des parricides, des tyrans [49] !

XXXV

Ne vois-tu pas que si les artisans s'accommodent jusqu'à un certain point au jugement des inhabiles, ils n'en restent pas moins attachés à la règle de leur métier, et ne s'en laissent jamais divertir? N'est-il pas honteux que l'architecte, que le médecin, aient plus de respect pour la règle de leur art que l'homme n'en a pour sa propre règle, laquelle lui est commune avec les dieux?

XXXVI

L'Asie, l'Europe, sont des coins du monde ; toute la mer n'est qu'une goutte de l'univers ; le mont Athos n'est qu'une motte de terre ; le temps présent n'est qu'un point dans la durée : toutes choses sont petites, changeantes, périssables. Tout vient de l'univers ; tout est parti de ce commun principe qui gouverne les êtres, ou en est la conséquence nécessaire. Même la gueule du lion, les poisons mortels, tout ce qui peut nuire, comme les épines, la boue, sont des accompagnements [50] de ces choses si nobles et si belles. Ne va donc pas t'imaginer qu'il y ait là rien d'étranger à l'être que tu révères ; réfléchis à la source véritable de toutes choses.

XXXVII

Celui qui voit le présent a tout vu, et les choses qui ont été de toute éternité, et celles qui seront jusqu'à l'infini [51]; car tout est toujours de même nature, de même forme.

XXXVIII

Réfléchis souvent à l'enchaînement de toutes choses dans le monde, et à leur rapport réciproque. Elles sont, pourrait-on dire, entrelacées les unes avec les autres, et, partant, ont les unes pour les autres une mutuelle amitié; car l'une est la conséquence de l'autre, et cela en vertu de la connexion qui l'entraîne, et de l'unité de la matière [52].

XXXIX

Accommode-toi aux événements que le sort te destine [53]; et les hommes avec lesquels ton partage est de vivre, aime-les, et d'un amour véritable.

XL

Un instrument, un outil, un vase quelconque, est bien quand il fait ce pour quoi il a été fabriqué [54], encore que celui qui l'a fabriqué ne soit plus là : quant aux êtres que la nature porte dans son sein, la force qui les a organisés existe, persiste encore en eux. C'est pourquoi tu dois avoir pour elle un respect, s'il

est possible, plus profond ; tu dois penser que tout ira à souhait pour toi si tu vis, si tu agis conformément à sa volonté : c'est là aussi le moyen de satisfaire les vœux de l'univers.

XLI

Si tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible, au cas que ce mal t'arrive, ou que ce bien t'échappe, que tu ne te plaignes pas des dieux[55], et que tu ne haïsses pas les hommes, causes réelles, ou soupçonnées telles, de ta déconvenue ou du mal qui t'a frappé. Et nous commettons mille injustices, parce que ces objets ne nous sont pas indifférents. Au contraire, si nous considérons comme des biens ou des maux uniquement les choses qui dépendent de nous, il ne reste plus aucun motif d'accuser Dieu ou de déclarer la guerre à l'homme.

XLII

Nous concourons tous à l'accomplissement d'une seule et même œuvre ; les uns savent et comprennent ce qu'ils font, les autres l'ignorent : ainsi ceux qui dorment, dit Héraclite je crois, sont des ouvriers, et qui concourent à l'accomplissement des affaires du monde[56]. L'un contribue d'une façon, l'autre d'une autre, et singulièrement celui-là même qui en murmure, qui lutte avec effort contre le courant pour l'arrêter s'il était possible ; car le monde avait besoin d'un tel homme[57]. Vois donc au reste avec quels ouvriers tu veux te ranger : car celui qui gouverne l'u-

nivers se servira toujours de toi comme il est bon ; il te mettra toujours dans le nombre de ses coopérateurs, des êtres qui aident à son œuvre. Pour toi, prends bien garde de ne pas tenir parmi eux le même rang que, dans la comédie, le vers plat et ridicule dont Chrysippe a parlé [58].

XLIII

Le soleil a-t-il le désir de faire les fonctions de la pluie, Esculape celles de la terre ? Et les astres, malgré leur diversité, ne coopèrent-ils pas tous à l'accomplissement du même but ?

XLIV

Si les dieux ont délibéré sur moi et sur ce qui doit m'arriver, ils l'ont fait avec sagesse [59]. Un dieu sans sagesse n'est pas chose facile même à imaginer. Mais quel motif pourrait les avoir poussés à me faire du mal ? Que leur en reviendrait-il, ou à cette communauté qui est l'objet de tous leurs soins ? S'ils n'ont pas délibéré en particulier sur moi, ils ont du moins décrété le plan général de l'univers : ce qui m'arrive est une conséquence nécessaire de ce plan : je dois donc m'y résigner, le recevoir avec amour [60]. Que s'ils n'ont délibéré sur rien (et il serait impie de le croire, sinon nous ne ferions ni sacrifices, ni prières, ni serments, ni rien de ce que nous faisons : toutes choses dont la pratique suppose des dieux toujours présents, vivant avec nous) ; si donc, dis-je, les dieux n'ont décidé rien de ce qui me concerne, il m'est

permis du moins de délibérer sur moi. Ma délibération a pour but ce qui est utile ; l'utile, pour chacun, c'est ce qui convient à son organisation, à sa nature [61] ; ma nature est celle d'un être doué de raison et né pour la société. J'ai une cité, une patrie : comme Antonin, c'est Rome ; comme homme, le monde [62]. Il n'y a donc d'autres biens pour moi que ce qui est utile aux cités dont je suis.

XLV

Tout ce qui arrive à chacun est utile à l'univers : cela doit suffire. Cependant, si l'on y prend garde, on verra aussi que toujours ce qui est utile à un homme l'est à d'autres hommes. Prenez ici le mot utile dans le sens vulgaire, pour ce qui n'est ni un bien ni un mal.

XLVI

Tu t'ennuies du spectacle à l'amphithéâtre, dans les autres lieux de ce genre, parce que toujours la même chose à voir, toujours l'uniforme répétition des mêmes objets, nous dégoûtent de leur apparition : ce supplice est celui de toute notre vie. Du haut en bas toutes choses sont toujours les mêmes, viennent des mêmes principes [63]. Jusqu'à quand donc ?

XLVII

Considère sans cesse combien d'hommes sont morts, de toutes conditions, de toutes nations : des-

ısqu'au temps de Philistion[64], de Phœbus, ıion[65]. Passe maintenant à d'autres classes es. C'est donc là qu'il faut nous rendre tous, ıt tant d'orateurs éloquents, tant de vénéra- losophes, Héraclite, Pythagore, Socrate; ıéros des vieux âges, tant de généraux, tant venus après eux; ajoute encore Eudoxe[66], ue[67], Archimède, tant d'autres natures péné- magnanimes, laborieuses, fécondes en ruses, d'arrogance; enfin ceux qui se sont moqués ; humaine, si fragile et de si courte durée, Ménippe[68] et ses pareils. Songe que tous ces sont morts depuis longtemps : quel malheur y pour eux? quel malheur surtout pour ceux noms ne sont pas même connus? Il n'est hose qui soit digne d'occuper toutes nos pen- est de cultiver la vérité et la justice, et de a vie sans colère au milieu des hommes men- injustes.

XLVIII

ı tu voudras te donner du plaisir, rappelle à it les qualités de ceux qui vivent avec toi, de celui-ci, la modestie de celui-là, la libé- cet autre, et ainsi du reste; car il n'y a rien plaisir comme l'image des vertus qui éclatent mœurs de ceux qui vivent avec nous, et qui en foule à nos yeux. Aie donc toujours leurs résentes.

XLIX

Te chagrines-tu de peser tant de livres, et non pas trois cents? Fais de même s'il s'agit de vivre tant d'années et non davantage. Car, comme tu es content de la quantité de matière qui t'a été assignée, tu dois l'être aussi du temps qui t'est fixé.

L

Essayons de les persuader. Toutefois fais, même malgré eux, ce qu'exigent la justice et la raison. Si quelqu'un emploie la violence pour t'arrêter, tourne ton âme à la résignation et au calme; sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu [69]. Souviens-toi que ton désir était sans condition [70], et que tu ne voulais pas une chose impossible. Que voulais-tu donc? t'efforcer d'accomplir telle action? Tu l'as fait; tenons pour accompli ce qu'on s'est porté à accomplir.

LI

L'homme ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre; le voluptueux, dans ses propres sensations; l'homme sensé, dans les actions qui lui sont propres.

LII

Il m'est permis de ne porter aucun jugement sur

cette chose, et de n'en pas troubler mon âme : les choses en effet ne sont pas de telle nature qu'elles forcent nos jugements [71].

LIII

Accoutume-toi à prêter sans distraction l'oreille aux paroles des autres, et entre, autant qu'il se peut, dans la pensée de celui qui parle.

LIV

Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas non plus utile à l'abeille.

LV

Si les matelots injuriaient le pilote, et les malades leur médecin, serait-ce à autre intention que de leur faire chercher un moyen de sauver, celui-ci ses passagers, celui-là ses malades?

LVI

Combien sont déjà partis, qui étaient entrés avec moi dans le monde!

LVII

Le miel paraît amer aux gens qui ont la jaunisse ;

ceux qui ont été mordus d'un chien enragé craignent l'eau ; les petits enfants trouvent que leur balle est une belle chose : pourquoi donc me fâcher ? Crois-tu qu'une opinion fausse ait moins de puissance [72] que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, et le venin sur celui qu'a mordu le chien enragé ?

LVIII

Personne ne t'empêchera de vivre selon la loi de ta nature [73] ; il ne t'arrivera rien contre la loi de la nature universelle.

LIX

A quelles gens on veut plaire [75], et pour quoi gagner [76], et par quelles actions [77] ! Bientôt le temps engloutira toutes ces choses : et combien déjà il en a englouties !

LIVRE VII

I

Qu'est-ce que la méchanceté[1] ? C'est une chose que tu as vue souvent. A tout ce qui t'arrive, souviens-toi aussitôt que c'est chose que tu as vue plus d'une fois. Partout, en haut, en bas, ce sont les mêmes choses : les mêmes choses remplissent les histoires des vieux temps, celles des époques intermédiaires, celles des temps modernes, et, aujourd'hui, nos villes et nos maisons. Rien de nouveau ; tout est accoutumé, et tout ne dure qu'un instant.

II

Comment détruire en soi ses pensées, à moins d'éteindre les perceptions des sens qui leur correspondent ? Or, il est en ton pouvoir de ne pas les ranimer sans cesse[2]. Oui, je suis le maître de concevoir sur

tel objet ce qui est raisonnable[3]; si je le puis, pourquoi me troubler? Ce qui est en dehors de mon esprit n'est rien absolument pour mon esprit. Pense ainsi, et te voilà debout[4]. Il t'est permis de revivre : tu n'as, pour cela, qu'à contempler de nouveau les choses, comme tu les as vues déjà; c'est là proprement revivre.

III

Le vain appareil de la magnificence, les spectacles de la scène, les troupeaux de petit et de grand bétail, les combats de gladiateurs, tout cela est comme un os jeté en pâture aux chiens, un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un vivier; ce sont des fatigues de fourmis traînant leur fardeau[5], une déroute de souris effrayées, des marionnettes mises en mouvement par un fil. Assistes-y donc avec un sentiment de bonté, sans orgueil insolent : réfléchis que la valeur de chaque homme est en raison de celle des objets qu'il affectionne[6].

IV

Dans le discours, il faut faire attention aux paroles; dans les actions, à ce que l'on fait : il faut voir ici dès l'abord à quel but l'action se rapporte[7]; là, on doit examiner quel est le sens des expressions.

V

Mon intellligence suffit-elle, oui ou non, à cet ob-

jet ? Si elle suffit, je m'en sers pour l'accomplissement de la chose, comme d'un instrument qui m'a été donné par la nature universelle. Dans le cas contraire, ou bien j'abandonne l'œuvre à celui qui peut mieux que moi l'accomplir, à moins que ce ne soit mon devoir de la faire[8], ou bien je travaille suivant mes forces, en m'adjoignant un aide qui puisse, sous ma direction, faire ce qui est présentement opportun et utile à la société : car ce que je fais par moi-même, ou avec le secours d'un autre, doit tendre à un but unique, l'utilité et la convenance de la société[9].

VI

Combien d'hommes autrefois célèbres, qui déjà sont tombés dans l'oubli ! Combien aussi depuis longtemps sont morts, qui les avaient célébrés[10] !

VII

Ne rougis point du secours d'autrui[11] : le dessein que tu te proposes, c'est d'accomplir ton devoir, comme un soldat quand il faut monter sur la brèche. Que ferais-tu si tu ne pouvais, étant blessé à la jambe, monter seul sur le rempart, et si tu le pouvais aidé par un autre ?

VIII

Ne te trouble point de l'avenir[12] : tu l'aborderas, s'il le faut, armé de la même raison dont tu te sers avec les choses présentes[13].

IX

Toutes choses sont liées entre elles [14], et d'un nœud sacré ; et il n'y a presque rien qui n'ait ses relations. Tous les êtres sont coordonnés ensemble [15], tous concourent à l'harmonie du même monde ; il n'y a qu'un seul monde, qui comprend tout [16], un seul Dieu, qui est dans tout, une seule matière, une seule loi [17], une raison commune à tous les êtres doués d'intelligence [18], enfin une vérité unique [19], n'y ayant qu'un seul état de perfection pour des êtres de même espèce, et qui participent à la même raison.

X

Tout ce qui est matériel disparaît bien vite dans la matière universelle [20] ; tout ce qui agit comme cause est repris bientôt par la raison qui anime l'univers [21] ; la mémoire de toute chose est bientôt ensevelie dans l'éternité.

XI

Pour l'être doué de raison, la même action est à la fois et conforme à la nature, et conforme à la raison [22].

XII

Il faut être droit ou redressé [23].

XIII

Le même rapport d'union qu'ont entre eux les membres du corps, les êtres raisonnables, bien que séparés les uns des autres, l'ont aussi entre eux, parce qu'ils sont faits pour coopérer ensemble à une même œuvre [24]. Et cette pensée touchera ton âme bien plus vivement encore, si tu te dis souvent à toi-même : Je suis un membre du corps que composent les êtres raisonnables [25]. Si tu dis seulement que tu en es une partie [26], tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur : tu n'as pas encore à leur faire du bien ce plaisir que donne l'action pure et simple ; tu ne le fais encore que par bienséance, et non comme si tu faisais ton bien propre.

XIV

Arrive du dehors ce qui voudra à ce qui est sujet en moi aux accidents de ce genre ; que ce qui souffre se plaigne s'il lui plaît [27] : pour moi, je ne regarde pas comme un mal ce qui est arrivé ; je ne suis pas blessé encore : il dépend de moi de ne pas prendre cela pour un mal.

XV

Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, il faut que je sois homme de bien [28] ; comme l'or, l'émeraude, pourraient toujours dire : Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,

il faut bien que je sois émeraude, et que je garde ma couleur.

XVI

Ce qui commande en nous ne se trouble jamais lui-même, je veux dire ne se jette point lui-même dans la crainte ou la douleur [29]. Si quelqu'un peut l'effrayer, l'affliger, qu'il le fasse : l'intelligence ne se laissera point entraîner par l'opinion à ces mouvements désordonnés. C'est au corps à prendre soin que rien ne le blesse [30], s'il est possible, et, quand il souffre, à se plaindre ; pour l'âme, qui s'effraie, qui s'afflige, qui juge souverainement de ces passions, il ne faut pas qu'elle soit blessée ; ne l'entraîne jamais à porter un pareil jugement. Ce qui commande en nous n'a besoin, pour ce qui le concerne, de rien d'étranger [31], à moins qu'il ne se rende indigent lui-même. Par conséquent rien ne le trouble, rien ne peut l'embarrasser [32], à moins que lui-même il ne se trouble et ne s'embarrasse.

XVII

La félicité, c'est un bon génie, c'est le bien [33]. Que fais-tu donc ici, imagination [34] ? Va-t'en, par les dieux ! comme tu es venue ; je n'ai pas besoin de toi. Tu es venue suivant ta vieille coutume : je ne me fâche point contre toi ; seulement, va-t'en !

XVIII

Quelqu'un craint-il le changement? Sans le changement, que peut-il se faire dans le monde [35] ? Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus familier à la nature de l'univers [36]? Toi-même peux-tu prendre un bain, à moins que le bois ne change ; peux-tu te nourrir, s'il n'y a pas de changement dans les mets? Peut-il jamais se faire quelque chose d'utile, sans un changement? Ne vois-tu donc pas qu'il en est de même du changement qui se fait en toi, et qu'il est nécessaire aussi à la nature de l'univers ?

XIX

Tous les corps passent entraînés par la matière de l'univers, comme par un torrent [37]; ils sont de même nature que l'univers; ils coopèrent les uns avec les autres [38], comme nos parties le font entre elles [39]. Combien déjà de Chrysippes, combien de Socrates, combien d'Epictètes [40] le temps a engloutis! Songe qu'il en est de même de tout homme, de toute chose quelconque.

XX

Une seule chose me tient dans l'inquiétude : c'est la crainte de faire ce que l'organisation de l'homme ne veut pas, ou d'autre façon qu'elle ne veut, ou ce qu'elle ne veut pas aujourd'hui.

XXI

Le temps n'est pas loin où tu auras tout oublié ; il n'est pas loin non plus, où tu seras oublié de tous.

XXII

C'est le propre d'un homme d'aimer ceux même qui nous offensent[41]. On en arrive là lorsqu'on réfléchit que les hommes sont nos proches[42] ; que c'est par ignorance, malgré eux, qu'ils pèchent[43], et que bientôt nous mourons les uns et les autres[44] ; avant toute chose, qu'on ne nous a point fait de mal[45] : en effet, ton âme n'a pas été rendue pire qu'elle n'était auparavant.

XXIII

La nature de l'univers se sert de l'universelle matière comme d'une cire : tantôt elle en forme un cheval ; puis, le cheval dissous, elle se sert de sa matière pour produire un arbre, puis un homme, puis pour produire autre chose : et chacun de ces êtres subsiste peu de temps. Mais il n'y a pas plus de malheur pour un coffre à ce qu'on le démonte, qu'il n'y en a à ce qu'on en assemble les parties[46].

XXIV

Un visage irrité est entièrement contre nature, puisque souvent le visage y perd sa beauté, et que

cette beauté finit même ainsi par s'éteindre, sans que rien puisse jamais la ranimer. Efforce-toi de comprendre par là que la colère est contre la raison : car si par elle on en vient à perdre même la conscience de ses fautes, quelle raison aura-t-on de vivre encore [47] ?

XXV

Tout ce que tu vois, bientôt la nature qui gouverne toutes choses le changera, et de sa matière fera d'autres êtres [48], puis d'autres de la matière de ceux-ci, afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVI

S'il arrive à quelqu'un de manquer envers toi, réfléchis aussitôt à l'opinion qu'il a dû se faire du bien ou du mal [49] pour manquer ainsi : à cette pensée, tu auras pitié de lui ; tu ne sentiras plus ni étonnement ni colère. Ou, en effet, tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien et sur ce qui est mal, ou tu as une autre opinion, mais analogue à la sienne. Tu dois donc pardonner [50]. Mais si tu ne partages pas son opinion sur les biens et les maux, il te sera plus facile encore de te montrer indulgent pour un homme qui a mauvaise vue [51].

XXVII

Ne pense pas aux choses qui te manquent comme si tu allais bientôt les posséder. Dans ce que tu pos-

sèdes choisis ce qu'il y a de meilleur, et souviens-toi, en songeant à ces objets, des efforts que tu ferais pour les acquérir s'ils te manquaient. Mais prends garde aussi de t'habituer, en les fêtant de la sorte, à y attacher un prix si grand, qu'il y ait du trouble en toi, si tu ne les possédais plus [52].

XXVIII

Renferme-toi en toi-même [53] : la nature de l'âme raisonnable, c'est de se suffire à elle-même, quand elle pratique la justice [54], car alors elle jouit d'une pleine sérénité.

XXIX

Efface les impressions de tes sens [55]. Arrête les mouvements désordonnés de tes passions [56]. Renferme le temps présent dans ses bornes [57]. Connais ce qui t'arrive, à toi ou à un autre. Distingue deux parts dans le sujet, la forme et la matière [58]. Pense à ta dernière heure [59]. Laisse la faute à qui a fait la faute [60].

XXX

Il faut prêter toute notre attention à ce qu'on nous dit ; il faut, par la pensée, pénétrer au fond des événements et de leurs causes.

XXXI

Embellis-toi de simplicité, de pudeur, d'indifférence pour les choses qui tiennent le milieu entre la vertu et le vice. Chéris le genre humain. Obéis à Dieu [61] : Dieu, dit le poëte, fait tout par des lois [62]. D'ailleurs, ou il y a des dieux, ou seulement des atomes élémentaires [63]. En tout cas, il suffit de se rappeler que toutes choses sont réglées par des lois. C'est là, certes, bien peu de chose à faire.

XXXII

Sur la mort. Que ce soit une dispersion, ou une résolution en atomes, ou l'anéantissement, c'est ou une extinction, ou un déplacement [64].

XXXIII

Sur la douleur. Quand elle est insupportable, elle nous fait périr; quand elle dure, c'est qu'elle est supportable. Lorsque l'âme se renferme en elle-même, elle conserve sa sérénité, et ce qui commande en nous n'éprouve aucun dommage. C'est aux membres affectés par la douleur d'y chercher remède s'ils peuvent.

XXXIV

Sur la gloire. Vois les âmes de ces hommes, ce qu'elles sont, ce qu'elles évitent, ce qu'elles poursui-

vent ; et de même que les monceaux de sable disparaissent successivement sous l'accumulation d'autres monceaux, songe que dans la vie aussi ce qui survient efface bientôt ce qui a précédé.

XXXV

De Platon [65] : « Celui qui a l'âme noble et élevée, « qui embrasse par la pensée le temps tout entier, et « tout ce qui existe dans le monde, crois-tu qu'un « tel homme fasse de la vie humaine une bien grande « estime ? — Cela ne saurait être, dit-il. — Et par « conséquent la mort ne lui paraîtra pas un grand « mal. — Non, sans nul doute. »

XXXVI

D'Antisthène : « C'est chose royale, quand on fait « le bien, d'entendre dire du mal de soi [66]. »

XXXVII

C'est une honte que notre visage soit obéissant, qu'il se conforme, qu'il se compose au gré de la pensée, et que notre âme ne puisse pas se conformer et se composer à son gré.

XXXVIII

« Il ne faut pas que nous nous irritions contre les choses :
« Peu leur importe notre colère [67]. »

XXXIX

« Donne la joie aux dieux immortels et à nous [68] »

XL

« Moissonnons la vie comme des épis féconds :
« Celui-ci est mûr, celui-là ne l'est pas [69]. »

XLI

« Si les dieux me négligent, moi et mes deux enfants,
« Il y a à cela même une raison [70] »

XLII

« J'ai avec moi la raison et la justice [71]. »

XLIII

Ne te lamente point avec les autres [72]; point d'agitation violente non plus.

XLIV

De Platon [73] : « Voici ce que je serais en droit de « répondre à cet homme : Tu te trompes, mon ami, « si tu penses qu'un homme de quelque valeur doive « faire la moindre attention au danger que court sa « vie, à la mort même, et non envisager uniquement

« dans ses actions, si ce qu'il fait est juste ou in-
« juste, s'il fait l'œuvre d'un homme de bien ou d'un
« méchant.

XLV

« Oui, Athéniens, il est vrai de le dire : le poste « qu'on a choisi, dans l'idée qu'on y serait mieux « qu'ailleurs, ou celui que nous a fixé notre général, « on doit y rester, ce me semble, malgré le danger, « sans crainte ni de la mort, ni de rien au monde « que de se montrer lâche.

XLVI

« Mais, mon cher, prends garde que la vertu et le « bien ne soient tout autre chose que la conserva- « tion de nous-mêmes et des autres. Car un homme « vraiment homme devrait, à ce compte, chercher à « prolonger indéfiniment sa vie, s'attacher de toutes « ses forces à l'existence, tandis qu'il faut, là-dessus, « s'en remettre à Dieu, et croire ce que disent les « femmes, que personne ne saurait éviter sa desti- « née. Une seule pensée doit nous occuper, c'est de « tâcher d'employer à la vertu le temps que nous « aurons à vivre. »

XLVII

Il faut contempler le cours des astres, comme si nous étions emportés dans leurs révolutions. Il faut sans cesse penser aux changements des éléments les

uns dans les autres : ces sortes de considérations purifient les souillures de la vie terrestre [74].

XLVIII

Voici une belle pensée de Platon [75] : « Quand on « discourt sur l'homme, il faut envisager les choses « de la terre comme d'un lieu élevé, troupeaux, « armées, labourage, noces, réconciliations, nais- « sances, morts, tumulte des tribunaux, contrées « désertes, nations barbares de toute sorte, fêtes, « lamentations, foires, toute cette confusion de « mille choses, toute cette harmonie formée de « contraires. »

XLIX

Repasse en esprit ce qui fut jadis, et tous ces changements des empires : tu peux dès lors voir d'avance l'avenir [76]. Tout sera toujours ce qu'il est : il est impossible que les choses sortent des règles qu'elles suivent aujourd'hui. C'est donc chose indifférente d'avoir eu pendant quarante années le spectacle de la vie humaine, ou pendant dix mille ans. Que verrais-tu davantage ?

L

Ce qui vient de la terre

« Retourne à la terre ; les choses auxquelles l'air
« Avait donné la naissance, le ciel
« Les fera rentrer dans son sein [77]. »

Ou bien encore c'est là une dissolution d'atomes adhérents les uns aux autres, et cette dispersion n'affecte que des éléments insensibles.

LI

Et ailleurs :

« C'est à l'aide de mets, de breuvages, d'enchantements magiques,
« Qu'on prétend détourner sa destinée, éviter la mort.
. . . .
« Mais c'est Dieu qui fait souffler le vent; il faut
« Céder, vivre dans les peines et les larmes [78]. »

LII

D'autres l'emportent sur toi à la lutte, mais personne n'aime plus ses semblables, personne n'a plus de modestie, ni en face des événements de la vie plus de calme, ni pour les fautes du prochain plus d'indulgence.

LIII

Dès qu'on peut accomplir une œuvre conforme à la raison qui est commune aux dieux et aux hommes [79], on n'a rien à redouter ; car dès que tu peux atteindre un résultat utile, par une action bien conduite et dirigée d'après les lois de ton organisation, il n'y a pas même lieu à soupçonner pour toi aucun dommage [80].

LIV

En tout lieu, en tout temps [81], il dépend de toi, et de te résigner pieusement à ta fortune présente [82], et de traiter selon la justice les hommes qui vivent avec toi, et de soumettre à l'examen l'idée qui vient de s'offrir à toi, afin de ne pas te laisser envahir par une opinion dont tu ne te saurais rendre compte.

LV

Ne t'occupe pas à considérer les pensées des autres, mais regarde, droit devant toi, le but où te guide la nature: celle de l'univers par les événements qui t'arrivent, la tienne par les actions que tu dois faire. Ce que chaque être doit faire, c'est ce qui est la conséquence de sa condition [83]. Tous les autres êtres ont été organisés en vue des êtres raisonnables, comme dans tout ordre de choses l'inférieur est fait pour le supérieur : les êtres raisonnables existent les uns pour les autres. Le premier attribut de la condition humaine, c'est donc la sociabilité. Puis, il faut qu'il résiste aux passions corporelles : car le propre du mouvement qui part de la raison et de l'intelligence, c'est de se fixer des bornes à lui-même, et de ne se laisser jamais vaincre ni par la sensation ni par la concupiscence, deux principes purement animaux. L'intelligence revendique la domination, elle ne souffre point leur empire [84] ; et ce n'est pas sans raison, puisque sa nature consiste précisément à se servir de tout ce qui est corporel [85]. Enfin la condition d'un être raison-

nable, c'est de se garantir de toute témérité dans les jugements [86] et de toute erreur. Une âme qui s'attache à ces vérités peut marcher droit [87] ; elle a ce que comporte sa nature.

LVI

Il faut vivre, en te conformant à ta nature, ce qui te reste encore de vie, comme si déjà tu étais mort, comme si ta vie ne devait pas dépasser cet instant [88].

LVII

Aime uniquement ce qui t'arrive, le sort que t'a fait la destinée [89]. Qu'y a-t-il en effet de plus convenable ?

LVIII

A chaque événement de la vie ayons devant les yeux ceux qui ont éprouvé les mêmes accidents, qui s'en sont chagrinés, qui en ont été surpris, qui s'en sont plaints. Où sont-ils maintenant ? Ils ne sont plus. Pourquoi veux-tu faire comme eux ? Pourquoi ne pas laisser ces agitations étrangères à notre nature, à ceux qui les excitent, qui en sont affectés ? Pourquoi ne pas mettre tous tes soins à en faire ton profit ? L'utilité peut en être grande ; ce sera matière à t'exercer [90]. N'aie jamais qu'une seule pensée, qu'une seule volonté : c'est de mettre la vertu dans toutes tes actions. Souviens-toi de ces deux vérités : que les

événements sont indifférents, et que tes actions t'importent [91].

LIX

Regarde au dedans de toi [92]; c'est au dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable pourvu que tu fouilles toujours.

LX

Il faut que le corps lui-même ait un maintien assuré, que rien n'y soit déréglé, ni dans le mouvement, ni dans la pose [93]. Car, de même que la pensée se manifeste sur le visage, et s'applique à lui donner un aspect modeste et décent [94], de même faut-il en exiger autant de tout le corps. Mais ici comme là l'observation de la règle doit être sans affectation.

LXI

L'art de vivre ressemble plus à celui des lutteurs qu'à l'art de la danse [95], puisqu'il faut se tenir préparé et armé contre les coups subits et imprévus [96].

LXII

Examine sans cesse ce que sont ceux que tu veux voir t'appuyer de leurs témoignages, et quelles sont leurs pensées. Alors, en effet, tu n'accuseras pas ceux qui font mal en dépit d'eux-mêmes [97], et tu n'auras

pas besoin de leur témoignage, si tu considères la source de leurs opinions et de leurs desseins.

LXIII

« C'est toujours malgré elle, dit le philosophe, qu'une âme est privée de la vérité [98]. » Par conséquent, c'est malgré elle qu'elle est privée de la justice, de la tempérance, de la bienveillance, des autres vertus [99]. Tu dois continuellement te souvenir de ce principe; cette pensée te rendra plus doux envers tous les hommes.

LXIV

Quelque douleur que tu éprouves, aie cette pensée présente, qu'il n'y a rien là de honteux [100], ni qui rende pire l'esprit qui commande en toi, n'y ayant rien là qui le corrompe, ni en tant qu'il est doué de raison [101], ni en tant qu'il est fait pour vivre dans la société. Du reste, appelle à ton secours, dans la plupart de tes douleurs, ce principe d'Épicure, qu'il n'y a ni douleur insupportable, ni douleur éternelle, pourvu que tu te souviennes que tout a ses bornes, et que l'opinion n'ajoute pas à la réalité [102]. Rappelle-toi encore ceci, qu'il est bien des choses de même nature que la douleur, qui te fâchent sans que rien y paraisse : l'envie de dormir, le grand chaud, les nausées. Quand tu éprouves un de ces désagréments, ne manque donc pas de te dire : C'est à la douleur que je succombe [103].

LXV

Garde-toi d'avoir jamais, même pour les inhumains, les sentiments que les hommes ont pour les hommes.

LXVI

D'où savons-nous si Télaugès [104] n'était pas supérieur à Socrate par le caractère? Ce n'est point assez de dire que la mort de Socrate a été plus glorieuse; qu'il a montré plus de finesse d'esprit dans ses disputes contre les sophistes [105]; qu'il passait plus courageusement les nuits exposé au froid; qu'ayant reçu l'ordre d'enlever l'homme de Salamine [106], il refusa généreusement d'obéir. Ce n'est pas non plus qu'il étalât son faste sur les routes, ce qui aurait attiré particulièrement les yeux, si en effet il se fût conduit ainsi : ce qu'il faut examiner, ce sont les qualités de l'âme de Socrate, et s'il était assez fort pour trouver son bonheur dans la justice envers les hommes, dans la piété envers les dieux, sans se faire jamais le complaisant servile de l'ignorance, sans regarder comme choses étranges ou impossibles à supporter les événements que lui départait l'univers, enfin sans livrer son âme aux sensations qu'une vile chair éprouve.

LXVII

La nature ne t'a pas si intimement uni à ce mélange d'éléments, qu'il te soit interdit de te circonscrire

toi-même, et de soumettre à ton pouvoir les fonctions qui te sont propres. Il se peut très-bien qu'on soit un homme divin et qu'on ne soit connu de personne [107]. Souviens-toi toujours de cette vérité, et de celle-ci encore, qu'il suffit de bien peu de choses pour faire une vie heureuse : oui, si tu désespères de devenir un dialecticien, un physicien [108], ne renonce pas pour cela à te montrer libre, modeste, sociable, obéissant à Dieu.

LXVIII

Tu peux vivre exempt de toute violence, dans la plus profonde paix du cœur, quand même tous les hommes vociféreraient contre toi tous les outrages imaginables; quand même les membres de cette masse corporelle qui t'enveloppe seraient mis en pièces par les bêtes sauvages. Car qui empêche, dans toutes ces conjonctures, que la pensée se maintienne dans un plein calme [109], jugeant au vrai ce qui se passe autour d'elle, et se servant comme elle le doit de ce qui tombe sous ses mains? Le jugement ne peut-il pas dire à l'accident : Tu n'es au fond que ceci, bien que l'opinion te fasse paraître d'autre nature [110]; l'emploi des choses ne peut-il pas dire à ce qui survient : Je te cherchais [111] ? En effet, le présent est toujours pour moi une matière à vertu [112], en ma qualité d'être raisonnable et sociable; en général, c'est une matière à pratiquer cet art qui est fait pour l'homme ou pour Dieu. Tout ce qui arrive me rapproche ou de Dieu ou de l'homme : ce n'est chose ni

nouvelle, ni difficile à manier, mais connue, et qui se prête à la main.

LXIX

La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour comme si c'était le dernier [113], sans trouble, sans indolence, sans dissimulation.

LXX

Les dieux, qui sont immortels, se résignent sans colère à supporter toujours pendant des siècles innombrables un si grand nombre d'hommes, et si méchants [114] : bien mieux, ils prennent d'eux toutes sortes de soins [115]. Mais toi, toi qui vas bientôt cesser de vivre [116], tu te fatigues, et cela quand tu es un de ces méchants [117].

LXXI

Il est ridicule que tu ne te dérobes pas à tes mauvais penchants, ce qui est pourtant possible [118], et que tu cherches à te dérober à ceux des autres, ce qui est impossible.

LXXII

Tout ce qu'une force raisonnable et sociable trouve en désaccord avec la raison, sans avantage pour la société, elle n'a pas tort de le placer au-dessous d'elle [119].

LXXIII

Quand tu as fait du bien et qu'un autre a reçu ton bienfait, pourquoi, à l'exemple des fous [120], chercher une autre chose encore [121], vouloir que ta bienfaisance paraisse aux yeux, ou qu'on ait pour toi de la reconnaissance ?

LXXIV

Personne ne se lasse de recevoir du bien : or, le bien que nous pouvons nous faire, c'est d'agir conformément à la nature. Ne te lasse donc point de te faire du bien à toi-même, en en faisant aux autres [122].

LXXV

La nature de l'univers s'est portée d'elle-même à faire le monde. Par conséquent, tout ce qui s'y passe est une suite nécessaire de son dessein ; sinon, il faudrait dire qu'il n'y a aucune raison dans le gouvernement des êtres supérieurs mêmes, de ces êtres dont la production est l'objet que s'est proposé proprement la puissance qui régit le monde [123]. Garde cette pensée dans ton âme, et plus d'une fois elle ajoutera à ta tranquillité.

LIVRE VIII

I

Une chose qui te préserve du désir de la vaine gloire, c'est que tu ne peux plus faire que toute ta vie, du moins celle qui s'est écoulée depuis ta jeunesse, se soit passée comme il convient à un philosophe. Bien d'autres savent, et tu le sais bien toi-même, que tu es fort loin de la philosophie. Te voilà donc tout troublé ; il ne t'est plus facile de garder le nom de philosophe : ton genre de vie lui-même s'y oppose[1]. Si donc tu as bien compris où gît la principale affaire, cesse de t'inquiéter de la réputation que tu te feras[2] ; qu'il te suffise de passer dans le bien le reste de ta vie, ce que la nature voudra bien t'accorder encore. Apprends donc ce qu'elle exige de toi ; ne te laisse distraire par nulle autre chose au monde. Déjà tu l'as éprouvé, après avoir erré

autour de mille objets : nulle part tu n'as trouvé le bonheur, ni dans l'étude du raisonnement, ni dans la richesse, ni dans la gloire, ni dans les jouissances; nulle part enfin. Où est donc le bonheur? Dans la pratique de ce qu'exige la nature de l'homme. Mais comment régler ses actions sur elle? En se faisant des principes [3] qui règlent nos désirs et nos actions. Quels principes? Ceux qu'on se fait sur le bien et le mal; à savoir, qu'il n'y a rien de bon pour l'homme que ce qui le rend juste [4], tempérant, courageux, libre, et rien de mauvais que ce qui produit les effets contraires à ceux-là [5].

II

A chaque action que tu fais demande-toi à toi-même : Comment m'en trouvé-je? ne m'en repentirai-je pas [6]? Quelque temps encore et je suis mort, et tout s'est évanoui. Qu'ai-je à chercher davantage, si mon action présente est celle d'un être doué de raison, sociable, soumis à la même loi que Dieu [7]?

III

Qu'est-ce qu'Alexandre, César, Pompée, en comparaison de Diogène, d'Héraclite, de Socrate [8]? Ceux-ci connaissaient les choses, et leurs causes, et leurs matières; leurs âmes étaient toujours dans le même calme. Mais chez ceux-là que de projets divers! combien de sortes d'esclavage [9]!

IV

Ils n'en feront pas moins ce qu'ils font, quand tu en crèverais.

V

Avant tout, pas de trouble dans toi : tout arrive conformément à la nature de l'univers ; et dans bien peu de temps tu ne seras plus, comme ne sont plus ni Adrien ni Auguste. Puis, fixe les yeux sur ton objet, considère-le, et souviens-toi qu'il faut que tu sois homme de bien ; et ce qu'exige la nature de l'homme, accomplis-le avec simplicité, et ne dis que ce qui te paraît le plus juste, mais toujours avec calme, avec modestie, sans dissimulation.

VI

La tâche de la nature de l'univers, c'est de transporter ailleurs ce qui est ici, de le changer de forme, de l'enlever de là encore pour le mettre autre part. Tout est révolutions. Il n'y a donc pas à craindre qu'il survienne rien de nouveau [10]. Tout nous est familier, et tout est toujours dispensé dans une égale proportion.

VII

Toute nature est contente d'elle-même quand elle fait bien ses fonctions. La nature raisonnable fait bien

les siennes lorsqu'elle ne se laisse aller, dans ses pensées, ni à ce qui est faux, ni à ce qui n'est pas évident ; quand elle dirige vers le bien seul de la société les mouvements de son cœur ; quand elle ne recherche, quand elle n'évite que ce que nous pouvons posséder ; quand elle se résigne à tout ce que lui départ la commune nature : en effet, elle en est une partie, comme la feuille est une partie de la plante ; avec cette différence pourtant que la feuille est une partie d'une nature dénuée de sentiment et de raison et que tout peut entraver, tandis que la nature de l'homme est partie d'une nature qui ne rencontre nul obstacle, intelligente, juste enfin, puisqu'elle distribue à chaque être, suivant son rang dans le monde, avec la même équité, le temps, la matière, la forme, une force efficace, une série d'événements. Du reste, considère non pas si tu trouveras cette égalité dans les êtres comparés singulièrement chacun à chacun, mais en comparant l'ensemble d'une espèce avec l'ensemble d'une autre.

VIII

Il ne t'est plus permis de lire : mais tu peux repousser ce qui te ferait honte ; mais tu peux mépriser les voluptés et les douleurs ; mais tu peux te mettre au-dessus de la vaine gloire ; mais tu peux ne point te fâcher contre les stupides et les ingrats ; bien plus, tu peux leur faire du bien.

IX

Que jamais personne ne t'entende plus critiquer ni la vie de la cour ni celle que tu mènes.

X

Le repentir est un reproche qu'on se fait à soi-même d'avoir négligé quelque objet utile. Il faut que le vrai bien soit utile, et mérite les soins de l'homme bon et vertueux. Or, un homme bon et vertueux ne se repentirait jamais d'avoir négligé un plaisir [11]. Le plaisir n'est donc ni une chose utile ni un bien.

XI

Qu'est-ce que ceci, considéré en soi et dans sa constitution propre? Quelle est sa forme et sa matière? Quel est son principe d'action? Que fait-il dans le monde? Combien de temps subsistera-t-il?

XII

Quand c'est avec peine que tu t'arraches au sommeil [12], souviens-toi qu'il est conforme à ta constitution et à la nature humaine d'aller accomplir quelque action utile à la société, tandis que le dormir t'est commun avec les animaux privés de raison. Or, ce qui est conforme à la nature d'un être est chose qui lui est plus propre, qui est plus faite pour lui, plus agréable même [13].

XIII

A chaque idée qui te vient frapper, ne manque jamais, si tu le peux, d'appliquer les principes qui règlent ou la nature, ou les passions, ou le raisonnement [14].

XIV

Rencontres-tu quelqu'un, aussitôt dis-toi à toi-même : Quels sont les principes de cet homme sur les vrais biens et sur les maux? Car s'il a de certaines opinions sur le plaisir et la douleur, et sur ce qui les cause l'une et l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort, la vie, il n'y a rien d'étonnant [15] ni d'étrange pour moi à ce qu'il fasse ce qu'il fait ainsi ; et je me souviendrai qu'il y a nécessité à ce qu'il agisse ainsi [16].

XV

Souviens-toi que de même qu'il est honteux de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de s'étonner que le monde porte les événements, qui sont ses fruits. Il serait honteux à un médecin de trouver étrange qu'un homme ait la fièvre, à un pilote qu'il souffle un vent contraire.

XVI

Souviens-toi que changer d'avis et te soumettre à qui te corrige, ne te rend pas moins libre que tu

n'étais [17]. Car c'est une action produite par un effet de ta volonté et de ton jugement ; par conséquent, l'accomplissement de la pensée de ton âme.

XVII

Si la chose dépend de toi, pourquoi la fais-tu? Si d'un autre, qui vas-tu accuser? les atomes ou les dieux? Dans les deux cas ce serait folie [18]. N'accuse personne ; corrige, si tu le peux, celui qui pèche ; si tu ne le peux, redresse la chose elle-même ; si cela même passe ton pouvoir, que gagnes-tu encore à te plaindre? Il ne faut jamais rien faire sans but.

XVIII

Ce qui est mort ne tombe pas hors du monde [19]. Il y reste, mais pour y changer, pour s'y dissoudre dans ses éléments propres [20], qui sont ceux du monde et les tiens : et les éléments changent eux-mêmes, et sans murmurer.

XIX

Il n'y a rien qui n'ait été fait en vue d'autre chose, ainsi le cheval, la vigne. Pourquoi t'étonner? Le soleil lui-même te dira : J'ai été fait pour une certaine œuvre ; et comme lui les autres dieux [21]. C'est donc en vue de quelque chose que tu existes : est-ce pour te divertir [22]? Vois s'il y a du bon sens à le prétendre.

XX

La nature a dirigé vers un but, et notre fin, et notre commencement, et notre course dans cette vie, à peu près comme le joueur dirige la balle [23]. Quel bien y a-t-il pour la balle d'être poussée en haut; quel mal de descendre ou d'être tombée [24] ? Quel bien y a-t-il pour une bulle d'eau de se soutenir, ou quel mal de crever ? Il en est de même d'une lampe [25].

XXI

Retourne le corps, et vois ce qu'il est, ce qu'il devient par la vieillesse, par la maladie, par la débauche. — La vie est courte, et pour celui qui loue et pour celui qui reçoit la louange; pour celui qui rappelle un nom et pour celui dont le nom est rappelé [26]. Ajoute que cela se passe dans un coin de cette plage terrestre [27], dans un coin où il n'y a pas même accord entre tous les hommes, que dis-je ? entre un homme et lui-même; ajoute enfin que la terre tout entière n'est qu'un point [28].

XXII

Fais attention à l'objet dont il s'agit, à la pensée qu'on a, à l'action qu'on fait, au sens des mots qu'on prononce [29].

C'est avec justice que tu éprouves ce tourment; car tu aimes mieux devenir homme de bien demain que de l'être aujourd'hui [30].

XXIII

Ai-je à faire quelque chose, je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose, je le reçois en le rapportant aux dieux [31], et à la source universelle d'où procèdent toutes choses dans leur intime connexion [32].

XXIV

Qu'est-ce à tes yeux qu'un bain? De l'huile, de la sueur, des ordures, une eau visqueuse; toute puanteur enfin. Voilà ce qu'est aussi chaque portion de notre vie, chaque objet qui tombe sous nos sens [33].

XXV

Vérus mort avant Lucilla [34], puis Lucilla; Maximus [35] avant Sécunda [36], puis Sécunda; Diotime [37] avant Épitynchanus [38], puis Épitynchanus; Faustine avant Antonin, puis Antonin : il en est ainsi de toute chose. Adrien mort avant Céler [39], puis Céler. Et ces hommes d'un esprit si pénétrant, et ceux qui lisaient dans l'avenir, et ceux qu'enivrait l'orgueil, où sont-ils? Où sont ces hommes spirituels, Charax [40], Démétrius le Platonicien [41], Eudémon [42], et ceux qui leur ressemblaient? Choses bien éphémères, et qui sont mortes depuis longtemps [43]! Quelques-uns n'ont pas même laissé un instant leurs noms [44]; d'autres sont passés au rang des fables; d'autres ont disparu des fables mêmes. Souviens-toi donc de ceci :

Ton être, ce chétif composé, doit se dissiper quelque jour[45]; ce faible principe de vie doit s'éteindre ou passer dans un autre lieu, et se voir assigner sa place ailleurs.

XXVI

L'homme est dans la joie lorsqu'il fait ce qui est le propre de l'homme[46]. Or, le propre de l'homme, c'est d'être bienveillant envers ses semblables, de mépriser les mouvements des sens, de distinguer des autres les idées qui méritent notre confiance, de contempler la nature de l'univers et des choses qui se produisent suivant ses lois.

XXVII

Il y a trois rapports : l'un avec l'être qui nous enveloppe[47]; l'autre avec la cause divine, d'où procède pour tous les êtres tout ce qui leur arrive ; le troisième avec ceux qui vivent en même temps que nous.

XXVIII

Ou la douleur est un mal pour le corps : qu'il se plaigne donc ! ou elle en est un pour l'âme. Mais l'âme est libre de conserver sa sérénité et sa paix, et de ne pas admettre l'opinion que c'est un mal[48]. En effet, tout jugement, tout désir, tout appétit, toute aversion, est en dedans de nous : aucun mal ne peut monter jusque-là.

XXIX

Efface les idées qui te viennent des sens [49], en te disant sans cesse à toi-même : Il est aujourd'hui en mon pouvoir de ne laisser dans cette âme nulle perversité, nul désir, nul trouble,en un mot ; je puis voir ce que sont en réalité les objets, et me servir de chacun d'eux suivant son mérite [50]. Souviens-toi de ce pouvoir qui t'a été accordé par la nature.

XXX

Si tu adresses la parole au Sénat, à un homme quel qu'il soit, pas d'éclat dans la voix, pas d'affectation : que ton langage parte d'une raison saine.

XXXI

La cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses petits-enfants, ses beaux-fils, sa sœur, Agrippa, ses parents, ses domestiques, ses amis, Aréus [51], Mécène, ses médecins, ses sacrificateurs ; toute sa cour, enfin, est morte. Passe ensuite, non plus à la mort d'un homme seul, mais d'une race, comme celle de Pompée. Tu sais ce qu'on inscrit sur les tombeaux : LE DERNIER DE SA FAMILLE. Réfléchis en toi-même combien les ancêtres de ceux-là s'étaient donné de peine afin de laisser un successeur [52]. Ce n'est pas tout : il faut bien que quelqu'un soit le dernier, par conséquent que la race tout entière périsse.

XXXII

Il faut que tu règles ta vie action par action[53]; si chaque action présente tout ce qu'elle doit être, autant qu'il est en toi, c'est assez[54]. Or, il n'y a personne qui puisse empêcher qu'elle n'offre toute sa perfection. — Mais il y aura quelque obstacle extérieur? — Rien ne peut t'empêcher d'être juste, tempérant, prudent. Peut-être quelque cause entravera ton action; mais si tu supportes sans te fâcher ce contre-temps[55], si tu passes avec résignation à ce qu'il t'est permis de faire, une autre action succédera aussitôt, qui conviendra avec ce bon règlement dont je parle.

XXXIII

Recevoir sans fierté, quitter sans regret[56].

XXXIV

Si jamais tu as vu une main, un pied, une tête coupés, gisant séparés du reste du corps, c'est là l'image de ce que fait, autant qu'il est en lui, celui qui n'accepte pas les événements, qui se retranche du grand tout, ou qui fait quelque action nuisible à la société. Tu t'es jeté en dehors de cette union que comportait ta nature : ta nature t'avait fait partie; tu t'es retranché toi-même du tout. Mais ici il y a cela d'admirable, qu'il t'est permis de rentrer dans cette union[57], ce que Dieu n'a point accordé à d'autres parties, à savoir, de revenir à leur place après avoir

été séparées et retranchées. Mais considère quelle bonté il a fallu pour accorder à l'homme cette prérogative : Dieu lui a donné ou de ne jamais se laisser arracher de son tout, ou, quand il en a été arraché, de s'y rejoindre, d'y adhérer, d'y reprendre sa place.

XXXV

Chacun des êtres raisonnables est doué à peu près de toutes les facultés que possède elle-même la nature raisonnable de l'univers; une entre autres nous est commune avec elle. De même, en effet, que la nature plie, et fait rentrer dans l'ordre déterminé par le destin, agrége enfin à son tout ce qui lui fait obstacle et lui résiste, de même l'être raisonnable peut se faire une matière d'action de tout ce qui l'arrête, et s'en servir pour parvenir à sa fin, quelle qu'elle soit [58].

XXXVI

Ne te trouble point par l'idée de ce qu'est la vie dans son ensemble [59]. Garde-toi de te représenter tous les désagréments qui seront probablement ton partage plus tard; mais à chacun de tes maux présents demande-toi à toi-même : Cela est-il vraiment insupportable, insoutenable? Car tu rougiras alors de l'avouer. D'ailleurs, souviens-toi que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui sont un poids pour toi, mais toujours le présent [60]. Or, le présent se réduit à peu de chose, si tu le renfermes dans ses justes limites, et que tu gourmandes ton âme de ne pouvoir supporter ce mince fardeau.

XXXVII

Panthée et Pergame sont-ils assis aujourd'hui sur le tombeau de leur maître [61] ? Et Chabrias [62], et Diotime [63], sont-ils sur celui d'Adrien ? O sottise ! Et quand ils y seraient assis, les morts le sentiraient-ils ? Et quand ils le sentiraient, s'en réjouiraient-ils ? Et quand ils s'en réjouiraient, ceux-ci seraient-ils immortels ? N'était-il pas fixé par le destin qu'ils vieilliraient, et puis qu'ils mourraient ? Que feraient donc les autres quand ceux-là seraient morts ? Puanteur que tout cela, et pourriture au fond du sac.

XXXVIII

Si tu as bonne vue, vois, dit l'autre, à porter des jugements sages [64].

XXXIX

Je n'aperçois dans la constitution de l'être raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice ; mais j'en aperçois une opposée à la volupté : c'est la tempérance [65].

XL

Si tu mets de côté l'opinion, alors que quelque chose semble te causer de la douleur, te voilà placé sur un terrain ferme [66]. — Qui, toi ? — Ta raison. — Mais je ne suis pas pure raison. — Soit. Eh bien donc,

que ce ne soit pas la raison qui s'afflige elle-même. S'il y a autre chose en toi qui se trouve mal, qu'il en juge.

XLI

L'obstacle à la sensation est un mal pour la nature animale. L'obstacle qui s'oppose à la satisfaction du désir est encore un mal pour la nature animale. Il y a également un mal qui arrête le développement de l'organisation des plantes. De même donc l'obstacle qui arrête l'intelligence est un mal pour la nature intelligente. Applique-toi à toi-même toutes ces observations. La douleur, le plaisir, te font-ils sentir leurs atteintes? Que la sensation y voie [67]. Y a-t-il eu empêchement à l'accomplissement de ton désir? Si tu avais conçu ton désir sans tenir compte de ce qui pouvait arriver [68], c'est là un mal qui touche en toi la partie raisonnable. Mais si tu acceptes l'événement comme chose ordinaire [69], tu n'as point été blessé, tu n'as point rencontré d'obstacle. Personne autre que toi n'a certainement l'habitude d'entraver les fonctions propres à ton intelligence [70]; car ni feu, ni fer, ni tyran, ni calomnie, rien, en un mot, n'y porte atteinte [71] : quand la sphère est faite, elle reste ronde et polie [72].

XLII

Il ne convient pas que je me chagrine moi-même, moi qui jamais n'ai volontairement chagriné personne.

XLIII

Chacun a son plaisir à soi : moi, le mien, c'est de conserver mon esprit bien sain [73] ; de le préserver de toute aversion pour l'homme ou pour ce qui arrive aux hommes; de lui faire envisager d'un œil de bienveillance, accueillir sans murmure, tous les événements ; de lui faire user de chaque chose selon sa valeur [74].

XLIV

Allons, mets à profit le temps qui t'est donné. Ceux qui poursuivent le plus la renommée pour le temps où ils ne seront plus, ne réfléchissent pas que ceux qui viendront plus tard seront tout semblables aux hommes d'aujourd'hui, qu'ils supportent avec tant de peine : eux aussi ils seront mortels. Que t'importent les retentissements de leurs voix ou l'opinion qu'ils pourront avoir de toi?

XLV

Prends-moi, jette-moi où tu veux [75]. Là encore je posséderai mon génie secourable, c'est-à-dire que je serai content pourvu que j'agisse conformément aux lois de ma propre nature [76]. Est-ce donc un si grand bien pour moi, que mon âme, pour si peu, éprouve un malaise ; qu'elle tombe au-dessous d'elle-même, humiliée, pleine de désirs, affaissée sur soi,

consternée ? Que peux-tu trouver là qui ait tant d'attraits ?

XLVI

Rien ne peut jamais arriver à un homme, qui ne soit un événement humain [77] ; à un bœuf, qui ne soit fait pour un bœuf ; à une vigne, qui ne soit fait pour une vigne ; à une pierre, qui ne soit propre à une pierre. Si donc ce qui arrive à chacun, c'est ce qui lui est habituel et ce qui est dans sa nature [78], pourquoi te fâcher ? La commune nature n'a rien voulu te faire subir d'insupportable.

XLVII

Si quelque objet extérieur te chagrine, ce n'est pas lui, c'est le jugement que tu portes sur lui qui te trouble [79]. Il ne tient qu'à toi d'effacer ce jugement de ton âme [80]. Si c'est de ta disposition propre que tu te chagrines, qui t'empêche de rectifier ton dessein ? De même enfin s'il te fait peine de ne pas accomplir quelque action qui te paraît conforme à la saine raison, pourquoi ne pas agir, plutôt que de te peiner ? — Mais une force supérieure y fait obstacle. — Ne te chagrine donc pas ; la cause de ton inaction n'est pas en ta puissance. — Mais je ne suis plus digne de vivre si je n'accomplis cette action. — Sors donc de la vie [81] avec calme, comme meurt celui dont l'action a pu s'accomplir [82] ; et montre-toi indulgent pour ceux qui t'ont fait obstacle.

XLVIII

Souviens-toi que ce qui commande en toi devient inexpugnable, quand il se ramasse en lui-même[83], qu'il se contente de soi[84], ne faisant jamais que sa volonté, même quand c'est sans raison qu'il résiste. Que sera-ce donc quand il portera son jugement sur un objet après avoir pris conseil de la raison et pesé les circonstances? C'est là ce qui fait une citadelle d'une âme libre de passions; car l'homme n'a pas d'asile plus sûr où il puisse plus tard se défendre contre les attaques. Ne pas le voir, c'est ignorance; le voir, et ne pas se retirer dans cet asile, c'est se rendre infortuné.

XLIX

Ne te dis jamais rien à toi-même de plus que ce que t'apprennent les impressions de tes sens[85]. On t'annonce qu'un tel parle mal de toi. Voilà ce qu'on t'annonce; mais non pas que tu as été blessé. Je vois que mon enfant est malade. Oui; mais je ne vois pas qu'il y ait danger. C'est ainsi qu'il faut toujours rester sur le premier rapport des sens et ne rien y ajouter intérieurement toi-même: alors il ne t'arrivera rien. Ou plutôt ajoutes-y quelque chose, mais en homme qui a médité sur les accidents habituels du monde[86].

L

Ce concombre est amer? jette-le! Il y a des ronces dans le chemin? détourne-toi! C'est tout ce qu'il faut. Ne dis pas à ce sujet : Pourquoi ces choses-là se trouvent-elles dans le monde [87]? Car tu serais un objet de risée pour l'homme versé dans la connaissance de la nature, comme tu en serais un pour le menuisier ou le cordonnier si tu lui reprochais de laisser voir dans sa boutique les copeaux et les rognures de son travail. Et encore ces artisans ont-ils un endroit où jeter ce rebut; au lieu que la nature de l'univers n'a rien en dehors d'elle [88]. Mais c'est là ce qu'il faut admirer dans l'art de la nature : elle qui s'est assigné à elle-même ses limites, elle transforme à son usage tout ce qui en elle semble corrompu, vieilli, inutile, et en forme des êtres nouveaux, sans avoir besoin d'emprunter ailleurs aucune matière, ni d'avoir un lieu où rejeter ce qui se gâte : c'est assez pour la nature du lieu qu'elle occupe, de sa propre matière, de l'art qui est en elle.

LI

Quand tu agis, point de nonchalance. Quand tu parles à quelqu'un, point d'agitation. Ne sois pas déréglé dans tes pensées. Que ton âme ne soit ni toujours sombre, ni toujours épanouie. Ne donne pas ta vie tout entière au soin des affaires. Ils tuent, ils massacrent, ils maudissent. Qu'y a-t-il là qui empêche ton âme de rester pure, sage, modérée, juste? C'est

comme si un passant blasphémait contre une source d'eau limpide et douce : elle ne cesserait point pour cela de faire jaillir un breuvage salutaire [89]. Y jetât-il de la boue, du fumier, elle aurait bientôt fait de le dissiper, de le laver ; jamais elle n'en serait souillée. Comment pourras-tu donc avoir en toi une source intarissable, et non un puits croupissant [90] ? Conquiers à chaque heure ta liberté, sois bienveillant, simple et modeste.

LII

Celui qui ne sait pas ce qu'est le monde, ne sait pas où il est. Celui qui ne sait pas pourquoi il est né, ne sait ni ce qu'il est lui-même, ni ce qu'est le monde. Manquer d'une de ces connaissances, c'est ne pouvoir dire même pourquoi on est né. Qu'est-ce donc à tes yeux que celui qui fuit ou qui poursuit les applaudissements des hommes, lesquels ne savent ni où ils sont, ni qui ils sont ?

LIII

Tu veux être loué par un homme qui trois fois par heure se maudit lui-même [91] ? Tu veux plaire à un homme qui ne se plaît pas à lui-même ? Se plaît-on à soi-même quand on se repent de presque tout ce qu'on fait ?

LIV

Ne te contente pas désormais de respirer comme

tant d'autres l'air qui t'environne ; mets aussi tes pensées d'accord avec l'esprit qui enveloppe toutes choses[92]. Car la force intelligente n'est pas moins répandue partout, ne pénètre pas moins dans ce qui peut l'attirer, que ne fait l'air pour tout ce qui respire[93].

LV

Pris en général, le vice ne nuit point au monde[94] ; pris chez un individu, il n'est pas un mal pour autrui[95]. Il ne nuit qu'à un être doué de la faculté de s'en délivrer dès l'instant où il le voudra.

LVI

La volonté d'un autre m'est aussi indifférente que son souffle et son corps ; car, bien que la nature nous ait faits particulièrement les uns pour les autres[96], cependant l'âme de chacun de nous a son domaine propre. Autrement, le vice d'un autre serait mon propre vice[97] ; ce que Dieu n'a pas voulu[98], afin qu'il ne fût pas au pouvoir d'un autre de me rendre malheureux[99].

LVII

Le soleil semble se répandre, et en effet il se répand partout, mais pourtant ne s'épuise pas[100]. Cette effusion, c'est une extension. Ἀκτῖνες, le nom grec de ses rayons, vient du mot ἐτείνεσθαι, *s'étendre*[101]. Vois ce que c'est qu'un rayon, quand la lumière du

soleil pénètre à nos yeux par une ouverture étroite dans un appartement obscur. Il s'allonge en ligne droite, puis s'applique, pour ainsi dire, contre le solide quelconque qui s'oppose à son passage et forme une barrière au-devant de l'air qu'il pourrait éclairer plus loin; là, il s'arrête, sans glisser, sans tomber. C'est ainsi que ton âme doit se verser, s'épancher au dehors. Jamais d'épuisement, mais seulement une extension; point de violence, point d'abattement, quand des obstacles l'entravent [102]; qu'elle ne tombe pas, qu'elle s'arrête, qu'elle éclaire ce qui peut recevoir sa lumière : on se privera soi-même de cette lumière quand on négligera de s'en laisser pénétrer.

LVIII

Craindre la mort, c'est craindre ou d'être privé de tout sentiment, ou de sentir d'une autre sorte. Mais si tu es privé de sentiment, tu ne sentiras plus aucun mal; et si tu éprouves des sensations d'une autre sorte, tu seras un autre être, et tu ne cesseras pas de vivre.

LIX

Les hommes sont faits les uns pour les autres [103] : corrige-les donc, ou supporte-les [104].

LX

Autre est le mouvement d'une flèche, autre celui de l'esprit : l'esprit, même alors qu'il prend ses pré-

cautions, qu'il considère les objets en tous sens, n'en marche pas moins droit et à son but [105].

LXI

Pénètre dans l'âme de chacun ; mais permets aux autres de pénétrer aussi dans ton âme [106].

LIVRE IX

—

I

Celui qui commet l'injustice est un impie. En effet, la nature de l'univers ayant organisé les êtres raisonnables les uns pour les autres[1], afin qu'ils se prêtent, suivant le mérite de chacun, un mutuel secours, et ne se nuisent jamais, celui qui transgresse la volonté de la nature commet évidemment une impiété envers la plus ancienne des déesses[2]. Mentir, c'est aussi commettre une impiété envers la même déesse : car la nature de l'univers est la nature de tous les êtres ; par conséquent les êtres ont tous un lien de parenté entre eux. Ce n'est pas tout : on l'appelle encore vérité, et elle est la première cause de tout ce qui porte le caractère du vrai. Par conséquent, mentir sciemment c'est être impie, en tant qu'il est impie de tromper ; mentir involontairement, c'est

l'être encore, en tant qu'on se met en désaccord avec la nature de l'univers, et en tant qu'on trouble l'ordre du monde en combattant contre la nature du monde. En effet, on combat contre elle quand on se porte, même contre son propre gré, à ce qui est contraire à la vérité; car la nature nous avait doués d'un penchant à la vérité : nous l'avons négligé, et il ne nous est plus possible de distinguer le faux du vrai. C'est aussi une impiété de courir après les voluptés comme après des biens, et de fuir les douleurs comme des maux [3]; car il est inévitable qu'un homme dans ce cas n'adresse pas des reproches fréquents à la commune nature, de faire un inique partage aux méchants et aux gens de bien [4], vu que souvent les méchants vivent dans les plaisirs et possèdent ce qui peut les procurer, tandis que les gens de bien sont dans la peine et ne rencontrent que des causes de douleur. En outre, celui qui craint les douleurs, craindra un jour quelqu'une des choses qui doivent arriver dans le monde : et c'est là déjà une impiété. Et celui qui court après les plaisirs ne s'abstiendra pas de commettre l'injustice : et là, l'impiété est manifeste. Or, il faut, dans les choses où la nature se montre indifférente [5] (car si elle n'y était pas indifférente elle n'agirait pas en des sens opposés); il faut, dis-je, pour tous ces objets, que ceux qui veulent se conformer à la nature partagent son dessein, et ne penchent ni d'un côté ni d'un autre. Quiconque n'accepte pas indifféremment la douleur et le plaisir, la mort et la vie, la gloire et l'ignominie, toutes choses dont la nature use indifféremment, celui-là est, sans nul doute, un impie. Je dis que la commune nature

en use indifféremment; j'entends par là qu'elles arrivent sans distinction aux êtres qui naissent en vertu de la suite des choses, et dont la naissance est l'effet d'un antique dessein de la Providence[6], alors qu'au commencement elle conçut le plan de l'ordre universel, soumit à certaines lois la production des êtres, et choisit les germes de tout ce que nous voyons subsister, changer, se succéder ainsi.

II

Il serait d'un homme plus parfait de sortir du milieu des hommes, pur de tout mensonge, de toute dissimulation, de tout luxe et de tout faste: Mais à mourir plein de dégoût pour ces vices, la navigation est heureuse encore[7]. Veux-tu donc croupir dans le mal, et l'expérience ne t'a-t-elle pas persuadé encore de t'arracher à cette peste? Car la corruption de l'âme est peste bien plus que telle intempérie, tel changement dans l'air qui nous environne. Ceci est une peste pour les animaux en tant qu'animaux; l'autre en est une pour les hommes en tant qu'ils sont hommes.

III

Ne méprise point la mort, mais accepte-la avec résignation, comme une des choses que veut la nature[8]. Qu'est-ce que passer de l'enfance à la jeunesse, et vieillir, et grandir, et se trouver homme fait; pousser des dents, de la barbe, des cheveux blancs; engendrer des enfants, en porter dans son sein, en

mettre au monde; et toutes ces autres œuvres de la nature, que comporte chacune des saisons de la vie? L'action qui nous dissoudra n'est pas d'autre sorte. Il est donc dans le caractère d'un homme sage de ne montrer pour la mort ni mépris, ni répugnance, ni dédain [9], mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. De même que tu attends le jour où viendra au monde l'enfant que ta femme porte dans son sein, de même dois-tu recevoir l'heure où ton âme se débarrassera de cette enveloppe [10]. Si tu veux encore un précepte, une maxime populaire, propre à toucher ton cœur, à te faire envisager la mort avec un calme profond, considère ce que sont les choses qui tombent sous nos sens, et dont tu vas être délivré, et avec quelles mœurs ton âme ne sera plus confondue. Ce n'est pas qu'il faille le moins du monde se fâcher contre les méchants; il faut prendre soin d'eux et les supporter avec douceur. Souviens-toi néanmoins que ce ne sont pas des hommes imbus des mêmes principes que toi que tu auras à quitter [11]; car c'est là la seule chose, s'il y en a une, qui pourrait nous faire revenir et nous retenir dans la vie : c'est s'il nous était accordé de vivre avec des hommes attachés aux mêmes maximes que nous. Mais tu vois aujourd'hui combien il t'est fâcheux de vivre avec des hommes dont tu partages si peu les sentiments, puisque tu dis : Viens au plus vite, ô mort! de peur qu'à la fin je ne m'oublie moi-même.

IV

Celui qui pèche, pèche contre lui-même [12]; l'injus-

tice commise retombe sur son auteur, puisqu'il se rend méchant lui-même [13].

V

Souvent on commet l'injustice sans rien faire; ce n'est pas l'action seule qui est injuste [14].

VI

Qu'il te suffise d'avoir présentement une claire notion de la chose; d'accomplir présentement une action utile à la société; d'être disposé présentement du fond du cœur à te résigner à tout ce que voudra t'envoyer la cause universelle [15].

VII

Il faut effacer les impressions de nos sens [16]; arrêter notre emportement; éteindre notre désir; être le maître de notre âme.

VIII

Une seule et même âme a été distribuée entre les animaux sans raison [17]; une seule et même âme intelligente a été partagée entre les animaux raisonnables; de même qu'il n'y a qu'une même terre pour toutes les choses terrestres, et que c'est la même lumière que nous voyons [18], le même air que nous respirons [19], tous tant que nous sommes d'êtres voyants et doués de vie.

IX

Tous les êtres qui ont entre eux quelque chose de commun tendent à s'unir aux êtres de leur espèce. Tout objet terrestre se porte vers la terre; tout objet humide se réunit à ce qui est humide; l'air se joint à l'air : pour les tenir séparés il faut quelque chose, quelque force. Le feu monte en haut, à cause du feu élémentaire; tout feu ici-bas est tellement disposé à s'y joindre par l'embrasement, que même toute matière, pour peu qu'elle soit sèche, est facile à enflammer, parce qu'il reste, mélangée en elle, une quantité moindre de ce qui empêche l'action du feu. Par conséquent, tout ce qui participe de la nature intellectuelle se porte avec la même force, et bien plus encore, vers ce qui est de la même espèce. Car plus un être l'emporte sur les autres, plus il est disposé à se réunir à son semblable. Pour ne pas aller bien loin, ne trouve-t-on pas parmi les êtres sans raison des essaims d'abeilles, des troupeaux, des éducations d'enfants, et, pour ainsi dire, des amours [20]? Car il y a là déjà des âmes. Mais le penchant pour la société se trouve bien plus marqué dans les êtres plus parfaits; bien moins dans les plantes, dans les pierres, dans les bois. Chez les animaux raisonnables il y a des gouvernements, des amitiés, des familles, des confédérations, et, pendant la guerre, des capitulations et des trêves. Entre les êtres plus parfaits encore, on peut, quel que soit leur éloignement, distinguer une sorte d'union : vois les astres. De même l'aspiration vers l'être supérieur peut, même entre des êtres

éloignés l'un de l'autre, former un lien de mutuelle affection. Considère ce qui se passe présentement. Seuls, les êtres intelligents ont oublié aujourd'hui cette mutuelle affection, cette communauté; à peine aperçoit-on un exemple de ce concours. Cependant les hommes ont beau fuir, ils sont arrêtés; la nature est la plus forte; tu verras ce que je te dis, si tu y prends garde. Oui, on trouverait plutôt un corps terrestre sans rapport avec aucun autre objet terrestre, qu'un homme ayant rompu tout commerce avec un autre homme.

X

Tout porte son fruit [21], et l'homme, et Dieu, et le monde; et chaque chose le porte en sa saison propre. L'usage n'applique proprement le mot fruit qu'à la vigne et aux autres choses de ce genre; mais n'importe. La raison a son fruit, et pour tous et pour chacun; et de ce fruit en naissent d'autres de même nature que la raison [22].

XI

Si tu le peux, corrige-les [23]; dans le cas contraire, souviens-toi que c'est pour l'exercer envers eux que t'a été donnée la bienveillance. Les dieux eux-mêmes sont bienveillants pour ces êtres [24]; ils les aident, tant leur bonté est grande, à acquérir santé, richesse, gloire. Il t'est permis de faire comme les dieux; ou dis-moi qui t'en empêche.

XII

Travaille, non comme un misérable, ni dans le but de te faire plaindre ou admirer [25]. N'aie jamais qu'un but unique, régler ton mouvement et ton repos conformément au bien de la société.

XIII

Aujourd'hui je me suis échappé de tous les embarras qui m'entouraient [26], ou plutôt j'ai jeté dehors tous ces embarras [27], car ils n'étaient point dehors, mais en moi, dans mes opinions [28].

XIV

Tous ces objets nous sont familiers par l'effet de l'usage [29]; leur durée n'est que d'un jour [30], leur matière n'est que pourriture [31] : tout est aujourd'hui comme tout était du temps de ceux que nous avons ensevelis.

XV

Les objets subsistent hors de notre enceinte [32], renfermés en eux, ne sachant rien sur eux-mêmes, et n'en disant rien. Qu'est-ce donc qui prononce sur eux ? C'est la raison, notre guide [33].

XVI

Ce n'est pas dans ce qu'il éprouve, mais dans ce

qu'il fait, que consiste le bien et le mal de l'être raisonnable et né pour la société; comme aussi la vertu et le vice, chez lui, consistent non dans la passion, mais dans l'action [34].

XVII

Il n'y a, pour la pierre lancée en haut, aucun mal à retomber, aucun bien à monter [35].

XVIII

Pénètre au fond de leurs âmes [36], et tu verras quels juges tu crains, et quels juges ils sont pour eux-mêmes [37].

XIX

Tout change [38] : toi-même tu es soumis à une perpétuelle altération, à une sorte de corruption [39]; et, comme toi, le monde tout entier [40].

XX

Laissons la faute d'autrui là où elle est [41].

XXI

La cessation d'une action, le repos, et, pour ainsi dire, la mort d'un désir, d'une opinion, n'a rien en soi de mal [42]. Passe maintenant à l'idée des âges de la vie, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la vieil-

lesse : tout changement de l'un à l'autre est une mort. Y a-t-il là rien de terrible? Songe maintenant au temps de ta vie que tu as passé sous ton aïeul, puis sous ta mère, puis sous ton père. A toutes les autres vicissitudes, à tous les changements, toutes les cessations d'état, demande-toi à toi-même : Y a-t-il là rien de terrible? Il en est donc encore de même pour la cessation, le repos, le changement, qui affectera ta vie tout entière [43].

XXII

Réfléchis promptement à l'âme qui est ton guide, à celle de l'univers, à celle de cet homme : à la tienne, pour rendre ton intelligence amie de la justice [44]; à celle de l'univers, afin de te souvenir de quoi tu es une partie [45]; à celle de cet homme, afin que tu saches s'il y a eu en lui ignorance ou dessein réfléchi, et qu'en même temps tu songes qu'il est ton parent [46].

XXIII

De même que tu es un complément du système social, de même chacune de tes actions sert de complément à la vie sociale. Toute action de toi qui ne se rapporte pas, soit immédiatement, soit de loin, à la fin commune [47], met le désordre dans ta vie, lui ôte son unité : c'est te rendre factieux [48], comme, chez un peuple, on l'est à rompre l'accord qui existe entre les citoyens.

XXIV

Des querelles et des jeux d'enfants, des âmes portant des cadavres [49] ! Un commentaire manifeste de l'Évocation des morts [50] !

XXV

Regarde la qualité du principe formel, et considère-le, abstraction faite du principe matériel [51] ; détermine ensuite le plus long temps pendant lequel l'objet marqué de cette qualité particulière est destiné à durer.

XXVI

Tu as éprouvé mille peines pour ne pas t'être contenté de faire faire à ton âme ce qu'exige sa constitution [52] : mais c'en est assez !

XXVII

Si les autres te critiquent, ou te haïssent, ou poussent contre toi quelques clameurs, entre dans leur âme, pénètre jusqu'au fond, et vois ce qu'ils sont. Tu verras que tu n'as pas à te tourmenter pour leur faire prendre de toi je ne sais quelle opinion [53]. Pourtant il faut leur vouloir du bien [54] : la nature vous a faits amis [55]. Les dieux eux-mêmes viennent par tous les moyens à leur secours [56], par les songes, les oracles [57],

et pour leur faire avoir précisément les biens qui sont l'objet de leurs soins.

XXVIII

Les mouvements du monde en haut, en bas, sont les cercles toujours les mêmes, recommençant de siècle en siècle [58]. D'ailleurs, ou la pensée de l'univers s'occupe de chaque être en particulier [59], auquel cas tu n'as qu'à recevoir l'effet de son impulsion; ou elle a une fois imprimé le mouvement et tout le reste arrive par une conséquence de ce mouvement, ce qui met dans les choses une sorte d'unité [60]; ou il n'y a que des atomes, des corps indivisibles. En un mot, si Dieu existe, tout est bien [61]; si tout va au hasard, toi, du moins, n'agis point au hasard [62]. Bientôt la terre nous couvrira tous [63], puis elle-même elle changera : et les objets de cette transformation changeront eux-mêmes à l'infini [64]; et ces autres objets à l'infini encore. Car, si l'on réfléchit à ces flots de changements, de vicissitudes, et à leur rapidité, on méprisera tout ce qui est mortel.

XXIX

La cause universelle est un torrent, et qui entraîne toutes choses [65]. Qu'ils ont peu de valeur eux-mêmes ces chétifs politiques qui prétendent régler les affaires sur les maximes de la philosophie! Ce sont de vrais enfants. Homme, que veux-tu? Fais ce que réclame présentement la nature [66]. Entreprends, si tu peux, la chose, et n'examine pas si quelqu'un doit le savoir [67].

N'espère pas qu'il y ait jamais une république de Platon ; qu'il te suffise d'améliorer quelque peu les choses, et ne regarde pas ce résultat comme un succès sans importance [68]. Qui pourrait en effet changer les desseins des hommes? Et sans ce changement dans leurs pensées, qu'aurais-tu autre chose que des esclaves gémissants sous le joug, des gens qui n'auraient qu'une persuasion hypocrite? Va donc, et parle-moi encore d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius de Phalère. Peu m'importe s'ils ont connu ou non ce que réclamait la commune nature, et s'ils se sont mis eux-mêmes sous la discipline. S'ils n'ont joué qu'un rôle d'acteurs tragiques, personne ne m'a condamné à les imiter [69]. L'œuvre de la philosophie est chose simple et modeste ; ne m'entraîne donc point dans une gravité affectée.

XXX

Contemple d'un lieu élevé ces troupeaux innombrables, ces mille cérémonies religieuses, toutes ces navigations pendant la tempête ou le calme, cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent ensemble, qui s'en vont [70]. Réfléchis à ceux qui ont vécu jadis sous d'autres maîtres, à ceux qui vivront après toi, à ceux qui vivent aujourd'hui chez les nations barbares. Combien qui ne connaissent pas même ton nom [71] ! combien qui bientôt l'oublieront [72] ! combien enfin, qui peut-être aujourd'hui te donnent des louanges, et qui te blâmeront dans quelques instants [73] ! Oui, la renommée ne mérite nullement nos soins, ni la gloire, ni aucune chose au monde.

XXXI

Tranquillité d'âme dans les choses qui proviennent de la cause extérieure[74]; justice dans les actions dont tu es toi-même la cause : je veux dire que tout désir, toute action ne doit avoir d'autre but que le bien de la société[75]; car c'est là ce qui est conforme à ta nature.

XXXII

Tu peux te débarrasser de bien des choses qui te jettent dans le trouble, et qui n'ont d'autre réalité que l'opinion que tu t'en formes[76]. Tu te trouveras amplement au large, si tu embrasses d'un seul regard l'univers tout entier[77]; si tu te fais l'idée de la durée éternelle; du changement rapide que subit chaque être dans ses parties; du peu de temps qui sépare la naissance des êtres de leur dissolution; du temps immense qui a précédé leur naissance[78], et du temps infini qui suivra leur dissolution.

XXXIII

Tout ce que tu vois s'altérera bientôt[79]; et ceux qui voient cette altération seront bientôt détruits à leur tour. Celui qui meurt arrivé aux dernières limites de la vie ne sera pas plus avancé que celui qu'enlève une mort prématurée[80].

XXXIV

Voilà donc les pensées qui les guident ! voilà l'objet de leurs souhaits ! voilà pourquoi ils nous aiment, ils nous honorent ! Habitue-toi à considérer leurs âmes dépouillées de tout vêtement [81]. Ils s'imaginent nuire par leur blâme, servir par leurs louanges : quelle vanité !

XXXV

La perte de la vie n'est rien qu'un échange [82]. C'est là ce qu'aime la nature de l'univers, qui fait tout avec tant de sagesse [83] ; qui, depuis l'éternité, suit le même plan, et qui produira à l'infini des êtres de même sorte qu'aujourd'hui. Que dis-tu donc ? Tu dis que tout a été, que tout sera toujours mal ; que parmi tant de dieux on n'a pu jamais trouver une puissance qui corrigeât ce désordre, et que le monde a été condamné à subir des malheurs sans fin.

XXXVI

La matière de chaque objet n'est que pourriture [84] : de l'eau, de la poussière, des os, de la puanteur [85]. Les marbres sont des calus de la terre ; l'or, l'argent, un sédiment [86] ; nos vêtements, du poil de bêtes [87] ; la pourpre, du sang : il en est de même de toutes choses. Même le souffle qui fait notre vie n'est pas d'autre nature, et passe d'un être dans un autre [88].

XXXVII

Assez de vie misérable, de lamentations, de grimaces ridicules. Qu'est-ce qui te trouble? qu'y a-t-il de nouveau dans les choses [89]? pourquoi te mets-tu hors de toi-même? La forme! considère sa nature. La matière! considère sa nature. En dehors de la forme et de la matière il n'y a rien. Tâche donc enfin de montrer aux dieux un cœur plus simple, plus vertueux : c'est la même chose de contempler ce qui se passe, pendant cent années ou pendant trois ans [90].

XXXVIII

S'il a péché, c'est en lui qu'est le mal [91]; mais peut-être n'a-t-il pas péché.

XXXIX

Ou tout provient d'une seule source intelligente [92], et affecte toutes choses comme un seul corps [93], et il ne faut pas que la partie se plaigne de ce qui arrive au tout; ou bien il n'y a que des atomes, qu'un mélange, une dissipation fortuite des choses. Pourquoi donc te troubler? Dis à ton âme [94] : Tu es morte; tu n'es que corruption, dissimulation; tu n'as qu'un orgueil féroce; tu ne songes, comme les brutes, qu'à satisfaire tes appétits et ta faim.

XL

Ou les dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? S'ils peuvent quelque chose, pourquoi ne les pries-tu pas de te délivrer de cette crainte, de ce désir, de cette douleur que tu sens en toi à propos de certains objets, plutôt que de demander qu'ils t'accordent ceci, qu'ils éloignent cela? Car enfin si les dieux peuvent venir au secours des hommes, ils peuvent bien les aider en cela. Mais peut-être tu diras : Les dieux ont mis cela en mon pouvoir [95]. Eh bien donc, ne vaut-il pas mieux user avec une entière liberté de ce qui est en ta puissance [96], que de te troubler comme un esclave, comme un être vil, pour des choses qui ne dépendent pas de toi? Mais qui t'a dit que les dieux ne nous portent pas secours même pour les choses qui dépendent de nous [97]? Mets-toi donc à les prier de cette manière, et tu verras. Celui-là fait cette prière : Oh! que j'obtienne les faveurs de cette femme! Toi, prie au contraire : Oh! que je ne désire jamais d'obtenir les faveurs de cette femme! Un autre dit : Puissé-je me défaire de cela! Toi, demande le moyen de n'avoir pas besoin de t'en défaire. Un autre : Puissé-je ne pas perdre mon enfant! Toi, demande de ne pas craindre de le perdre. Tourne en un mot de ce côté toutes tes prières ; et vois ensuite ce qui arrivera [98].

XLI

Épicure dit : « Quand j'étais malade, je ne m'entre-

« tenais avec personne des souffrances de mon corps ; « jamais, dit-il, je n'en parlais à ceux qui venaient « me visiter. Toujours je discutais sur mon sujet ha- « bituel, la nature des choses ; je cherchais à voir « comment la pensée, bien qu'en communication « avec ces sortes de mouvements qui affectent le « corps, peut être exempte de trouble, en se main- « tenant dans la jouissance du bien qui lui est propre. « Je ne donnais pas, dit-il encore, une occasion aux « médecins de s'enorgueillir par l'idée de l'impor- « tance de leurs secours. Ma vie, même alors, était « heureuse et tranquille. » Imite donc Épicure : dans la maladie si tu es malade, dans tous les accidents de la vie ; car il ne faut jamais défaillir à la philosophie, quelques circonstances qui adviennent, ni partager les sottises des ignorants et de ceux qui ne connaissent pas la nature des choses (précepte commun à toutes les sectes des philosophes) ; il faut uniquement s'occuper de la tâche présente [99], et du bon usage de l'instrument avec lequel on l'accomplit.

XLII

Dès que quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande-toi aussitôt à toi-même : Peut-il n'y avoir pas des impudents dans le monde ? Cela ne saurait être [100] ; ne demande donc pas l'impossible ; car cet homme est un de ces impudents qui doivent nécessairement exister dans le monde. Fais encore la même réflexion à propos du fourbe, du traître, de tout autre vicieux. En te rappelant qu'il est impossible que l'espèce de ces gens n'existe pas, tu devien-

dras plus bienveillant pour chacun d'eux en particulier. Une chose bien utile encore, c'est de songer à l'instant même à la vertu que la nature a donnée à l'homme contre ce péché [101] ; car elle a donné, comme antidote contre l'ingratitude, la douceur, et telle autre vertu contre tel autre vice. Après tout, il est dans ton pouvoir de redresser par tes leçons celui qui a quitté la bonne voie [102] : car toute faute est une déviation du but qu'on se propose[1], une aberration véritable. Quel tort t'a donc été causé? Tu ne saurais trouver qu'aucun de ceux contre lesquels tu t'irrites ait rien fait qui dût rendre ton âme pire qu'elle n'était : or, c'est là que réside pour toi le vrai mal et ce qui peut te nuire. Qu'y a-t-il de mauvais ou d'étrange qu'un ignorant fasse ce qui est œuvre d'ignorant [103]? Vois si tu ne devrais pas plutôt t'accuser toi-même de ne pas t'être attendu aux fautes qu'il devait commettre [104]. La raison devait te faire présumer que vraisemblablement il ferait la faute : c'est pour l'avoir oublié que tu t'étonnes qu'il l'ait commise. Surtout quand tu adresses tes reproches à un traître, à un ingrat, reviens sur toi-même : évidemment c'est ta faute d'avoir compté que cet homme, avec un tel caractère, garderait sa parole, ou d'avoir eu, en rendant un service, autre chose que le service en vue, et de n'avoir point goûté, à faire l'action même, tout le fruit qui devait t'en revenir [105]. Que demandes-tu davantage en faisant du bien aux hommes? Ne te suffit-il pas d'avoir fait quelque chose de conforme à ta nature ; et veux-tu en être récompensé? C'est comme si l'œil demandait un salaire parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent ; car, de même que ces parties

du corps ont été faites dans un certain but, et qu'en faisant la fonction qu'exige leur structure elles font ce qui leur est propre, de même l'homme, né pour faire le bien, ne fait, quand il rend un service, quand il vient au secours des autres dans des choses qui en elles-mêmes ne sont rien, que ce que comporte son organisation ; et il a atteint son objet.

LIVRE X

—

I

O mon âme ! seras-tu, quelque jour enfin, bonne, simple, toujours la même, et toute nue, plus visible à l'œil que le corps qui t'enveloppe ? Goûteras-tu enfin le bonheur d'aimer, de chérir les hommes ? Seras-tu un jour enfin assez riche de toi-même pour n'avoir aucun besoin, aucun regret [1] ; ne désirant ni objet de plaisir, ayant vie ou non, ni temps pour prolonger tes jouissances ; ni d'être en un autre lieu, dans quelque autre contrée, de respirer un air plus pur, d'avoir affaire avec des hommes plus sociables ? Si tu te contentes de ta condition présente [2], tu feras ton plaisir de tout ce qui est présentement [3], et tu te persuaderas à toi-même que tout ce qui t'arrive est bien pour toi [4] ; que tout vient des dieux [5], et qu'il ne peut y avoir que du bien dans tous leurs décrets, et

dans tout ce qu'ils feront pour la conservation de cet être parfait, bon, juste, beau, qui produit, embrasse, contient toutes choses [6], où tout se dissout pour produire d'autres êtres semblables aux premiers [7]. Seras-tu enfin en état quelque jour de vivre avec les dieux et les hommes dans une telle communion, que jamais tu ne te plaignes d'eux [8] et que jamais ils ne te condamnent?

II

Observe ce que demande la nature, en tant qu'il ne s'agit que de vivre; puis, fais ce qu'il faut, n'y manque pas, pourvu que ta nature animale n'en soit point altérée. Ensuite observe ce que demande la nature animale, et obéis à ses ordres, pourvu qu'il n'en arrive aucune altération à ta nature d'animal raisonnable. Et ce qui convient à l'être raisonnable, c'est aussi ce qui convient à la société. Suis ces règles, et ne t'inquiète plus de rien [9].

III

Tout ce qui t'arrive, tu peux le supporter, ou cela t'est impossible. Si la nature t'a donné une force suffisante, ne te fâche point; use de ta force pour supporter ce qui t'arrive. Et si tu n'as pas la force nécessaire, ne te fâche point non plus : en te détruisant, l'accident périra lui-même [10]. Souviens-toi, du reste, que ta nature est de supporter tout ce que peut rendre supportable et soutenable pour toi la considération de ton intérêt et de ton devoir [11].

IV

Si l'on se trompe, corrige avec bonté, et montre quelle est l'erreur; si tu ne le peux, accuse-toi toi-même, ou plutôt ne t'accuse pas [12].

V

Tout ce qui peut t'arriver t'était destiné de toute éternité [13]; et l'enchaînement des causes avait de tout temps déterminé et ton existence et ce qui vient de t'arriver [14].

VI

S'il n'y a que des atomes, ou s'il y a une nature, il faut poser d'abord que je suis une partie du tout que gouverne la nature [15], ensuite qu'il y a un rapport de parenté des parties qui sont de mon espèce avec moi. Si je me rappelle ces vérités, je ne recevrai jamais avec chagrin, en tant que partie, rien de ce que me distribue le tout, car une chose ne peut pas être nuisible à la partie quand elle est utile au tout [16]. Il n'y a rien dans l'univers qui ne serve à l'univers : c'est là ce qui est commun à toutes les natures; et ce qui distingue celle de l'univers, c'est de ne pouvoir être forcée par aucune cause extérieure à engendrer ce qui serait mauvais pour elle [17]. Ainsi donc, en me rappelant que je suis une partie d'un tel tout, je recevrai avec résignation tout ce qui m'arrivera; et, en tant que j'ai un rapport de parenté avec les parties de

même espèce que moi, je ne ferai rien qui ne serve au bien de la société [18] : bien mieux, je rapporterai tout à ces êtres de même espèce que moi ; je dirigerai toute mon activité vers le bien général, et la détournerai de tout ce qui y est contraire. Si j'agis de la sorte, ma vie coulera nécessairement heureuse, comme tu peux concevoir que coulerait celle d'un citoyen qui marquerait chaque pas de son existence par des actions utiles à ses concitoyens, et qui accepterait avec joie ce que l'État lui départirait [19].

VII

Toutes les parties de l'univers qui sont comprises dans le monde visible subiront inévitablement la corruption, se transformeront en d'autres êtres [20], pour me servir d'une expression significative. Si c'est là pour elles un mal, et un mal qui soit une nécessité de leur nature, l'univers est mal gouverné, puisque ses parties sont faites pour s'altérer et doivent, d'après leur constitution, se corrompre en mille manières. Est-ce que la nature elle-même a voulu tout exprès faire du mal à ses parties [21], les rendres sujettes au mal et nécessairement exposées à y tomber ; ou bien cela se passe-t-il sans qu'elle s'en aperçoive ? Des deux façons, même invraisemblance. Si quelqu'un, laissant de côté l'idée de nature, donnait pour explication que les choses sont ainsi faites, il serait ridicule à lui, même ainsi, de dire que les parties de l'univers sont destinées à changer, et en même temps de s'étonner, de se fâcher du changement, comme d'un accident contre nature [22] ; surtout quand la dissolution de

chaque être n'est que son retour aux principes dont il était composé [23]. En effet, ou bien il n'y a là qu'une dispersion d'atomes [24], ou c'est la conversion en terre de ce que le corps a de solide, de ce qu'il a de spiritueux en air, les deux principes rentrant dans le sein de la puissance universelle [25], soit que l'univers doive être consumé après une période déterminée [26], soit qu'il se renouvelle par de perpétuelles vicissitudes. Et ne t'imagine pas que ce soit le solide, le spiritueux, qui y étaient à l'instant de la naissance : tout ceci n'y est entré que d'hier ou d'avant-hier, par les aliments et la respiration. Ce qui change, c'est ce qu'il a reçu en lui, et non ce que la mère a mis au monde [27]. Supposé même que tu n'es si fort engagé dans la vie de tes organes que par le fait de ce que t'a transmis ta mère, il n'y aurait encore là, je crois, nul obstacle à ce que je viens de dire [28].

VIII

Quand tu te seras fait donner les titres de bon, de modeste, d'ami de la vérité, de prudent, de résigné, de magnanime, prends bien garde de ne pas mériter les titres contraires ; et si tu perds ces noms-là, reviens-y au plus vite. Souviens-toi que le mot prudent signifie que tu dois examiner attentivement et sans distraction chaque objet ; que celui de résigné t'oblige à accepter sans murmure tout ce que la commune nature te donne en partage ; que celui de magnanime suppose une grandeur, une élévation d'âme supérieure aux impressions douces ou rudes de la chair, à la vaine gloire, à la mort, à tous les autres accidents.

Si tu conserves ces titres, mais sans te mettre en peine que d'autres te les donnent [29], tu deviendras tout autre, tu entreras dans une vie nouvelle. Car, de rester ce que tu as été jusqu'à ce jour, de mener encore cette vie pleine d'agitation et de souillures, c'est n'avoir plus aucun sentiment, c'est être esclave de la vie, c'est ressembler à ces bestiaires à demi dévorés, qui, tout couverts de blessures et de sang, demandent avec prières qu'on les conserve pour le lendemain, où ils seront pourtant, à la même place, livrés aux mêmes ongles et aux mêmes dents. Établis-toi donc dans la possession de ce petit nombre de titres; et si tu peux t'y maintenir, restes-y, comme si tu avais été transporté dans une sorte d'île des bienheureux [30]. Si tu t'aperçois que la possession t'échappe, que tu n'es plus le maître, va-t'en courageusement dans quelque coin où tu redeviendras le maître; ou bien sors pour jamais du monde [31], non pas dans un accès de colère, mais simplement, en homme libre, modeste, qui aura du moins fait une chose en sa vie, de la quitter dans ces sentiments. Un secours puissant pour te rappeler à la pensée de ces titres, c'est de te souvenir qu'il y a des dieux, et qu'ils ne se soucient pas simplement d'être flattés [32] par des animaux raisonnables, mais de voir tous les êtres raisonnables se rendre semblables à eux; que c'est le figuier qui fait ce que doit faire le figuier, le chien ce qui est du chien, l'abeille ce qui est de l'abeille, et l'homme ce qui est de l'homme [33].

IX

Un mime, la guerre, l'effroi, l'engourdissement, l'esclavage, contribueront chaque jour à effacer de ton esprit ces maximes saintes. Combien d'idées ne te formes-tu pas et ne laisses-tu pas échapper, parce que tu n'étudies point la nature [34] ! Il faut voir et agir en toute chose de telle façon qu'on accomplisse ce que réclame la nécessité présente, et qu'on exerce néanmoins la faculté spéculative ; il faut que la connaissance de chaque chose aide à nous maintenir dans un état de satisfaction intérieure, mais non cachée. Quand goûteras-tu le plaisir de la simplicité, de la gravité? Quand connaîtras-tu ce que chaque chose est dans son essence, et quel lieu elle occupe dans le monde, et combien de temps elle doit subsister, et de quels éléments elle est composée, et de qui elle doit être la possession, enfin qui peut la donner ou l'enlever?

X

Une araignée est fière quand elle a pris une mouche; tel homme s'enorgueillit d'avoir pris un levraut ; tel autre, des sardines au filet; tel autre, des sangliers; tel autre, des ours; tel autre, des Sarmates [35]. Ceux-ci ne sont-ils pas aussi des brigands, si l'on examine bien les principes qui les guident?

XI

Rends-toi maître de ton esprit, afin de bien con-

naître comment toutes choses se transforment les unes dans les autres; applique-toi sans cesse à cet examen; exerces-y sans cesse ton esprit. Rien n'est plus capable de grandir notre âme et de la détacher du corps. Celui qui pense qu'il faudra dans quelques instants laisser tous ces biens en sortant de la vie, se livre tout entier à la justice, dans toutes les actions qu'il fait, et, dans les autres accidents, à la nature de l'univers. Ce que l'on dira, ce que l'on pensera, ce que l'on fera contre lui, il ne s'en met pas même en peine, satisfait de ces deux choses: de faire avec justice ce qu'il fait présentement [36], et d'aimer ce qui lui est présentement distribué [37]. Il est libre de toute autre affaire, de tout autre soin; il ne demande rien que de marcher dans le droit chemin [38], selon la loi, et de suivre Dieu, qui tient toujours le droit chemin [39].

XII

Qu'est-il besoin de te livrer aux conjectures, quand tu peux voir ce qu'il te faut faire? Si tu le vois, marches-y, paisiblement, sans te laisser détourner. Si tu ne le vois pas, arrête-toi, prends conseil des gens les plus sages. S'il se présente quelque autre difficulté à ce sujet, réfléchis aux circonstances présentes, et attache-toi à ce qui te paraît juste [40]. C'est là ce qu'il y a de mieux à faire; car c'est là qu'il serait le plus honteux d'échouer. Celui qui en toutes choses obéit à la raison, est tout prêt pour le repos comme pour les affaires, enjoué et pourtant grave [41].

XIII

Demande-toi à toi-même, dès l'instant où tu sors du sommeil, s'il est pour toi de quelque importance qu'un autre fasse des actions justes et honnêtes : tu verras que cela t'importe peu [42]. As-tu oublié que ceux qui montrent tant d'arrogance dans les louanges et les critiques qu'ils font des autres, se conduisent de telle manière au lit, de telle manière à table ? As-tu oublié quelle est leur conduite, ce qu'ils évitent et ce qu'ils ambitionnent, ce qu'ils ravissent secrètement ou avec violence ? Ce ne sont pas leurs mains ni leurs pieds, c'est la partie la plus précieuse d'eux-mêmes qui est coupable ; c'est celle d'où naissent, quand on le veut [43], la foi, la pudeur, la vérité, la loi, le bon génie.

XIV

L'homme qui connaît ses devoirs et qui a de la modestie, dit à la nature [44], d'où viennent et où rentrent toutes choses : Donne-moi ce que tu veux ; reprends-moi ce que tu veux ! Et il parle ainsi, non point par fierté, mais par un sentiment de résignation et d'amour pour la nature.

XV

Ce qui te reste à vivre est peu de chose. Vis comme si tu étais sur une montagne [45] ; car peu m'importe qu'on soit ici ou là, puisque partout dans le monde on

est comme dans une cité [46]. Que les hommes voient, qu'ils contemplent en toi un homme véritable, vivant conformément à la nature. S'ils ne peuvent supporter cet homme, qu'ils le tuent : cela vaudrait mieux encore que de vivre ainsi.

XVI

Il ne s'agit nullement désormais de discuter sur ce que doit être l'homme de bien, mais d'être homme de bien [47].

XVII

Représente-toi sans cesse l'éternité de la durée et l'infinité de la matière : chaque objet pris en particulier n'est, par rapport à la matière, qu'un grain de mil, et, pour la durée, qu'un tour de vrille.

XVIII

Quand tu arrêtes ta pensée sur chacun des objets qui se présentent, imagine-le se dissolvant déjà, soumis déjà au changement, à la pourriture, à la dispersion ; songe que chaque chose n'est née que pour mourir [48].

XIX

Que sont les hommes qui ne font que manger, dormir, s'accoupler, aller à la selle, faire les autres fonctions animales ? Ensuite que sont ces gens qui

s'enflent d'orgueil, qui s'emportent, qui traitent du haut en bas les autres ? A qui ne faisaient-ils pas la cour naguère, et pour quoi obtenir ? Dans peu ils seront tous réduits au même état.

XX

Ce que la nature de l'univers apporte à chaque homme lui est utile, et lui est utile alors qu'elle l'apporte [49].

XXI

La terre aime la pluie; l'air divin aime aussi la pluie [50]. Le monde aime à faire ce qui doit arriver. Je dis donc au monde : J'aime ce que tu aimes [51]. Mais ne dit-on pas aussi dans le langage commun : Cela aime à se faire [52] ?

XXII

Ou tu vis ici, et dès longtemps tu y es accoutumé; ou tu sors de chez toi, et tu l'as voulu; ou tu meurs, et tu as fait ta tâche : hors de là il n'y a rien; aie donc bon courage !

XXIII

Aie toujours devant les yeux cette vérité, que ce coin de terre et la campagne c'est la même chose; que partout tout se ressemble, au sommet d'une montagne, sur le rivage de la mer, dans quelque en-

droit que ce soit [53]. Oui, tu reconnaîtras la vérité de ce que dit Platon : « Entouré des murs d'une ville, « on peut être dans la montagne, et traire des bre- « bis [54]. »

XXIV

Quelle est la partie qui doit commander en moi? qu'en fais-je présentement? à quoi présentement me sert-elle? est-elle privée d'intelligence? s'est-elle détachée, arrachée de la société des hommes? est-elle si fort adhérente, si fort confondue avec cette misérable chair, qu'elle en subisse tous les mouvements [55]?

XXV

Celui qui s'enfuit de chez son maître est un déserteur. La loi est notre maître [56] : la transgresser, c'est être déserteur [57]. De même pour celui qui s'afflige, qui se met en colère, qui se livre à la crainte; car ce qui cause son trouble [58], c'est chose déjà faite, ou qui se fera en vertu de l'ordre établi par l'être qui gouverne toutes choses, lequel est la loi et distribue à chacun son lot. Craindre, s'affliger, se fâcher, c'est donc être déserteur.

XXVI

On s'en va quand on a versé dans la matrice le germe d'un embryon; mais une autre cause reprend l'œuvre et achève le corps de l'enfant : commence-

ment bien vil, admirable fin ! L'enfant ensuite a fait passer par son gosier des aliments ; une autre cause s'en empare, et voilà naître la sensation, le désir, en un mot la vie, la force, et le reste, tant de facultés et de si belles. Contemplons ces mystères, malgré le voile qui les dérobe à nos regards, et reconnaissons-y la main d'une puissance cachée, comme celle qui attire en bas les corps pesants, en haut les corps légers. Ce n'est point des yeux que nous avons à nous servir ; mais nous n'en verrons pas avec moins de clarté [59].

XXVII

Considère sans cesse que tout s'est passé jadis comme tu vois que tout aujourd'hui se passe, et que tout se passera toujours ainsi [60]. Place devant tes yeux toutes ces comédies, ces scènes du même genre [61] que tu as connues par ta propre expérience, ou par l'histoire ancienne : ainsi la cour d'Adrien, la cour d'Antonin, la cour de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Crésus. C'était toujours la même chose, seulement c'étaient d'autres acteurs.

XXVIII

Figure-toi qu'un homme qui s'afflige ou se fâche de quoi que ce soit est semblable à un porc qui, pendant qu'on l'immole en sacrifice, regimbe et grogne. Il en est de même de celui qui, seul étendu dans son lit, déplore en secret le destin qui nous enchaîne. Songe qu'il n'a été donné qu'à l'animal raisonnable d'obéir

librement à ce qui arrive : ne faire simplement qu'obéir est une nécessité que tous subissent [62].

XXIX

A chacune de tes actions fais un examen, et demande-toi à toi-même si la mort est une chose terrible parce qu'elle te privera de tel objet [63].

XXX

Dès que tu t'offenses de la faute de quelqu'un, reviens aussitôt sur toi et réfléchis aux fautes semblables que tu commets [64] : ainsi, quand tu regardes comme un bien l'argent, le plaisir, la vaine gloire et les choses de ce genre. En t'appliquant à cette idée tu auras bientôt oublié ta colère. Tu concevras qu'il subit une violence [65] : que pourrait-il faire? Ou, si tu le peux, délivre-le de la puissance qui agit sur lui.

XXXI

Quand tu vois Satyron, imagine-toi que c'est quelque socratique, Eutychès ou Hymen [66] ; quand tu vois Euphrate [67], songe à Eutychion [68], à Silvanus [69] ; quand c'est Alciphron [70], à Tropéophore [71] ; quand tu vois Xénophon, représente-toi Criton [72] ou Sévérus [73]. Si tu jettes les yeux sur toi, songe à quelqu'un des Césars. Chaque chose a son analogue. Puis, fais cette réflexion : Où sont ces gens-là? Nulle part ; ou en tel lieu qu'il te plaira [74]. De la sorte, tu ne verras jamais dans les choses humaines que fumée et que

néant[75], surtout si tu te souviens que ce qui a une fois changé de forme ne la reprendra jamais dans l'infini de la durée. Et toi, jusqu'à quand dois-tu vivre? Pourquoi ne te suffit-il pas de traverser ce court espace comme il convient de le faire? Quelle est la matière, le sujet de tes aversions? Car tout cela, qu'est-ce autre chose que des occasions d'exercer la raison, si l'on connaît bien, et comme le doit celui qui a étudié la nature, tout ce qu'il y a dans la vie? Demeure donc ferme, jusqu'à ce que tu te sois rendu ces vérités familières[76], comme un bon estomac se rend propre tous les aliments, comme un grand feu tourne en flamme et en lumière tout ce qu'on y jette[77].

XXXII

Il ne faut pas que personne puisse dire avec vérité que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien: fais mentir quiconque aura de toi pareille opinion. Tout cela dépend de toi : car qui pourrait t'empêcher d'être homme de bien et simple de mœurs[78]? Seulement prends une bonne résolution de cesser de vivre si tu n'avais plus ces vertus[79] ; car la raison, dans ce cas, ne te commande plus de vivre.

XXXIII

Qu'est-ce qu'il est possible de faire ou de dire de mieux en cette occasion[80]? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. N'allègue pas qu'il y a des obstacles. Tu ne cesseras de gémir[81] que

le jour où tu te seras mis en état de faire, avec autant d'empressement que les voluptueux en mettent à leurs plaisirs, ce que réclame, dans chaque occasion qui s'offre, la constitution même de l'homme; car il doit y avoir une jouissance à pouvoir faire ce qui est conforme à notre nature [82]. Or, c'est en toute situation chose en ton pouvoir [83]. Il n'est pas donné au cylindre de se mettre en mouvement sans certaines conditions [84], pas plus qu'à l'eau, au feu, aux autres êtres qui sont régis par la nature ou par une âme dénuée de raison [85] : il y a bien des choses qui les entravent, qui leur font obstacle. Quant à l'âme et à la raison, elles peuvent s'avancer, en suivant leur nature, leur volonté, à travers tous les obstacles. Cette facilité avec laquelle la raison passe à travers toutes choses, c'est la même, mets-toi-le bien devant les yeux, que celle qu'a le feu à monter, la pierre à descendre, le cylindre à rouler sur un plan oblique : n'en demande pas davantage. Les autres obstacles n'en sont que pour le corps, pour ce cadavre [86] : si l'opinion ne vient pas nous tromper, si la raison conserve son empire, nous n'en sommes pas blessés; ils ne nous font aucun mal [87] : autrement, l'être qu'ils affecteraient serait aussitôt dégradé. Dans toutes les œuvres de l'art, il n'y a pas d'accident qui ne rende pire qu'il n'était l'objet qui en a été atteint : ici, au contraire, l'homme, si j'ose le dire, devient meilleur, plus digne de louanges, quand il fait un bon usage des difficultés qu'il rencontre [88]. Souviens-toi, en un mot, qu'il n'y a jamais de mal pour un citoyen véritable, là où la cité ne souffre point [89], comme il n'y a jamais de mal pour la cité, là où la loi n'est point

violée : or, dans tout ce qu'on appelle infortune, il n'y a rien qui viole la loi ; ce qui ne viole point la loi ne nuit donc ni à la cité ni au citoyen.

XXXIV

A l'homme d'esprit qui s'est pénétré des vrais principes un mot très-court suffit, même trivial, pour lui faire bannir la tristesse et la crainte. Celui-ci, par exemple :

> Le vent disperse les feuilles sur la terre....
> Ainsi la race des mortels[90]....

Oui, tes enfants ne sont que des feuilles légères ; feuilles aussi, ceux qui poussent de grands cris à notre louange pour faire croire à leur parole, ou, au contraire, qui nous maudissent, qui nous blâment en leur particulier, qui nous chargent de leurs railleries ; feuilles enfin ceux qui après notre mort se souviendront de nous. La saison du printemps les voit naître, et puis un coup de vent les a abattues. A leur place, la forêt en repousse d'autres. La durée de toutes choses est également courte ; mais toi tu crains, tu désires tout, commé si tout devait être éternel[91]. Bientôt toi aussi tu fermeras les yeux ; bientôt quelque autre pleurera celui qui t'aura mené au tombeau.

XXXV

Le propre d'un œil sain, c'est de regarder tout ce qui est visible, et de ne pas dire : Je veux voir du

vert ; car c'est là le langage d'un œil malade. De même une ouïe saine, un bon odorat, doivent être prêts à recevoir tous les sons et toutes les odeurs. De même il faut qu'un estomac bien portant soit pour tous les aliments ce qu'est une meule de moulin, faite pour broyer les grains de toutes sortes. C'est donc le devoir d'une saine raison d'être préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : Que mes enfants vivent ! ou : Que mes actions soient toujours louées par tout le monde ! celle-là est un œil qui cherche le vert, des dents qui veulent du tendre.

XXXVI

Il n'est personne assez fortuné pour n'avoir pas, quand il meurt, quelqu'un près de lui qui se réjouisse du mal qui lui arrive. C'était un homme vertueux et sage, soit ; n'y aura-t-il pas à sa dernière heure quelqu'un qui se dira en lui-même : « Enfin nous allons respirer, délivrés de ce pédant [92] ; sans doute il ne faisait de mal à aucun de nous, mais je me suis aperçu qu'en secret il nous condamnait. » Voilà pour l'homme de bien. Quant à nous [93], combien de causes pour lesquelles plus d'un désire être délivré de nous ! C'est là la pensée qui doit te faire quitter plus volontiers la vie. Oui, songe en toi-même : Je sors d'une vie où ceux qui la partageaient avec moi, pour qui j'avais tant travaillé, tant fait de vœux, pris tant de soucis, sont ceux-là mêmes qui désirent que je m'en aille, qui espèrent qu'il leur en adviendra quel-

que soulagement. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous engager à rester ici plus longtemps? Cependant ne te sépare pas d'eux moins bien disposé pour cela; continue à leur montrer, comme toujours, amitié, bienveillance, indulgence. N'aie pas l'air non plus de céder à la contrainte [94]. Il faut que ta séparation d'avec eux se fasse avec autant d'aisance que chez ceux qui savent bien mourir l'âme se dégage du corps. Car enfin, c'est la nature qui a formé le lien et qui l'a rompu. Elle vient de le rompre? Eh bien, prenons congé, comme quand on quitte des amis, mais sans déchirement de cœur, sans avoir besoin qu'on t'entraîne : c'est là aussi une des choses conformes à la nature.

XXXVII

Prends l'habitude, à chaque action d'autrui, de te faire autant que possible cette question : Quel est le but que cet homme se propose [95]? Mais commence d'abord par toi; examine-toi avant tout toi-même [96].

XXXVIII

Souviens-toi que ce qui te remue comme les ficelles font une marionnette, c'est ce qui est caché en toi : oui, c'est là le principe de nos desseins, c'est là la vie, c'est là, s'il faut le dire, l'homme même [97]. Ne mêle jamais à cette pensée l'idée du vase qui te renferme [98] et de ces organes qui ont été faits pour toi:

car ils sont comme une doloire, avec cette seule différence qu'ils sont nés en même temps que toi [99] : ces parties de ton être n'auraient pas plus d'utilité sans la cause qui les meut et qui les modère, que n'en aurait, dans le même cas, la navette pour la tisseuse, le roseau pour l'écrivain, le fouet pour le cocher.

LIVRE XI

—

I

Voici les propriétés de l'âme raisonnable. Elle se voit elle-même, elle se façonne, elle se fait comme elle veut être [1]; elle recueille elle-même les fruits qu'elle porte [2], tandis que les fruits des plantes, les productions des animaux, sont recueillis par d'autres; enfin, à quelque moment que sa vie se termine, elle atteint le but où elle tendait. Il n'en est pas ici comme de la danse ou de la représentation d'une comédie et des autres exercices de ce genre, où l'action, par le moindre retranchement, devient défectueuse [3]. A quelque âge, en quelque lieu que la vie cesse, l'âme a rempli l'objet qu'elle se propose [4]; il n'y manque plus rien; elle peut dire : J'ai ce qui m'appartient [5]. De plus, elle embrasse dans ses spéculations le monde tout entier et le vide qui environne le monde [6]:

elle examine la figure du monde ; elle s'étend jusque dans l'infini de la durée [7] ; elle comprend, elle conçoit la régénération de toutes choses au bout de périodes déterminées [8] ; elle observe que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau [9] ; que nos devanciers n'ont rien vu de plus que nous, mais que l'homme de quelque sens, après une vie de quarante ans, a vu, en quelque façon, tout ce qui a été et tout ce qui doit être [10], puisque ce sont toujours des êtres de la même espèce. Le propre d'une âme raisonnable, c'est encore l'amour du prochain, la vérité, la modestie, un extrême respect d'elle-même [11] comme aussi de la loi. C'est ainsi que la droite raison ne diffère en rien de la règle de justice.

II

Tu mépriseras les délices du chant, de la danse, du pancrace, si tu divises ces accents si harmonieux en chacun des sons qui les composent, et si, à chacun d'eux, tu te fais cette question à toi-même : Est-ce donc là ce qui me ravit ? car il faudra bien que tu en conviennes. De même pour la danse : divise-la en chaque mouvement, chaque attitude ; de même enfin pour le pancrace. En un mot, souviens-toi partout, excepté pour la vertu ou ce qui vient de la vertu, de réduire l'objet à ses parties [12] ; et, par cette division, arrive à le mépriser. Enfin applique la même règle à toute ta vie.

III

Quelle âme que celle qui est prête dès l'instant où il faut sortir du corps [13], soit pour s'éteindre [14] ou se dissiper, soit pour subsister encore! Je dis prête par l'effet de son propre jugement, non par opiniâtreté pure, comme les chrétiens [15], mais après mûre délibération, avec gravité [16], de manière à pouvoir faire passer ces sentiments dans l'âme d'un autre, et sans faste tragique.

IV

J'ai fait quelque chose d'utile à la société? J'ai donc fait ce qui m'est utile [17]. Aie toujours cette vérité présente à ton esprit; ne cesse jamais de la mettre en pratique.

V

Quel est ton métier? D'être homme de bien [18]. Et par quel autre moyen le devient-on, si ce n'est par les principes qui concernent et la nature de l'univers et la condition particulière de l'homme?..

VI

La tragédie a été d'abord instituée pour nous avertir des accidents de la vie; que tel est l'ordre de la nature des choses, et que ce qui nous amuse sur la scène ne doit pas faire notre tourment sur une scène plus

grande. Vous voyez en effet qu'il est impossible que les choses ne se passent ainsi, et que cette loi assujettit ceux-là même qui crient : ô Cithéron[19] !

Quelquefois il y a d'utiles maximes chez les poëtes dramatiques; j'en choisis quelques unes :

Si les dieux me négligent, moi et mes deux enfants,
Il y a à cela même une raison[20];

et encore :

Il ne faut pas que nous nous irritions contre les choses[21];

et :

Moissonnons la vie comme des épis féconds[22];

et les autres passages de ce genre.

Après la tragédie on inventa la comédie ancienne[23], qui, usant d'une franchise magistrale, n'était pas inutile, par la licence même de son langage, à détourner les hommes du faste et de l'insolence : c'est dans ce but que Diogène lui emprunta souvent quelques traits.

Considère ensuite la comédie moyenne[24], et le dessein qui a produt la nouvelle[25], laquelle peu à peu se transforma en une imitation ingénieuse; car il y a, on le sait, bien de bonnes choses chez ces poëtes. Considère aussi quel est au fond le but que se proposent cette poésie, ces fictions dramatiques.

VII

Ah! que tu vois bien qu'il n'y a pas d'autre genre

de vie plus propre à l'étude de la sagesse que celui que tu mets présentement en pratique !

VIII

Une branche détachée du rameau auquel elle tenait est nécessairement détachée de l'arbre tout entier : ainsi l'homme séparé d'un homme est retranché du corps de la société. C'est un étranger qui coupe la branche ; mais c'est l'homme lui-même qui se sépare de son prochain [26], par la haine, par l'aversion, ignorant qu'il vient en même temps de se retrancher de la cité tout entière. Cependant Jupiter, le dieu qui a réuni les hommes en société, nous accorde un privilége : il nous est permis de nous rejoindre à ceux qui sont nos proches, et de redevenir une partie nécessaire à l'intégrité de l'ensemble [27] ; mais pourtant si la séparation est trop fréquente, l'union nouvelle, la réconciliation est difficile. Oui, il y a toujours une différence entre la branche qui de tout temps a végété, respiré sans cesse avec l'arbre, et celle qui, après le retranchement, y a été de nouveau entée ; les jardiniers ont beau dire. Il faut être branche du même arbre, tout en ayant chacun sa pensée.

IX

Ceux qui te font obstacle quand tu suis le chemin de la droite raison, ne peuvent pas te détourner d'une bonne action ; ne laisse donc pas d'avoir pour eux de la bienveillance. Reste ferme également dans ces deux principes : l'un, de persévérer dans tes ju-

gements et tes actions[28], l'autre, de te montrer doux envers ceux qui s'efforcent de te faire obstacle ou de te causer quelque chagrin [29]; car il y a autant de faiblesse à s'irriter contre eux qu'à abandonner notre manière d'agir et à succomber sous le coup qu'ils nous portent [30]. Dans les deux cas, c'est déserter son poste [31], soit qu'on se laisse troubler par la crainte, soit qu'on se prenne d'aversion pour celui que la nature a fait notre parent et notre ami.

X

La nature n'est jamais inférieure à l'art, car les arts imitent la nature. Par conséquent, la nature la plus parfaite de toutes, et qui embrasse en elle toutes les autres, ne le cède point en industrie aux arts. Or, tous les arts font ce qui est moins bien en vue de ce qui est plus parfait [32] : la commune nature en use donc ainsi. C'est là ce qui produit la justice; et la justice est la source des autres vertus, car nous ne saurions observer la justice si nous nous prenions de passion pour les choses indifférentes, ou si nous nous laissions aller à l'erreur, aux préjugés, à l'inconstance [33].

XI

Ce ne sont pas les objets qui viennent à toi, quand tu es troublé par le désir ou la crainte [34]; c'est toi en quelque sorte qui t'avances vers eux : mets donc en paix ton esprit à leur sujet, et les objets resteront en repos eux-mêmes, et l'on ne te verra plus ni les désirer ni les craindre.

XII

La sphère de l'âme [35] a les mêmes dimensions en tout sens, quand elle ne s'étend vers rien d'extérieur, qu'elle ne se replie point en elle, qu'elle ne se dissipe ni se s'affaisse point : elle resplendit alors d'une lumière qui lui fait voir la véritable nature de toutes choses et d'elle-même [36].

XIII

Quelqu'un me méprise? c'est son affaire [37]. Pour moi, je prendrai garde de ne rien faire ou dire qui soit digne de mépris [38]. Quelqu'un me hait? c'est son affaire encore [39]. Pour moi, je suis doux et bienveillant pour tout le monde; tout prêt à montrer à chacun qu'il se trompe, non en le mortifiant [40], non en affectant de faire un effort, mais franchement et avec bonté, comme en usait le grand Phocion, si toutefois chez lui ce n'était pas une feinte [41]; car il faut que cette conduite parte du cœur, et que les dieux voient en nous un homme résigné et qui ne se plaint pas. En effet, quel mal y a-t-il pour toi de faire présentement toi-même ce qui est propre à ta nature, et de recevoir présentement ce qui est conforme à la nature de l'univers [42]; toi qui as été mis à ton poste d'homme pour aider, par tous les moyens, au salut de la communauté?

XIV

Des hommes qui se méprisent les uns les autres se font des compliments réciproques ; et des hommes qui cherchent réciproquement à se supplanter se font des soumissions les uns aux autres [43].

XV

Il y a de la corruption et de l'hypocrisie dans ce discours : J'ai résolu d'en agir franchement avec vous. Que fais-tu, ô homme ? Ce préambule est inutile ; la chose se fera bien voir à l'instant. Ton front doit porter écrites, dès le premier instant, ces paroles : Voilà ce que j'ai résolu. On doit les lire dans tes yeux à l'instant, comme celui qui est aimé découvre dans un regard toutes les pensées de sa maîtresse. L'homme franc et vertueux doit être, en un mot, comme un homme qui a mauvaise odeur. A peine assis à ses côtés, qu'on le veuille ou non, on s'en aperçoit aussitôt. L'affectation de la franchise est un poignard caché. Rien n'est plus honteux qu'une amitié de loup [44] ; c'est là ce qu'il faut surtout éviter. L'homme vertueux, le simple, le bienveillant, portent leurs intentions dans leurs yeux ; et on les y voit toujours.

XVI

L'âme possède en elle le pouvoir de mener une vie heureuse, pourvu qu'elle regarde avec indifférence

ce qui est réellement indifférent. Elle y parviendra si elle considère chaque objet et séparément, et par rapport au grand tout [45]; si elle se souvient qu'il n'y a rien là qui soit capable de nous forcer à prendre de soi telle ou telle opinion [46]; que les objets ne s'approchent point de nous, qu'ils restent dans leur repos, et que c'est nous qui formons nous-mêmes nos jugements sur eux, et qui les gravons en nous-mêmes, avec une pleine liberté, ou de ne les y point graver, ou, s'ils se sont glissés à notre insu, de les effacer aussitôt [47]. Au reste, nous n'aurons pas longtemps à prendre cette précaution, puisque dans peu nous serons au terme de notre vie [48]. D'ailleurs, qu'y a-t-il là de si difficile? Si les choses conviennent à ta nature, jouis-en gaiement et fais-en ton bonheur [49]; si elles sont contraires à ta nature, cherche ce qui est conforme à ta nature, et marche à ce but, n'eût-il même rien de glorieux [50]. Il est bien permis à chacun de chercher le bien qui lui est propre [51].

XVII

Songe à l'origine de chaque objet [52], à la substance qui le constitue, aux changements qu'il doit subir [53], au résultat de ces changements : toutes choses où il n'y aura pour lui aucun mal [54].

XVIII

PREMIÈREMENT. — Quels sont les rapports qui me lient avec eux [55], et que nous sommes nés les uns pour les autres [56]; que, sous un autre point de vue,

je suis né pour être à leur tête, comme le bélier conduit son troupeau, et le taureau le sien. Remonte plus haut encore, et dis-toi : Si ce ne sont pas les atomes, il y a une nature qui gouverne l'univers[57] ; et, s'il en est ainsi, les êtres inférieurs existent en vue des supérieurs, et ceux-ci en vue les uns des autres[58].

DEUXIÈMEMENT. — Quelle est leur conduite à table, au lit, ailleurs ; surtout à quelle nécessité leurs opinions les asservissent ; et, dans cette bassesse, combien de faste[59] !

TROISIÈMEMENT. — S'ils s'y conduisent comme ils le doivent, il ne faut point s'en affliger. S'ils font le mal, évidemment c'est malgré eux et par ignorance[60] ; car c'est malgré elle qu'une âme se prive soit de la vérité[61], soit de la vertu, laquelle traite chacun selon son mérite. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment qu'on les appelle injustes, ingrats, avares, en un mot gens malfaisants pour leur prochain.

QUATRIÈMEMENT. — Que tu pèches toi-même bien souvent, et que tu ressembles aux autres[62] ; que si tu t'abstiens de certaines fautes, tu n'en as pas moins le penchant qui les fait commettre, bien que la lâcheté, la vanité, ou tout autre vice de ce genre t'en fasse t'abstenir.

CINQUIÈMEMENT. — Que tu ne sais pas même de façon bien certaine s'ils font mal ; car souvent on agit en vertu d'un intérêt caché[63], et toujours il y a mille circonstances dont il faut s'informer, pour pronon-

cer avec connaissance de cause sur les actions d'autrui.

SIXIÈMEMENT. — Te souvenir, quand tu sens quelque colère ou quelque indignation, que la vie humaine n'est qu'un instant imperceptible, et que bientôt nous serons tous au tombeau [64].

SEPTIÈMEMENT. — Que ce ne sont pas leurs actions qui causent notre tourment [65], car elles ne subsistent que dans l'esprit qui les a produites, mais que ce sont nos opinions. Efface donc l'opinion; cesse de juger de leur action comme si c'était un mal pour toi; et voilà ta colère passée. Comment donc l'effacer? En réfléchissant qu'il n'y a rien là de honteux [66]; car s'il y avait autre chose que le vice qui fût honteux, tu commettrais nécessairement bien des crimes: tu serais un brigand, que dis-je? pis encore.

HUITIÈMEMENT. — Que la colère et le chagrin que nous font éprouver leurs actions, sont plus pénibles pour nous que ces actions mêmes qui nous fâchent et nous chagrinent.

NEUVIÈMEMENT. — Que la bienveillance est invincible, pourvu qu'elle soit sincère, sans dissimulation et sans fard [67]. Car, que pourrait te faire le plus méchant des hommes, si tu persévérais à le traiter avec douceur [68]? si, dans l'occasion, tu l'exhortais paisiblement, et lui donnais sans colère, alors qu'il s'efforce de te faire du mal, des leçons comme celle-ci:

« Non, mon enfant! nous sommes nés pour autre « chose[69]. Ce n'est pas moi qui éprouverai le mal, « c'est toi qui t'en fais à toi-même[70], mon enfant! » Montre-lui adroitement[71], par une considération générale, que telle est la règle, que ni les abeilles n'agissent comme lui, ni aucun des animaux qui vivent naturellement en troupes. N'y mets ni moquerie, ni insulte[72], mais l'air d'une affection véritable, d'un cœur que n'aigrit point la colère : non comme un pédant, non pour te faire admirer de ceux qui sont là ; mais n'aie en vue que lui seul, y eût-il même là d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf points, comme si c'étaient autant d'inspirations des Muses ; et commence enfin, pendant que tu vis, à être un homme[73]. Mais il faut éviter de les flatter autant que de leur montrer de la colère[74] : d'un côté comme de l'autre, c'est manquer à la société, et s'exposer à faire le mal. Dans les accès de colère, aie sous la main cette vérité, qu'il n'est point digne d'un homme de s'emporter ; que la douceur et la bonté, en même temps qu'elles sont plus conformes à sa nature, ont aussi quelque chose de plus mâle ; que c'est là qu'on montre véritablement de la force et du nerf, et non point dans l'indignation et le ressentiment ; car plus cette conduite se rapproche de l'insensibilité, plus elle ressemble à la force. De même que la tristesse, la colère aussi dénote de la faiblesse : dans les deux cas, c'est être blessé et s'être rendu à l'ennemi.

Reçois encore, si tu veux, une dixième maxime : ce sera le présent du dieu qui conduit les Muses[75]. Prétendre que les méchants ne fassent pas le mal,

c'est pure démence, car c'est désirer l'impossible[76]; mais leur permettre de mal agir envers les autres, et prétendre qu'ils ne te fassent point de mal à toi, c'est iniquité et tyrannie[77].

XIX

Il y a quatre erreurs de l'esprit sur lesquelles il faut particulièrement exercer une perpétuelle vigilance, qu'il faut effacer aussitôt que tu les as surprises[78], en t'adressant à chaque fois ce discours : Cette opinion n'est point nécessaire ; celle-ci brise les liens de la société ; cette autre te va faire parler contre ta pensée : or, il n'y a rien de plus absurde que de parler contre sa pensée. Le quatrième reproche que tu dois te faire, c'est que telle pensée vient de l'assujettissement de la partie la plus divine de toi-même, et de son esclavage sous la partie la moins noble, le corps, et sous ses grossières voluptés[79].

XX

Ton souffle, et tout ce qu'il y a d'igné dans la composition de ton corps, malgré le mouvement d'ascension qui leur est naturel, obéissent néanmoins à la disposition du tout, et restent engagés dans la masse. Tout ce qu'il y a en toi de terrestre et d'humide, bien que ces parties se portent en bas, se tient en haut et occupe dans ton corps une place qui ne lui est pas naturelle. Ainsi donc les éléments eux-mêmes obéissent à la loi générale, et persistent à la place

que la force leur a fixée, jusqu'à ce que cette force leur ait donné le signal de la dissolution. N'est-ce donc pas chose honteuse que la partie intelligente de ton être soit la seule désobéissante, et qui ne se résigne pas à son poste [80] ? Pourtant on ne lui impose rien violemment; on ne lui commande que ce qui convient à sa nature. Et néanmoins elle s'impatiente, elle se révolte; car tout ce qui l'entraîne à l'injustice, à l'intempérance, à la colère, à la douleur, à la crainte, n'est pas autre chose qu'une rébellion contre la nature. Pour une âme, se fâcher de quelqu'un des accidents de la vie, c'est déserter son poste [81]. L'âme n'est pas moins faite pour la piété et le respect des dieux que pour la justice; car ces deux vertus sont au nombre de celles qui contribuent au salut de la société [82]; elles ont même précédé la pratique de la justice.

XXI

Celui dont la vie n'a pas un but unique, toujours le même, celui-là ne peut pas être pendant toute sa vie toujours égal, toujours le même [83]. Ce que je dis là ne suffit pas, si tu n'ajoutes pas aussi quel doit être ce but. Car, de même que tous les hommes n'ont pas la même opinion sur ces choses quelconques, que la plupart appellent des biens, mais seulement sur de certains biens, je veux dire sur ceux de la société, de même nous devons nous proposer pour but l'utilité de la société et celle de notre ville [84]; en effet, celui qui dirige tous ses efforts vers ce but, fera toujours des ac-

tions uniformes, et, sous ce point de vue, sera toujours égal, toujours le même[85].

XXII

Rappelle-toi le rat des champs et le rat de ville, la frayeur du premier et ses agitations[86].

XXIII

Socrate appelait les maximes du vulgaire des lamies, des épouvantails de petits enfants[87].

XXIV

Les Lacédémoniens, dans leurs spectacles, plaçaient à l'ombre les siéges des étrangers ; pour eux, ils s'asseyaient où ils trouvaient.

XXV

Perdiccas reprochant à Socrate de ne pas venir dîner chez lui : « C'est, dit celui-ci, pour ne pas périr d'une mort désespérée. » Il voulait dire, pour ne pas recevoir du bien que je ne pourrais rendre[88].

XXVI

Il y avait, dans les lois d'Éphèse[89], un commandement de se rappeler sans cesse au souvenir quelqu'un des anciens qui s'étaient appliqués à la vertu.

XXVII

Les Pythagoriciens nous engagent à porter le matin les yeux au ciel [90], afin de nous rappeler à la pensée ces êtres qui accomplissent leur ouvrage, toujours d'après les mêmes lois, toujours de la même manière ; leur ordonnance, leur pureté, leur simplicité nue, car un astre n'a point de voile [91].

XXVIII

Tu sais comment se comporta Socrate lorsque Xanthippe étant sortie et ayant emporté son manteau, il se revêtit d'une peau de bête, et ce qu'il dit à ses amis qui rougissaient, et qui allaient se retirer en le voyant affublé de la sorte [92].

XXIX

Tu ne pourrais donner des leçons d'écriture et de lecture si auparavant tu n'avais appris : de même à plus forte raison pour l'art de vivre [93].

XXX

Tu n'es qu'un esclave, tu n'as pas la parole [94].

XXXI

Je ris dans mon cœur [95].

XXXII

Ils adresseront à la vertu des reproches en termes amers[96].

XXXIII

Chercher des figues en hiver, c'est folie ; et tel est celui qui désire des enfants quand il ne lui est plus donné d'en avoir[97].

XXXIV

Epictète disait qu'il fallait, en baisant son fils, se dire à soi-même : Tu mourras peut-être demain[98]. — Mais c'est un mot de mauvais augure. — Mais rien n'est de mauvais augure, dit-il, qui exprime quelque œuvre de la nature ; sinon, parler moisson serait de mauvais augure.

XXXV

Du raisin vert, du raisin mûr, du raisin sec, tout cela n'est que changement, non pas au non être, mais à ce qui présentement n'est pas[99].

XXXVI

Il n'y a point de brigands qui nous ravissent notre libre volonté ; c'est un mot d'Épictète[100].

XXXVII

Il disait encore qu'il faut faire une règle à son assentiment, et avoir soin, en matière de désirs, d'y mettre les conditions ; de les conformer au bien public ; de les mesurer sur la valeur des choses ; qu'il faut dompter toute concupiscence, et éviter de se servir de ce qui ne dépend pas de nous [101].

XXXVIII

Il s'agit, disait-il encore, non de décider sur un point sans importance, mais de savoir si nous avons ou non perdu notre raison [102].

XXXIX

Socrate disait : Que voulez-vous ? Voulez-vous avoir des âmes raisonnables, ou des âmes privées de raison ? — Des âmes raisonnables. — Quelle espèce d'âmes raisonnables ? de saines ou de perverties ? — De saines. — Que ne les cherchez-vous donc ? — Parce que nous les avons. — Pourquoi donc alors ces combats et ces discussions entre vous [103] ?

LIVRE XII

I

Tu peux, dès maintenant, posséder tous ces biens que tu cherches à atteindre par la voie détournée[1]; sinon, tu t'en veux à toi-même. Tu n'as qu'à laisser là tout le passé, à remettre l'avenir aux soins de la Providence[2], et à diriger le présent tout seul vers la sainteté et la justice[3] : vers la sainteté, afin que tu aimes ce qui te vient de la destinée[4], car la nature a fait ton sort pour toi et toi pour ton sort; vers la justice, afin que tu dises la vérité librement et sans détour, et que tu fasses ce que commande la loi, ce que mérite chaque être. Ne te laisse empêcher ni par la malice des autres, ni par leur opinion, ni par leurs cris, ni par les sensations de cette chair qui t'enveloppe[5] : c'est à ce qui souffre d'y voir[6]. A quelque instant que tu doives arriver au bout de ta course, si tu dédaignes tout le reste pour t'occuper uniquement de la partie

principale de ton âme et de ce qu'il y a de divin en toi [7]; si ce que tu crains, ce n'est pas de cesser de vivre, mais de ne jamais commencer à vivre conformément à ta nature, alors tu seras un homme digne du monde qui t'a donné l'être [8]; tu cesseras d'être un étranger dans ta patrie [9], et de t'étonner, comme de choses inopinées, de ce qui arrive chaque jour; enfin tu ne dépendras plus de ceci et de cela.

II

Dieu voit les âmes dépouillées de ces vases matériels, de ces écorces, de ces ordures qui les couvrent; car son intelligence ne touche qu'à ce qu'il y a là d'émané, de dérivé d'elle-même. Si tu t'accoutumes à faire de même, tu te débarasseras d'une foule de soucis [10]; en effet, celui qui ne voit pas la masse de chair dont il est environné ne perdra pas son temps à contempler un habit, une maison, la gloire même, toute cette sorte d'entour et d'appareil théâtral [11].

III

Il y a trois choses qui te constituent : un corps, un souffle, une intelligence [12]. De ces choses, deux ne sont à toi que pour en prendre soin; la troisième seule est proprement tienne [13]. Si tu éloignes de toi-même, c'est-à-dire de ta pensée, tout ce que font ou disent les autres; tout ce que toi-même tu as fait ou dit; toutes les idées de l'avenir qui te troublent; tout ce qui vient du corps qui t'environne ou du souffle né avec lui [14], et non de ton libre arbitre; tout ce que

fait rouler autour de toi le tourbillon extérieur; en sorte que ta force intelligente s'arrache à la fatalité et vive chez elle-même [15], pure, libre, pratiquant la justice, résignée à ce qui arrive, et ne disant que la vérité; si, dis-je, tu sépares de ton esprit les impressions qui lui sont communes avec le corps, l'idée du passé comme celle de l'avenir [16]; si tu te rends toi-même semblable à ce qu'est chez Empédocle

> Le globe d'une parfaite rondeur content de rester joyeusement en lui-même [17];

si tu t'appliques à vivre uniquement ce que tu vis [18], c'est-à-dire le présent, alors tu seras en état de passer ce qui te reste d'existence jusqu'à la mort, exempt de trouble, noblement, et dans une parfaite union avec ton génie.

IV

J'ai souvent admiré comment il se fait que l'homme s'aimant lui-même par-dessus toutes choses, fasse cependant moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut, que de celle d'autrui. Si l'on recevait d'un dieu ou d'un maître sage l'ordre de ne rien penser, de ne rien méditer, qu'à l'instant même de la conception on n'en rendît compte en public, on ne supporterait pas un jour entier cette contrainte. Il est donc vrai que nous redoutons plus l'opinion d'autrui sur nous que la nôtre [19].

V

Comment se fait-il que les dieux, qui ont ordonné

si bien toutes choses, et avec tant d'amour pour les hommes, aient négligé un seul point, à savoir, que des hommes d'une vertu éprouvée, qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leurs actions pieuses et leurs sacrifices, ne revivent pas après la mort, mais soient éteints pour jamais? Puisque la chose est ainsi, sache bien que si elle avait dû être autrement ils n'y eussent pas manqué; car si cela eût été juste, cela était possible; si cela eût été conforme à la nature, la nature l'eût comporté. Par conséquent, de cela qu'il n'en est pas ainsi, confirme-toi, par cette considération même, qu'il ne fallait pas qu'il en fût ainsi [20]. Tu vois bien toi-même que faire une telle recherche, c'est disputer avec Dieu sur son droit. Or, nous ne disputerions pas ainsi contre les dieux s'ils n'étaient pas souverainement bons et souverainement justes : s'ils le sont, au contraire, ils n'ont rien laissé passer dans l'ordonnance du monde qui soit contraire à la justice et à la raison.

VI

Accoutume-toi même aux choses que tu désespères d'accomplir; car la main gauche elle-même, faible d'ordinaire, faute d'habitude, tient cependant le frein avec plus de fermeté que la droite : c'est qu'elle y est accoutumée [21].

VII

Dans quel état de corps et d'âme il faut être saisi

par la mort [22], la brièveté de la vie [23], l'immensité de la durée qui s'étend derrière et devant nous [24], la fragilité de toute matière : que ce soient là tes pensées.

VIII

Il faut contempler les formes dépouillées de leurs écorces [25] ; savoir les motifs des actions ; ce que c'est que la douleur, la volupté, la mort, la gloire ; comment c'est soi-même qu'on s'ôte son repos ; que ce n'est jamais dans un autre qu'on trouve son obstacle [26] ; que tout est opinion.

IX

Il faut, dans la pratique des principes, se montrer semblable au combattant du pancrace [27], et non au gladiateur ; car celui-ci laisse tomber l'épée dont il se sert, et il est tué, tandis que l'autre a toujours la main à sa disposition et n'a besoin de rien que de s'en servir.

X

Examiner la nature des choses, en considérant séparément leur matière, leur forme, et le rapport qu'elles ont avec les autres objets [28].

XI

L'homme a un bien grand pouvoir, celui de ne rien faire autre chose que ce que Dieu doit approuver, et

de recevoir avec résignation tout ce que Dieu lui départ[29].

XII

Tout ce qui est conforme à la nature ne doit point être un sujet d'accusation contre les dieux, car les dieux ne pèchent ni volontairement ni involontairement; pas plus contre les hommes, lesquels ne pèchent que malgré eux. Il ne faut donc s'en prendre à personne[30].

XIII.

Il faut être bien ridicule et bien neuf pour s'étonner de ce qui arrive dans la vie.

XIV

Ou il y a dans le monde une nécessité fatale, un ordre inviolable; ou bien c'est une Providence qu'on peut fléchir; ou enfin il n'y a qu'un mélange produit par le hasard, sans cause modératrice. Si c'est une immuable nécessité[31], pourquoi lutter contre elle? si c'est une Providence qui veut bien qu'on la fléchisse, rends-toi digne de l'assistance divine[32]. Mais s'il n'y a qu'une confusion pure sans nul modérateur, qu'il te suffise, au milieu de ce flot agité des choses, d'avoir en toi-même un esprit qui te guide. Que si le flot t'emporte avec lui, eh bien, qu'il entraîne cette chair, ce souffle, tout le reste; il n'emportera pas l'intelligence.

XV

Quoi! la lumière d'une lampe brille jusqu'au moment où elle s'éteint, et ne perd rien de son éclat; et la vérité, la justice, la tempérance qui sont en toi, s'éteindraient avant toi!

XVI

Si quelqu'un te donne lieu de t'imaginer qu'il a fait une faute, dis-toi à toi-même : Suis-je bien sûr que c'est là une faute? Ou, si la faute est certaine : Ne s'en sera-t-il pas déjà reconnu coupable? châtiment aussi sensible pour lui que s'il se fût déchiré lui-même le visage [33]. Vouloir que le méchant ne fasse pas le mal, c'est vouloir qu'il n'y ait pas de suc dans la figue, que les enfants ne vagissent pas, que le cheval ne hennisse pas; et ainsi des autres choses qui sont nécessaires [34]. Que pouvait faire autre chose un homme d'un tel caractère? Si tu es habile, eh bien, guéris son caractère.

XVII

Si cela ne convient pas, ne le fais point; si cela n'est pas vrai, ne le dis point : sois maître de tes penchants [35].

XVIII

Ne manque jamais de considérer ce qu'est cet objet qui fait naître en toi l'opinion, et, séparément,

quelle est sa cause, sa matière, son rapport avec d'autres êtres, la durée au bout de laquelle il cessera d'exister[36].

XIX

Comprends enfin que tu as dans toi-même quelque chose de plus excellent et de plus divin que ce qui fait naître tes passions, que ce qui t'agite en un mot comme les cordons font les marionnettes[37]. Qu'est-ce présentement que ma pensée[38]? est-ce crainte, soupçon, désir, ou quelque chose de semblable?

XX

Avant tout, ne rien faire au hasard, ni sans un but assuré[39]. Ensuite, ne jamais proposer d'autre but à ses actions que le bien de la société[40].

XXI

Bientôt toi-même tu ne seras plus, et, comme toi, tout ce que tu vois présentement, tout ce qui vit aujourd'hui[41]. Car tout est né pour subir le changement, le déplacement, la corruption, afin qu'il naisse d'autres êtres, chacun dans l'ordre auquel il appartient[42].

XXII

Tout est opinion, et l'opinion dépend de toi[43]. Fais disparaître, quand il te plaît, l'opinion; et, comme si

tu venais de doubler un promontoire, tu trouveras une mer tranquille, la sérénité partout, un port sans tempête.

XXIII

Toute action quelconque qui finit en son temps, ne perd rien de sa valeur, parce qu'elle a cessé; il n'y a, non plus, pour celui qui a fait cette action, aucun mal à ce qu'elle ait cessé [44]. De même cet ensemble de toutes nos actions qui se nomme la vie ne perd rien à cesser quand c'est en son temps qu'il cesse; et celui qui a mis fin à cette série dans le temps convenable, n'en éprouve aucun mal. Le temps convenable, la limite, c'est la nature qui la prescrit [45] : tantôt la nature particulière, quand on meurt dans la vieillesse; dans tous les cas la nature de l'univers, qui, par le changement des parties, fait durer éternellement la jeunesse et la vigueur du monde [46]. Toujours ce qui est utile à l'univers est bien, et de saison [47]. Par conséquent, la cessation de la vie n'est point un mal pour nous, puisqu'il n'y a là rien de honteux [48], n'y ayant rien qui dépende de notre volonté, ni qui blesse la société. C'est même un bien, puisqu'elle est de saison pour l'univers, qu'elle lui est utile, et qu'elle est une conséquence de ses lois [49]. C'est être porté par l'esprit de Dieu, que de se porter vers les mêmes objets que Dieu et de conformer sa pensée à la sienne [50].

XXIV

Voici trois principes qu'il faut avoir sous la main :

PREMIÈREMENT. — Dans toutes tes actions, ne rien faire sans dessein, ni autrement que ne l'accomplirait la justice elle-même. Quant aux accidents extérieurs, songer qu'ils proviennent ou du hasard, ou d'une Providence : or, il ne faut ni accuser le hasard, ni se plaindre de la Providence [51].

DEUXIÈMEMENT. — Songer à ce que c'est que chaque homme, depuis la conception jusqu'à ce qu'il ait une âme [52]; depuis l'instant où il a une âme, jusqu'à celui où il la rend ; de quoi se compose ce mélange, et en quoi il se décomposera.

TROISIÈMEMENT. — Supposons que tu t'élèves tout à coup dans l'air, et que de là tu contemples les choses humaines, embrassant d'un seul coup d'œil toute cette variété d'êtres, tout ce qui habite dans l'air et dans la région éthérée ; tu reverras, crois-moi, à chaque fois que tu t'élèveras, le même spectacle, des choses du même genre, la même courte durée ; et voilà ce qui fait notre orgueil !

XXV

Rejette l'opinion, tu seras sauvé [53]. Qui donc t'empêche de la rejeter ?

XXVI

Si quelque chose te fâche, c'est que tu as oublié que tout arrive suivant la loi de la nature de l'uni-

vers[54]; que la faute d'autrui n'est point la tienne[55]; et encore que tout ce qui se fait aujourd'hui s'est toujours fait ainsi, et se fera toujours, se fait partout ainsi[56]. Tu as oublié quelle parenté sainte unit chaque homme avec tout le genre humain : parenté non de sang et de naissance, mais participation à la même intelligence[57]. Tu as oublié que l'âme raisonnable de chacun est un Dieu, et dérivé de l'Être suprême[58]; que nous ne possédons rien en propre, mais que notre enfant, notre corps, notre souffle même, nous sont venus de là[59]; que tout ne gît que dans l'opinion[60]; enfin que chaque homme ne vit que le moment présent, et ne perd que cet unique instant[61].

XXVII

Repasse sans cesse dans ta mémoire les grands exemples de colère, le souvenir de ceux qu'ont illustrés de grands honneurs, des malheurs, des inimitiés, des fortunes de quelque sorte. Demande-toi ensuite : Où est tout cela maintenant[62]? Fumée, cendres, un conte, pas même un conte[63]. Représente-toi mille objets de même sorte : Fabius Catullinus[64] dans sa campagne, Lucius Lupus[65] dans ses jardius, Stertinius[66] à Baïes, Tibère à Caprée, Vélius Rufus[67]; enfin tous ceux qu'animait quelque grande passion, et que l'opinion mettait si haut. Combien était vil le but de leurs efforts! Ah! qu'il est bien plus sage, dans toutes les circonstances, de se montrer juste, tempérant, soumis aux dieux, mais avec simplicité, car l'orgueil de la modestie est le plus insupportable de tous.

XXVIII

A ceux qui te demandent : Où as-tu vu des dieux ? comment as-tu pu te convaincre de l'existence de ces êtres auxquels tu adresses tant d'hommages ? réponds que d'abord ils sont visibles [68] ; ajoute : Je n'ai jamais vu mon âme, et pourtant je l'honore. Il en est de même des dieux : j'éprouve à chaque instant leur puissance ; je reconnais qu'ils sont, et je les respecte.

XXIX

Le salut de notre vie, c'est de voir ce que chaque objet est en lui-même, ce qu'est sa matière, ce qu'est sa forme ; c'est de pratiquer la justice de toute notre âme, et de dire la vérité. Que reste-t-il, après cela, que de jouir de la vie, en rattachant une bonne action à une autre bonne action, sans laisser entre elles aucun vide [69] ?

XXX

Il n'y a qu'une lumière du soleil, bien qu'elle se divise à l'infini, sur des murailles, sur des montagnes, etc. [70]. Il n'y a qu'une matière commune, bien que disséminée en une infinité de corps particuliers [71]. Il n'y a qu'une vie unique, bien qu'elle se partage entre une infinité de natures et de corps limités [72]. Il n'y a qu'une âme intelligente, malgré ses apparentes divisions [73]. Des choses que je viens de dire,

les unes, comme le souffle, la matière, n'ont pas de sentiment et sont sans rapport d'affection les unes avec les autres, nonobstant l'intelligence universelle qui les embrasse, et la pesanteur qui les retient au même lieu : au contraire, la pensée tend par sa nature propre à s'unir à ce qui lui ressemble ; ce penchant est tout en elle ; rien ne peut en arracher l'instinct qui fait vivre les êtres ensemble.

XXXI

Que désires-tu davantage? de vivre plus longtemps? Veux-tu dire de sentir, de vouloir, de croître, de dégénérer, de parler, de penser? Laquelle de ces facultés te semble digne de tes désirs? Si chacune d'elles ne mérite que ton mépris, marche vers le dernier but, qui est d'obéir à la raison et à Dieu [74]. Mais il y a de la contradiction à leur adresser ce culte, et à t'irriter de la privation des objets que te ravit la mort [75].

XXXII

Combien est petite cette partie du temps immense, infini, qui est accordée à chacun de nous [76] ! elle s'évanouit bientôt sans l'éternité. Combien est petite notre part de l'universelle matière [77] ! Combien petite notre part de l'âme universelle [78] ! Qu'est-ce que cette petite motte de terre prise dans la terre entière où tu rampes? Voilà les pensées qu'il te faut méditer, afin de te mettre dans l'esprit qu'il n'y a rien de

grand que de faire ce qu'exige ta nature, et de souffrir ce que t'apporte la nature commune [79].

XXXIII

Comment ton âme use-t-elle d'elle-même [80] ? Tout est là. Le reste, qu'il dépende de ta volonté, ou n'en dépende point, n'est que corps mort et fumée [81].

XXXIV

Une chose peut surtout nous exciter au mépris de la mort, c'est que ceux-là même qui regardent la volupté comme un bien, et la douleur comme un mal, ont pourtant méprisé la volupté [82].

XXXV

Celui qui pense que tout est bien qui arrive à son temps ; qu'il est égal d'avoir accompli, en se conformant à la droite raison, un nombre d'actions plus ou moins grand ; celui enfin qui regarde comme indifférent d'avoir vu ce monde pendant plus ou moins d'années, celui-là n'envisage pas la mort avec effroi [83].

XXXVI

O homme ! tu as été citoyen dans la grande cité [84] : que t'importe de l'avoir été pendant cinq ou pendant trois années ? Ce qui est conforme aux lois n'est inique pour personne. Qu'y a-t-il donc de si fâcheux à être renvoyé de la cité non par un tyran, non par

un juge inique, mais par la nature même, qui t'y avait fait entrer? C'est comme quand un comédien est congédié du théâtre par le même préteur qui l'y avait engagé[85]. — Mais je n'ai pas joué les cinq actes[86]; je n'en ai joué que trois. — Tu dis bien; mais c'est que, dans la vie, trois actes suffisent pour faire la pièce entière[87]. Celui qui détermine la fin, c'est celui qui a constitué autrefois l'ensemble des parties, et qui, aujourd'hui, est cause de la dissolution : ni l'une ni l'autre chose ne vient de toi. Va-t'en donc avec un cœur paisible : celui qui te congédie est sans colère.

FIN DES PENSÉES.

NOTES

NOTES DU LIVRE I.

---

1 — Annius Vérus, dans la maison duquel Marc Aurèle fut élevé. Vérus avait été trois fois consul ; il avait eu le commandement de la ville de Rome, et c'était par Titus et Vespasien qu'il avait été mis au rang des sénateurs.

2 — Il se nommait, comme le précédent, Annius Vérus, suivant Jules Capitolin. Il était mort jeune, et Marc Aurèle n'avait conservé de lui qu'un lointain souvenir, mais suffisant pour qu'il y trouvât une leçon de vertu : Κέντρον δὲ ἡ μνήμη πρὸς τὰ ἴσα, dit saint Grégoire de Nazianze.

3 — La leçon ne fut pas vaine. J. Capitolin dit de Marc Aurèle lui-même : *Sane quamvis esset constans, erat tamen verecundus*; et encore : *Erat frugi sine contumacia, verecundus sine ignavia, sine tristitia gravis*. C'est le caractère que l'histoire, et particulièrement Salluste, attribue au dernier Caton.

4 — Domitia Calvilla, ou Lucilla. Capitolin lui donne

ces deux noms. Spartien, *in Did. Julian.*, la nomme Lucilla. Elle était fille de Calvisius Tullus, qui fut deux fois consul.

5 — Nam scelus intra se tacitum qui cogitat ullum
Facti crimen habet.

Juvénal, *sat.* XIII, v. 209.

Il n'y a jamais eu que dans l'école d'Ignace, des sophistes capable de nier ce grand principe, fondement de la véritable morale. Thalès l'avait proclamé bien longtemps avant Juvénal, et les Pères de l'Église l'ont entouré d'une irrésistible évidence. Voyez Tertull., *Apologetic.*, c. 36, etc.

6 — Aristide loue particulièrement la frugalité de Marc Aurèle : Βίου εὐκολίαν, καὶ διαίτης εὐτέλειαν.

7 — Le bisaïeul paternel de Marc Aurèle était Annius Vérus; son bisaïeul maternel, Catilius Sévérus. C'est de celui-ci qu'il est probablement question, l'autre étant mort lorsque Marc Aurèle n'était qu'un très-jeune enfant. C'est l'opinion de Dacier; mais Gataker semble adopter l'autre opinion. Ne pourrait-on pas dire, en effet, que le vieux Annius avait réglé le plan de l'éducation de l'enfant, et que son fils, celui qui a élevé Marc Aurèle, s'y est religieusement conformé? Il ne s'agit pas ici proprement de leçons reçues du vieux Annius, comme paraît l'entendre Dacier, mais d'un bienfait d'où Marc Aurèle a tiré une leçon. La question est, du reste, sans importance.

8 — Méric Casaubon veut ici une correction dans le texte : Τό με εἰς δημοσίας διατριβὰς φοιτῆσαι, ou même τὸ εἰς δημοσίας, au lieu de τὸ μή. Il se fonde principalement sur ces paroles de Capitolin : *Frequentavit et declamato-*

, *scholas publicas*. Mais Capitolin ne parle point là de
que Marc Aurèle a fait dans son enfance; et tout le
de sait que Marc Aurèle, homme fait, même dans sa
lesse, et revêtu de la dignité impériale, ne rougissait
de fréquenter presque assidûment et en écolier les
ns des philosophes et même des déclamateurs.

— Cette maxime est loin d'être, aujourd'hui même,
ègle des pères de famille. Les vers de Cratès le Thé-
ı seront longtemps encore de saison, sauf pourtant
ıoraire du médecin :

Τίθει μαγείρῳ μνᾶς δέκ', ἰατρῷ δραχμήν.
Κόλακι τάλαντα πέντε, συμβούλῳ καπνόν.
Πόρνῃ τάλαντον, φιλοσόφῳ τριώβολον.

gtemps encore l'éloquente diatribe de Juvénal, *sat.* VII,
ı dans nos mœurs mêmes son meilleur commentaire.

0 — On ne sait pas le nom de ce gouverneur, lequel
très-vivement regretté à sa mort par Marc Aurèle. Da-
pense, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'il se
ımait Charilaüs.

1 — C'étaient les couleurs qui distinguaient les deux
ıdes factions des cochers du cirque, qui jouent un si
ıd rôle dans l'histoire des folies de l'empire. *Nunc fa-
t panno, pannum amant,* dit énergiquement Pline le
ıe, IX, 6. Voyez Tertullien, *de Spectac.*, c. 9; Cassio-
ə, *Var.*, l. III, *epist.* 51; Onuphr., *de Lud. circ.*, 10, etc.
ius Vérus, le collègue de Marc Aurèle, ne partageait pas
indifférence, s'il faut en croire Capitolin : *Amavit
ıurigas, prasino favens, et Volucri equo prasino au-
n simulacrum fecerat, quod secum portabat.*

2 — Παλμουλάριος et σκουτάριος. Ce sont des mots latins

grécisés. On appelait *parmularius* le gladiateur armé de la *parma* ou *parmula*, petit bouclier ovale en cuir, et *scutarius* celui qui portait le *scutum*, ou grand bouclier long.

13 — C'était peut-être là, pour un empereur, la vertu par excellence, surtout quand on la pratiquait aussi complétement que Marc Aurèle : *Delationesque quibus fiscus augeretur, contempsit*. Capitolin. On pourrait dire, à juste titre, qu'une loi unique, sauf ces magnifiques exceptions, les Titus, les Trajan, les Antonin, a été la règle de l'empire; c'est la loi des suspects. Le despotisme appelle nécessairement la délation ; car, ainsi que le dit Prométhée, c'est le vice éternel des tyrans, de soupçonner la foi de leurs amis. Esch. *Prom.*, v. 224.

14 — Ce Diogénète n'était pas seulement un philosophe. Il avait donné à Marc Aurèle, suivant Capitolin, des leçons de peinture. Il n'était pas rare de voir des philosophes cultiver les beaux-arts, et y faire d'assez grands progrès. Les peintres n'ont pas toujours été, même dans les temps modernes, ce qu'ils sont trop souvent de nos jours ; et l'instruction n'a pas toujours passé pour un obstacle au développement de ce qu'on appelle le génie.

15 — Marc Aurèle condamna, par une loi, à la peine de la déportation ceux qui se serviraient de ces moyens pour agir sur l'esprit superstitieux de la multitude. Ce ne sont pas seulement les pratiques des chrétiens qu'il avait en vue, et ces exorcismes dont on voudrait que Tertullien s'abstînt de parler : *Dæmonas adjurare consuevimus, ut illos de hominibus exigamus. Apologetic.*, c. 32. Marc Aurèle repoussait toutes les superstitions, celles des païens comme celles des chrétiens eux-mêmes. Je voudrais voir le texte d'où Baronius a tiré la sotte histoire du démon dont Lucilla, fille de Marc Aurèle, fut délivrée par l'évêque

d'Hiérapolis, et qui valut à celui-ci un si riche présent de la part de l'empereur, père de Lucilla.

16 — Ici, Suidas lit ὀρτυγοκοπεῖν au lieu d'ὀρτυγοτροφεῖν, on ne sait trop pour quelle raison. Il s'agit d'une sorte de jeux empruntés aux Grecs par les Romains, et qui était un des plus anciens passe-temps du peuple d'Athènes. Voyez le scoliaste d'Aristophane, *ad aves;* Pollux, IX, 8; Platon dans le *premier Alcibiade;* Plutarque, Athénée, etc. On faisait combattre ces oiseaux les uns contre les autres, et on tirait, du succès de ces combats, des présages pour l'avenir.

17 — On ne sait pas quel était ce Bacchius.

18 — Tandasis est aussi inconnu que Bacchius.

19 — On ne connaît pas non plus ce Marcien; mais on peut, par une correction légère, faire de ce nom un autre nom dont fait mention Capitolin : Metianus, ou, suivant M. Casaubon, Mæcianus, qui enseigna à Marc Aurèle la science du droit : *Studuit et juris, audiens L. Volusium Metianum.* Avec la leçon de Casaubon, il n'y a qu'un passage insensible de notre texte à celui de Capitolin : Μαρκιανός, Μαικιανός.

20 — C'est peut-être à l'habileté que Marc Aurèle avait acquise dans ce genre de composition qu'il a dû d'être appelé par Cassius, *le dialogiste,* si l'on en croit Vulcatius.

21 — C'était un stoïcien, comme cet autre Rusticus qui fut mis à mort sous Domitien pour avoir loué Pétus Thraséas. Capitolin dit des rapports de Marc Aurèle avec Rusticus : *Audivit, et præcipue, Junium Rusticum, quem reveritus est et sectatus, qui domi militiæque pollebat, stoicæ*

disciplinæ peritissimum, cum quo omnia communicavit publica privataque consilia.

22 — Il n'y a pas là de contradiction avec ce que dit plus haut Marc Aurèle de la composition des dialogues, art auquel il se félicite de n'être pas resté étranger. Platon aurait pu mépriser Isocrate, sans que son mépris retombât sur lui-même.

23 — Les stoïciens regardaient ces sortes d'études comme les plus nuisibles à un esprit qui veut chercher la vérité; et peut-être ce n'était pas sans raison. Zénon les proscrivait formellement : Voyez Diog. de Laërte. Quelques-uns allaient même jusqu'à proscrire le cercle entier des arts dits libéraux. Quant à Marc Aurèle, s'il méprisait la poétique, il étudiait les poëtes; il les savait; il aime à les citer.

24 — Philostrate proclame modèles du style épistolaire, parmi les philosophes, Dion; parmi les grands capitaines, Brutus; parmi les grands empereurs, Marc Aurèle.

25 — Ville de la Campanie, sur la route de Rome à Brindes.

26 — Ἐπικτητείοις ὑπομνήμασιν. Épictète n'avait rien écrit. On avait recueilli ses discours, ses conversations; on en avait fait une sorte de mémoires, ὑπομνήματα. Le livre d'Arrien, Ἐπικτήτου διατριβαί, en est la preuve. Le *Manuel* n'est lui-même probablement qu'un extrait d'un recueil du même genre qui a péri. Mais il n'est pas prouvé que ces recueils n'aient été faits qu'après la mort d'Épictète, et que ce philosophe n'ait pas vécu jusqu'au temps de l'empire de Marc Aurèle.

27 — Dion surnomme Apollonius, on ne sait pourquoi, *Nicomédien*; il était de Chalcis, et appartenait à la secte stoïque. C'est le même dont Démonax le Cynique dit en le voyant partir, avec sa suite, pour Rome où le mandait Antonin le Pieux : *Voilà Apollonius et ses Argonautes*; allusion à la fortune après laquelle le philosophe semblait courir, comme Jason et ses amis après la Toison d'Or.

28 — Ce ne peut être le fameux sceptique Sextus Empiricus. Il était mort déjà au temps de Marc Aurèle; et d'ailleurs ce qui suit ne lui conviendrait guère. Il s'agit ici de Sextus de Chéronée, comme en fait foi Capitolin : *Audivit et Sextum Chæronensem Plutarchi nepotem.*

29 — Τοῦ κατὰ φύσιν ζῆν. C'est le grand principe du stoïcisme. C'est par là que débutait le livre de Zénon sur la nature de l'homme; et tel était le but qu'il assignait à l'existence : Τέλος εἶναι τὸ ὁμολογουμένως τῇ φύσει ζῆν. On verra au long, dans ce qui va suivre, le sens de cette expression fameuse. Le livre de Marc Aurèle en est le plus complet commentaire.

30 — C'est l'éloge que Tacite fait de son beau-père Agricola : *Nec illi, quodquod est rarissimum, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuit.*

31 — Ce n'était pas l'homme dont parle la satire; Perse, I, 70 :

> Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?
> At pulchrum est digito monstrari et dicier : Hic est!

La philosophie, selon les stoïciens, n'était pas un objet de montre et de livrée, mais une règle intérieure pour nos pensées et nos actions.

32 — Aristide a écrit l'éloge funèbre de cet Alexandre. Capitolin le dit Grec; il était né en Phrygie, mais aux yeux des Romains il pouvait bien passer pour un Grec. Son savoir était immense; on estimait beaucoup le commentaire qu'il avait donné des poëmes d'Homère.

33 — C'est le célèbre Cornélius Fronton, le plus connu des maîtres de Marc Aurèle. Fronton passait, dans les siècles de décadence, pour un des plus grands orateurs de Rome. Le fait est que ce n'était qu'un rhéteur, et d'un goût fort suspect. Voyez sa correspondance, publiée par M. Mai, d'après les palimpsestes du Vatican. On verra, dans l'appendice, quelle vive amitié lui portait son illustre disciple. Marc Aurèle l'éleva à la dignité de consul, et le chargea d'emplois considérables dans les provinces de l'empire.

34 — Il y a eu plusieurs platoniciens de ce nom. Celui dont il s'agit ici est probablement le même dont Philostrate a écrit la Vie, et qu'on surnommait Πηλοπλάτων. C'était un discoureur habile, sinon un grand penseur. Il fut, suivant Philostrate, le secrétaire de Marc Aurèle, pour les lettres qu'il écrivait en grec. Mais rien ne prouve positivement qu'il ne s'agisse pas d'un autre Alexandre.

35 — Le stoïcien Cinna Catulus, mentionné par Capitolin, mais fort inconnu d'ailleurs.

36 — « Ces noms me sont inconnus. Il y a de l'apparence que c'étaient deux hommes qui s'étaient rendus « fort célèbres par la reconnaissance qu'ils avaient toujours témoignée à leurs précepteurs. » C'est le grave Dacier qui fait cette remarque.

37 — Gataker, et Dacier avec lui, pensent qu'il s'agit ici de Claudius Sévérus, philosophe péripatéticien, un des

maîtres de Marc Aurèle mentionnés par Capitolin. Marc Aurèle le nommerait son frère, suivant Dacier, à cause de l'extrême tendresse qu'il avait pour lui. Gataker donne même des exemples, bibliques, il est vrai, de l'emploi du mot frère dans ce sens. Mais ce sont là des subtilités. J'aime mieux la conjecture que Gataker a aussi fournie à Dacier, mais que ni l'un ni l'autre n'ont osé préférer à cette interprétation forcée. Le mot ἀδελφός désigne un frère ou un cousin : il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un des parents maternels de Marc Aurèle portât ce nom de Sévérus, qui avait été celui de l'aïeul de sa mère, comme nous l'avons remarqué plus haut, § 4 de ce livre. Je laisse en français le mot *frère* : *cousin* trancherait trop net la question.

38 — Tout le monde connaît l'admirable récit de Tacite, au XVIe livre des *Annales*, et le caractère de cette noble victime de Néron. Voyez aussi Suétone, VI, 37, et XII, 10. Épictète, dans Arrien, liv. I, c. I, cite de lui une maxime qu'il répétait fréquemment : « J'aime mieux être mis à mort aujourd'hui que d'être exilé demain. »

39 — Helvidius Priscus, gendre de Thraséas. Il fut exilé par Néron. On trouve dans Arrien un dialogue de Vespasien et d'Helvidius, qui peint en quelques traits le digne gendre de Thraséas : « Vespasien ayant défendu à Helvidius d'aller au Sénat, Helvidius répondit : Il est en ton « pouvoir de m'ôter le titre de sénateur. — Eh bien, soit, « vas-y, mais n'y dis mot. — Ne me demande pas mon avis, « et je me tairai. — Mais il faut que je te le demande. — « Et moi il faut que je dise ce qui me paraîtra juste et raisonnable. — Si tu parles, je te fais mourir. — Quand ai-je « donc prétendu être immortel? Tu feras ce qui est en toi, « moi, ce qui est en moi : il est en toi de tuer, en moi « de mourir sans crainte ; en toi d'exiler, en moi de subir « sans chagrin l'exil. » Épict. *Dissert.* I, 2.

40 — Caton d'Utique, le fameux stoïcien.

41 — L'adversaire de Denys et l'ami de Platon; un des héros de Plutarque.

42 — Brutus était stoïcien, tandis que son associé, Cassius, était attaché aux dogmes de l'épicuréisme. Voyez, dans la correspondance de Cicéron, les deux lettres où Brutus a mis à découvert toute son âme. Quant aux faits de sa vie, ils sont, comme ceux de la vie de Caton, trop connus pour qu'on ait besoin d'en rien rapporter ici.

43 — Il ne faudrait pas conclure de là que Marc Aurèle avait, sur les conditions d'un bon gouvernement monarchique, quelques-unes des idées qui sont vulgaires aujourd'hui. Il n'a jamais songé à donner aux citoyens des garanties légales; il a seulement voulu conformer, tout empereur qu'il était, sa conduite à ses maximes, et mériter cet éloge que Tacite avait fait de Nerva : *Res olim dissociabiles miscuit, principatum et libertatem.*

44 — Horace, *Carm.*, II, 2 :

> Latius regnes avidum domando
> Spiritum, quam si Lybiam remotis
> Gadibus jungas, et uterque Pœnus
> Serviat uni.

45 — Dans la vieille édition de Lyon et dans Gataker il y a : παράκλησις Μαξίμου. On a depuis retranché, non sans raison, une partie du premier mot, et rendu le commencement de ce paragraphe semblable à celui de tous les autres qui précèdent ou suivent dans ce livre : παρά. Le sens n'y perd rien : dans les deux cas il est le même, et παρά a besoin d'un commentaire, qui est nécessairement παράκλησις, ou toute autre expression analogue. Méric Casaubon lit παρὰ Κλ. Μαξίμου, et il est vrai que Claudius Maximus fut un des

maîtres de Marc Aurèle ; mais il n'est pas probable que Marc Aurèle donne à celui-ci deux noms, quand il a dit simplement Diogénète, Rusticus, Sextus, Fronton, Catulus. Eusèbe, parmi les maîtres de Marc Aurèle, compte Maxime de Tyr, dont il reste un ouvrage de morale. Quand même les dates conviendraient, il n'en serait pas moins certain qu'il s'agit d'un autre philosophe que Maxime de Tyr, lequel est un pur platonicien : celui-ci est un stoïcien ; c'est Claudius Maximus.

46 — Horace s'est souvent inspiré des doctrines stoïciennes :

Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere et servare beatum.

Epist. I, 6.

47 — Il s'agit de Titus Antoninus Pius, l'empereur, père adoptif de Marc Aurèle.

48 — Capitolin dit de ce prince : *Erat moribus clemens, ingenio placidus et mitis. Nulli acerbus, cunctis benignus.*

49 — Aurélius Victor : *Appetentia gloriæ carens et ostentatione.* Capitolin en donne un exemple. Antonin ne permit pas au Sénat de changer les noms des mois de septembre et d'octobre, que les sénateurs, habitués à ces basses flatteries, voulaient faire appeler, l'un du nom de l'empereur, l'autre du nom de sa femme Faustine.

50 — Allusion aux vices infâmes de l'empereur Adrien.

51 — Κοινονοημοσύνη. Je suis l'explication de Xylander. Isaac Casaubon et Saumaise, dont Schultz a préféré l'opi-

nion, restreignent trop le sens de cette expression : il ne s'agit là, suivant eux, que de cette modestie d'Antonin qui lui faisait regarder tous les citoyens comme ses égaux, en un mot de cette *civilitas*, pour laquelle nous n'avons pas de mot vraiment correspondant. Du reste, ce terme ne se retrouve nulle part ailleurs.

52 — Marc Aurèle fut fidèle à son exemple. Car Galien, son médecin, obtint de lui, comme il nous l'apprend lui-même, de rester à Rome au lieu de le suivre dans le pays des Marcomans.

53 — Capitolin nous apprend qu'il fit supprimer les traitements qu'un grand nombre de personnages touchaient sans rendre aucun service, disant que rien n'était honteux comme de laisser ronger l'État par ceux qui ne contribuaient pas de leur travail à sa prospérité.

54 — Νῆφον ἐν πᾶσι. Le mot de Capitolin, *præcipue sobrius*, ne traduirait pas l'expression grecque ; il en restreindrait le sens. On trouve ailleurs la même expression dont se sert ici Marc Aurèle, pour désigner la modération en toutes choses. *Ad Thimoth. ep.* 2, IV. 5 : Σὺ δὲ νῆφε ἐν πᾶσι.

55 — *Fuit vir forma conspicuus, ingenio clarus, singularis eloquentiæ, nitidæ litteraturæ, — et hæc omnia cum mensura, et sine jactantia.* Capitol.

56 — Néron, Caligula, n'en usaient pas de la sorte. Le tableau que fait le publiciste révolutionnaire n'a rien d'exagéré : « Était-ce un philosophe, un orateur, ou un « poëte ? il lui convenait bien d'avoir plus de renommée « que ceux qui gouvernaient ! Pouvait-on souffrir qu'on fit « plus d'attention à l'auteur, aux quatrièmes, qu'à l'empe-

« reur dans sa loge grillée? *Virginium et Rufum clari-*
« *tudo nominis*. Suspect. »

57 — « Mutare te loca, et de alio in alium transire nolo. » Sénèque à Lucilius, *epist.* 69. Et ailleurs, *epist.* 2 : « Non discurris, nec locorum mutationibus inquietaris. « Ægri animi ista jactatio est. Primum argumentum com- « positæ mentis existimo, posse consistere, et secum mo- « rari : nusquam est, qui ubique est. » On voit que les principes stoïciens, sur ce point même, étaient absolus.

58 — Capitolin nous montre encore en ceci, dans Marc Aurèle, le digne émule de son prédécesseur : *Gladiatoria spectacula omnifariam temperavit. Et gladiatorii muneris sumptui modum fecit. Temperavit etiam scenicas donationes.*

59 — Le texte semble fort altéré à cet endroit, et l'on a essayé vingt corrections plus ou moins heureuses. Mais si l'explication littérale est à peu près impossible, le sens général, comme le remarque Gataker, est parfaitement saisissable. Sa traduction : *Utpote cum is esset, qui non ad celebritatem ex rebus a se gestis acquirendam, sed id duntaxat quod facto erat opus, respiceret*, est fort plausible. Celle de Schultz n'en diffère pas pour le sens; seulement elle indique dans le texte une correction assez satisfaisante : Τοῖς τοιούτοις rattacherait ensemble les deux membres de phrase, et serait un pluriel neutre; ἀνθρώποις deviendrait ἀνθρώπου et serait le substantif de δεδορκότος.

60 — Les satiriques ont fait souvent allusion à cet abus où ne tomba point Antonin, et à ses suites souvent funestes :

....Crudi tumidique lavantur.

Horace, l. I, *ep.* 6.

Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur
Gutture sulphureas lente exhalante mephites.

Perse, *sat.* III.

Pœna tamen præsens, cum tu deponis amictus
Turgidus, et crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.

Juvénal, *sat.* I.

61 — Il y a seulement dans le texte οὐ περὶ σωμάτων ὥρας. Xylander a cru à tort voir ici la répétition de ce que Marc Aurèle avait dit plus haut qu'Antonin ne prenait pas de sa personne un soin exagéré. Le pluriel σωμάτων ne se prête pas à cette interprétation. Je suis l'opinion de Gataker, qui a prévalu avec raison, et je renvoie aux nombreux exemples qu'il allègue à l'appui de l'acception dans laquelle il a pris le mot σώματα.

62 — C'est là, dit Saumaise sur Capitolin, le passage le plus corrompu de tout le livre de Marc Aurèle. Au lieu de ἀπὸ Λωρίου, il propose de lire ἐπιχώριος, et Casaubon ἀπὸ χωρίου. Alors Marc Aurèle dirait d'Antonin à peu près ce que Suétone dit d'Auguste, si peu recherché dans ses vêtements, et qui les faisait faire par les mains de sa femme ou de ses filles; ou ce que le stoïcien Sénèque recommandait comme un précepte de la tranquillité de l'âme : *Vestis... domestica et vilis, nec servata nec sumenda sollicite.* Saumaise propose aussi ἐπὶ Λωρίου, ce qui s'éloigne moins du texte des éditions; et c'est le sens que j'ai adopté, dans la nécessité où j'étais de choisir. Lorium était une maison de campagne à douze milles de Rome; Antonin y séjournait souvent, et c'est là qu'il est mort en l'an 161. Cette maison de campagne était voisine des villes de Lanuvium et d'Alsium. Pour le sens des mots καὶ τῶν ἐν Λανουβίῳ, je suis l'explication de Casaubon, qui les entend de la matière dont les vêtements d'Antonin étaient tissus. Mais je ne puis

dissimuler qu'il serait facile de tirer de la phrase un tout autre sens, et de faire porter à Antonin, dans Lanuvium, un habit fait avec la laine de Lorium ; et cela s'accorderait tout aussi bien avec les données de l'histoire. Antonin était né à Lanuvium ; il devait y séjourner de temps en temps, à cause de la proximité de Rome, et de la beauté du chemin, la voie Appienne, qui y menait. Nous savons que Marc Aurèle lui-même s'arrêta là à son retour d'Asie ; car le Lavinium des historiens n'est pas autre, comme l'a montré Jos. Scaliger, que Lanuvium lui-même. Je laisse au lecteur à décider la question.

63 — Ce proverbe, qu'on a voulu remplacer par je ne sais quelle insignifiante expression, est fort clair de lui-même, et n'a pas besoin de commentaire.

64 — Voyez le premier livre des *Mémorables*, par Xénophon.

65 — Claudius Maximus, le philosophe dont il a été question plus haut.

66 — Son aïeul paternel Annius Vérus, et son aïeul maternel Calvisius Tullus.

67 — Cette sœur se nommait Annia Cornificia.

68 — On a vu plus haut quel attachement et quelle reconnaissance il avait conservés pour tous ceux qui avaient servi à quelque chose dans son éducation.

69 — Il s'agit là, suivant Dacier, de Lucius Vérus, son frère d'adoption, avec qui il avait partagé l'empire. Vérus se jeta dans toutes sortes de débauches ; mais Marc Aurèle ou les ignora, ou ferma les yeux sur la conduite de ce

jeune homme, qui lui avait toujours témoigné le plus tendre attachement. Je croirais plutôt, avec Gataker, qu'il s'agit d'un autre personnage, de celui qu'il appelle, plus haut, son frère Sévérus, quel qu'ait été, du reste, ce Sévérus. Comment, malgré toute son indulgence, Marc Aurèle aurait-il jamais osé parler des mœurs de son frère adoptif, dans les termes dont il se sert ici? Et remarquez que Marc Aurèle écrivait, non pour le public, non pour sa cour, mais uniquement pour lui-même, pour se rendre compte chaque jour des mouvements de son âme.

70 — Marc Aurèle eut de Faustine trois fils : Vérus et Antonin, qui moururent dans leur enfance, et Commode, le monstre qui lui succéda; il en eut aussi quatre filles, ou, suivant quelques-uns, trois. On ne connaît, en effet, que trois noms, ceux de Lucilla, de Fadilla, et de Cornificia, l'infortunée que Caracalla fit mourir. Lampride parle de la beauté de Commode, lequel, du reste, ne montra ses vices qu'après la mort de son père.

71 — Les maîtres dont Marc Aurèle a parlé plus haut.

72 — On se passe fort bien de savoir ce que c'était que Bénédicta et Théodotus.

73 — On ne sait pas à quelle époque elle mourut; on sait seulement que Marc Aurèle n'avait point encore succédé dans l'empire à son père adoptif Antonin.

74 — Marc Aurèle a toujours ignoré les déportements de Faustine, qui n'eut pas de peine, avec son astuce et des semblants de tendresse, à endormir la vigilance d'un homme qui ne croyait pas aisément le mal dans les autres, surtout quand il avait pour eux quelque attachement.

75 — On cite parmi les maîtres qu'il donna à Commode, ·nésicrate, Aristius Capella, Antéius Sanctus, qui avaient n ce temps-là une grande réputation dans les lettres.

76 — Καὶ τούτου ἐν Καιήτῃ ὥσπερ Χρήσῃ. On ne sait pas ce ue c'est que Chrèse. Aussi ce passage a-t-il été torturé ans tous les sens par les commentateurs. Le plus raisonnable changement est celui que fait Dacier de Χρήσῃ en ·ρύσῃ. Chryse est une ville de la Troade, et fameuse dans lomère; reste à savoir si Marc Aurèle y a jamais mis le ied, et s'il ne valait pas mieux à tout hasard laisser le om de Chrèse. Caïète est sur la côte de la Campanie.

77 — Les expéditions de Marc Aurèle contre les Quades t les Marcomans sont fameuses dans l'histoire. Il est probable que Marc Aurèle écrivit ce qui précède dans une de es dernières expéditions, après la mort de Vérus. Les uades et les Marcomans habitaient à peu près le pays u'occupe aujourd'hui la Hongrie; et le Granua, sauf la erminaison latine, porte encore aujourd'hui le même nom u'autrefois : c'est le Garan ou Garam, qui naît dans le omitat de Gœmœr, et se jette dans le Danube près d'Eszergom ou Strigonie, après un cours de 260 kilomètres.

NOTES DU LIVRE II.

1 — Sénèque avait dit : « Placidus, sapiens et æquus « erroribus, non hostis sed correptor peccantium, hoc « procedit animo : Multi mihi occurrent vino dediti, multi « libidinosi, multi ingrati, multi avari, multi furiis ambi- « tionis agitati. Omnia ista tam propitius aspiciam, quam « ægros suos medicus. » *De ira*, II, 10.

2 — Cette pensée revient souvent dans Marc Aurèle. C'était un principe de la morale stoïcienne :

Du vieux Zénon la docte confrérie
Disait tout vice être issu d'ânerie

Voyez particulièrement Épictète, *Dissert.* I, 18 et 28. Lactance a reproduit la même pensée dans les mêmes termes que les stoïciens : « Mali sunt ignoratione recti et mali. » *Instit.* V, 8.

3 —Tacite, *hist.*, liv. IV, dit d'Helvidius Priscus : « Doc- « tores sapientiæ secutus est, qui bona sola quæ honesta ; « mala tantum quæ turpia ; potentiam, nobilitatem, cæte-

« raque extra animum, neque bonis neque malis annume- « rant. » Le principe avait été formulé par Zénon et Chrysippe ; mais c'est dans la morale de Platon qu'ils en avaient puisé le germe.

4 — L'expression grecque est une métaphore énergique, mais intraduisible : Αἰσχρῷ περιβάλλειν, *turpitudinis amictu involvere*

5 — Les poëtes anciens, comme les moralistes, sont pleins de ces comparaisons. Je ne puis m'empêcher de citer ici les vers charmants du *Moretum*, où se trouve si vivement exprimé le concours fraternel des deux mains dans l'œuvre à laquelle s'applique l'humble personnage de Virgile :

Admovet inde manus operi, partitus utrique :
Læva ministerio, dextra est intenta labori.
Hæc rotat assiduis gyris et concitat orbem.
Interdum fessæ succedit læva sorori,
Alternatque vices.

6 — Sénèque, *de Ira*, II, 31 : « Illud ante omnia cogita, « fœdam esse et execrabilem vim nocendi, et alienissimam « homini, cujus beneficio etiam sæva mansuescunt. »

7 — Perse commente souvent avec un rare bonheur les idées stoïciennes :

En quid agis? duplici in diversum scinderis hamo.
Hunccine an hunc sequeris? Subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos, alternus oberres.

Sat. V, vers 154.

8 — La manière dont Marc Aurèle parle de lui à cet endroit confirme l'opinion généralement admise que c'est dans une de ses dernières expéditions qu'il a écrit le re-

cueil de ses pensées. Un peu plus bas, au § 6, Marc Aurèle fait encore allusion à son âge déjà avancé.

9 — Cette pensée, que nous avons déjà vue indiquée plus haut, se trouve plusieurs fois dans Sénèque, mais sous une forme moins absolue. Sénèque, homme d'esprit et littérateur plus encore que philosophe, recommande la modération dans l'étude des écrits des auteurs, et proclame seulement la supériorité de l'étude de soi-même, sans y sacrifier tout le reste. Voyez particulièrement les épîtres *ad Lucilium*, 2, 46, 88. Je cite un passage du *de tranquill.*, 9 : « Quo « mihi innumerabiles libros et bibliothecas, quarum domi- « nus, vix tota vita sua indices perlegit? Onerat discen- « tem turba, non instruit : multoque satius est paucis te « auctoribus tradere, quam errare per multos. » Réduite à ces termes, la pensée est d'une incontestable sagesse. L'analogue de la proscription de Marc Aurèle serait plutôt dans ces paroles de Salomon, *Ecclesiast.*, 1 : « In multa « sapientia multa fit indignatio; et qui addit scientiam, « addit et laborem. »

10 — Sénèque, *epist.* 30 : « Magna res est hæc et diu « discenda, cum adventat hora illa inevitabilis, æquo « animo abire. » Marc Aurèle commente cette même pensée au liv. IV, 48, par une image pleine de grâce dans l'original, mais qui paraîtra peut-être un peu forcée dans la traduction; j'en donne ici le texte même : Ὡσανεὶ ἐλαία πέπειρος γενομένη ἔπιπτεν, εὐφημοῦσα τὴν ἐνεγκοῦσαν, καὶ χάριν εἰδυῖαν τῷ φύσαντι δένδρῳ.

11 — Horace, *epist.* I, 2 :

> ...Qui recte vivendi prorogat horam
> Rusticus expectat dum defluat amnis. At ille
> Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.

Sénèque, *epist.* 123, et *de vitæ brevit.*, 8, exprime la même pensée que Marc Aurèle et presque dans les mêmes termes. Phèdre, *fab.* 89, avait énergiquement marqué combien est irréparable la perte du temps :

....Tempus elapsum semel
Non ipse possit Jupiter reprehendere.

12 — La morale stoïcienne, comme toutes les doctrines absolues, et qui ne partent que d'un principe unique, se réduit en effet à un petit nombre de points ; Marc Aurèle revient plusieurs fois sur cette idée, et Sénèque l'avait fait sentir avant lui. *Epist.* 94 : « Infinita, inquis, præcepta « sunt. Falsum est : nam de maximis et necessariis rebus « non sunt infinita. Tenues autem differentias habent, « quas exigunt tempus, loca, personæ : sed his quoque « dantur præcepta generalia. » Les moralistes chrétiens sont pleins de semblables remarques, et on le conçoit. Tout n'est-il pas contenu, pour le catholique, dans le décalogue et dans les six préceptes de l'Église ?

13 — Ὕβριζε, ὕβριζε ἑαυτήν, ὦ ψυχή. Je conserve la leçon vulgaire avec Schultz et de Joly, qui avaient suivi Méric Casaubon. Dacier suit Gataker, qui propose de lire à cet endroit ὕβριζες, ou ὑβρίζεις mieux encore. Il est évident qu'il y a ici une ironie ; et fût-ce le seul exemple de cette figure dans Marc Aurèle, comme le prétend Gataker, il ne s'ensuivrait pas qu'on dût la faire disparaître. La supprimer, ici, c'est enlever à l'expression toute son énergie, et sans aucune compensation.

14 — Perse, *sat.* V, 153 :

Vive memor lethi : fugit hora ; hoc quod loquor inde est.

Ovide, *Fast.*, liv. V :

Tempora labuntur, tacitisque senescimus annis;
Et fugiunt freno non remorante dies.

Le même, *Amor.*, 1, 8 :

Labitur occulte, fallitque volubilis ætas;
Et celer admissis labitur annus equis.

Horace, *Carm.*, I, 2 :

Dum loquimur, fugerit invida
Ætas : carpe diem, quam minimum credula postero.

15 — On verra au long, plus tard, l'explication de cette pensée. L'unique étude de l'homme étant, suivant les stoïciens, la conformité de notre vie à la nature, la première vertu à pratiquer, c'est le mépris de l'opinion d'autrui. Fais ce que dois, advienne que pourra.

16 — Ennius, *Iphigen.*, dans Aulu-Gelle, XIX, 10 :

Imus huc, hinc illuc : cum illuc ventum est ire illinc lubet.
Incerte errat animus ; præter propter vita vivitur.

17 — Marc Aurèle remarque plus bas, § 16, que l'âme de l'homme se couvre d'ignominie quand elle ne donne aucun but à ses actions, à ses efforts, et qu'elle abandonne son énergie au hasard et à l'irréflexion. Perse avait dit, *sat.* III, 60 :

Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum ?
An passim sequeris corvos testaque lutoque,
Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis !

Cette pensée de la nécessité d'un but toujours présent à notre esprit, toujours marqué à nos moindres actions, est

un de ces mille emprunts que le stoïcisme avait faits à la philosophie antérieure. Socrate ne cesse de lutter, dans Platon, contre ce hasard auquel les hommes livrent aveuglément leur existence et leurs intérêts les plus précieux.

18 — Perse, *sat.* III, 12 :

Quem te deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re.

19 — Diogène de Laërte, *in Zenon. Citt.* transcrit un passage du livre de Chrysippe *de Finibus* : « Nos natures sont des parties de celles du tout. » Μέρη γάρ εἰσὶν αἱ ἡμετέραι φύσεις τῆς τοῦ ὅλου.

20 — C'est ce qu'Aristote, au livre VII, 6, de sa *Morale à Nicomaque*, montre avec la plus incontestable évidence. Quant à Théophraste, j'ignore dans quel ouvrage il avait établi sa distinction. Marc Aurèle proteste ici avec Aristote et Théophraste, et avec le bon sens et la justice, contre une des plus fâcheuses aberrations de sa secte, et celle qui a le plus nui dans l'antiquité à la popularité du stoïcisme. Horace n'avait pas seulement les rieurs de son côté quand il se moquait des vains efforts que faisaient les stoïciens pour prouver l'égalité des fautes; *sat.* I :

Queis paria esse fere placuit peccata, laborant
Cum ventum adversum est : sensus moresque repugnant,
Atque ipsa utilitas, justi quoque mater et æqui.

Dacier remarque avec raison que ce n'est pas ici le seul point sur lequel Marc Aurèle se soit éloigné des sentiments outrés des premiers stoïciens.

21 — C'est la même expression figurée que nous avons déjà notée plus haut, § 1 de ce livre : Κακῷ περιβάλλειν.

21.

22 — Cicéron, *Paradox*. II, 1, formule ainsi le principe des stoïciens : « Nemo potest non beatissimus esse, qui est totus aptus ex sese, quique in se uno ponit omnia. »

23 — Il semble, comme l'a observé Méric Casaubon, que Marc Aurèle censure ici une opinion de quelques stoïciens assez injurieuse pour la divinité : à savoir, qu'il avait été impossible à Dieu d'empêcher l'indifférente distribution des biens et des maux extérieurs, et que c'est pour cela que les choses étaient ainsi dans le monde.

24 — Sénèque, *epist.* 110 : « Talis est animorum nostro-« rum confusio, qualis Lucretio visa est :

Nam veluti pueri trepidant atque omnia cœcis
In tenebris metuunt : ita nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.

« Quid ergo? non omni puero stultiores sumus, qui in luce « timemus? »

25 — Nous vivons de ce qui est mort; *mortibus vivimus*, dit Sénèque le père dans la préface du Ve livre des *Controverses*.

26 — C'est un mot de Pindare, dont Platon se sert, dans le Théétète, pour caractériser le véritable philosophe. Il est probable que Marc Aurèle songeait au passage de Platon quand il écrivait ceci, et que c'en est la condamnation qu'il a voulu écrire.

27 — Cette manière de parler de l'âme, ou plutôt de ce qui commande en nous, de ce qui détermine nos actions, n'a pas été inventée par les stoïciens; elle était vulgaire dans la philosophie depuis Socrate, qui parle sans cesse de son

génie, et qui déclare obéir sans réplique à ses suggestions.

28 — Marc Aurèle est ailleurs plus affirmatif. Il semble, ici, craindre de compromettre la rigueur des principes du stoïcisme, qui ne voit dans la pitié qu'une affection déraisonnable, une maladie de l'âme comme toutes celles que condamnait la doctrine : Ἔλεος εἶναι πάθος, καὶ συστολὴν ἄλογον. Diog. de Laërt. *in Zenon*. Lactance fait allusion à cette rigide maxime quand il dit, *Instit.*, III, 22 : « Illud « satis est ad coarguendum hominis errorem, quod inter « vitia et morbos misericordiam ponit. » Platon et Aristote, au contraire, pensaient que la pitié était le signe où se reconnaissaient les belles âmes et les nobles sentiments. Et ils ont raison, sans contredit : non pas qu'il faille se laisser aller à tout propos aux inspirations de cette tendresse pour les autres ; ce ne serait plus que faiblesse : souvent les hommes sont dignes de leur sort, et au lieu de consolations, c'est de leçons qu'ils ont besoin. Mais, quoi qu'en ait dit le stoïcisme, il y a des infortunes qui appellent à juste titre notre pitié. Marc Aurèle l'a bien senti, et c'est là une de ses gloires. Il n'est pas toujours un stoïcien conséquent, mais il n'est pas pour cela un moins admirable moraliste, un moins noble caractère : Ἀνδρὸς πονηροῦ σπλάγχνον οὐ μαλάσσεται.

29 — Cette comparaison est fréquente chez les écrivains sacrés. Gataker en a réuni un grand nombre d'exemples. Il cite aussi, d'après Eusèbe, *Præpar. evang.*, VIII, 14, un passage de Philon le juif dont celui de Marc Aurèle pourrait presque passer pour une réminiscence : « L'ignorance, « en mettant dans l'âme un aveuglement plus funeste que « celui du corps, est la source de tous les péchés. »

30 — Les stoïciens semblent avoir tenu beaucoup, et

même trop, à cette idée, qui n'est au fond qu'une subtilité. Le christianisme, appuyé sur une ferme croyance à l'autre vie, sait faire, et avec raison, la différence entre une vie quelconque, même irréprochable, mais qui n'a pas eu le temps d'être mise à toutes les épreuves, et une longue existence passée dans la pratique de la vertu. Sous ce point de vue, il est donc vrai que le passé nous importe, que sa durée écoulée ne nous est non plus indifférente que la durée que nous espérons dans l'avenir. Il est vrai aussi que le principe stoïcien est métaphysiquement incontestable; que le présent seul est à nous, c'est-à-dire un instant imperceptible; que c'est là tout ce que *nous vivons*, et, en tant que perte d'existence, tout ce que nous perdons par la mort. « Horæ sunt quas perdimus. Puta dies esse, « puta menses, puta annos : perdimus illos, nempe perituros. Quid, oro, te refert, num perveniam ad illos? Fluit « tempus et avidissimos sui deserit. Nec quod futurum est « meum est, nec quod fuit : in puncto fugientis temporis « pendeo; et magni est modicum fuisse. Eleganter Lælius « ille sapiens dicenti cuidam, Sexaginta annos habeo : « Hos, inquit, dicis sexaginta, quos non habes? Ne ex hoc « quidem intelligimus incomprehensibilis vitæ conditionem « et sortem temporis semper alieni, quod annos annumeramus amissos. » Sénèque, *Quæst. nat.*, VI, 3.

31 — Ceux qui croient à la doctrine du progrès trouveront quelque peu étrange une pareille argumentation. Mais le principe sur lequel Marc Aurèle se fonde était admis, de son temps, comme une incontestable vérité. Les épicuriens s'accordaient à dire, avec les stoïciens, qu'il n'y avait rien de nouveau dans le monde, et que les choses tournaient dans un cercle : *Eadem sunt omnia semper*. Lucr. L'histoire elle-même, la science des événements, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus divers en apparence et de moins soumis à de périodiques retours, l'histoire procla-

mait la même loi : « Rebus cunctis inest quidam velut orbis. » *Tacite*. Il y a un siècle et demi, Vico n'en savait guère plus que Tacite et Marc Aurèle ; et depuis nous n'avons pas appris grand'chose encore, et l'idée du progrès est toujours, il faut l'avouer, malgré qu'en aient tant de philosophes dits du progrès, dans un vague bien mystérieux et dans un nuageux effrayant.

32 — C'était un disciple de Diogène et de Cratès, suivant Diogène de Laërte. Sextus Empiricus, sans l'admettre au nombre des sceptiques, nous apprend néanmoins que Monime partageait l'opinion pyrrhonienne sur l'incertitude de la science, et sur l'impossibilité de trouver un critérium de la vérité. *Advers. logic.*, I, 2. Monime comparait les êtres à des silhouettes sans réalité, et leurs perceptions aux rêves du sommeil ou aux hallucinations de la folie. On trouve encore dans Sextus le dogme auquel Marc Aurèle semble faire ici allusion. *Ibid*, II, 1 : « Monime le Cynique dit que tout « est un vain appareil, c'est-à-dire que dans notre opinion « nous attribuons l'existence à ce qui n'existe pas. »

33 — Épictète va, s'il est possible, plus loin encore : « Cherchons donc la règle et trouvons-la ; et quand nous « l'aurons trouvée, servons-nous-en sans commettre d'er- « reur, et n'allongeons pas même le doigt, sans nous ser- « vir de la règle. » *Dissert.*, II, 11.

34 — C'est l'univers, le κόσμος, comme l'avaient admirablement nommé les philosophes antiques. La comparaison de l'univers avec une cité bien gouvernée est vieille comme la philosophie. C'est à la cité du monde qu'Aristote applique, à la fin du XII[e] livre de la Métaphysique, le mot fameux d'Homère : Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη. Chrysippe, *ap. Laert. in Zen.*, appelait Jupiter le gouverneur de la cité du monde ; et Philon se sert de ces propres paroles : « La

« grande cité, c'est-à-dire le monde, se régit par un gou-
« vernement unique et par une seule loi. » Mais personne, pas même Épictète, n'a fait rendre à cette pensée, comme Marc Aurèle, tout ce qu'elle contenait. Voyez plus bas, III, 11; IV, 3, 23; VI, 44; XII, 36.

35 — Les philosophes anciens semblent tous d'accord sur ce point, que rien n'est stable ni permanent dans le monde des corps. C'est à la matière qu'Héraclite appliquait sa remarque fameuse : « On ne peut pas passer deux fois le même fleuve. » *Arist. Metaph.*, III, 5. Platon pensait comme Héraclite, et comme Cratyle, plus hardi encore qu'Héraclite lui-même; seulement il cherchait ailleurs des réalités. L'école d'Élée supprimait le monde matériel, pour la même raison qui le faisait condamner scientifiquement par Platon; et les Atomistes eux-mêmes, et, avec eux, les Épicuriens leurs successeurs, eux qui ne reconnaissaient qu'une réalité, les atomes, convenaient avec tous les autres sur ce point, non pas pour les éléments primordiaux, lesquels ne sont intelligibles qu'à l'entendement, mais pour tout ce qui tombe sous les sens.

Lucrèce, liv. IV :

Dico igitur rerum effigies, tenuesque figuras
Mittier ab rebus summo de corpore earum :
Quæ, quasi membranæ summo de cortice rerum
Dereptæ, volitant ultro citroque per auras.

Liv. II :

Nam certe fluere atque recedere corpora rebus
Multa, manus dandum est.

Liv. V.

Principio omnibus a rebus, quascumque videmus,
Perpetuo fluere ac mitti fateare necesse est
Corpora.

Et plus loin :

> Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
> Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes.
> Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi.

36—ἐν Καρνούντῳ. L'éditeur de Lyon écrit ἐν Καρνούτῳ. Les manuscrits d'Aurélius Victor donnent de même à cette ville le nom de Carnutum. Dans Ptolémée elle est appelée Carnus, Καρνοῦς, Καρνοῦντος. Mais Pline et Ammien Marcellin suivent l'orthographe qu'ont préférée tous les éditeurs de Marc Aurèle, excepté l'éditeur de Lyon : Carnuntum. C'était une ville de Pannonie, où Marc Aurèle fit de longs séjours pendant les préparatifs de ses interminables guerres contre les Quades et les Marcomans.

NOTES DU LIVRE III.

---

1 — Ἑαυτῷ χρῆσθαι, mot à mot, se servir de soi-même, diriger ses facultés; expression que Marc Aurèle a pu emprunter à Sénèque. *Epist.* 58 : « Multis iners vita sine usu « jacuit sui. » *Epist.* 60 : « Vivit is qui se utitur. Qui vero « latitant et torpent, hi in domo sunt, tanquam in condi- « tivo. Horum licet in limine ipso nomen marmori inscri- « bas; mortem suam antecesserunt. »

2 — Εἰ ἤδη ἐξακτέον αὐτόν. Il s'agit du suicide. Les stoïciens admettaient dans certains cas la mort volontaire; ils la prescrivaient même à l'homme sage dans les nécessités pressantes, et quand il y avait impossibilité pour lui de remplir tous les devoirs de la vie. C'est ce qu'ils nommaient εὔλογος ἐξαγωγή. Il ne faut pas trouver étrange que Marc Aurèle n'ait pas réformé sur ce point la doctrine. Sans doute, Dieu nous a mis dans ce monde comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans son congé : Socrate l'a dit, et Socrate a raison. Mais à Rome on envisageait la question d'une autre manière. Ce dont il s'agissait pour Brutus, pour Caton, c'était de protester contre les décisions

d'une aveugle fortune, et de sauver l'honneur de l'humanité. La minorité du sénat, sous l'empire, n'eut guère d'autre arme contre les indignes maîtres de l'univers. Marc Aurèle est tout autant Romain et patricien, ici, que sectateur d'un dogme philosophique. Il se sert du terme de l'école ; mais ce qui l'anime, c'est l'esprit, le souvenir des Romains dont Sévérus lui avait appris à adorer les augustes caractères.

3 — Sénèque, *epist.* 41 : « Vitem laudamus, si fructu « palmites onerat, si ipsa ad terram, pondere eorum quæ « tulit, adminicula deducit. »

4 — Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Aristote l'avait dit avant Boileau. En parlant ainsi, les critiques expriment un fait incontestable de la nature humaine. Mais de là à éprouver, je ne dis pas le moindre plaisir, mais à se garantir de toute fâcheuse sensation à l'aspect des réalités mêmes, il y a un abîme. Les gueules béantes ne feront jamais plaisir à voir qu'en peinture. Les stoïciens confondaient les choses : l'homme n'est pas seulement une intelligence, et la sensibilité aura toujours une part plus ou moins considérable dans ses jugements : *Expellas furca, tamen usque recurret.* L'unité systématique est une précieuse chose ; mais la vérité vraie est quelque chose de plus précieux encore.

5 — Héraclite, affecté d'hydropisie, avait demandé aux médecins s'il n'y avait aucun moyen de transformer cette inondation en sécheresse : Ἐξ ἐπομβρίας αὐχμὸν ποιῆσαι. *Laert.* C'est alors qu'ils imaginèrent de le mettre dans du fumier au soleil ; la chaleur du fumier devait, suivant eux, dissiper l'eau dont le corps était gonflé. C'est pendant ce traitement que le philosophe mourut.

6 — Diogène de Laërte dit, sur le témoignage d'Hermippus, que Démocrite mourut de vieillesse. Lucrèce ajoute qu'il se donna lui-même la mort parce qu'il sentait son esprit s'affaiblir par l'effet des années :

Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.

On ne trouve aucun témoignage dans l'antiquité, qui s'accorde avec celui de Marc Aurèle. Il est même remarquable que ni Pline ni les autres auteurs qui ont cité quelques cas de l'étrange maladie à laquelle aurait succombé Démocrite, ne mentionnent un nom auquel pourtant la célébrité ne manquait pas, et qui se fût présenté de lui-même à leur esprit, si le fait dont il s'agit avait eu quelque authenticité.

7 — Le bon Xylander trouve ici Marc Aurèle en défaut. « Il est faux, dit-il, que Socrate soit mort de la vermine. » On voit assez pourtant, n'y eût-il pas même ce mot ἄλλα, de quelle vermine Marc Aurèle veut parler. Anytus et Mélitus, quoi qu'on en ait dit, n'étaient pas indignes de cette ignominieuse qualification. La métaphore est, du reste, parfaitement dans les habitudes du langage stoïcien. Il y a, dit aussi Épictète, parmi les hommes de grands animaux dévorants et de petits animaux malfaisants. *Dissert.* II, 9. Les lions, les loups et les tigres, on sait quels hommes ils représentent ; les hypocrites, les délateurs, les sycophantes de toute nature sont les vipères, les vermines, les insectes de toute sorte dont le nom prête souvent à notre parole une pittoresque énergie.

Item genus est leoninum inter homines, meo quidem animo,
Uti muscæ, culicesque, pedesque, pulicesque.
Odio et malo et molestia ; bono usui estis nulli.

Plaute, *Curcul.* IV, 2. Remarquons en passant que le mot

pedes est pris dans le sens du φθεῖρες de Marc Aurèle, et de l'usité *pediculi*.

8 — Marc Aurèle parle toujours des suites de la mort en termes dubitatifs. Sénèque lui-même n'osait pas affirmer qu'il y eût pour l'homme une autre vie que celle qu'il passe sur la terre. *Epist.* 71 : « Aut in meliorem emittitur « vitam, lucidius tranquilliusque inter divina mansurus : « aut certe sine ullo futurus incommodo, naturæ suæ re- « miniscetur, et revertetur in totum. » Les stoïciens ne pouvaient guère que douter, placés, avec un vague instinct de leur immortalité, entre les rudes arguments de l'épicuréisme et les peu concluantes sinon peu poétiques démonstrations du Phédon.

9 — Τῷ ἀγγείῳ. Le corps est aussi appelé un vase, σκεῦος, dans les livres saints. Voyez *ad Thessal.*, *epist.* 1, chap. IV, vers. 4. Cette expression est fréquente dans Lucrèce ; et Cicéron définit le corps : *quasi vas animi, aut aliquod receptaculum*.

10 — Sénèque, *epist.* 65 : « Major sum, et ad majora « genitus, quam ut mancipium sim mei corporis : quod « equidem non aliter aspicio, quam vinculum aliquod li- « bertati meæ circumdatum. »

11 —Voyez, plus haut, II, 8 et 13.

12 — Le véritable philosophe, dit Porphyre, est le prêtre du Dieu de l'univers. Nous sommes, suivant l'Apôtre, le temple spirituel et les prêtres saints destinés à offrir des victimes spirituelles. *Petr.* I, 1.

13 — Voyez, plus haut, liv. II, 17 ; et, plus bas, le § 15 de ce livre.

14 — *Athlète de la vertu*, cette expression est vulgaire chez les écrivains antiques ; et les chrétiens sont appelés sans cesse, chez les Pères, des athlètes de Dieu, du Christ, de la foi, de la piété. L'Apôtre parle aussi du noble combat de la foi : Ἀγωνίζου τὸν καλὸν ἀγῶνα τῆς πίστεως, *ad Timoth., epist.* 1, chap. VI, vers. 12 ; Τὸν ἀγῶνα τὸν καλὸν ἠγώνισμαι, *ad eumd., epist.* 2, chap. IV, vers. 7.

15 — Perse, *Sat.* II, *sub fin.*

Compositum jus fasque animi, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto.

16 — Voyez, plus haut, II, 17 ; et plus bas, dans ce livre, § 16 ; et liv. IV, 23, 25, 26 ; XII, 11.

17 — C'est assez pour moi, dit Épictète, de ce qui dépend de moi ; c'est là ce qu'il me faut mettre en état convenable. *Dissert.* IV, 10.

18 — Συνεμφέρεταί τε καὶ συνεμφέρει. Xylander traduit : *Et constat alicunde, et secum aliud affert.* Ce sont là des mots latins, et rien de plus. Gataker : *Et conducit ei, et in eum finem est eidem collata* ; ce qui n'est guère plus clair que les mots de Xylander, et ce que le commentaire n'éclaircit pas d'une façon satisfaisante. J'aimerais mieux la version de Méric Casaubon ; elle a du moins le mérite d'offrir un sens : *Et inevitabile est et utile.* Mais il est évident qu'il doit y avoir une analogie entre les deux idées exprimées par Marc Aurèle : c'est le même verbe ; seulement c'est le passif et l'actif de ce verbe : or, cette analogie n'existe nullement entre les mots *inevitabile* et *utile*. Et puis, comment *inevitabile est* peut-il rendre συνεμφέρεται ? Je pense même que rien n'autorise l'assimilation, pour le sens, de συνεμφέρει avec συμφέρει, lequel signifie, en

effet, *utile est*. Schultz met simplement : *Convenienter infertur et infert*. C'est une énigme plus indéchiffrable encore que celle de Xylander. Dacier suit mot à mot le latin de Gataker ; ce qui ne fait pas une phrase française des plus nettes : « Car ce qui est destiné à chacun lui est convenable et utile, et tend avec lui à la même fin. » De Joly supprime la difficulté : « Car le sort particulier de chacun « marche avec la combinaison générale dont il fait partie. » Je vois bien là-dedans le συνεμφέρεται, ou à peu près ; mais où est le συνεμφέρει, et le καί si important qui lie les deux mots ? Je ne mentionne pas toutes les autres interprétations qui ont été données de ce passage obscur. J'en viens à la mienne. Je la tire du sens propre des termes qui entrent dans la composition des deux mots, ou plutôt du mot en litige ; et je la justifie par la doctrine métaphysique de Marc Aurèle. Φέρω, c'est porter ; συνεμφέρω, c'est emporter avec, et συνεμφέρεθαι, être emporté avec. Or, avec quoi la destinée de chaque homme est-elle emportée, sinon avec celle de l'univers, c'est-à-dire, suivant les lois de l'univers ; et qu'emporte-t-elle, qu'entraîne-t-elle avec elle autre chose que nous-mêmes, et aussi, par conséquent, suivant les lois de l'univers ? Ceci est d'acord avec le principe proclamé ailleurs, que chaque nature particulière n'est qu'une partie de la nature ; surtout avec le grand principe de la conformité aux arrêts de la Providence et aux décrets du destin, principe sans cesse rappelé par Marc Aurèle, et particulièrement aux livres IV, 10, 23, 29, 34 ; VI, 5, 42 ; VII, 51 ; X, 14, 20 ; XII, 5. Du reste, le doute est toujours un peu permis en pareille matière ; et je n'ai pas la prétention d'avoir dit le dernier mot. « Tu « quisquis es, comme dit à ce propos Gataker, quamcum« que ex istis (scil. interpretationem), amplectare per me « licet ; aut potiorem aliquam, si comminisci potueris. »

19 — Socrate, en maint endroit des dialogues de Pla-

ton, exprime le même mépris pour l'approbation de la multitude. Il va jusqu'à dire, dans le *Criton*, que ceux qui préfèrent l'estime du peuple à celle des sages, corrompent cette partie d'eux-mêmes qui ne vit que par la justice et que l'injustice a seule le pouvoir de détruire. A ses yeux, il n'y a qu'une seule louange digne de ce nom, c'est celle que nous décernent les hommes compétents. On connaît le mot d'Hector dans Névius, cité par Cicéron, *Tuscul.*, IV, 67 :

> Lætus sum laudari abs te, pater, a laudato viro ;

ainsi que l'énergique protestation du poëte Lucilius *ap. Nonium* contre les admirations populaires. Un succès auprès de la multitude est pour lui ce qu'était pour le héros antique l'empire des enfers avec tous ses morts :

> Paucis se malle et sapientibus esse probatum,
>
> Ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

Toutes les écoles philosophiques de l'antiquité, comme l'a remarqué Sénèque, s'accordent sur ce point : « Idem « hoc omnes tibi ex omni domo conclamabunt, peripate« tici, academici, stoici, cynici. Quis enim placere potest « populo, cui placet virtus ? Malis artibus popularis favor « quæritur. Similem te illis facias oportet. Non probabunt « nisi agnoverint. Conciliari nisi turpi ratione amor tur« pium non potest. » *Epist.* 29.

20 — Aristote avait fait cette remarque. *Ethic. Nic.* IX, 4 : Διαφέρονται ἑαυτοῖς οἱ φαῦλοι, καὶ ἑτέρων μὲν ἐπιθυμοῦσιν, ἄλλα δὲ βούλονται. Et Sénèque, *epist.* 9 : « Nisi sapienti sua non placent. Omnis stultitia laborat fastidio sui. » Le même auteur, *de tranquill.* 2 : « Unus effectus est vitii displi« cere sibi ; » et, *epist.* 47 : « Hoc habent inter cætera boni « mores ; placent sibi et permanent. »

21 — Les stoïciens étaient d'une excessive sévérité sur ce point ; ils ne redoutaient pas la sécheresse dans leurs écrits ; ils semblaient la rechercher, au contraire. Quand la pensée était grande et forte, ils atteignaient sans effort le sublime, ou tout au moins l'énergique et le concis. C'est là tout ce qu'ils voulaient. La pensée devait seule, suivant eux, recommander l'expression et lui donner ses charmes. Tous les artifices qui font le sujet des longues études de ceux qui veulent écrire, et qui constituent l'art des rhéteurs, sont proscrits sans pitié ; et, dans les termes où se tient Chrysippe, dans un passage conservé du premier livre de sa rhétorique, on ne peut nier qu'ils n'aient une sorte de raison : « Non-seulement il faut négliger la collision des « voyelles, pour ne penser qu'à ce qui est plus grand et de « plus grande importance ; mais il faut encore laisser pas- « ser certains défauts et certaines obscurités, et faire « même des solécismes dont d'autres rougiraient. » Il n'y a guère là que la permission du solécisme qui soit vraiment exorbitante.

22 — Le texte : Ἐν δὲ τὸ φαιδρόν. Il y a quelque chose qui manque à la phrase ; mais il serait difficile de dire ce que c'est. La variante du manuscrit du Vatican donnée, mais non suivie par de Joly, est absurde : Ἕν τε τὸ φαινόμενον. En attendant une correction plus satisfaisante, je suis, avec la traduction latine de Schultz, une interprétation de Gataker, qui propose de lire ἔν δέ, ou peut-être ἔνι δέ, syncopes connues de ἔνεστι, et fréquemment usitées, la première en poésie, la seconde partout. Du reste, Gataker propose encore ἐνῇ δέ et ἐνέστω δέ, et ne veut rien décider sur la question.

23 — Horace, *epist*. I, 12 :

.... si cuncta putas virtute minora.

24 — Ἑλοῦ τὸ κρεῖττον. C'est une des formules de la doc-

trine de Pythagore, conservée par Plutarque, Galien et Stobée : Ἑλοῦ βίον ἄριστον, ἡδὺν δ' αὐτὸν ἡ συνήθεια ποιήσει. Sénèque fait allusion à l'antiquité de cette vénérable maxime dans le *de vit. beat.* « Præceperunt veteres optimam sequi vitam, non jucundissimam : ut rectæ ac bonæ « voluntatis non dux sed comes voluptas sit. »

25 — Platon, au livre V de la République et dans le *premier Alcibiade*, prouve que le bien et le beau sont toujours utiles. C'est à cette noble doctrine que se rattachèrent les stoïciens ; l'utile a, suivant eux, le bien et la vertu pour base. L'épicuréisme, au contraire, ainsi que tout le matérialisme moderne, intervertit les termes, et fait de l'utile la règle unique de nos actions.

26 — L'Évangile dit que celui qui commet le mal hait la lumière. *Joann.* III, 20. On sait la prière que fait, dans Horace, l'homme pervers. *Epist.* I, 16 :

....Pulcra Laverna
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri,
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.

27 — Summum nec metuit diem, nec optat.

Martial, *Epigr.* X, 47.

28 — Εὐλύτως ἄπεισιν. Sénèque avait dit que l'homme sage doit, non pas fuir la vie, mais en sortir : « Non fugere debet ex vita, sed exire. » *Epist.* 24. Et ailleurs, *epist.* 54 : « Sapientis est exire non ejici. » Ce qu'Épictète exprime à peu près comme Marc Aurèle : Εὐλύτως ὑπακοῦσαι. *Dissert.* II, 6.

29 — Πυῶδες. C'est l'expression dont Horace a flétri Rupilius. *Sat.* I, 7 :

Proscripti Regis Rupili pus atque venenum.

30 — Voyez plus bas, XI, 1 ; XII, 36. — Sénèque, *pist.* 77 : « Quomodo fabula, sic vita ; non quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet, quo loco desinas. Quocumque voles desine : tantum bonam clausulam impone. »

31 — Τὴν ὑποληπτικὴν δύναμιν. C'est à tort que Dacier traluit ce terme par le mot *imagination*, lequel ne saurait onvenir ici ni dans son acception étymologique, *perception des images*, ni surtout dans son acception vulgaire, *aculté d'invention*. Le mot dont se sert de Joly, *entendenent*, n'est pas moins défectueux : l'entendement, dans la angue philosophique, c'est l'ensemble des facultés intellectuelles, ou même, suivant quelques-uns, l'ensemble de toutes les facultés de l'âme ; or, il ne s'agit ici que d'une faculté unique et simple, ou du moins que les stoïciens jugeaient telle, celle qui produit l'ὑπόληψις, ou l'opinion. Gataker traduit : ***Facultatem opinatricem,*** et Schultz : ***Facultatem, e qua opiniones nascuntur.*** J'ai fait, comme Schultz, une périphrase ; on ne m'eût point passé l'inutile barbarisme ***hypoleptique.***

32 — Ἀπροπτωσίαν. Zénon, dans ***Diogène de Laërte***, définissait ainsi cette vertu : Ἐπιστήμην τοῦ πότε δεῖ συγκατατίθεσθαι καὶ μή. la science qui nous fait connaître quand il faut accorder ou refuser notre assentiment.

33 — Voyez II, 14 ; XII, 3.

34 — Salomon, dans l'*Ecclés.*, X, 14, et XI, 2 : « Ecquis « novit quid futurum sit. » Anacréon, *ode* 24.

Χρόνον ἔγνων, ὃν παρῆλθον.
Ὃν δ' ἔχω δραμεῖν, οὐκ οἶδα.

Horace, *carm.* III, 29 :

> Prudens futuri temporis exitum
> Caliginosa nocte premit Deus.

35 — Voyez IV, 26 ; XI, 16.

36 — Voyez VI, 36 ; VIII, 21 ; XII, 32.

37 — Voyez II, 17 ; IV, 3, 19 ; VII, 6 ; VIII, 21. Cicéron, *de rep.*, liv. VI, dans le songe de Scipion, avait vivement exprimé la vanité de la réputation, et en des termes dont semble s'être souvenu Marc Aurèle : « Ipsi autem qui de « vobis loquuntur, quamdiu loquentur ? Quinetiam si cu« piat proles illa futurorum hominum deinceps laudes unius« cujusque nostrum a patribus acceptas posteris prodere, « tamen propter eluviones excussionesque terrarum, quas « accidere tempore certo necesse est, non modo non æter« nam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possu« mus... Sed loquentur de te. Sermo autem omnis iste, et « angustiis cingitur iis regionum, quas vides, nec unquam de « ullo perennis fuit ; et obruitur hominum interitu, et obli« vione posteritatis exstinguitur. »

38 — Voyez II, 16 ; IV, 3, 23 ; VI, 44. Épictète avait dit, *Dissert.* II, 10 : « *Tu es citoyen et partie du monde.* » C'était une de ces expressions familières à Socrate, dont le stoïcisme a tiré un si grand parti : « Socrates cum rogaretur « cujatem se esse diceret, Mundanum, inquit ; totius enim « mundi se incolam et civem arbitrabatur. » *Tuscul.*, V, 37. Diogène le cynique, *ap. Laert.*, VI, fait aussi la même réponse : *Je suis citoyen du monde :* κοσμοπολίτης.

39 — Ἐν τοῖς μέσοις. En dehors du τὸ καλόν, il n'y avait pour les stoïciens aucun bien véritable. Tout ce que le langage

ulgaire appelle ainsi, eux le nommaient chose moyenne, 'est-à-dire intermédiaire et neutre entre le bien et le nal, et, en français, chose indifférente. Mais ils distinuaient entre les choses indifférentes, à peu près comme lans un autre ordre d'idées on distingue entre les probailités : il y a des choses indifférentes plus rapprochées lu bien, comme il y a des probabilités plus rapprochées le la certitude. Zénon les appelait προηγμένα, avancées. énèque s'exprime, du reste, catégoriquement sur ce suet; *epist.* 82 : « Est et horum quæ media appellamus, rande discrimen. » Je n'ai pas besoin d'expliquer de uel mode d'évaluation on se servait : on se demanlait si la chose, par exemple le pouvoir, la richesse, a science, pouvait avoir quelque utilité, soit pour nous ider à acquérir le bien suprême, soit pour la pratique de a vertu ; chacun décidait ensuite selon les lumières de son sprit.

40 — Voyez plus bas § 16, et plus haut, II, 14.

41 — Voyez plus haut II, 9.

42 — Le *Manuel* d'Épictète était une provision de ce genre, qui ne devait pas quitter les mains du stoïcien véritable, et qui servait à rappeler sans cesse à l'homme le devoir qu'il avait à remplir pour être digne de ce nom.

43 — Marc Aurèle avait écrit l'histoire de sa vie, et il en avait laissé le manuscrit à son fils. Cet ouvrage est perdu

44 — « Antonin veut dire que tous les mots ont vérita-
« blement une signification ordinaire et commune, qui,

« étant marquée, s'il faut ainsi dire, au coin de l'usage, peut « être aperçue des yeux du corps, de manière que chaque « mot n'est pas plutôt prononcé, que chacun voit et entend, « sans aucune réflexion, ce qu'il signifie ; mais qu'outre « cette signification ils en ont encore d'autres, qui sont plus « cachées, et qui ne peuvent être aperçues que par les yeux « de l'esprit. » DACIER. En effet, ce que la langue entend par *vol*, c'est avant tout une soustraction d'argent ; mais il y a bien d'autres vols que celui-là, et de bien plus criminels : en première ligne, l'hypocrisie et le mensonge. Même observation pour les autres mots dont se sert Marc Aurèle. Du reste, la remarque n'est pas sans importance ; tant de disputes n'ont été au fond que de pures logomachies, qu'il n'est jamais inutile de répéter, que l'esprit seul vivifie, et que la lettre tue.

45 — Aristote, *de anima*, III, 3 : « La croyance n'est « pas une faculté des animaux sauvages ; mais la plupart « d'entre eux ont en partage la perception sensible. » Et plus loin : « La perception sensible est une faculté com- « mune à certains animaux sauvages ; mais aucun d'eux « n'a la raison. » Le même auteur, *Métaphys.*, I, 1, fait la même distinction. Elle était fondée sur une erreur de l'histoire naturelle de ce temps, qui considérait certains animaux comme privés de quelqu'un des sens, l'ouïe ou la vue : on croyait que l'abeille était sourde et la taupe aveugle. Les stoïciens, *ap. Laert.*, reconnaissaient deux ordres de perceptions sensibles, les perceptions rationnelles et les irrationnelles. Les premières, qu'ils appelaient anssi νοήσεις, n'appartenaient qu'aux êtres raisonnables ; les autres, qui n'avaient que le nom générique de φαντασίαι, étaient celles des brutes.

56 — Ἀνδρογύνων. Il n'y a guère d'androgynes que dans

la Fable. Ce terme est pris évidemment ici dans un sens figuré, comme dans plusieurs autres passages des auteurs anciens. Les lexicographes Hésychius et Pollux remarquent même la fréquence de l'usage du mot ἀνδρόγυνος, pour désigner ces hommes qui n'ont pas, dans notre langue, de nom qu'une plume honnête puisse écrire.

NOTES DU LIVRE IV.

—

1 — Τὸ ἔνδον κυριεῦον. C'est ce que Marc Aurèle appelle sans cesse τὸ ἡγεμονικόν. C'est la raison, comme on l'a vu déjà, cette maîtresse portion de notre être, et, comme la définissaient les stoïciens, sous le nom de τὸ ἡγεμονικόν: τὸ κυριώτατον τῆς ψυχῆς. *Ap. Laert*, VII. Cicéron a transporté dans le latin le terme favori de la doctrine stoïcienne: « Principatum id dico, quod Græci ἡγεμονικόν, quo nihil, « in quoque genere, nec potest nec debet esse præstan-« tius. »

2 — Μεθ' ὑπεξαιρέσεως. Mot à mot, avec exception. Sénèque explique plusieurs fois, et par des exemples, et par d'assez longs développements, la théorie de l'exception. *De sap. secess.*, 30; *de benefic.*, IV, 34; *de tranquill.*, 13. On ne doit jamais se dire : je ferai cela, j'irai là, je deviendrai telle chose, d'une façon absolue; il faut toujours sous-entendre qu'il peut y avoir un obstacle à la réalisation de notre projet, afin de ne jamais trouver de mécompte au

bout du chemin. Voyez, du reste, dans Marc Aurèle lui-même, plus bas, V, 20 ; VI, 50; XI, 37.

3 — Sénèque a donné aussi quelques développements à cette idée, laquelle se rattache immédiatement à la théorie de l'exception. Voyez particulièrement l'épître 85. Je ne citerai de cet écrivain qu'une seule ligne, *de provid.* 4 ; ce sera un commentaire suffisant des paroles de Marc Aurèle : « Calamitas virtutis occasio est. » Je renverrai encore à différents passages de notre auteur, VII, 58, 68 ; VIII, 31 ; X, 31, et au § 49 de ce quatrième livre.

4 — Sénèque, *de sap. secess.*, 27 : « Proderit primo in seipsos secedere. » *Epist.* 104 : « Quid prodest mare tra-« jicere, et urbes mutare? Si vis ista, quibus urgeris, effu-« gere, non alibi sis oportet, sed alius. » C'est la pensée si bien développée par Horace, et résumée dans le vers fameux, *epist.* I, 11 :

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

5 — Il s'agit de ces δόγματα, de ces principes arrêtés que le sage doit toujours avoir sous la main dans toutes les circonstances de la vie, et dont il a été question plus haut, III, 13.

6 — Ἀνανέου σεαυτόν. Cette expression peut s'interpréter de plusieurs manières : se renouveler, c'est-à-dire prendre de nouveaux sentiments, plus dignes de la nature humaine, et plus conformes au but véritable de la vie ; se remettre en mémoire les principes qui doivent guider chacune de nos actions et de nos pensées ; enfin se récréer, se refaire de ses fatigues, se donner moralement le même délassement que le vulgaire croit trouver aux champs, au milieu des fleurs, de la verdure, et sur le bord des eaux. J'ai trouvé

le premier sens plus énergique, et plus conforme à l'habitude et à la physionomie du style de Marc Aurèle.

7 — Le stoïcien Caton est ainsi caractérisé par Lucain, *Phars.* II :

Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

8 — Voyez VII, 22, 63 ; VIII, 14 ; XI, 18.

9 — Voyez, dans le même livre, les § 4 et 23 ; et V, 22 ; VI, 44 ; X, 6.

10 — Voyez V, 14 ; VII, 28.

11 — Voyez plus haut, II, 17 ; et plus bas, dans ce même quatrième livre, les §§ 19 et 23.

12 — Sénèque, *epist.* 104 :

Terribiles visu formæ lethumque labosque!

« Minime quidem, si rectis oculis intueri illa possit, et « tenebras perrumpere. Multa per noctem habita terrori, « dies vertit ad risum. Cur timeat laborem vir, mortem « homo? » Et, *epist.* 110 : « Tanti putamus oculos intendere: « jam apparebit quam brevia, quam incerta, quam tuta « timeantur. » Voyez plus haut, dans Marc Aurèle, II, 12, et plus bas, VII, 67.

13 — Voyez plus haut II, 15.

14 — C'est ici cette démonstration dont il a été question dans le paragraphe précédent.

15 — Ce principe métaphysique a été admis par toutes

les sectes philosophiques de l'antiquité. L'épicurien Lucrèce y revient à plusieurs reprises, et avec une grande force d'argumentation :

> Principium hinc, quojus nobis exordia sumet
> Nullam rem e nihilo gigni; nil posse creari
> De nihilo....
> Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
> Omne genus nasci posset, nil semine egeret.

Il a fallu la révélation chrétienne pour faire prévaloir le principe contraire, *tirer du néant*, devant lequel la raison humaine est contrainte de s'humilier et de confesser son impuissance, et qui est loin d'avoir réuni l'assentiment de tous les docteurs du christianisme.

16 — Il manque dans le texte quelque chose que le sens de la phrase indique suffisamment ; ce sont les mots καὶ διάκρισις, ou καὶ διάλυσις, qui doivent exprimer l'opération contraire à celle que désigne le mot σύγκρισις. Sans cette addition, l'idée n'est pas complète, et les deux derniers mots εἰς ταὐτά sont entièrement dépourvus de toute espèce de signification.

17 — Saint Augustin mourant répétait ces paroles de Posidonius : « Non erit magnum, quod cadunt ligna et lapides, et moriuntur mortales. »

18 — Sénèque, *Excerpt.* : « Male de te loquentur homi-
« nes ; sed mali. Moverer si judicio hoc facerent : nunc
« morbo faciunt. Faciunt quod solent : quibusdam enim
« canibus sic innatum est, ut non pro feritate, sed pro con-
« suetudine latrent. »

19 — Voyez le § 33 du même livre, et VIII, 35. Hésiode

dit, en parlant d'une des générations des anciens âges, *Op. et dies*, v. 153 :

> Βῆσαν ἐς εὐρώεντα δόμον κρυεροῦ αἴδαο,
> Νώνυμοι.

20 — Voyez VII, 14 ; VIII, 35, 41, 47 ; XII, 22, 25.

21 — Voyez plus haut II, 1, et plus bas VII, 64.

22 — Sénèque, *epist.* 96 : « Solet fieri. Parum est. De- « buit fieri. Decernuntur ista, non accidunt. » Et, *epist.* 107 : « Quæcumque fiunt debuisse fieri putet ; nec velit « objurgare naturam. » C'est ce que le christianisme répète sans cesse, et dans l'ancienne et dans la nouvelle loi.

23 — Voyez VII, 31 ; X, 25.

24 — Sénèque définit ainsi l'homme de bien, *epist.* 3 : « Perfectum, absolutum, quem malum facere nulla vis, nulla necessitas possit. » C'est celui dont Horace avait donné l'idée, peut-être d'après le modèle de Caton :

> Si fractus illabatur orbis
> Impavidum ferient ruinæ.

25 — Sénèque, *de sap. const.* 17 : « Genus ultionis est, « eripere ei qui fecit, contumeliæ voluptatem. Solent di- « cere : Miserum me. Puto, non intellexit ! Adeo fructus « contumeliæ in sensu et indignatione patientis est. »

26 — Le τὸ ἡγεμονικόν est appelé ici ὁ τῆς βασιλικῆς καὶ νομοθετικῆς λόγος, la raison royale et législatrice, périphrase qui s'entend trop bien d'elle-même pour avoir besoin d'aucun commentaire.

27 — Voyez plus haut I, 16, et plus bas VII, 4.

28 — Lucain dit du stoïcien Caton, *Phars.*, II :

In commune bonus : nullosque Catonis in actus
Surrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Cicéron avait dit, commentant cette pensée à la fois platonicienne et stoïcienne, *Acad.*, IV, 140 : « Virtus esse « nulla potest, nisi sit gratuita : nam quæ voluptate « quasi mercede aliqua, ad officium impellitur, ea non est « virtus, sed fallax imitatio simulatioque virtutis. »

29 — Voyez VII, 73 ; IX, 26, 42 ; X, 11.

30 — Voyez II, 3.

31 — Voyez II, 12.

32 — Cette puissance, ce λόγος σπεμματικός, c'est Dieu lui-même. Voyez dans ce même liv. les §§ 21 et 23. Les stoïciens, *ap. Laert., in Zen.*, avaient imaginé pour Dieu, dans le monde, une action analogue à celle de la faculté génératrice dans chacun des êtres particuliers.

33 — Plutarque se moque, *Stoïc. paradox.*, de ces miracles moraux que les stoïciens prétendaient opérer par leur doctrine, de ces bêtes sauvages subitement transformées en dieux, ou pour le moins en demi-dieux et en héros : Καὶ ἐξαίφνης ἥρως τις ἢ δαίμων, ἢ θεὸς ἐκ θηρίου τοῦ κακίστου γενόμενος. Mais peut-être faut-il voir chez Marc Aurèle une simple allusion au mot d'Aristote sur la multitude, ἢ θεὸς ἢ θήριον ; une protestation de l'empereur contre des murmures populaires excités par quelqu'un de ses édits, et une exhortation qu'il s'adresse à lui-même, pour s'enga-

ger à demeurer ferme et à persister jusqu'au bout dans sa résolution.

34 — Ce nom, introduit dans le texte, par une correction de Xylander, κατὰ τὸν Ἀγάθωνα au lieu de κ. τὸ ἀγαθόν, est celui d'un poëte dramatique de la fin du cinquième siècle avant notre ère, qui s'était fait une belle place, un peu au-dessous d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Agathon est un des interlocuteurs du banquet de Platon. Il ne reste de ce poëte que quelques vers assez insignifiants, dont quelques-uns même sont revendiqués, à tort ou à raison, pour un Agathon poëte comique.

35 — Je suis la correction de Schultz, qui traduit : *Qui accenduntur et exstinguntur.* Le texte vulgaire donne διὰ ἐπτοημένων καὶ σβεννυμένων. On ne sait pas ce que pourrait signifier ici le mot ἐπτοημένων, surtout à côté de σβεννυμένων : ἐπτοημένος a un sens très-clair dans la première phrase de ce paragraphe : c'est l'homme qu'éblouit un certain éclat ; mais ici, la suite des idées et la continuation de la figure exigent, au lieu d'ἐπτ, le mot ἁπτομένων, qui s'en rapproche assez pour qu'on puisse regarder la correction comme une restitution que tout autorise.

36 — Le texte de cette dernière phrase est tellement corrompu qu'on peut y proposer vingt corrections fort différentes l'une de l'autre. Tout ce que j'ai voulu, ç'a été de tirer des mots un sens plausible, et d'accord, sinon toujours avec leur syntaxe, du moins avec les idées que contiennent les phrases précédentes et avec le bon sens. J'en ai fait la conclusion pratique de tout le paragraphe.

37 — Τὸ ὄντως καλόν. Les stoïciens ne donnaient ce nom qu'à la vertu seule.

38 — Sur cette question, comme sur plusieurs autres, les stoïciens étaient partagés ; et on a déjà vu que Marc Aurèle était loin d'être assuré de la réalité d'une autre existence. Le dogme le plus généralement reçu dans cette école, c'est que les âmes persistent à vivre après la mort, mais pour un temps limité ; ce qui faisait dire à Cicéron, *Tuscul.*, I, 77 : « Stoici vitæ usuram nobis largiun- « tur, tanquam cornicibus : diu mansuros (aiunt) ani- « mos ; semper, negant. » Chrysippe, *ap. Laert. in Zen.*, faisait subsister après la mort seulement les âmes des justes, et jusqu'à l'embrasement du monde ; Cléanthe *id.*, *ibid*, étendait cette même existence à toutes les âmes sans exception.

39 — On voit qu'ici encore Marc Aurèle ne se prononce pas affirmativement.

40 — Ennius, *Annal.*, II, *ap. Priscian.*, liv. VI :

> Vulturis in silvis miserum mandebat hemonem :
> Heu quam crudeli condebat viscera busto !

Lucrèce, liv. V :

> Viva videns viro sepeliri viscera busto.

C'est la fameuse expression d'Hérodote, condamnée, on ne sait pourquoi, par Longin : γῦπες ἔμψυχοι τάφοι.

41 — Le τὸ αἰτιῶδες, la forme, ou le principe formel, efficient des choses, c'est Dieu lui-même, que les stoïciens supposaient tellement uni à la matière qu'il ne pouvait en être séparé que par une abstraction de l'esprit. A ces deux principes tout péripatéticiens, Marc Aurèle en ajoute quelquefois un troisième, qu'il nomme ἀναφορά, et même un quatrième, le temps, bien que ce soient là des conditions

d'existence et d'action pour les deux premiers principes, plutôt que des principes véritables, au sens où il faut prendre ce mot.

42 — Le monde, considéré surtout en tant qu'ensemble des deux principes, la matière et la forme, était souvent appelé Dieu par les stoïciens ; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre ici ce mot. Voyez plus bas X, 21. « Ce qu'ils (les stoïciens) appellent Dieu, dit Plutarque, *de Philos. placit.*, I, 7, c'est le monde, et les astres, et la terre. » Il y a une foule d'autres passages d'auteurs anciens qui confirment ce que dit Plutarque ; et Sénèque n'est pas moins explicite ; *Quæst. nat.*, II, 45 : « Vis Deum mundum vo-« care? non falleris. Ipse enim est totum quod vides, « totus operibus suis inditus, et se sustentans vi sua. » *Epist.* 94 : « Totum hoc, quo continemur, et unum est. Et « Deus est ; et socii ejus et membra sumus. »

43 — La nature, ici, comme tout à l'heure le monde, signifie la divinité. Sénèque a fait pour la nature la même observation que pour le monde. *De benefic.*, IV, 7 : « Quid « enim aliud est natura quam Deus, et divina ratio, toti « mundo et partibus ejus inserta ? » *Quæst nat.*, III, 45 : « Vis illum naturam vocare ? non peccabis. Est enim ex « quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. » Le panthéisme est le fond de la métaphysique stoïcienne, et, on peut le dire, de presque tous les systèmes antiques : seulement, chez les autres philosophes, excepté les épicuriens et les éléates, il est plus ou moins avoué, plus ou moins dissimulé sous un appareil dont on peut le débarrasser, et qui n'en change pas l'essence. Et puis, les uns partent d'une conception *a priori*, celle de l'unité, par exemple, et les autres de l'observation sensible ; les uns disent : Dieu est tout ; les autres : Tout est Dieu. Ce sont deux sortes de panthéisme, mais c'est toujours le panthéisme.

44 — Le vieux poëte Pacuvius, *ap. Varr. de ling. lat.*, IV, *et Cicer. de divin.*, I, 2, a exprimé en beaux vers la même pensée :

Hoc vide circum, supraque, quod complexu continet
Terram : nostri Cœlum memorant, Graii perhibent Æthera.
Quicquid est hoc, omnia id animat, format, auget, alit, creat,
Sepelit, recipitque in sese omnia ; omniumque idem est pater.
Indidemque eademque oriuntur, de integro eademque occidunt.

45 — Cette exclamation est tirée de quelque tragédie, mais dont on ignore le titre. On ne connaît pas davantage le nom du poëte.

46 — On sait par Sénèque, *de ira*, III, 6, que c'est Démocrite qui avait conseillé la pratique de cette maxime : « Proderit nobis illud Democriti salutare præceptum, quo « monstratur tranquillitas, si neque privatim, neque pu- « blice multa, aut majora viribus nostris egerimus. » — Et *de tranquill.*, 12 : « Hoc secutum puto Democritum ita cœ- « pisse : Qui tranquille volet vivere, nec privatim agat « multa, nec publice. » L'écrit de Démocrite où se trouvaient ces paroles portait le titre de περὶ εὐθυμίας ; et Stobée, t. I, tit. 100, a conservé les propres paroles dont il s'était servi pour formuler sa maxime : Τὸν εὐθυμεῖσθαι μέλλοντα, χρὴ μὴ πολλὰ πρήσσειν, μήτε ἰδίᾳ, μήτε ξυνῇ, μηδ' ὅσ' ἂν πρήσσῃ, ὑπέρ τε δύναμιν αἱρεῖσθαι τὴν ἑαυτοῦ καὶ φύσιν.

47 — Voyez III, 4 ; VII, 31 ; X, 1.

48 — Voyez III, 6 ; V, 34, et, dans ce quatrième livre, le § 51.

49 — Voyez IX, 6, 38.

50 — Voyez III, 11, et, dans ce quatrième livre, les §§ 10 et 34.

51 — Voyez II, 6 ; VI, 2, et, dans ce quatrième livre, le § 17.

52 — Platon, le métaphysicien spiritualiste, compare l'organisation de l'homme à celle d'un état bien ordonné, et *vice versa*. Les anciens philosophes appelés physiciens, c'est-à-dire les atomistes, les matérialistes de l'antiquité, appelaient le monde un homme immense, et l'homme un microcosme, un petit monde. La comparaison a été souvent reproduite, et chacun, suivant son système, lui a attribué un sens plus ou moins relevé.

53 — Voyez plus bas le § 46 ; et VIII, 15; XII, 1, 13.

54 — Voyez X, 25.

55 — Voyez III, 5; IX, 6; XI, 1.

56 — Voyez II, 16.

57 — Il y a entre le mot ἀπόστημα et le participe ἀφισ-τάμενος, une analogie de radicaux qui produit dans le grec un de ces jeux de mots qu'affectionnaient les anciens, et qui sont presque toujours intraduisibles en français.

58 — Voyez XII, 1.

59 — Μιᾶς οὔσης. Le monde, suivant les stoïciens, était mû par une âme unique, dont chaque âme particulière était une portion, et comme un membre, mais tenant au tout.

60 — Les cyniques seuls, entre tous les philosophes grecs, ne portaient pas de tunique. Les stoïciens reconnaissaient les cyniques pour de véritables philosophes. Il

y a, au fond des doctrines du Portique, beaucoup d'emprunts faits à Antisthène, l'aïeul des cyniques, et à Diogène. Ce n'est pas sans raison que Juvénal a dit, *sat.* XIII, 121 :

.... et stoica dogmata tantum
A cynicis tunica distantia.

61 — Tout le monde connaît la définition de la vertu, qu'a donnée le poëte satirique Lucilius :

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum
Queis in versamur, queis vivimu', rebu' potesse.
Virtus est homini, scire id, quod quæque habeat res :
Virtus quærendæ rei finem scire modumque :
Virtus, divitiis pretium persolvere posse :
Virtus, id dare, quod reipsa debetur honori.

62 — Celui qui préserva Rome des Gaulois.

63 — Il y a eu plusieurs Romains de ce nom qui sont mentionnés dans l'histoire : je ne sais pas quel est celui dont Marc Aurèle veut parler.

64 — Inconnu. On ne trouve de Volésus dans l'histoire qu'au temps des empereurs.

65 — Un des amis et même des parents d'Alexandre ; il avait été élevé avec lui et le suivit dans toutes ses expéditions.

66 — Allusion aux paroles de Télémaque, dans l'Odyssée, A, 242, parlant de son père, dont nul n'a de nouvelle depuis tant d'années :

Οἴχετ' ἄϊστος, ἄπυστος.

67 — Voyez plus haut, §§ 3, 19, et plus bas, V, 33; VI, 16.

68 — Sénèque, *de provid.*, 5 : « Quid est boni viri? Præbere se fato. » Voyez les belles paroles d'Épictète sur la conformité aux desseins de la Providence et aux lois de la destinée, *Manuel*, 38; *Dissert.* II, 17.

69 — Voyez VI, 15; VII, 16, 18, 25; IX, 32.

70 — Voyez II, 17; VII, 53; X, 12.

71 — C'est ici un de ces cas d'utilité réservés, où, suivant Marc Aurèle, il est permis de s'inquiéter de ce que fait, pense ou dit notre prochain. Voyez III, 4.

72 — Voyez V, 20; X, 1; XII, 2.

73 — *A celui qui vit contre la loi de la nature.* Ces mots ne sont pas dans le texte. Mais le mot *également* qui précède, et qui s'y trouve (ἐπίσης), et la fin de la phrase, ainsi que la pensée tout entière, indiquent, à n'en pouvoir douter, ou que le texte est corrompu, ou que Marc Aurèle, qui ne se piquait pas, en fait de style, d'une exactitude bien scrupuleuse, a laissé à son lecteur le soin de combler une ellipse qui peut se supporter peut-être en grec, mais qui ne passerait pas en français.

74 — Voyez plus haut, § 5, et plus bas, VII, 22.

75 — Voyez II, 17; VI, 15; VII, 19.

76 — Sénèque, *epist.* 107 : « Nihil horum insolitum, « nihil inexpectatum est. Offendi rebus istis tam ridiculum « est, quam queri quod spargaris in publico, aut inquine- « ris in luto. »

77 — Voyez plus haut, § 40, et plus bas, V, 8 ; VI, 38 ; VII, 9.

78 — Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, prétent que c'est à Orphée qu'Héraclite avait emprunté et l'idée et la formule de son principe. Voici les vers de cet antique poëte religieux :

> Ἔστιν ὕδωρ ψυχῆ, θάνατος δ'ὑδάτεσσιν ἀμοιβή.
> Ἐκ δ' ὕδατος γαίη, τὸ δὲ ἐκ γαίης πάλιν ὕδωρ.
> Ἐκ τοῦ δὲ ψυχὴ ὅλον αἰθέρα ἀλλάσσουσα.

79 — Allusion à quelque conte ou à quelque proverbe, sur lequel on n'a pas d'autre lumière, mais dont le sens moral est facile à saisir.

80 — Sénèque, *de provid.*, 5 : « Languida ingenia, et in somnum itura, vel in vigilam somno simillimam. » Lucrèce parle dans le même sens de ces hommes dont la vie presque tout entière se passe dans l'inaction du corps et de l'esprit ; liv. III :

> Qui somno partem majorem conteris ævi,
> Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
> Atque animi incerto fluitans errore vagaris.

81 — Virg., *Enéide* :

> Ac velut in somnis oculos ubi languida pressit
> Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
> Velle videmur ; et in mediis conatibus ægri
> Succidimus ; non lingua valet, non corpore notæ
> Sufficiunt vires, nec vox, aut verba sequuntur.

82 — Ce passage est fort corrompu ; on peut l'entendre de plusieurs manières. J'ai suivi l'interprétation de Gataker, adoptée par Schultz, et qui a du moins l'avantage de

s'accorder avec ce qui précède, et de fournir une conclusion.

83 — Voyez plus haut, § 15, et plus bas, X, 8.

84 — Ce genre de consolation, qui n'a jamais consolé personne, était fort du goût des anciens. Lucrèce, liv. III, a développé en beaux vers des pensées analogues :

> Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
> Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
> Qui melior multis, quam tu, fuit, improbe, rebus.
> Inde alii multi reges, etc., etc.

85 — Voyez aussi une consolation analogue offerte par Serv. Sulpitius à Cicéron, désolé de la perte de sa fille Tullie. *Ad fam.*, IV, 5 : « Ex Asia rediens, cum ab Ægina « Megaram versus navigarem, cœpi regiones circumcirca « prospicere; post me erat Ægina, ante Megara, dextra « Piræus, sinistra Corinthus : quæ oppida quodam tem- « pore florentissima fuerunt, nunc prostrata et diruta ante « oculos jacent. Cœpi egomet sic cogitare : Hem, nos ho- « munculi indignamur, si quis nostrum interiit aut occisus « est, quorum brevior vita esse debet, cum uno loco tot « oppidorum cadavera projecta jaceant? »

86 — On sait assez ce qu'étaient Herculanum et Pompéi, et comment elles périrent. Pour Hélice, c'était une ville d'Achaïe, qui disparut sous les eaux par l'effet d'un envahissement de la mer sur la terre :

> Si quæras Helicen, et Burin, Achaidas urbes,
> Invenies sub aquis.

Ces vers sont d'Ovide, *Métamorph.* XV.

87 — Allusion à la coutume d'embaumer ou de brûler les morts.

88 — Voyez I, 9, 16 ; II, 9, 10, et plus haut le § 26.

89 — Voyez II, 3.

90 — Voyez IX, 42 ; XI, 1.

91 — Épictète, *dissert.* II, 10 : « Ce n'est pas la mort qui est un malheur, mais la crainte de la douleur ou de la mort. » C'est la même pensée qui a inspiré à Tacite, *Annal.* VI, ces belles réflexions sur le sort heureux ou malheureux des hommes : « Neque mala vel bona, quæ vulgus « putet. Multos qui conflictari adversis videantur, beatos ; « ac plerosque, quanquam magnas per opes, miserrimos ; « si illi gravem fortunam constanter tolerent ; hi prospera « inconsulte utantur. »

92 — Il y a, dans l'histoire romaine, tant de noms semblables à ceux-là, qu'on ne sait pas de qui Marc Aurèle a voulu parler.

93 — Voyez plus haut, § 3, plus bas, V, 24 ; XII, 7.

94 — Allusion à l'épithète que les poëtes ont donnée au vieux Nestor : τριγέρων ou τριγερήνιος, parce qu'il avait, disait-on, vécu trois âges d'hommes. Voyez *Iliad.*, *pass.*, et A, 252 :

... μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσεν.

95 — Voyez VIII, 30.

NOTES DU LIVRE V.

---

1 — Voyez VIII, 12.

2 — Voyez II, 1 ; VI, 33 ; X, 8.

3 — Voyez VIII, 19. Cicéron avait dit, conformément à la doctrine stoïcienne, *Offic.* I, 103 : « Neque enim ita « generati a natura sumus, ut ad ludum jocumque facti « esse videamur, sed ad severitatem potius, et ad quædam « studia graviora atque majora. »

4 — Cicéron, *ubi supr.* : « Ludo autem et joco uti illis « quidem licet ; sed sicut somno et quietibus cæteris, tum « quum gravibus seriisque rebus satisfecerint. » Horace. *epist.* I, 14 :

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

5 — Voyez VII, 29 ; VIII, 29, 47 ; XI, 16, 19 ; XII, 25

6 — Voyez VI, 2. Sénèque avait dit, *epist.* 81 : « Si « gratum esse non licebit, nisi ut videar ingratus ; si red- « dere beneficium non aliter quam per speciem injuriæ « potero, æquissimo animo ad honestum consilium, per « mediam infamiam, tendam. Nemo mihi videtur pluris « æstimare virtutem, nemo illi esse magis devotus, quam « qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet. » Et, *epist.* 113 : « Non vis esse justus sine gloria? at me- « hercule sæpe justus esse debebis cum infamia : et tum, « si sapis, mala opinio, bene parta, delectat. »

7 — Voyez II, 8.

8 — Voyez VII, 55 ; X, 11.

9 — Voyez I, 9, l'image réalisée dans un des maîtres de Marc Aurèle, de cette vertu dont les stoïciens s'étaient fait l'idéal, et qui passe presque pour impraticable.

10 — C'était l'opinion de Chrysippe. Voyez Diogène de Laërte, *in Zen.* Mais Cléanthe disait qu'il fallait se conformer uniquement à la nature commune, et non point à celle qui nous est propre : il y avait entre elles, suivant lui, antagonisme et non point accord.

11 — Horace, *epist.* I, 1 :

Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi :
Nec quia desperes invicti membra Glyconis,
Nodosa corpus nolis prohibere chiragra.
Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.

12 — Sénèque, *de benef.*, I, 2 : « Demus beneficia, non « feneremus. Dignus est decipi, qui de recipiendo cogitavit « cum daret. » *Ibid* , III, 14 : « Interitura est rei tantæ « dignitas, si beneficium mercem facimus. » *Ibid.*, IV, 14 :

« Non est beneficium quod in quæstum mittitur. Hoc dabo,
« hoc recipiam ; auctio est ut ait Ovidius :

Quæ quia non licuit, non dedit, illa dedit ;

« Eodem modo, qui beneficium ut reciperet dedit, non « dedit. »

13 — Sénèque, *de benef.*, II, 6 : « Quam dulce, quam « pretiosum est, si gratias sibi agi non est passus, qui de-« dit ; si dedisse, dum dat, oblitus est ! »

14 — Voyez VI, 7 ; XI, 4 ; XII, 29. C'est la pensée exprimée par le poëte comique :

Is probus est, quem non pœnitet quam sit probus :
Benefacta benefactis aliis pertegito, ne perpluant.

Plaute, *Trinum.*, II, 2.

15 — Marc Aurèle réprouve les prières que font d'ordinaire les hommes, et qui n'ont pour objet que leur intérêt personnel ; il n'admet d'autres prières que celles qui ont en vue, comme la prière des Athéniens, une utilité générale. Il est certain qu'il faut s'être fait de Dieu une bien déplorable idée, pour croire dignes de ses regards les vœux qu'on ose lui adresser tous les jours. Les Athéniens, au rapport de Pausanias, priaient même non pas seulement pour l'Attique, mais pour toute la Grèce.

16 — Je n'affirmerais pas que ce nom soit ici pour désigner un médecin quelconque, ni comme une personnification de la médecine. Les anciens se figuraient souvent que le dieu Esculape leur suggérait l'idée des remèdes propres à la guérison des maux dont ils étaient affligés. On a vu, à la fin du premier livre, Marc Aurèle lui-même parler des remèdes qu'il avait trouvés, par une inspiration divine, contre ses crachements de sang et ses vertiges, particuliè-

rement dans son séjour à Caiète et à Chrèse. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il eût en vue ici cette superstition qu'il partageait avec ses contemporains.

17 — Voyez IV, 40.

18—Voyez, VI, 37; VII, 8; X, 4. Sénèque, *de benef.*, IV, 7, définit de même la destinée : « Nihil aliud est fatum quam series implexa causarum. »

19 — Voyez III, 4; X, 20; XII, 23.

20 — Sénèque, *epist.* 74 : « Nihil indignetur sibi acci-
« dere ; sciatque illa ipsa quibus lædi videtur, ad conser-
« vationem universi pertinere, et ex his esse quæ cursum
« mundi officiumque consummant. »

21 — Lucain, *Phars.*, VI :

.... a prima descendit origine mundi
Causarum series ; atque omnia fata laborant,
Si quidquam mutasse velis.

22 — Sénèque, *de vit. beat.*, 17 : « Exigo a me non ut
« optimis par sim, sed ut malis melior. Hoc mihi satis est,
« quotidie aliquid ex vitiis meis demere et errores objur-
« gare. Non perveni ad sanitatem, etc. » Tout le monde connaît les vers de Simonide, commentés dans le *Protagoras* de Platon. On est honnête homme, aux yeux du poëte de Céos, pourvu qu'on ne soit point un méchant.

23 — Voyez le beau développement qu'Épictète a donné à la même pensée, *Dissert.* I, 25, et IV, 9.

24 — Σπογγάριον. C'est une espèce d'éponge très-fine et très-légère, appelée chez les Latins *penicillus*, et qui servait

particulièrement à l'usage de certaines maladies d'yeux. Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 11 : « Mollissimum genus earum « penicilli, oculorum tumores levant ex mulso impositi. « Iidem abstergendæ lippitudini utilissimi ; eosque tenuis- « simos et mollissimos esse oportet. Imponuntur spongiæ « ipsæ epiphoris ex posca. » Celse, *de re medic.*, VI, 6, § 1 : « Neque ab ratione abhorret etiam penicillo potissimum « uti expresso ; si levior impetus est, ex aqua ; si major, « ex posca. »

25 — Pline, *Hist. nat.*, XXIX, 3, parle de cet emploi de l'œuf comme remède dans les maladies des yeux : « Ova « per se infuso candido oculis epiphoras cohibent, uren- « tesque refrigerant. Quidam pro aqua miscent collyriis. « Infantibus contra lippitudines vix aliud remedium est. »

26 — Καταιόνησιν, en latin *perfusionem*. Dès la plus haute antiquité on s'est servi des douches, surtout dans le traitement des affections cérébrales. Ainsi, on liait les fous et on présentait leur tête à l'aspersion, bon gré, mal gré. Voyez Théodoret, au liv. I de ses *Therapeutica* : Καὶ δεσμὰ προσφέρουσι, καὶ καταιονῶσι βίᾳ τὰς κεφαλάς.

27 — C'est une heureuse correction que je trouve indiquée dans la traduction latine de Schultz. Le texte donne οὐδὲν ἐπιδείξει, ce qui n'a pas de sens à cet endroit. Pour lui, il traduit *nihil te mordebit*, ayant lu, par conséquent, οὐδὲν ἐπιδήξει. La permutation de l'η et de la diphthongue ει est extrêmement fréquente dans les manuscrits, par l'effet de la prononciation identique que ces deux signes ont affectée depuis une époque fort reculée, et que les Grecs modernes ont conservée traditionnellement. L'η et ει ne sont chez eux, ainsi que οι, υ et ι, que des écritures différentes du même son, celui dont l'iota était dans l'origine l'unique représentant.

28 — C'était particulièrement l'opinion des pyrrhoniens ; mais ils n'avaient fait que développer les idées d'Anaxagore, de Démocrite et d'Empédocle sur l'incertitude et les ténèbres de la matière, et des mouvements des objets sensibles.

29 — Cicéron, *ad famil.*, IX, 2 : « Quis est tam lynceus, qui in tantis tenebris nihil offendat, nusquam incurrat? »

30 — Sénèque, *epist.* 81 : « Quod contemptissimo cuique « contingere ac turpissimo potest, bonum non est. Opes « autem, et lenoni et lanistæ contingunt. Ergo non sunt « bona. » Voyez Marc Aurèle, II, 11 ; IV, 39.

31 — Voyez IV, 50 ; IX, 3 ; X, 36.

32 — Voyez X, 35.

33 — Voyez III, 4 ; VIII, 53. Sénèque, *epist.* 53 : « Incredibilia sunt quæ tulerim, cum me ferre non possem. »

34 — Voyez III, 1.

35 — Voyez II, 13 ; III, 5 ; XII, 26, et dans ce cinquième livre le § 27.

36 — Voyez II, 9 ; X, 32, 33.

37 — Voyez VIII, 2 ; X, 24, 37 ; XII, 19.

38 — Voyez IV, 28 ; IX, 39.

39 — Toute cette phrase, dans le texte, est bouleversée, mutilée, et ne saurait s'entendre sans le secours d'une correction. J'ai suivi celle de Gataker ; au lieu de : οὐκ ἄ·

ταῦτα προεπινοήσας, ἔτι ἀκοῦσαι δυνηθείη τι. ὑπὸ τῷ ἀγαθῷ γὰρ ἐφαρμόσει, Gataker propose de lire : ο. ἄ. τ. π., ἔ. ἀ. δ. τι, ὅπερ τῷ ἀγαθῷ οὐκ ἐφαρμόσει. Schultz a admis une supposition qui ne semble pas très-fondée. Il lit : ... δυνηθείη τι. ὑπὸ *** τῷ ἀγαθῷ (οὐκ) ἐφαρμόσει, comme s'il y avait plusieurs mots d'effacés dans le texte. Ces mots, à en juger par sa traduction, auraient été une citation commençant par la préposition ὑπό : ... *non poterit, his animo præconceptis, audire hoc : « Præ... » Nam cum bono dissonabit.* Ce qui semblerait appuyer cette supposition, c'est ce que dit Marc Aurèle un peu plus bas : τὸ ὑπὸ τοῦ κωμικοῦ εἰρημένον. Mais la citation du poëte comique se trouve évidemment dans les derniers mots du paragraphe, qui sont un vers ïambique, mais défiguré peut-être au deuxième pied par le défaut de la mémoire du citateur :

Ὑπὸ τῆς εὐπορίας οὐκ ἔχειν, ὅποι χέσῃ.

Quant à savoir quel est le poëte comique dont il est ici question, Gataker n'en savait rien, et depuis on n'en a pas appris davantage. Il n'y a pas grand'chose de commun, en effet, entre le mot cité par Marc Aurèle, et le vers d'Aristophane allégué par Dacier, et que Gataker avait cité seulement pour mémoire :

Ἀλλ' ἐν καθαρῷ που ποῦ τις ἂν χέσας τύχοι ;

40 — Voyez la remarque précédente.

41 — Voyez II, 2 ; IV, 21 ; VI, 32.

42 — Voyez VII, 50 ; VIII, 18 ; X, 7.

43 — Voyez II, 3 ; VI, 15.

44 — Voyez IV, 5 ; VII, 18.

45 — Voyez X, 7. Le monde, suivant les stoïciens, rentrait, au bout d'un temps déterminé, dans le sein de Dieu ; puis il en sortait après une autre période. Voyez *Diog. Laert. in Zen.* C'est là la παλιγγενεσία περιοδική dont parle Marc Aurèle au liv. XI, 1. Héraclite, avant les stoïciens, avait avancé une opinion analogue ; il disait que le monde, après certaines périodes déterminées, périrait par l'embrasement, pour renaître ensuite : ἐκπυροῦσθαι κατά τινας περιόδους ἐναλλάξ. *Diog. Laert.*, IX.

46 — C'est-à-dire que, pour accomplir le bien, la raison n'a besoin que d'elle-même, et se passe de tous les secours étrangers, lesquels ne feraient que l'offusquer et la conduire à l'erreur.

47 — Κατορθώσεις. C'est ce que Cicéron, dans le *De finibus*, traduit par *recte facta*. Les catorthoses avaient pour opposé les actions auxquelles on donnait les épithètes de σκολιά et de στρεβλά, *courbes, tortueuses*, et ces mœurs que Perse nomme *curvi mores*, III, v. 51.

48 — Sénèque, *de vit. beat.* 14 : « Voluptas nocet nimia : « in virtute non est verendum, ne quid nimium sit. Non « est bonum, quod magnitudine laborat sua. » Et, *de ira,* I, 13 : « Quis enim ullius boni accessionem recusaverit? « atqui augeri illam inutile est : ergo et esse. Non est bo- « num, quod incremento malum fit. »

49 — Clément d'Alexandrie dit de même au liv. IV des *Stromates* : « Ce qui caractérise l'homme, ce sont les pensées auxquelles il s'arrête, et qui mettent leur empreinte dans son âme. »

50 — Voyez VI, 30.

51 — Cette pensée déjà exprimée par Horace, *ep.* I, 11,

> Ut quocumque loco fueris, vixisse libenter
> Te dicas,

avait été reproduite par Sénèque sous diverses formes. *Epist.* 28 : « Bene vivere omni loco positum est. Nam quid « tam turbidum fieri potest quam forum : ibique licet quiete « vivere, si necesse sit. » *Epist.* 55 : « Non multum ad « tranquillitatem facit locus. Animus est qui commendat « omnia. Vidi ego in villa hilari et amœna mœstos : vidi « in media solitudine occupatis similes. » Voyez encore les épît. 51 et 104. Voyez aussi Marc Aurèle, I, 17 ; VIII, 9, 45.

52 — Voyez VI, 16, 40; VII, 55.

53 — Cette démonstration était partout dans la morale des stoïciens ; elle se représente à chaque instant, sous une forme ou sous une autre, chez Marc Aurèle. Voyez principalement II, 1 ; III, 4; IV, 3 ; XI, 18.

54 — Voyez plus bas, § 30, et VI, 23 ; VII, 55; XI, 18.

55 — Chrysippe, *ap. Laert.*, VII : Τὸ ζῷον τοῦ μὴ ζώου κρεῖττον. Mot à mot : « L'animal est supérieur au non animal. »

56 — Voyez plus bas, § 28, et IX, 42; XI, 18; XII, 16.

57 — Voyez VIII, 46 ; X, 3.

58 — « Il y a des gens qui, sans le savoir, se montrent braves. » Arist., *Ethic.*, III, 8. Sénèque remarque avec raison que ni les enfants ni les fous ne craignent la mort. *epist.* 36, et il conclut par la même leçon que nous donne ici Marc Aurèle : « Esse turpissimum si eam securitatem

nobis ratio non præstat, ad quam stultitia perducit. »
Voyez aussi Épictète, *dissert.* IV, 7.

59 — Sénèque, *epist.* 78 : « Athletæ quantum plagarum « ore, quantum toto corpore excipiunt! ferunt tamen omne « tormentum gloriæ cupiditate. Nec tantum quia pugnant, « ista patiuntur, sed ut pugnent : exercitatio ipsa tormen- « tum est.

60 — Outre le passage de Sénèque, cité dans l'avant-dernière remarque, voyez encore les épîtres 4, 76 et 78.

61 — Voyez IV, 3 ; XI, 16.

62 — Voyez VI, 49 ; VII, 15 ; XI, 11, 16.

63 — Voyez II, 15 ; III, 9 ; IV, 3, 7 ; VIII, 47, XI, 16.

64 — Voyez plus bas, § 33.

65 — Voyez VIII, 41 ; XI, 9.

66 — On sait ce que c'était pour les stoïciens que les choses indifférentes; nous nous sommes expliqués à ce sujet. Voyez encore VI, 32 ; VIII, 56.

67 — Voyez VIII, 32.

68 — Voyez IV, 1 ; VI, 50.

69—Voyez II, 4 ; VI, 5, et plus bas, dans ce même livre cinquième, le § 32.

70 — Voyez III, 9 ; VI, 16 ; VII, 1.

71 — Sénèque, *epist.* 65 : « Quem in hoc mundo locum

« Deus obtinet, hunc in homine animus : quod est illic ma-
« teria, id nobis corpus est. Serviant ergo deteriora melio-
« ribus. Voyez Marc Aurèle, VI, 13 ; XII, 1.

72 — Voyez III, 1 ; VII, 55, et surtout Épictète, *dissert*. I, 1. Le passage est trop long pour le transcrire ici.

73 — Voyez plus bas, § 35, et VI, 44, 54 ; VIII, 55 ; X, 6.

74 — Il faut aider un peu au texte à cet endroit ; il y a seulement chez Marc Aurèle : τί τὸ παρορώμενον, mais l'interrogation dit à elle seule ce qu'il faut suppléer. J'ai écrit : *C'est de lui montrer,* d'après le *sed ostendendum* ajouté par les traducteurs latins.

75 — Voyez IV, 43 ; VI, 4, 15 ; VII, 18.

76 — Voyez VII, 18, 25 ; X, 18 ; XI, 35.

77 — Ovide, *Métam*. XV :

....Nihil est toto quod perstet in orbe ;
Cuncta fluunt.

78 — Voyez II, 12 ; XII, 32.

79 — Voyez IV, 44 ; VII, 73.

80 — Voyez X, 17 ; XII, 32. Sénèque avait dit, *epist*. 91 : « Quota pars omnium sumus ? »

81 — Voyez II, 17 ; IV, 26, 48 ; XI, 18.

82 — Voyez IV, 26 ; IX, 4.

83 — Voyez VI, 22. Épictète fait la même observation sur l'indifférence des actions d'autrui. *Dissert*. I, 12.

84 — Voyez X, 8 ; Épictète, *dissert.* II, 1, et Sénèque, *de vit. beat.*, 15.

85 — Sénèque, qui, comme Marc Aurèle, rejetait du stoïcisme tout ce qui lui paraissait outré, et absurde par son impossibilité même, n'aurait, pas plus que lui, prononcé le mot qu'on prête à Posidonius. Il développe, dans une foule de passages, cette idée si raisonnable, qu'il ne faut pas épuiser son énergie dans un inutile combat où la nature aurait inévitablement le dessus, et que, dans mainte circonstance, il n'y a pas à nier ou à fuir un plaisir ou une douleur qui sont réels, et sur lesquels notre volonté n'a aucune prise. Voyez notamment le *de ira*, II, 2, et les épîtres 11, 57 et 85.

86 — Voyez II, 17; III, 16; IV, 33; X, 11; XII, 26, etc.

87 — Voyez II, 13 ; III, 12, 16 ; XII, 26, etc.

88 — Cette opinion, que nous avons déjà rencontrée, était vulgaire chez les anciens :

> Quis cœlum possit, nisi cœli munera nosset,
> Et reperire Deum, nisi qui pars ipsa deorum est !

C'est le poëte Manilius qui s'exprime ainsi ; et il ne serait pas difficile d'accumuler les exemples analogues dans les deux littératures antiques.

89 — Je fais rapporter ces dernières paroles à tout ce qui précède, et par une raison facile à saisir. Donner une leçon de morale, ce n'est pas déclamer, ce n'est pas non plus permettre tout avec une lâche complaisance : voilà tout ce que Marc Aurèle a voulu dire, et ce qu'il a exprimé dans son énergique concision par les deux noms caractéristiques, l'un des habitudes déclamatoires, l'autre de l'indifférence en morale.

90 — Voyez passim, et particulièrement VIII, 47.

91 — Voyez plus haut, § 10, et IV, 49 ; VIII, 48.

92 — Voyez plus haut, § 8, 16, et III, 4 ; IX, 9.

93 — C'est presque un vers de l'Odyssée Σ, 15, mais avec quelque différence, soit que Marc Aurèle ait suppléé de lui-même au défaut de sa mémoire, sans bien s'inquiéter des mots et même de la quantité, soit qu'il citât un poëte qui s'était inspiré d'Homère. Marc Aurèle dit :

Μήτε τινὰ ῥέξαι ἐξαίσιον, μήτε (τι) εἰπεῖν.

Le vers est dans Homère :

Δαιμόνι' οὔτε τι σὲ ῥέζω κακὸν, οὔτ' ἀγορεύω.

94 — Voyez plus haut, § 30, et IV, 40 ; VI, 14.

95 — Voyez plus haut, le § 13.

96 — Voyez IV, 33, 48 ; XII, 27.

97 — Voyez IV, 3 ; VI, 16.

98 — Voyez II, 12 ; VI, 13, 36 ; VII, 3 ; IX, 36.

99 — Citation empruntée à ces vers d'Hésiode, *Op. et dies*, 195 :

Καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀπὸ χθονὸς εὐρυοείδης,
Ἀθανάτων μετὰ φῦλον ἴτον, προλιπόντ' ἀνθρώπους.
Αἰδὼς καὶ Νέμεσις.

100 — Voyez II, 17 ; VI, 16.

101 — Voyez VI, 15.

102 — Voyez III, 4 ; IV, 3, 33.

103 — Voyez IV, 21 ; VIII, 25 ; XI, 3.

104 — Voyez VI, 30.

105 — Voyez IV, 3, et plus haut, § 20.

106 — Voyez XII, 3, 26, et le *Manuel* d'Épictète, c. I, § 2.

107 — Voyez plus haut, §§ 10 et 20, et III, 12 ; XII, 8.

108 — Voyez plus haut, § 14, et IV, 37, 49 ; VI, 50 ; VII, 28.

109 — Épictète, *dissert.* IV, 7 : « Qu'est-ce donc qui doit périr des choses qui sont dans le monde? » C'est à propos de la mort qu'il s'exprime ainsi. Avec la doctrine de l'unité de matière et de l'unité d'esprit, on devait, pour être conséquent, admettre ce principe. L'homme n'était qu'un accident ; il n'y avait de réel que l'esprit et la matière. Mais si l'homme est un être immortel, et que cette vie ne soit que le préliminaire de la vie, la question change, et l'homme prend, dans l'ordre de l'univers, une importance considérable : il est plus que l'univers même.

110 — Allusion à quelque fable, ou à quelque passage d'une comédie perdue.

111. — Cette phrase et celles qui suivent sont pleines, dans le texte, de difficultés inextricables. Ici, comme dans les autres passages désespérés, j'ai adopté, entre les interprétations proposées, celle qui m'a paru offrir le sens le plus clair et le plus complet.

NOTES DU LIVRE VI.

—

1 — D'autres stoïciens pensaient, au contraire, que la matière se montre, dans certains cas, rebelle à Dieu, et que c'est là le principe des imperfections qui nous frappent dans l'univers. Sénèque, *de Provid.* 5 : « Quare Deus tam « iniquus in distributione fati fuit, ut bonis viris pau- « pertatem, vulnera, et acerba funera adscriberet? Non « potest artifex mutare materiam. Hæc passa est. Quædam « separari a quibusdam non possunt, cohærent, individua « sunt. »

2 — Voyez plus bas, § 4, et IV, 40; V, 21, 30.

3 — Voyez IV, 25; V, 3; VII, 36; VIII, 2; X, 11, et plus bas, dans ce même livre sixième, le § 7.

4 — Sénèque, *epist.* 77 : « Quid! tu nescis unum esse ex vitæ officiis, et mori? »

5 — Voyez III, 10, 12; IV, 26; VII, 6, etc. Sénèque,

epist. 101 : « Ille ex futuro suspenditur, cui irritum est præsens. »

6 — Voyez III, 11.

7 — Voyez V, 13, 23, 33.

8 — Voyez VIII, 25 ; X, 7.

9 — Sénèque, *de benef.*, VII, 31 : « Vincit malos pertinax bonitas. » *De ira*, II, 34 : « Irascitur aliquis? Tu « contra beneficiis provoca. Cadit statim simultas ab al- « tera parte deserta, nisi par non pugnat. Si utrinque cer- « tabitur, ille est melior, qui prior pedem retulit : victus « est qui vicit. »

10 — Voyez V, 14 ; XI, 1.

11 — Voyez III, 9 ; VII, 2, 11.

12 — Voyez I, 4.

13 — Voyez IV, 27.

14 — Αἶα γίνεσθαι. J'ignore d'où Marc Aurèle a tiré cette expression, certainement empruntée à un poëte (le mot αἶα l'indique suffisamment). Xylander y trouve une allusion à ce vers d'Homère :

Ἀλλ'ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε.

Mais alors il est étrange que Marc Aurèle ait écrit αἶα au lieu du mot γαῖα qu'il lisait dans le poëte.

15 — Les passions nous font sortir hors de nous-mêmes ; l'homme, dit Syrus, est hors de son corps quand il se livre

a la colère. Quand nous manquons ainsi, volontairement ou non, à la loi d'harmonie qui doit être notre unique règle ; quand, pour parler comme les stoïciens, nous ne sommes plus en conformité avec la nature, laquelle a fait l'âme pour commander, le corps pour obéir, il faut se hâter de rétablir l'âme dans son empire, et aussi souvent que l'impression des objets extérieurs a porté le trouble dans l'économie de l'être double que nous sommes. Agir autrement, c'est perpétuer le plus fâcheux désordre, c'est manquer sans cesse à la mesure. On peut bien y manquer, mais malgré soi, mais à condition d'y revenir aussitôt.

16 — Sénèque, *epist.* 103 : « Quantum potes, in philo- « sophiam secede. Illa te sinu suo proteget : in hujus sa- « crario eris aut tutus, aut tutior. »

17 — Il était impossible de traduire en termes décents cette définition : la langue française, depuis plus de deux siècles, a proscrit les expressions dont j'aurais eu besoin; et ce n'est pas ici un traité de médecine.

18 — Xénocrate est ce disciple de Platon, si célèbre par la rudesse de son caractère. Pour Cratès, il y a eu deux philosophes de ce nom, l'un d'Athènes, l'autre de Thèbes : c'est ce dernier qu'on appelait Cratès le cynique. On ignore duquel Marc Aurèle parle ici ; on ne sait pas davantage quel est le mot de Cratès dont il s'agit dans ce passage.

19 — Voyez IV, 40 ; V, 21; XII, 30, 32.

20 — Voyez II, 1.

21 — Voyez V, 23, et Épictète, *dissert.* II, 1 ; III, 24.

22 — Voyez II, 3 ; VII, 25. Ovide a fait un tableau ani-

mé de ce renouvellement continuel des êtres, *Metam.*, XV :

> Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu,
> Non secus ac flumen ; neque enim consistere flumen
> Nec levis hora potest : sed ut unda pellitur unda,
> Urgetur que eadem veniens, urgetque priorem,
> Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur,
> Et nova sunt semper. Nam quod fuit ante, relictum est,
> Fitque quod haud fuerat, momentaque cuncta novantur.

23 — Voyez II, 17; IV, 43 ; V, 23.

24 — Sénèque, *epist.* 104 : « Avium modo transvolant, citiusque quam venerant, abeunt »

25 — Voyez V, 33.

26 — Voyez II, 2 ; V, 4. Sénèque, *ad Marc.*, 11: « Homo, « anxiæ molestæque tutelæ, precarii spiritus, et male in- « hærentis; quem pavor repentinus, aut item ex improviso « sonus auribus gravis excutit. »

27 — Le poëte Épicharme, *ap. Clem. Strom.*, V, comparait les hommes à des outres gonflées de vent :

> Aἱ φύσιες ἀνθρώπων ἀσκοὶ πεφυσημένοι.

28 — Sénèque, *epist.* 54 : « Invasit me repente mala « valetudo. Suspirium apte dici potest. Brevis valde et « procellæ similis impetus est. Quis enim diu exspirat? « Omnia corporis aut incommoda, aut pericula per me « transierunt : nullum mihi videtur molestius. Quidni? « Aliud enim, quidquid est, ægrotare est : hoc, est animam « agere. Itaque medici hanc meditationem mortis vocant. « Faciet aliquando spiritus ille, quod sæpe conatus est. »

29 — Voyez IV, 3 ; VIII, 52.

30 — Voyez V, 16.

31 — Voyez IX, 1, et Épict., *Man.*, 3.

32 — Voyez II, 6; III, 4, 7, 9; V, 21.

33 — Voyez III, 4; V, 8.

34 — Horace, *epist.*, II, 1 :

.... nisi quæ terris semota suisque
Temporibus defuncta videt, fastidit et odit.

Pour Marc Aurèle, il reproche aux hommes un triple défaut, qui ne les a pas quittés depuis, et qui paraît destiné à durer autant que le monde : 1° leur injustice à l'égard des contemporains ; 2° la faiblesse qui leur fait désirer des louanges, eux qui en refusent aux autres ; 3° la vanité de chercher à se survivre dans la renommée. Le deuxième point est sous-entendu ; mais il faut le suppléer par la pensée : c'est la transition nécessaire pour passer de l'une à l'autre des deux idées exprimées par Marc Aurèle ; et cette troisième idée est contenue implicitement dans la dernière, car il faut bien qu'on aime la louange, et passionnément, pour la chercher jusque dans la postérité même.

35 — Voyez II, 2 ; VII, 2. Sénèque, qui a développé longuement en plusieurs endroits la même pensée, *epist.* 71 *et* 106, la résume quelque part en ces mots, *epist.* 98 : « Quare deficimus? quare desperamus? quidquid fieri po-« tuit, potest. »

36 — Sénèque fait la même observation, mais il se sert d'un autre exemple ; *de benef.*, VI, 9 : « Quid est iniquius homine qui eum odit, a quo in turba calcatus, aut respersus, aut quo nollet impulsus est? »

37 — Cette comparaison est plusieurs fois dans Sénèque. *De ira*, II, 8 : « Non alia quam in ludo gladiatorio vita est, cum iisdem viventium pugnantiumque. » *De provid.*, 4 : « Verberat nos et lacerat nos fortuna? feramus. Non est sævitia, certamen est. »

38 — Voyez I, 16; IV, 12 ; VIII, 16.

39 — Voyez IV, 14 ; VII, 32 ; VIII, 25 ; X, 7. Sénèque, *epist.* 71 : « Aut in meliorum vitam, aut naturæ suæ remiscebitur, et revertetur in totum. »

40 — Voyez Epictète, *dissert.* I, 24.

41 — Voyez plus haut, §§ 6 et 30, et VII, 65 ; XI. 18.

42 — Voyez I, 9 ; IV, 18 ; V, 3, 14.

43 — Voyez V, 22, 28 ; X, 4 ; XI, 12. Epict., *dissert.* I, 18.

44 — Voyez, liv. I, 16, le portrait que Marc Aurèle a fait de son père adoptif.

45 — Voyez V, 13; XI, 1.

46 — Voyez passim, et III, 12; VII, 8; VIII, 26.

47 — Sénèque, *epist.* 117 : « Quis nescit hoc ipso non « esse bonum id quod futurum est, quia futurum est? Nam « quod bonum est, utique prodest : nisi præsentia prodesse « non possunt. Si non prodest, bonum utique non est : si « prodest, jam est. »

48 — Sénèque, *epist.* 121 : « Nemo ægre molitur artus

suos; nemo in usu sui hæsit : ad hoc edita protinus faciunt. »

49 — La conclusion, que Marc Aurèle tire ailleurs, c'est que la volupté doit être rangée parmi les choses indifférentes. Voyez II, 15; IX, 1; X, 10, etc. Sénèque appuie la même doctrine d'exemples tout semblables à celui que donne Marc Aurèle. Voyez *de vit. beat.*, 7, 8, 10, 11. Platon, dont les stoïciens ont exagéré la pensée, distinguait, lui, le contentement de l'âme de la volupté : l'εὐφροσύνη était la satisfaction légitime de l'homme sage; l'ἡδονή ne pouvait, suivant lui, séduire que les âmes grossières ou insensées. Le sens commun dit avec Platon qu'il y a des plaisirs qui sont des biens véritables.

50 — Voyez III, 2.

51 — Voyez II, 14; IV, 32; IX, 32; XI, 1; XII, 24, 35.

52 — Les stoïciens, *ap. Laert., in Zen.*, admettaient l'unité et l'infinité du monde : il n'y avait point de vide; tout se tenait, s'enchaînait, et le ciel agissait sur la terre. laquelle à son tour réagissait sur lui, par l'effet de cet esprit commun qui les animait l'un et l'autre, et qui constituait la véritable unité, le plan régulier de l'univers et son éternelle harmonie.

53 — Voyez III, 16; IV, 34; VII, 57.

54 — Sénèque, *epist.* 76 : « Quæ conditio rerum, eadem « et hominum est. Navis bona dicitur non quæ pretiosis « coloribus picta est, nec cujus tutela ebore cœlata est, etc., « sed stabilis et firma, et juncturis aquam excludentibus « spissa, etc. »

55 — Voyez plus haut, § 16, et IX, 1. Voyez aussi Épictète, *dissert.* I, 27.

56 — Héraclite disait pourtant, au rapport de Plutarque, *lib. de superstit.*, que les gens éveillés vivaient tous dans un même et unique monde, tandis que chacun de ceux qui dorment existe dans une sorte de monde à lui.

57 — Chrysippe, *ap. Plutarch. de contradict. stoic.* 31, *et de commun. notit.*, 13, regardait le vice comme un effet de la constitution même des choses, et comme un effet non-seulement nécessaire, mais utile, puisqu'il était la condition de l'existence même du bien.

58 — Plutarque cite, dans les termes mêmes de Chrysippe, le passage auquel Marc Aurèle fait allusion. C'est dans le *de commun. notit. adv. stoicos*, 13 : « Comme les comédies ont quelquefois des vers ridicules et des plaisanteries qui ne valent rien en elles-mêmes, et qui néanmoins donnent quelque grâce de plus au poëme ; de même le vice est certainement condamnable en lui-même, mais il n'est pas inutile relativement au reste des choses. »

59 — Voyez III, 4; X, 31, et Épictète, *dissert.* III, 24.

60 — Voyez III, 16; V, 8; VII, 38; X, 6, 11.

61 — Voyez plus haut, § 16, 40, et V, 16; IX, 28.

62 — Sénèque dit aussi que nous avons deux cités, deux patries; mais il s'est borné à remarquer que quelques-uns vivent à la fois pour l'une et pour l'autre, quelques-uns pour celle-là uniquement, quelques-uns pour celle-ci. *De otio sap.* 31. Marc Aurèle, philosophe et homme d'État, ne devait opter, ni comme le contemplateur so-

litaire, pour la cité du monde aux dépens de l'autre, ni comme le vulgaire, pour celle où le hasard avait mis sa naissance : il appartenait de droit à la première des trois classes d'hommes mentionnées par Sénèque.

63 — Voyez passim, et II, 14; IV, 32.

64 — Il y a eu un poëte comique de ce nom, contemporain de Socrate. Il y a encore un Philistion, de Locres, qui était médecin, et auquel certains auteurs attribuaient la composition des livres sur la diète qui font partie de la collection hippocratique.

65 — Phœbus et Origanion sont inconnus.

66 — C'est le célèbre mathématicien disciple de Platon, dont le système est exposé dans le douzième livre de la Métaphysique d'Aristote, et qui, avec Speusippe, absorba le platonisme dans la théorie des nombres. C'est à lui, autant qu'à Speusippe, que s'adresse la remarque d'Aristote : « Les mathématiques sont devenues toute la philosophie de notre temps. »

67 — Mathématicien contemporain de Ptolémée Philadelphe. Il était de Nicée. Pline dit de lui qu'il avait assisté aux conseils de la nature. *Hist. nat.*, II, 12. Archimède est assez connu pour que je n'aie rien à en dire ici.

68 — Philosophe cynique né à Gadara, et dont le nom caractéristique est resté attaché à un genre de satire : il s'était moqué des philosophes et de leurs disputes, avec une verve intarissable, et que semble plus d'une fois lui avoir enviée Lucien lui-même.

69 — Voyez IV, 1; V, 20; VIII, 32, 35; IX, 41.

70 — Voyez IV, 1; V, 20; XI, 37.

71 — Voyez V, 2, 19; VII, 2.

72 — Voyez plus haut, § 27, et VIII, 14; IX, 40.

73 — Voyez II, 9; III, 12; V, 10; Épictète, *dissert.* IV, 2.

74 — Voyez II, 21.

75 — Voyez IV, 3; VII, 62.

76 — Voyez X, 19.

77 — Voyez Épictète, *dissert.* III, 17, 26.

NOTES DU LIVRE VII.

---

1 — Les stoïciens se sont toujours élevés, et avec juste raison, contre une illusion qui semble éternelle et indestructible, et dont les plus fermes esprits ont peine eux-mêmes à se défendre, je veux parler de la croyance à la candeur et à la vertu des vieux âges. Il ne reste guère des hommes que le bien qu'ils ont fait dans leur passage sur la terre; leurs imperfections, leurs vices, leurs crimes mêmes, ne laissent pas des traces si profondes que l'oubli ne vienne à bout de les effacer avec le temps. C'est toujours d'un point de vue trop favorable que l'humanité, laquelle ne connaît jamais que grossièrement son histoire, contemple et juge le passé. Il n'y a que le petit nombre qui voie sainement les choses; et encore, sur les hommes instruits et de sens, que ne peuvent la prétention, les jalousies, l'esprit de système? Combien y en a-t-il qui osent rendre justice à leurs contemporains? D'ailleurs, on éprouve une sorte de honte pour l'espèce humaine, d'avouer qu'il y a eu depuis le commencement du monde, qu'il y aura

éternellement, comme il y en a aujourd'hui, des voleurs, des assassins, des parricides, des tyrans et des traîtres. Sénèque, qui n'aimait guère son siècle, est presque forcé de l'absoudre, et de convenir que les siècles passés ne valaient guère mieux ; que les hommes d'autrefois se plaignaient comme il le fait lui-même, et qu'on se plaindra toujours de la corruption des mœurs, du règne des méchants, de la décadence de toutes choses. Il fait à ce sujet les mêmes réflexions qu'on trouve souvent dans Marc Aurèle et dans les autres stoïciens, malgré le thème favorable que l'opinion vulgaire fournissait à la déclamation. Voyez notamment l'épître 97, et le *de benef.* I, 10. Toutes les réformes du monde ne feront jamais que l'homme ne soit pas un être passionné en même temps que raisonnable, et bien plus rempli de passions que de raison.

2 — La négation n'est pas dans le texte ; mais le sens naturel paraît l'exiger, et je l'ai admise, avec la traduction de Schultz. Toutefois on peut, à la rigueur, maintenir le sens qui sort des mots de Marc Aurèle ; car, si on a le pouvoir de ranimer les perceptions sensibles, on a nécessairement aussi celui de ne pas les ranimer.

3 — Voyez V, 34 ; VI, 52.

4 — Voyez III, 5 ; VI, 19 ; VII, 67 ; VIII, 46, et Sénèque, *epist.* 71.

5 — Sénèque dit, en parlant de certains empressés, *de tranquill.*, 12 : « Inconsultus illis vanusque cursus est : qualis formicis per arbusta repentibus, quæ in summum cacumen, deinde in imum inanes aguntur. »

6 — Voyez V, 16.

7 — Voyez II, 16 ; X, 37.

8 — Schultz indique à cet endroit une correction qui semble inutile; il traduit : ***si modo id me deceat***, comme s'il n'y avait pas de négation. C'est au fond le même sens : Si cela convient, c'est que la chose n'est pas pour moi un devoir obligatoire, et que je puis me dispenser de son accomplissement; et si c'est pour moi un devoir de la faire, il est évident qu'il ne convient pas que j'en remette l'accomplissement à un autre, quelle que soit d'ailleurs ma faiblesse dans l'exécution, ou même mon impuissance.

9 — Voyez I, 16; IV, 12; V, 7.

10 — Voyez III, 3, 10; IV, 33, 48; VIII, 21, 25.

11 — Cicéron, *offic.* II : « Omnis ratio et institutio vitæ adjumenta desiderat. »

12 — Voyez Sénèque, *epist.* 13, 74.

13 — Voyez plus bas XII, 9.

14 — Voyez VI, 38; X, 4.

15 — Voyez IV, 45; V, 8.

16 — Voyez IV, 40.

17 — Voyez II, 16.

18 — Voyez IV, 4.

19 — Voyez IX, 1.

20 — Voyez II, 12.

21 — Voyez IV, 14, 18; VI, 23.

22 — Sénèque, *de vit. beat.*, 8 : « Natura duce utendum « est. Hanc ratio observat, hanc consulit. Idem est ergo « beate vivere et secundum naturam. »

23 — Voyez I, 7, 14; IV, 12.

24 — Sénèque, *de ira*, II, 31 : « Quid, si nocere velint « manus pedibus? manibus oculi? Ut omnia inter se mem- « bra consentiunt, quia singula servari totius interest : ita « homines singulis parcent, quia ad cœtum geniti sumus. « Salva autem esse societas nisi amore et custodia partium « non potest. » Voyez Marc Aurèle, II, 1.

25 — Voyez II, 1, 3, 4, 9; IV, 40, et Sénèque, *epist.* 95.

26 — Il y a peut-être ici, dans l'intention de Marc Aurèle, un jeu de mots, mais qu'il était impossible de reproduire dans la traduction. Le mot qui signifie membre, μέλος, et celui qui signifie partie, μέρος, ne diffèrent que par une seule lettre. Quelque copiste, frappé de cette idée, a jugé à propos de l'exprimer par cette glose : διὰ τοῦ ῥῶ στοιχείου, *en te servant de la lettre rho* (au lieu du lambda). Cette glose est imprimée dans le texte, mais personne n'admet qu'elle en fasse partie intégrante. C'est bien assez, en effet, de croire que Marc Aurèle ait dérogé un instant à son sérieux habituel, comme ont fait quelquefois d'autres auteurs aussi graves, sans le charger d'une puérilité qu'un grammairien seul a pu trouver digne d'orner ce passage.

27 — Voyez plus bas le § 16 et VIII, 28.

28 — Voyez IV, 18; VI, 22; VIII, 5.

29 — Voyez dans ce livre les §§ 14, 68, et IV, 7, 39; V, 2; VI, 8, 52; VIII, 40, 42, 47; IX, 13, 15.

30 — Voyez § 33, et VIII, 28.

31 — Voyez V, 14; XI, 1.

32 — Voyez V, 20, et Épictète, *dissert.* II, 19.

33 — Comme il n'y a dans le texte que les deux mots ἢ ἀγαθόν, et non pas ἢ τὸ ἀγαθόν, peut-être Marc Aurèle avait écrit ἡγεμονικὸν ἀγαθόν, expression qu'il donne, dans plus d'un endroit, comme synonyme de δαίμων ἀγαθός. Toutefois il a bien pu écrire ἢ ἀγαθόν. Il y a dans son style bien d'autres irrégularités grammaticales, et de bien plus étonnantes. Quant au sens, il est parfaitement clair, et, au fond, le même dans les deux hypothèses.

34 — Φαντασία. Je prends ici le mot imagination dans son sens étymologique, la faculté de percevoir les images des objets sensibles. Je ne pourrais pas, ici, me servir des circonlocutions dont j'ai usé ailleurs pour faire sentir la véritable valeur du mot φαντασία.

35 — Voyez IV, 46; V, 13; VI, 15.

36 — Voyez IV, 36; IX, 32.

37 — Voyez IV, 43; V, 23.

38 — Voyez VI, 41.

39 — Voyez le § 13 et II, 1.

40 — Ainsi Épictète était mort à l'époque où Marc Aurèle écrivait ces lignes. Mais ce ne devait pas être depuis bien longtemps. Voici ce qu'on trouve dans Aulu-Gelle, qui vivait sous Marc Aurèle, puisqu'il fut le contemporain

d'Hérode Atticus, *Noct. att.*, II, 18 : « De Epicteto, philosopho nobili, recentior est memoria, quam ut scribi, quasi obliteratum, debuerit. »

41 — Voyez XI, 18.

42 — Voyez II, 1.

43 — Voyez II, 1; IV, 3; VIII, 14; XI, 18.

44 — Voyez IV, 6, et plus bas le § 58.

45 — Voyez II, 1; IX, 38.

46 — Voyez IV, 40; VI, 47; XI, 17, et plus bas les §§ 25 et 50.

47 — Voyez IX, 2.

48 — Sénèque s'est étonné que Caton n'ait pu contempler avec résignation le changement qui s'opérait dans le gouvernement de son pays; et il ajoute, *epist.* 71 : « Quid « enim mutationis periculo exemptum? Non terra, non « cœlum, non totus hic rerum omnium contextus : quam- « vis Deo agente ducatur, non semper tenebit hunc ordi- « nem; sed illum ex hoc cursu aliquis dies dejiciet, etc. » L'étonnement de Sénèque est parfaitement juste en théorie; mais il faut tenir compte aussi du sentiment de droit et de justice, des passions et des habitudes dont les hommes subissent encore plus la loi que celle de la raison. Épictète, j'imagine, s'inquiétait peu des révolutions qui pouvaient transformer le monde politique; mais il y a loin d'un philosophe solitaire à un homme d'État, tout stoïcien qu'on le suppose ou qu'il soit en réalité.

49 — Voyez VI, 27; VIII, 14; X, 30, et Épictète, *Manuel*, 41.

50 — Voyez I, 15; V, 22: XI, 18.

51 Voyez II, 1.

52 — C'est la pensée exprimée déjà par Horace, *Epist.* I, 10 :

> Quem res plus nimio delectavere secundæ,
> Mutatæ quatient. Si quid mirabere, pones
> Invitus.

Et ailleurs, décrivant sa règle de conduite, *od.* III, 29; il s'agit de la Fortune :

> Laudo manentem : si celeres quatit
> Pennas, resigno quæ dedit : et mea
> Virtute me involvo, probamque
> Pauperiem sine dote quæro.

53 — Voyez VIII, 41, 48; XI, 12; XII, 3.

54 — Voyez V, 14; VIII, 7; Sénèque, *epist.* 74, 76.

55 — Voyez plus haut §§ 2 et 17, et passim dans tout l'ouvrage, notamment VI, 13; VIII, 29; IX, 7.

56 — Voyez II, 2.

57 — Voyez VI, 2; VIII, 31.

58 — Voyez IV, 21.

59 — Voyez II, 5; III, 12.

60 — Voyez IX, 20, 38.

61 — Voy. X, 11; XII, 27, 31. Sénèque, *de vit. beat.* 15: « Sapiens semper habebit in animo illud vetus præceptum :

Deum sequere. » Cet antique précepte, cher à si bon droit aux stoïciens, est fréquemment répété par les poëtes et les philosophes, et il était déjà dans Homère :

Κατ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.

62 — Πάντα νομιστί. C'est la fin d'un vers hexamètre; mais on ignore à quel poëte Marc Aurèle a emprunté la citation. Pour le développement de la pensée que contiennent ces deux mots, voyez X, 5, et Sénèque, *de provid.*, 5; *epist.* 71, 76, 96; *quæst. nat.* III., *in præf.*

63 — Le texte est corrompu à cet endroit. J'ai adopté la correction de Schultz, qui est fort plausible, car on a déjà rencontré ce dilemme dans Marc Aurèle; et jamais il ne s'est demandé si les atomes étaient divins, ou si les atomes seuls avaient une loi, ou s'ils étaient éternels : sens que donnent les corrections énumérées par Xylander. Je lis donc : ἔτι ἢ δαίμονες ἢ στοιχεῖα, au lieu de εἰ δαίμονα τὰ στοιχεῖα, ou de δαιμόνια, ou de εἰ μόνα, ou de εἰ διάμονα, mais sans me dissimuler qu'on peut être d'un autre avis.

64 — Voyez V, 33. Sénèque, *epist.* 65 : « Mors quid « est? aut finis est, aut transitus. Nec desinere timeo; « idem est enim quod non cœpisse : nec transire; quia « nusquam tam anguste ero. » Sénèque revient souvent sur cette alternative, qui est comme le dilemme inévitable du stoïcisme, et de tous ceux qui ne sont ni franchement matérialistes, ni partisans d'un spiritualisme épuré.

65 — C'est un extrait du livre VI de la *République*, p. 486, éd. de H. Estienne.

66 — Épictète, *dissert.* IV, 6, donne ce mot comme une réponse d'Antisthène à Cyrus. Mais comme Antisthène

est postérieur au premier Cyrus, et n'a probablement pas vécu jusqu'au temps de Cyrus le jeune, il faut plutôt croire que c'est un extrait des discours ou peut-être des dialogues auxquels Antisthène avait donné le titre de *Cyrus*, et dont ont fait mention Diogène de Laërte et Athénée. C'est là sans doute qu'Antisthène mettait dans la bouche de quelque personnage qui s'adressait à Cyrus, cette réponse qui a paru à Marc Aurèle digne d'être conservée. Plutarque, dans ses *Apophthegmes*, attribue le mot à Alexandre, qui a bien pu, en effet, le répéter.

67 — C'est une citation de *Bellérophon*, tragédie perdue d'Euripide. Marc Aurèle cite encore le premier vers, XI, 6.

68 — C'est un vers hexamètre; mais on ignore à quel poëte Marc Aurèle l'a emprunté.

69 — Ce sont deux vers d'*Hypsipyle*, tragédie perdue d'Euripide; le premier se retrouve au livre XI, 6.

70 — Citation tirée d'un poëte tragique, comme on le voit dans un autre passage, XI, 6, où Marc Aurèle l'a reproduite. Mais le nom de ce poëte n'est pas connu.

71 — Ce vers, que Cicéron applique si heureusement dans ses lettres à Atticus, VI, 1; VIII, 8, est tiré des *Acharniens* d'Aristophane.

72 — Voyez Épictète, *dissert.* III, 24.

73 — Les §§ 44 et 45 sont extraits de l'*Apologie de Socrate*, p. 28, éd. de H. Estienne. Le § 46 appartient au *Gorgias*, p. 512 de la même édition.

74 — Voyez Sénèque, *epist.* 65, 79, 95, 117.

75 — Ce passage n'est pas dans ce qui reste des œuvres de Platon.

76 — Voyez II, 14; VI, 37, 46, 47, et plus haut le § 1 de ce livre VII.

77 — Ces vers étaient tirés d'une pièce aujourd'hui perdue d'Euripide, intitulée *Chrysippe*. Lucrèce semble avoir traduit les vers d'Euripide, dans ce passage du liv. II :

Cedit enim retro, de terra quod fuit ante,
In terras : et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant.

78 — Ce sont des vers des *Suppliantes* d'Euripide.

79 — Voyez III, 4; V, 3, 14.

80 — Voyez XI, 4.

81 — Sénèque dans *Médée*, acte II, sc. 1 :

Nusquam potest non esse virtuti locus.

82 — Voyez VI, 2, 32; X, 21. Epictète, *dissert.* III, 26.

83 — Voyez V, 16; XII, 12.

84 — Voyez II, 2. C'est le mot que Salluste avait emprunté aux philosophes : « Nostra omnis vis in animo et « corpore sita est. Animi imperio, corporis servitio magis « utimur. »

85 — Voyez V, 21; X, 39; Épictète, *dissert.* II, 23.

86 — Voyez III, 9.

87 — Voyez X, 11, 12.

88 — Voici le commentaire de cette pensée ; c'est encore un passage de Sénèque, comme dans tant d'autres endroits de notre livre, il est dans l'épître 12 : « Sic ordinandus est dies omnis, tanquam cogat agmen, et consummet « atque expleat vitam. Pacuvius, qui Syriam usu suam « fecit, cum vino et illis funereis epulis sibi parentaverat, « sic in cubiculum ferebatur a cœna, ut inter plausus « exoletorum hoc ad symphoniam caneretur : βεβίωκε, βε-« βίωκε. Nullo non se die extulit. Hoc quod ille ex mala « conscientia faciebat, nos ex bona faciamus, et in som-« num ituri, læti hilaresque dicamus :

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi.

89 — Voyez III, 4; X, 12; Épictète, *dissert.* I, 1.

90 — Voyez IV, 1, 49; X, 33; plus bas le § 68, et Épictète, *dissert.* IV, 10.

91 — La première de ces deux vérités est seulement indiquée par le mot ἀμφοτέρων, par le sens de ce qui précède, et par la deuxième vérité qui en est comme le pendant. Il faut admettre ici ou une extrême négligence de style chez l'écrivain, ce qui a sa vraisemblance, ou bien la disparition de quelques mots indispensables. En tout cas, le français ne s'accommodait pas d'une ellipse de cette force, et j'ai dû exprimer la première des deux vérités aussi explicitement que la seconde.

92 — Voyez VI, 3. Schultz, eu égard sans doute au mot *fouiller*, σκαπτης, qui se trouve plus bas, semble avoir condamné, comme impropre, le mot *regarde*, βλέπε. Il traduit, *fode*, ce qui suppose σκάπτε. J'avoue que je ne sens nullement la nécessité ou même l'utilité cette correction. J'aime autant βλέπε que σκάπτε, et peut-être mieux. On a déjà vu l'expression ἔσω βλέπε, qui est équivalente à ἔνδον βλέπε.

Pourquoi changer ici quelque chose ? Qu'y a-t-il d'absurde à nous dire de regarder en nous, que nous y verrons une source, et que la source jaillira toujours avec abondance, à condition que nous creusions sans cesse ? Pourquoi de ce double tableau n'en former qu'un seul ? La pensée y perd, à mon avis, bien loin d'y gagner.

93 — Plaute, *Pœnulus* III, 1 :

> Liberos homines per urbem modico magis par est gradu
> Ire : servile esse duco festinatim currere.

94 — Voyez XI, 15.

95 — Voyez XI, 1 ; XII, 9.

96 — Voyez IV, 46 ; Sénèque, *ad Marc.*, 9 ; *de tranq.*, 11 ; *ad Helv.*, 5 ; et *epist.* 71.

97 — Voyez VIII, 14 ; X, 30 ; XI, 18 ; XII, 3.

98 — Cette pensée est de Platon. On le sait par Épictète, qui la cite en nommant l'auteur, *dissert.* I, 28 ; II, 22. Ce serait, suivant Xylander, un extrait du *Protagoras* ; elle n'y est pourtant point formulée. Du reste, Platon l'exprime plus d'une fois dans ses ouvrages, en substance du moins. Il établit, notamment dans le *Sophiste*, que toute ignorance est involontaire, et que c'est malgré nous que nous n'avons pas la connaissance des choses.

99 — Voyez XI, 17.

100 — II, III ; IV, 8.

101 — Il y a dans le texte καθὸ ὑλική ἐστιν, ce qui ne saurait raisonnablement s'expliquer. Nulle part, dans

Marc Aurèle, il n'est question de la *matière* de l'âme, surtout de l'âme dont il s'agit ici, et à laquelle il va donner l'épithète de κοινωνική. Il faut lire évidemment λογική, au lieu de ὑλική, comme l'a bien senti Schultz, qui traduit : *quatenus ratione prædita est.*

102 — Voyez VIII, 49.

103 — La conclusion devrait donc être, si l'on doit se laisser aller à la douleur : Je ferai paraître mon ennui quand mes yeux commenceront à s'appesantir, quand il fera une chaleur accablante. Or, si l'on en use autrement, et si l'on surmonte, sans se plaindre de l'effort, ces désagréments de notre infirme nature, pourquoi n'en ferait-on pas autant pour les autres douleurs ; pourquoi ne les supporterait-on pas sans que rien y paraisse ? Voilà, ce me semble, le raisonnement de Marc Aurèle, si l'on supplée les termes dont il n'avait pas besoin pour s'entendre avec lui-même, mais qui auraient dû être au moins indiqués, s'il eût écrit pour un autre lecteur.

104 — C'était un philosophe, dont Eschine le socratique avait donné le nom à un de ses dialogues. Eschine lui-même, à ce qu'il paraît, n'avait pas l'air de faire grand cas de son héros, car les anciens n'ont pas pu décider s'il avait voulu écrire la satire ou le panégyrique de Télaugès.

105 — Voyez les dialogues de Platon, surtout le *Protagoras,* le *Gorgias* et l'*Euthydème*, ces merveilleuses comédies.

106 — Cet homme se nommait Léon. Socrate avait reçu des trente tyrans l'ordre d'aller, avec quatre autres citoyens, s'emparer de ce Léon, dont les immenses richesses leur avaient paru une proie bonne à ravir. Socrate, au péril

de sa tête, refusa d'obéir. Ce fait a été rappelé par Platon, dans sa septième lettre, et dans l'*Apologie* ; par Eschine le socratique, dans l'*Axiochus* ; par Diogène de Laërte, et deux fois par Épictète, *dissert.* III, 26; IV, 7.

107 — Sénèque, *epist.* 79 : « Quamdiu videbatur furere « Democritus? Vix recepit Socratem fama. Quamdiu civi- « tas Catonem ignoravit? Respuit : nec intellexit, nisi cum « perdidit. » — Il ne serait pas difficile d'accumuler les exemples à l'appui de l'assertion de Marc Aurèle. Ce ne sont pas toujours ceux qui font le plus de bruit pendant leur vie, qui sont les plus dignes de gloire, et que connaîtra le mieux la postérité. Ce n'est pas à dire que le présent soit toujours injuste, comme des esprits chagrins seraient enclins à le croire; mais il est toujours un peu préoccupé, et les contemporains sont des contemporains, c'est-à-dire des gens que nous aimons, malgré que nous en ayons, à mesurer sur nos idées, comme nous mesurons leur personne sur notre taille.

108 — Voyez V, 5; VIII, 7, etc.

109 — Voyez IV, 39; VIII, 28; Épictète, *dissert.* II, 18.

110 — Voyez passim, et Sénèque, *epist.* 90, 104, 110.

111 — Sénèque, *epist.* 64 : « In quacumque positione « mentis sum, cum lego hunc, libet omnes casus provo- « care, libet exclamare : Quid cessas, Fortuna? Congredere. « Paratum vides, etc. »

112 — Voyez IV, 1, et passim.

113 — Voyez II, 11, et plus haut, les §§ 29 et 56.

114 — Voyez VIII, 51

115 — Voyez IX, 11, 27; Sénèque, *de benef.*, I, 1; III, 25, 28; VII, 31.

116 — Sénèque se sert du même argument, *de ira*, III. 43 : « Magno animo brevia feramus incommoda. »

117 — Voyez XI, 18; Sénèque, *de benef.*, I, 1.

118 — Voyez VIII, 55.

119 — Voyez III, 6, 8; IV, 2.

120 — Ces fous sont ceux dont parle Juvénal, *sat.* X, *quibus*

famae major sitis est quam
Virtutis.

121 — Voyez V, 6; Sénèque, *epist.* 76.

122 — Voyez V, 6; VI, 29; Sénèque, *de clement.*, I, 4.

123 — Sénèque, *de benefic.*, VI, 23 : « In prima illa constitutione, cum universa disponerent, etiam nostra viderunt, rationemque hominis habuerunt... Etiamsi potiora illis sunt, in quæ oriuntur, nos tamen in majora ituri juvant. » Il s'agit, dans la dernière phrase, des astres, dont les anciens avaient fait des divinités subalternes.

NOTES DU LIVRE VIII.

---

1 — Sénèque, *epist.* 59 : « Exiguum temporis impendisse « philosophiæ, satis abunde occupatis fuit. Leviter tam « magnæ rei insistimus. Quemadmodum autem potest ali« quis, quantum satis sit, adversus vitia discere, qui quan« tum a vitiis vacat, discit? Atqui non cum vacaveris, « philosophandum est : omnia alia negligenda, ut huic « assideamus; cui nullum tempus satis magnum est, « etiamsi a pueritia usque ad longissimos humani ævi ter« minos vita protenditur. »

2 — Voyez IV, 44 ; VII, 73 ; X, 8.

3 — Voyez Épictète, *dissert.* I, 11.

4 — Voyez II, 11 ; Sénèque, *epist.* 76.

5 — Voyez II, 1.

6 — Voyez IV, 26.

7 — Voyez III, 7 ; Épictète, *dissert.* I, 16.

8 — Juvénal, *sat.* VIII :

Libera si dentur populo suffragia, quis tam
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni !

9 — Voyez VII, 20 ; IX, 40 ; X, 19, etc.

10 — Voyez VII, 1, 58 ; IX, 35.

11 — Voyez V, 15.

12 — Voyez V, 1.

13 — Voyez V, 9.

14 — Les stoïciens divisaient d'ordinaire la philosophie en trois parties : la physique, ou l'étude de la nature des êtres ; la morale, ou l'art de gouverner les passions ; la dialectique avec ses accessoires : « Philosophiæ tres partes « esse dixerunt et maximi et plurimi auctores : moralem, « naturalem, et rationalem. Prima componit animum ; se- « cunda rerum naturam scrutatur ; tertia proprietates ver- « borum exigit, et structuram, et argumentationes, ne pro « vero falsa surrepant. » Sénèque, *epist.* 89. Sénèque énumère les mêmes parties que Marc Aurèle ; mais l'ordre dans lequel celui-ci les a rangées est plus rationel : φυσιολογεῖν, παθολογεῖν, διαλεκτικεύεσθαι.

15 — Voyez VI, 27 ; VII, 26, 61.

16 — Voyez IV, 6 ; VI, 27, 57 ; VII, 62, 63.

17 — Voyez I, 16, l'application que Titus Antonin faisait de ce principe dans la conduite de sa vie.

18 — Voyez IV, 3 ; XII, 12, 24.

19 — Lucrèce, liv. III :

Cedit enim rerum novitate exstrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est ;
Nec quidquam in barathrum, nec tartara decidit atra.

20 — Voyez IV, 40 ; IX, 33 ; Lucrèce, liv. I :

Huc accedit uti quæque in sua corpora rursum
Dissolvat natura, neque ad nihilum interimat res.

Sénèque, *epist.* 71 : « Quidquid est, non erit ; nec peribit, « sed dissolvetur. Nobis solvi, perire est. Proxima enim in- « tuemur ; ad ulteriora non prospicit mens hebes. »

21 — Les astres, qu'on regardait comme des êtres animés et des dieux intermédiaires entre Dieu et le monde.

22 — Voyez V, 1 ; IX, 9.

23 — Plaute, *Captiv. prolog.* :

Enim vero di nos quasi pilas homines habent.

24 — Voyez IV, 42 ; VII, 23.

25 — C'est-à-dire que la lampe est indifférente à ce qu'on l'allume ou à ce qu'on l'éteigne : « Rogo, non stul- « tissimum dicas, si quis existimet lucernæ pejus esse cum « exstincta est, quam antequam accenderetur ? Nos quoque « accendimur et exstinguimur : medio illo tempore aliquid « patimur. Utrinque vero alta securitas est. Quid refert « utrum non incipias an desinas ? Utriusque rei hic est ef- « fectus, non esse. »

26 — Voyez IV, 16, 33 ; VII, 5.

27 — Voyez III, 10 ; IV, 3.

28 — Voyez IV, 3.

29 — Voyez II, 5 ; III, 12 ; VI, 32 ; IX, 6.

30 — Voyez III, 16 ; IX, 25 ; XII, 1 ; Perse, *sat.* V :

> Cras hoc fiet. Idem cras fiet. Quid ! quasi magnum
> Nempe diem donas. Sed cum lux altera venit,
> Jam cras hesternum consumpsimus, ecce, aliud cras
> Egerit hos annos, et semper paulum erit ultra.

31 — Voyez XII, 36.

32 — Voyez II, 3 ; IV, 23, 33.

33 — Voyez V, 10 ; VI, 13 ; IX, 14.

34 — Fille de Marc Aurèle, et femme de Vérus, collègue de son père.

35 — Celui dont il est question plus haut, I, 15.

36 — Je ne connais pas Sécunda.

37 — Inconnu.

38 — On ne connaît d'Épitynchanus que son nom, qui se retrouve dans des incriptions tumulaires.

39 — Caninius Céler, rhéteur fameux qu'Adrien avait donné pour maître à Marc Aurèle et à Vérus.

40 — Charax est inconnu ; peut-être ce nom est-il corrompu, comme le pense Gataker, qui propose à la place Hiérax, philosophe dont Stobée a conservé quelque chose.

41 — Probablement Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, mais disciple un peu infidèle, qui s'est fait un nom par son talent d'orateur, par la douceur de son style et la subtilité de ses argumentations.

42 — Eudémon est compté par Vitruve, IX, 7, au nombre des astrologues célèbres.

43 — Voyez IV, 35, 48 ; IX, 14.

44 — Voyez IV, 33 ; XII, 27.

45 — Voyez IV, 21 ; V, 33.

46 — Voyez III, 13.

47 — Il y a dans le texte : Πρὸς τὸ αἴτιον τὸ περικείμενον. Il ne faut pas prendre le mot αἴτιον à la lettre, et croire qu'il s'agisse de la cause extérieure proprement dite : il ne s'agit que des organes par l'intermédiaire desquels la cause extérieure fait impression sur l'âme, du corps en un mot. Ce qu'il appelle ici αἴτιον τὸ περικείμενον, c'est ce qu'il nomme ailleurs περικείμενον ἀγγειῶδες, περικείμενα κρεάτια, περικείμενον σωμάτιον. On s'en assurera en recourant à ces passages spéciaux, X, 1, 38 ; XII, 2, 3 ; et en réfléchissant à l'esprit de la philosophie stoïcienne, et de celle de Marc Aurèle en particulier.

48 — Voyez § 40, 41, et VII, 14, 16, 33 ; XII, 22.

49 — Voyez VII, 29.

50 — Voyez III, 11, et plus bas, § 43 de ce huitième livre.

51 — Philosophe contemporain et ami d'Auguste, n'est

connu des auteurs qu'à ce titre : on ne sait ni d'où il était, ni à quelle école il appartenait.

52 — Le poëte Eschyle exprime énergiquement, dans les *Choéphores*, la cause de cette légitime et indestructible ambition de chaque homme : « Vois tes deux enfants debout « près de ta tombe, disent Oreste et Électre : prends pitié « de ta fille, de ton fils ; ne laisse point s'anéantir en nous « la race des Pélopides. C'est ainsi que tu vivras encore « malgré le trépas ; car les enfants, monument glorieux, « sauvent de l'oubli un père qui n'est plus, pareils à ces « morceaux de liége qui font surnager le filet et l'empê-« chent de se perdre dans l'abîme. »

53 — Voyez II, 5 ; IV, 26, et le § 2 de ce livre huitième.

54 — Voyez VI, 2 ; IX, 6.

55 — Voyez IV, 1 ; V, 20 ; VI, 50, etc.

56 — Voyez III, 5. Sénèque, *epist.* 74 : « Omnia ista nobis accedant, non hæreant ; ut si abducantur, sine ulla nostri laceratione discedant. » Voyez encore Sénèque, *de vit. beat.*, 22 ; *de tranq.*, 8, et passim.

57 — Sénèque, *epist.* 98 : « Licet reverti in viam ; licet in integrum restitui. »

58 — Voyez le § 32, et IV, 1 ; VII, 68.

59 — Voyez VII, 8, 27 ; IX, 6.

60 — Sénèque, *epist.* 66 : « Non potest ferre sententiam « sensus nisi in rem præsentem adductus est ; nec futuri « providus est, nec præteriti memor ; quid sit consequens

« nescit. » *Epist.* 74 : Et quæ præterierunt, et quæ futura « sunt, absunt : neutra sentimus. Non est autem nisi ex eo « quod sentias dolor. »

61 — Peut-être à la place du mot κυρίου, faut-il lire, avec Saumaise, Οὐήρου ; mais c'est une question fort peu importante. Il suffit de savoir que Pergame était un affranchi de Vérus, et Panthée, sa maîtresse. Il avait amené celle-ci d'Ionie à Rome, et, après lui avoir donné la liberté, il l'avait entourée de tout le luxe et de tout l'appareil de la puissance, comme une impératrice. Lucien a fait le portrait de cette courtisane dans le dialogue des *Images*.

62 — Ce Chabrias est inconnu.

63—J'ai déjà dit qu'on ne savait pas quel était ce Diotime.

64 — Je ne sais pas à qui Marc Aurèle a emprunté cette phrase. Au lieu de βλέπε, κρίνων, φησί, Gataker voudrait lire βλέπε· Κρίτων φησί, ou bien encore βλέπε· Ζήνων φησί ; mais pourquoi pas κρίνων ? La difficulté est dans le dernier mot, σοφωτάτοις, que Gataker changerait en σοφώτατος. J'ai supposé qu'il y avait σοφωτάτως. La pensée est bien plus complète alors qu'en disant simplement : Si tu as bonne vue, vois, comme dit le très-sage Criton, ou le très-sage Zénon. Schultz traduit, de son côté : « Vide, inquit, ut quam sapientissime judices, » comme s'il y avait ὡς σοφωτάτως.

65—Voyez V, 15 ; VI, 34, etc.; Sénèque, *de vit. beat.*, 10.

66 — Voyez les §§ 28, 41, 47, et VII, 14, 16.

67 — Voyez V. 25 ; XI, 13.

68 — Voyez IV, 1 ; V, 20 ; VI, 50.

69 — Voyez § 46 et passim, et Sénèque, *ad Marc.*, 9; *de tranquill.*, 11; *epist.* 91.

70 — Voyez I, 19; II, 9; V, 20; VII, 55; XII, 8; Épictète, *dissert.* II, 23.

71—Voyez IV, 39; VII, 68, etc. Épictète, *dissert.* I, 29.

72 — Allusion à un vers d'Empédocle, que Marc Aurèle cite ailleurs, XII, 3. Horace, avant Marc Aurèle, avait parlé de ce poli, de cette rotondité morale, si j'ose ainsi parler; *sat.* II, 7 :

> ...et in seipso totus teres atque rotundus,
> Externi ne quid valeat perleve morari.

La figure par excellence, suivant Empédocle, c'était la figure ronde; aussi le monde était-il une sphère; et il ne l'entendait pas comme nous, quand nous parlons du monde dans notre langage imparfait, ou quand nous représentons, avec nos moyens grossiers et matériels, ce qui, en réalité, n'a pas de représentation possible; c'était, pour lui, un grand corps, composé de tous les corps, et de figure ronde. Voyez le livre de Sturz sur Empédocle, et les travaux de M. Amédée Peyron, de Turin, sur la restitution d'un certain nombre des vers de son poëme, qui ont été conservés jusqu'à nous.

73 — Voyez le § 26, et X, 35; Épictète, *dissert.* III, 5.

74 — Voyez le § 29, et III, 11.

75 — Voyez V, 16.

76 — Voyez Épictète, *dissert.* IV, 7; VII, 53. Sénèque. *ad Helv.*, 5 : « Adversus ipsam mutationem locorum satis

« hoc remedii putat Varro, quod quocumque venimus, ea-
« dem rerum natura utendum est; M. Brutus, quod
« licet in exsilium euntibus virtutes suas ferre secum.
« Utraque in unum collata plurimum possunt. Quantulum
« enim est quod perdidimus? Duo, quæ pulcherrima sunt,
« quocumque nos moverimus, sequentur : natura commu-
« nis et propria virtus. »

77 — Voyez V, 11 ; VI, 19 ; VII, 2 ; Sénèque, *epist.* 71 ; Épictète, *dissert.* I, 2.

78 — Voyez le § 41 , et IV, 33, 46 ; VII, 58 ; Sénèque, *epist.* 107.

79 — Voyez le § 40, et Sénèque, *de sap. const.*, 4 ; Épictète, *Manuel*, 5 ; *dissert.* III, 19.

80 — Voyez le § 29, et V, 2.

81 — Voyez III, 1 ; V, 29 ; Sénèque, *epist.* 70, 91 ; Épictète, *dissert.* I, 24.

82 — Le texte porte ἢ καὶ ὁ ἐνεργῶν. Nul doute qu'il ne faille changer ἢ en ᾗ, comme Gataker l'a remarqué, et comme le fait sentir la traduction de Schultz : *ut is quoque qui agit*. La disjonctive ne saurait se justifier dans aucune hypothèse.

83 — Voyez VII, 28 ; Sénèque, *de const. sap.*, I, 2, 4, 6 ; Épictète, *dissert.* IV, 5.

84 — Voyez le § 6, et V, 14. Sénèque, *epist.* 87 : « Nun-
« quam major est animus quam ubi aliena seposuit ; et fecit
« sibi pacem nihil timendo ; fecit sibi divitias nihil concu-
« piscendo. »

85 — Voyez le § 40, et IV, 7; V, 36; VII, 64; XI, 37; Épictète, *dissert.* III, 8. Sénèque, *epist.* 78 : « Levis dolor est, si nihil illi opinio adjecerit. »

86 — Voyez IV, 6; VI, 3; VII, 29.

87 — Voyez VI, 36; Épictète, *dissert.* I, 6.

88 — Voyez VII, 23, 25. Sénèque, *epist.* 93 : « Omnia quæ usquam erant clusit; et seipsam sui finem fecit. »

89 — Voyez Sénèque, *de benef.*, VII, 31.

90 — Les mots καὶ μὴ φρέαρ ne semblent pas d'une authenticité bien incontestable. Les meilleures éditions ne les ont qu'entre crochets, comme suspects d'avoir été interpolés. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils n'eussent été dans l'origine qu'une glose placée à la marge, pour faire sentir la force des mots πηγὴν ἀέναον. Mais on ne peut pas nier non plus que cette interprétation, si c'en est une, n'a rien de malheureux, tant s'en faut, et qu'avec καὶ μὴ φρέαρ la pensée de Marc Aurèle n'ait véritablement plus de relief, sinon plus de portée.

91 —Voyez III, 4; Senèque, *de tranquill.*, 2; *epist.* 102. Horace avait dit, *epist.* I, 1 :

Iidem eadem possunt horam durare probantes ?

92 — Voyez IX, 1; X, 21.

93 — Voyez IV, 40.

94 — Voyez V, 35.

95 — Voyez II, 1. Sénèque ne va pas si loin que Marc

Aurèle. Il dit seulement, *epist.* 81, que ce qui rejaillit de nos vices sur autrui n'est qu'un mal léger, ou n'est qu'une très-faible partie du mal lui-même; que presque tout ce mal reste dans l'âme de l'homme vicieux, et fait son juste châtiment. Mais Marc Aurèle ne parle ici que spéculativement, au point de vue absolu de la morale, et sans égard à l'influence fatale des mauvais exemples; et, sauf la restriction que commanderait la mise en pratique, sa maxime est fondée en raison. Du reste, le paragraphe suivant éclaircit suffisamment la pensée de Marc Aurèle, et montre bien qu'il ne considère le vice que dans son essence. Comme hommes vivant avec d'autres hommes, nous ne pourrions pas dire que leurs vices ne sont que leurs vices, si nous les avions fomentés; notre conduite n'eût-elle été que l'occasion de la chute de nos semblables, nous serions encore responsables solidairement, comme complices moraux de leurs fautes.

96 — Voyez le § 59, et II, 1.

97 — Voyez le § 50, et IV, 43; Épictète, *dissert.* III, 18.

98 — Voyez II, 11.

99 — Voyez X, 13, Épictète, *Manuel*, 25. Sénèque, *epist.* 70 : « Bono loco res humanæ sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est. »

100 — Voyez Sénèque, *epist.* 41.

101 — Cette étymologie, comme tant d'autres où s'est complu l'esprit de quelques philosophes et notamment celui de Chrysippe et de ses successeurs, est fort loin d'être, je ne dis pas probable, mais vraisemblable. L'étymologie que donnent les grammairiens du mot ἀκτίς, est bien plus con-

forme au génie de la langue grecque : c'est ἄγω, dont le radical exprime une idée assez analogue à celle que représente ἀκτίς, et dont les temps dérivés forment une chaine à laquelle on peut, sans hypothèse hasardée, rattacher ἀκτίς.

102 — Voyez Sénèque, *epist*. 92.

103 — Voyez le § 56, et II, 1.

104 — Voyez V, 28 ; VI, 25.

105 — Voyez IV, 51 ; V, 14 ; VI, 16 ; VII, 55 ; X, 11.

106 — Le commentaire de ces paroles, qui semblent, au premier coup d'œil, en contradiction avec d'autres passages de ce livre, se trouve dans les *dissertations* d'Épictète, III, 9. Il fallait se communiquer, selon Épictète, ses pensées l'un à l'autre, rejeter ce qu'on trouvait de répréhensible chez autrui, et faire profiter autrui de ce qu'il y avait de bon en nous : Κατάμαθέ μου τὰ δόγματα, δεῖξόν μοι τά σά.

NOTES DU LIVRE IX.

—

1 — Voyez II, 1; V, 30.

2 — Voyez IV, 23.

3 — Sénèque, *epist.* 74 : « Ab hoc discede judicio, non « pietas constabit, non fides. Multa utramque præstare « cupienti patienda sunt, ex his quæ mala appellantur; « multa impendenda ex his quibus indulgemus, tanquam « bonis. » *Epist.* 76 : « Si hanc opinionem receperis, ali- « quid bonum esse præter honestum, nulla non virtus labo- « rabit. Nulla enim obtineri poterit, si quidquam extra se « respexerit. »

4 Voyez VI, 16, 40; Sénèque, *de provid.*, 2; Épictète, *dissert.*, I, 27; *Manuel*, 30.

5 — Voyez II, 11.

6 — Voyez VII, 75.

7 — Il y a dans le texte : *c'est la deuxième navigation*. δεύτερος πλοῦς. On appelait chez les anciens *première navigation*, celle qui se faisait par un vent favorable, et voiles déployées ; *la deuxième navigation*, c'est quand il n'y avait ni vent favorable ni vent contraire, et qu'on marchait à l'aide des rames. Je n'ai, du reste, pas besoin de donner l'explication du sens métaphorique de ces expressions.

8 — Voyez II, 3, 17; III, 7; VI, 2.

9 — Voyez III, 7; Sénèque, *epist.* 24, 30, 70.

10 — Sénèque, *epist.* 102 : « Quemadmodum novem « mensibus nos tenet maternus uterus, et præparat non « sibi, sed illi loco, in quem videmur emitti, jam idonei « spiritum trahere, et in aperto durare : sic per hoc spa- « tium, quod ab infantia patet in senectutem, in alium na- « turæ sumimus partum : alia origo nos exspectat, alius « rerum status. »

11 — Voyez IV, 50; V, 36; X, 36.

12 — Voyez V, 25, 35.

13 — Voyez II, 1; VIII, 55; Épictète, *dissert.* IV, 5. On trouve la même pensée dans un passage de Chrysippe cité par Plutarque, *de stoic. cantradict.*, 12.

14 — Sénèque, *Troad.*, II, 2.

Qui non vetat peccare, cum possit, jubet.

15 — Il y a dans le texte, seulement ἐκ τῆς αἰτίας; mais ce qu'il faut ici entendre par *cause*, n'est pas douteux.

16 — Voyez VII, 29.

17 — Voyez IV, 4, 29, 46.

18 — Voyez XII, 30.

19 — Voyez VIII, 54.

20 — Les stoïciens n'accordaient pas aux animaux des passions véritables, mais des quasi-passions, οἷον ἔρωτες, etc. Il n'y a qu'un pas de leur théorie à celle de Descartes sur l'organisation des animaux ; car ces quasi-passions ont bien l'air de n'être pour les stoïciens que des mouvements automatiques. C'est un détour qu'ils ont trouvé pour donner une raison quelconque à ces mouvements si analogues aux nôtres, et qui décèlent avec tant d'énergie, aux yeux que n'aveuglent pas les systèmes, une nature qui, sous le rapport passionné, n'a rien à envier à la nature humaine, même à celle des peuples dont la civilisation n'a pas encore changé le caractère originel. Voici du reste l'argumentation stoïcienne sur ce point en question ; Sénèque, *de ira.*, I, 3 : « Muta animalia humanis affectibus carent ; habent « autem similes illis quosdam impulsus. Alioqui, si amor « esset, et odium esset ; si amicitia, et simultas ; si dissen- « sio, et concordia ; quorum aliqua in illis quoque exstant « vestigia. Cæterum humanorum pectorum propria bona « malaque sunt, etc. »

21 — Voyez Sénèque, *epist.* 95, 103.

22 — Voyez VIII, 19.

23 — Voyez XII, 1.

24 — Voyez V, 28 ; VIII, 59.

25 — Voyez VII, 70.

26 — Voyez I, 7.

27 — Voyez I, 12, 15.

28 — Voyez V, 2; VIII, 40; XII, 22, 25.

29 — Voyez VII, 16; VIII, 47; X, 38.

30 — Voyez IV, 44.

31 — Voyez IV, 35, 44; VII, 1.

32 — Voyez V, 10; VIII, 24.

33 — Voyez IV, 3; V, 19.

34 — Voyez IV, 39.

35 — Voyez VI, 51; VIII, 12.

36 — Voyez VIII, 20.

37 — Voyez IV, 38; VII, 34.

38 — Voyez III, 4; IV, 3; VIII, 53.

39 — Voyez IV, 3; VII, 25.

40 — Voyez plus bas le § 21.

41 — Voyez IV, 3.

42 — Voyez plus bas, § 38, et VII, 29.

43 — Voyez XII, 23.

44 — Sénèque, *epist.* 30 : « Si timenda mors est, sem-
« per timenda est. Quod enim tempus morti exemptum
« est? »

45 — Voyez VII, 15; VIII, 51.

46 — Voyez II, 3; V, 8; VI, 8, 44; VIII, 5; X, 6.

47 — Voyez II, 1; III, 11; VI, 27; VII, 26; XI, 18.

48 — Voyez I, 16; II, 2; VIII, 7, etc.

49 — Voyez II, 16; IV, 29.

50 — Voyez IV, 35.

51 — Le mot Νεκυίας indique qu'il s'agit de la peinture des enfers, dans le onzième livre de l'Odyssée.

52 — Voyez IV, 21; VII, 29; VIII, 31; XII, 18.

53 — Voyez VI, 41; VIII, 48; Sénèque, *epist.* 20, 27; Épictète, *dissert.* IV, 6.

54 — Voyez III, 4; VIII, 53; Épictète, *dissert.* IV, 8.

55 — Voyez VI, 47; VII, 22.

56 — Voyez XI, 9; Épictète, *dissert.* III, 24.

57 — Voyez plus haut le § 11.

58 — Voyez I, 17.

59 — Voyez II, 14; IV, 32; VI, 46; X, 7.

60 — Voyez VI, 36; VII, 75.

61 — Les mots du texte : Καὶ τὶ ἐν τίνι· τρόπον γάρ τινα ἄτομοι, ἢ ἀμερῆ, ne peuvent s'expliquer raisonnablement d'aucune manière. C'est un de ces passages désespérés qui peuvent admettre vingt corrections différentes, au moins quant aux mots. Pour le sens, il paraît être, d'après les autres endroits analogues, celui que j'ai adopté avec Schultz. On a déjà vu plus d'une fois les suppositions que Marc Aurèle reproduit ici, et il a déjà été question, particulièrement au § 9 de ce neuvième livre, de l'unité qui règne dans les divers ordres de la nature.

62 — Voyez II, 11.

63 — Voyez VI, 44.

64 — Voyez VI, 59.

65 — Voyez VI, 15; VII, 34. Horace, *epist.* II, 2 :

> Perpetuus nulli datur usus, et hæres
> Hæredem alterius, velut unda supervenit undam.

66 — Voyez II, 17; IV, 43; V, 23; VII, 19.

67 — Voyez VI, 2; VII, 54, 55; X, 12, 33, etc.

68 — Voyez I, 7; VII, 58, 67; VIII, 1; Épictète, *dissert.* III, 24. Sénèque, *epist.* 79 : « Hæc nos oportet agere, et in hoc ire impetu toto, licet pauci sciant, licet nemo videat. » *Epist.* 113 : « Nihil ad rem pertinet, quam multi æquitatem tuam noverint. »

69 — Voyez V, 9.

70 — Voyez V, 36; VII, 58.

71 — Voyez VII, 18.

72 — Voyez IV, 3; VIII, 21.

73 — Voyez III, 10; IV, 19.

74 — Voyez IV, 3.

75 — Voyez VII, 54, etc.

76 — Voyez III, 6; V, 34; VI, 7, 50; VII, 73.

77 — Voyez VIII, 40, 47.

78 — Voyez VII, 47; XI, 1; Sénèque, *epist.* 71.

79 — Voyez IV, 3, 50.

80 — Voyez II, 12; IV, 48; VII, 25; Sénèque, *epist.* 71.

81 — Voyez II, 14; IV, 50; Sénèque, *epist.* 49, 99.

82 — Voyez II, 12; III, 11; VI, 40; VII, 62; Sénèque, *epist.* 41, 47, 80, 92.

83 — Voyez VII, 18, 23, 25; VIII, 18. Sénèque, *epist.* 71 : « Quidquid est non erit; nec peribit, nec dissolvetur. « Nobis solvi, perire est. Proxima enim intuemur : ad ul- « teriora non perspicit mens hebes. »

84 — Voyez, III, 4.

85 — Voyez le § 14, et VIII, 24.

86 — Voyez VIII, 37.

87 — Voyez Sénèque, *epist.* 90, 92; *de benef.*, VII, 10.

88 — Voyez VI, 12.

89 — Ce passage se fait, suivant les stoïciens, comme tous les autres changements, par les transformations que subissent les éléments dont le souffle lui-même est composé. Voyez IV, 21, 46.

90 — Voyez VII, 1.

91 — Voyez III, 7; VI, 23; XII, 35.

92 — Voyez IV, 4, 20.

93 — Voyez VI, 36.

94 — Voyez IV, 40; V, 8.

95 — Je lis τῷ ἡγεμονικῷ λέγε, au lieu de τῷ ἡγεμονικῷ λέγεις;. Avec λέγεις, Marc Aurèle s'emble s'étonner d'adresser de pareils reproches à son âme; or, plus d'une fois déjà nous l'avons vu montrer, et avec des expressions pour le moins aussi sévères, l'avilissement où il croyait voir son âme déjà plongée. Cette légère correction, indiquée par la traduction de Schultz, est infiniment préférable à celles qu'ont proposées M. Casaubon, Saumaise, etc., et aux interrogations de Dacier et de Joly, lesquelles transforment complétement, bien qu'en sens divers, la physionomie du passage, et sans profit ni pour la clarté, tant s'en faut, ni pour la vérité de la pensée.

96 — Voyez II, 11.

97 — Voyez Épictète, *dissert.* II, 16.

98 — Voyez Épictète, *dissert.* I, 9.

99 — Voyez Épictète, *dissert.* II, 18.

100 — Voyez les §§ 6, 29, et VI, 2; X, 1.

101 — Voyez VI, 41; VIII, 15.

102 — Voyez le § 11, et Épictète, *Manuel*, 9.

103 — Voyez le § 11, et VIII, 59.

104 — Voyez IV, 6 ; XII, 16. Sénèque, *de ira*, II, 31 : « Aut ignorantia nos rerum, aut insolentia iracundos facit. « Ignorantia; quid enim mirum est malos mala facinora « edere? Quid novi est si inimicus nocet, amicus offendit, « filius labitur, servus peccat? » Térence avait dit, dans l'*Andrienne* IV, 5 :

« Mirum vero, impudenter mulier si facit meretrix. »

105 — Sénèque, *ubi supra* : « Turpissimam aiebat Fa- « bius imperatori excusationem esse : Non putavi. Ego « turpissimam homini puto. Omnia puta, exspecta. Etiam « in bonis moribus aliquid existit asperius. Semper futurum « aliquid quod te offendat, existima. »

106 — Voyez VII, 13; Sénèque, *de benef*, I, 2; IV, 13; *epist.* 113, 115; *de clem.*, I, 1; *de vit. beat.*, 9; Épictète, *dissert.* III, 24.

NOTES DU LIVRE X.

—

1 — Voyez II, 17; III, 5, 7, 8; XI, 1, 37.

2 — Voyez VII, 54; VIII, 2; IX, 6.

3 — Voyez III, 4; IV, 23.

4 — Voyez IV, 39.

5 — Voyez III, 11.

6 — Voyez XII, 30.

7 — Voyez IV, 21; VII, 23, 25.

8 — Voyez XII, 12, 24; Épictète, *dissert.* II, 19.

9 — Xylander traduit : *Nihil agit supervacuum.* Mais les mots μηδὲν περιεργάζου, indiquent le commandement et

le conseil, et non point une promesse ou une conséquence. Quant au sens général de tout ce paragraphe, il faut se reporter à la distinction des âmes végétative, sensible et raisonnable, comme les stoïciens nommaient ce que nous appelons la vie, la sensibilité et la raison.

10 — Voyez VII, 33, 64; VIII, 46.

11 — Voyez III, 6; V, 8; Sénèque, *epist.* 78.

12 — Voyez VIII, 59; IX, 11, 42; Épictète, *dissert.* II, 24; III, 24; IV, 5.

13 — Voyez IV, 26; V, 8; VIII, 20, 23; VII, 31.

14 — Voyez III, 11; IV, 26.

15 — Voyez II, 3.

16 — Il ne faut pas étendre à tout, ce principe, dont les optimistes, comme les stoïciens, ont trop souvent abusé. L'homme, en tant qu'homme, ne gagne rien aux convulsions nécessaires qui agitent la nature, et qui dureront, plus ou moins violentes, dans l'air, dans les eaux, dans la terre, aussi longtemps pour le moins que l'humanité. Physiquement, elles le tuent; moralement, elles font germer dans les âmes le désespoir ou la superstition, et contribuent à dégrader bien plus qu'à grandir, à effacer bien plus qu'à répandre la sainte et salutaire notion d'une Providence. Il n'y a que dans l'ordre politique et dans l'ordre moral qu'il soit vrai de dire que le bien du tout est le bien de la partie, et que quand le tout se porte mal la partie ne saurait se bien porter. C'est dans ce sens que Platon et Aristote entendaient ce principe; Cicéron ne va pas plus loin qu'eux, et il a raison : « Potest quod inutile

reipublicæ sit, id cuiquam utile esse? » *Offic.*, III. Et encore : « Ergo unum debet esse propositum, ut eadem sit utilitas uniuscujusque et universorum ; quam, si ad se quisque rapiat, dissolvetur omnis humana consociatio. »

17 — Voyez V, 35; VIII, 56.

18 — Voyez II, 2; IX, 22.

19 — Voyez II, 5, 16; V, 22, 34.

20 — Ἀλλοιοῦσθαι, le mot dont se sert Marc Aurèle pour caractériser sa pensée, appartient exclusivement à la langue philosophique, et était peut-être, dans l'intention de Marc Aurèle, une allusion à quelqu'un des anciens systèmes des physiciens, surtout au système d'Empédocle, où l'ἀλλοίωσις joue un si grand rôle, et que Marc Aurèle semble avoir étudié avec prédilection.

21 — Voyez VI, 41; VIII, 15; IX, 34.

22 — Voyez VIII, 13. Sénèque dit, *epist.* 101 : « Quid est stultius, quam mirari id ullo die factum, quod omni potest fieri. »

23 — Voyez IV, 5; Épictète, *dissert.* III, 13 ; Aristote, *Metaphys.*, II, 4.

24 — Voyez VII, 32, 49.

25 — Voyez IV, 14, 21.

26 — Voyez III, 3; V, 13, 32.

27 — Voyez IX, 20.

28 — Cette dernière phrase est, dans le texte, d'une extrême obscurité, et pèche par la grammaire, comme par le choix des termes infiniment vagues dont s'est servi Marc Aurèle. La voici : Ὑπόθου δ' ὅτι ἐκείνῳ σελίαν προσπλέκει τῷ ἰδίως ποιῷ οὐδὲν ὄντι οἶμαι πρὸς τὸ νῦν λεγόμενον. Le mot προσπλέκει n'a pas de sujet. J'ai supposé τοῦτο, ou comme ayant été oublié dans les manuscrits, ou plutôt comme sous-entendu par Marc Aurèle, et qui rappellerait les mots ὃ ἡ μητὴρ ἔτεκεν. Ἐκείνῳ désignait dès lors ὃ ἔλαβε, ce que l'âge et la nutrition ont ajouté à nos organes depuis la naissance. J'ai particularisé τῷ ἰδίως ποιῷ, pour le rendre saisissable ; et j'ai vu dans ὄντι une sorte d'attraction, un peu forte il est vrai, mais qui n'est pas sans analogues dans la langue grecque. Au reste, j'avoue avoir presque regretté ici comme dans plus d'un autre passage, que notre langue ne me permît pas ces bienheureuses facilités qu'ont les traducteurs latins de faire des phrases parfaitement bien calquées sur le grec, parfaitement régulières pour la syntaxe des mots, et tout aussi parfaitement intelligibles que l'original, souvent même plus inintelligibles encore. Schultz lui-même n'a pas redouté d'écrire : « Fac autem, id te nimis annectere illi singulari modo affecto, nihil id revera obstare arbitror ei, quod nunc dixi. »

29 — Horace, *epist.* I, 16 :

Vir bonus ac prudens dici delector, ego ac tu.
Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet ; ut si
Detulerit fasces indigno, detrahit idem.
Pone, meum est, inquit ; pono tristisque recedo.
Idem si clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat laqueo collum pressisse paternum,
Mordear opprobriis falsis ! mutemve colores !
Falsus honor juvat, et mendax infamia terret,
Quem, nisi mendosum et mendacem ?

Sénèque, *epist.* 59 : « Illud præcipue impedit quod cito « nobis placemus ; si invenimus, qui nos bonos viros dicat,

« qui prudentes, qui sanctos, agnoscimus. Nec sumus mo-
« dica laudatione contenti : quidquid in nos adulatio sine
« pudore congessit, tanquam debitum prendimus. Optimos
« nos esse, sapientissimos, affirmantibus assentimur cum
« sciamus illos sæpe mentiri; adeoque indulgemus nobis,
« ut laudari velimus in id, cui contraria maxime facimus. »

30 — Ce sont des îles fortunées où, suivant la mythologie antique, étaient transportées après la mort les âmes des hommes qui avaient passé leur vie dans la vertu. Voyez Hésiode, *Oper. et dies*, V, 169; Pindare, *olymp.* 2; Platon, dans le *Gorgias*, et au liv. VII de *la République*.

31 — Il s'agit là d'un de ces cas où les stoïciens croyaient le suicide permis, et dont Juste-Lipse, dans son introduction à la philosophie stoïcienne, a fait le dénombrement. Mais ici, Marc Aurèle semble avoir été entraîné par le développement de sa pensée; car il y a dans son livre bien des passages qui sont en contradiction manifeste avec celui-ci. Il faut seulement prendre la phrase en somme, sans s'arrêter, je crois, à une rigoureuse interprétation des termes. Tout ce qu'il veut dire, c'est que la mort est préférable à l'avilissement moral; et il a raison.

32 — Le paganisme ne pouvait pas être plus formellement condamné que par ces paroles. Tout le culte des anciens n'était en effet qu'une flatterie plus ou moins noble, plus ou moins honteuse, adressée aux dieux. Mais Marc Aurèle s'imaginait seulement réformer, quand il détruisait. Singulière imitation, en effet, que celle qu'il propose ! Tous les dieux du paganisme pris ensemble n'auraient certainement pas suffi à fournir la matière d'un honnête homme, tel que le concevait Marc Aurèle. Aussi faut-il bien croire que s'il se sert du pluriel en parlant de la divinité, c'est uniquement pour se conformer au langage vulgaire, ou

plutôt par une habitude d'enfance, et qu'il ne s'agit ici en réalité que du Dieu unique auquel il rend si souvent hommage. On sait d'ailleurs que Platon assignait à la philosophie, précisément cette même fin, l'imitation de la divinité. Il n'est même pas impossible que Marc Aurèle ne se soit souvenu d'un passage du quatrième livre des *Lois*, où Platon exprime, comme il l'a fait lui-même, sauf le pluriel, le vœu de la divinité : Τίς πρᾶξις φίλη καὶ ἀκόλουθος θεῷ ; μία καὶ ἕνα λόγον ἔχουσα ἀρχαῖον, ὅτι τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον φίλον ἂν εἴη.

33 — Voyez V, 1, 11; VIII, 23; IX, 9; Épictète, *dissert.* I, 16; II, 9; VI, 7.

34 — Le texte : ὅποσα ὁ φυσιολογητὸς φαντάζῃ καὶ παραπέμπεις. Et ces mots sont donnés comme conclusion de la phrase qui précède. Il est impossible d'en tirer, sans correction, un sens raisonnable. Je change ὅποσα en πόσα, et de ὁ φυσιολογητός je fais ἀφυσιολογητός, qui est une expression de Marc Aurèle, IX, 41. Les mots en question deviennent alors une phrase exclamative, et donnent, on le voit, sans trop d'effort, un sens parfaitement convenant à toute l'intention du paragraphe, et à l'esprit d'une foule d'autres passages, où Marc Aurèle répète qu'il faut étudier avec soin la nature de chaque chose, et bien connaître à fond un objet avant de porter sur cet objet aucun jugement favorable ou aucun blâme. Voyez notamment II, 12; III, 11; VI, 3, 13; VII, 29, 66; VIII, 13; X, 11, 17, 18; XI, 2, 16; XII, 8. Méric Casaubon avait déjà songé à changer ὅποσα en πόσα, mais en donnant à tout le reste une interprétation inadmissible; Gataker avait proposé, entre autres expédients, ἀφυσιολογητός ou ἀφυσιολογητῶς, mais en gardant ὅποσα. Enfin Schultz, profitant de ces deux idées, et les conciliant, avait traduit : « Atque quam multa ratione a natura aliena imaginaris aut prætermittis. » Ce qui revient à peu près aux expressions dont je me suis servi.

35 — C'était un des peuples avec lesquels Marc Aurèle eut si longtemps affaire sur les bords du Danube. Marc Aurèle fait peut-être, suivant Gataker, allusion à la manière dont Avidius Cassius traita un corps d'auxiliaires qui avaient jugé à propos d'attaquer et de vaincre, sans l'ordre du général, trois mille Sarmates qui ne s'attendaient à rien, et qui ne purent opposer qu'une faible résistance. Les centurions, fiers de leurs exploits, s'attendaient à une récompense : Cassius les fit mettre en croix, comme coupables d'infraction à la discipline militaire, et comme ayant compromis l'honneur du nom romain en s'exposant à donner dans une embuscade où la troupe alliée pouvait périr tout entière, et sans qu'il en réchappât un seul homme. Il est toutefois plus naturel de croire que Marc Aurèle a seulement voulu dire que les soldats qui faisaient la guerre aux Sarmates étaient enchantés quand ils parvenaient à faire quelques prisonniers; c'était une preuve de bravoure militaire, une satisfaction d'amour-propre; et sans doute il y avait quelque récompense attachée à chaque exploit de ce genre. Le procédé de Cassius n'était pas assez dans les mœurs de Marc Aurèle, pour qu'on suppose non-seulement une approbation de sa part, tandis qu'il n'a dû que tolérer ce qui s'était fait, mais encore une raillerie à l'adresse des centurions si cruellement punis d'une erreur, et qui avait été au moins, jusqu'à un certain point, rachetée par la complète déroute des ennemis.

36 — Voyez VII, 54; IX, 6.

37 — Voyez III, 16; VI, 43: X, 6, 21; XII, 1.

38 — Voyez VII, 59.

39 — C'est une expression de Platon, dans le quatrième livre des *Lois*. Platon l'explique par sa définition même de

Dieu, principe, fin et centre de toutes choses : ὁ μὲν δὴ θεὸς ἀρχήν τε καὶ τελευτὴν καὶ μέσα τῶν ὄντων ἁπάντων ἔχων, εὐθεῖαν περαίνει, κατὰ φύσιν περιπορευόμενος.

40 — Voyez III, 67; IV, 12. Épictète, *dissert.* I, 2, a développé ce principe, et en a montré, dans la conduite d'Helvidius Priscus, l'application sublime. J'ai cité ce passage à propos du nom d'Helvidius.

41 — Sénèque, *epist.* 23 : « Animus debet esse alacer et « fidens, et super omnia erectus. Res severa est verum gau- « dium. Ceteræ hilaritates non implent pectus, sed fron- « tem remittunt ; leves sunt : nisi tu forte illum judicas gau- « dere, qui ridet. »

42 — On a vu, VI, 32; VII, 55, que Marc Aurèle, comme les autres stoïciens, plaçait au rang des choses moyennes, ou indifférentes pour nous, les pensées qui occupent les âmes des autres hommes.

43 — Voyez VIII, 35; Épictète, *dissert.* IV, 9. Sénèque, *epist.* 34 : « Pars magna bonitatis est, velle fieri bonum; » et *epist.* 80 : « Quid tibi opus est, ut sis bonus? velle. »

44 — Le mot nature, dans ce passage comme dans tant d'autres, est mis évidemment pour le mot Dieu. Il s'agit des biens que Dieu nous dispense et nous ôte ; et le cri de Marc Aurèle est presque celui de Job : « Dominus dedit, dominus abstulit. »

45 — Voyez VIII, 45; X, 22, 23.

46 — II, 16; IV, 34.

47 — Sénèque, *epist.* 16 : « Philosophia non in verbis

sed in rebus est. » *Epist.* 20 : « Illud te rogo atque hortor ut philosophiam in præcordia ima demittas, et experimentum tui profectus capias, non oratione, nec scripto, sed animi firmitate et cupiditatum diminutione, etc. » Je pourrais citer bien d'autres passages de Sénèque et des autres auteurs où se trouve exprimée la même pensée. Je me borne au vers si connu, du poëte Pacuvius, qui résume admirablement, dans sa concision, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet :

Odi homines ignava opera, philosopha sententia.

48 — Voyez IV, 48; IX, 21; Sénèque, *epist.* 99 : « Cui nasci contigit, restat mori. »

49 — Voyez II, 3; III, IV; IV, 23, 29; VII, 27.

50 — Les poëtes antiques sont pleins d'admirables tableaux des effets de cet amour de la terre et de l'air pour l'eau. Les plus fameux sont ces vers d'Euripide, cités par Aristote, *Ethic. Nicom.* VIII, 1; Athénée, *Deipnos.* XIII; Stobée, t. I, liv. I, tit. 12 :

Ἐρᾷ μὲν ὄμβρον γαῖ' ὅτ' ἂν ξηρὸν πέδον
Ἄκαρπον αὐχμῷ, etc.

Et ces autres des *Danaïdes* d'Eschyle, conservés par Athénée :

Ἐρᾷ μὲν ἁγνὸς οὐρανὸς τρῶσαι χθόνα·
Ἔρως δὲ γαῖαν λαμβάνει γάμου τυχεῖν·
Ὄμβρος δ' ἀπ' εὐνοοῦντος οὐρανοῦ πεσὼν
Ἔκυσε γαῖαν.

Tout le monde connaît les vers de Lucrèce, et surtout ceux-ci de Virgile, *Georg.* II, sur le même sujet :

Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt :
Tunc pater omnipotens fecundis imbribus æther

Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit magno commistus corpore fœtus.

51 — Voyez IV, 33; Épictète, *dissert.* II, 16; IV, 7. Sénèque, *epist.* 96 : « Non pareo Deo, sed assentior. Ex animo « illum, non quia necesse est, sequor. »

52 — Φιλεῖ τοῦτο γίνεσθαι. C'est l'expression dont on se sert en grec pour exprimer la coutume, l'habitude, une chose dont le caractère est d'être ou de se passer de telle manière.

53 — « Où que je m'en aille, dit Épictète, *dissert.* III, 22, là il y a un soleil, il y a une lune, des astres, des songes pour le sommeil, des oiseaux, et la compagnie des dieux. »

54 — Ces mots sont dans le dialogue intitulé *Théétète.*

55 — Voyez V, 26; VII, 14, 16, 33, 57; VIII, 25, 37; XII, 19. Platon dit énergiquement, dans le *Phédon*, que chaque volupté comme chaque douleur tient en main comme un clou dont elle rive l'âme au corps, et que l'âme se matérialise alors et fait consister toute la vérité dans les idées sensibles qui lui sont attestées par le corps.

56 — La loi dont parle ici Marc Aurèle, c'est la loi universelle à laquelle sont soumis tous les êtres, et dont il a été question, II, 16; IV, 10; VIII, 67.

57 — Voyez IV, 29; XI, 9; et, dans le *Criton* de Platon, les admirables développements que Socrate donne à la même pensée.

58 — Le texte est altéré à cet endroit, et j'ai traduit d'après le sens général du paragraphe plutôt que d'après les

mots que j'avais sous les yeux. Je ne sais pas trop, du reste, ce qu'il faut mettre en grec à la place de ὃ βούλεταί τι, qui est la leçon des éditeurs.

59 — Voyez III, 15; XI, 12.

60 — Voyez IV, 23; VII, 1, 49; IX, 28.

61 — Cicéron, *ad Brut. epist.* 9 : « Tibi nunc populo, et scenæ (ut dicitur), serviendum. »

62 — Voyez III, 4; VI, 24. On connaît le vers énergique cité par Sénèque, *epist.* 107 :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Cléanthe avait dit non moins énergiquement :

Ὡς ἕψομαι γ' ἄοκνος· ἢν δὲ μὴ θέλω,
Κακὸς γενόμενος, οὐδὲν ἧττον ἕψομαι.

63 — Voyez XII, 31.

64 — Voyez VII, 26; XI, 18; Épictète, *dissert.*, IV, 4.

65 — Voyez VII, 2, 63.

66 — Satyron, Euthychès et Hymen me sont inconnus.

67 — Euphrate était un philosophe égyptien, dont Pline le jeune a fait mention, *epist.* I, 10, et dont Épictète cite plusieurs fois le nom avec honneur, *Manuel*, *chap.* 35; *dissert.* II, 15; VII, 57. Suivant Dion, il se donna volontairement la mort, pour se délivrer des maux d'une vieillesse infirme.

68 — Capitolin nomme parmi les maîtres de Marc Au-

rèle, un grammairien Eutychius Proculus. Mais il n'est pas prouvé, malgré la presque ressemblance des noms, que ce soit de lui qu'il s'agisse : Marc Aurèle parle d'un philosophe et non d'un grammairien.

69 — Ce Silvanus est peut être le philosophe Σιλβανός dont Suidas dit quelques mots, et qu'on ne connaît pas d'ailleurs. C'était un homme de mœurs simples jusqu'à la rusticité.

70 — Suidas a parlé d'un Alciphron, philosophe de Magnésie, et on a imprimé plusieurs fois, sous le nom d'Alciphron, des lettres qui sentent le sophiste bien plus que le philosophe.

71 — Tropéophore est complétement inconnu.

72 — Il s'agit évidemment du philosophe Xénophon, et de Criton, l'ami de Socrate, et le personnage que Platon a mis en scène dans le dialogue qui porte le nom de *Criton.*

73 — Il a été question de Sévérus au § 14 du premier livre.

74 — Voyez VII, 57.

75 — Voyez II, 17; XII, 27, 33.

76—Sénèque, *de ira*, II, 13 : « Nihil est tam difficile et tam arduum, quod non humana mens vincat, et in familiaritatem perducat. »

77 — Voyez IV, 1.

78 — Voyez II, 9; III, 12; VIII, 32.

79 — Il faut appliquer encore ici la remarque que j'ai faite à propos d'une expression analogue du § 8 de ce livre. Marc Aurèle veut dire seulement que la mort est préférable à la dégradation morale.

80 — Voyez IX, 27; X, 11, 12, 81; XII, 1.

81 — Marc Aurèle a parlé, IX, 26, de l'esclavage de ceux qui gémissent, δουλεία στενόντων.

82 — Voyez III, 6; VIII, 26; XI, 16.

83 — Voyez V, 16; XII, 1. Sénèque, *epist.* 28 : « Quid « tam turbidum fieri potest quam forum? Ibi quoque licet « quiete vivere, si necesse sit. »

84 — Voyez VIII, 57, 60.

85 — Voyez VI, 14; X, 2.

86 — Voyez IV, 45.

87 — Voyez IV, 7; IX, 41.

88 — Voyez V, 15; VII, 58; X, 30; Épictète, *Manuel*, ch. 24, et *dissert.* III, 20. Cette pensée a été souvent et magnifiquement développée par les auteurs sacrés. Voyez surtout Grégoire de Nazianze, *advers. Julian. orat.*, I, 28. Horace avait dit, *Carm.* IV, 4.

> Duris ut ilex tunsa bipennibus,
> Per damna, per cædes, ab ipso
> Ducit opes animumque ferro.

89 — Voyez V, 22; X, 6.

90 — Ce sont deux portions de vers d'Homère. Voyez

dans l'*Iliade*, Z, 147 et suiv., le passage célèbre d'où Marc Aurèle les a tirées.

91 — Sénèque, *epist.* 120 : « At nos corpus tam putre « sortiti, nihilominus æterna proponimus, et quantum po- « test ætas humana protendi, tantum spe occupamus, nulla « contenti pecunia, nulla potentia. Nihil satis est morituris, « imo morientibus. Quotidie enim propius ab ultimo stamus, « et illo unde nobis cadendum est omnis hora impellit. »

92 — Vopiscus dit d'Aurélien : « Senatus mortem ejus graviter tulit : gravius tamen populus Romanus, qui vulgo dicebat Aurelianum pædagogum esse senatorum. » Peut-être Marc Aurèle fait-il allusion à quelque mot de ce genre appliqué à sa personne.

93 — *Quant à nous*, c'est-à-dire, nous pleins d'imperfections et si éloignés de la parfaite vertu. On peut encore entendre : Quant à nous, qui commandons aux autres hommes, et qui leur sommes naturellement un objet d'envie, et, trop souvent, de haine, combien de causes, etc.

94 — Μὴ ἀποσπώμενος. Sénèque, *epist.* 30 : « Non avulsum vitæ. »

95 — Voyez II, 16 ; XI, 21.

96 — C'est le précepte que Socrate avait si bien su mettre en pratique. Épictète dit de lui, *dissert.* II, 1 : Ἑαυτὸν ἤλεγχε καὶ ἐξέταζε.

97 — Voyez XII, 30, 33.

98 — Τὸ περικείμενον ἀγγειῶδες, c'est le corps, que Marc

Aurèle nomme ailleurs ἀγγεῖον, III, 3, et τὸ περικείμενον, X, 1, XII, 2, 3.

99 — Marc Aurèle veut dire que notre corps, nos organes, ne sont que des instruments, et qui ne diffèrent de ceux dont nous nous servons pour nos divers travaux, qu'en ce qu'ils sont nés avec nous et tiennent par une attache naturelle à la cause qui les met en mouvement.

NOTES DU LIVRE XI.

---

1 — Voyez VI, 8; VIII, 55; X, 13.

2 — Voyez IX, 9; Épictète, *dissert.* I, 19, 29. Voici les paroles d'Épictète dans ce dernier paragraphe : « C'est pour lui-même que l'être vivant fait tout ce qu'il fait. » Τὸ ζῶον αὑτοῦ ἕνεκα πάντα ποιεῖ.

3 — Voyez III, 8; VIII, 32; XII, 36.

4 — Sénèque, *epist.* 61 : « Id ago, ut instar totius vitæ sit dies. »

5 — Voyez IV, 29, 49; IX, 42; X, 1; Épictète, *dissert.* III, 24.

6 — Voyez VII, 47, 48. Sénèque, *epist.* 102 : « Magna et generosa res est humanus animus; in immensum se extendit; nec ullos sibi ponit nisi communes cum Deo ter-

minos patitur. » Cicéron. *de nat. deor.*, II, 153, et avant lui Platon, au livre VI de la *République* et dans le *Théétète*, avaient développé la même pensée; mais Marc Aurèle paraît surtout s'être souvenu des expressions de Sénèque.

7 — La trace de Sénèque, ici, n'est pas moins évidente; *epist.* 102 : « Arctam sibi ætatem dari non sinit. Omnes, « inquit, anni mei sunt. Nullum seculum magnis ingeniis « clausum est; nullum non cogitationi proprium tempus. »

8 — Voyez V, 13, 32; X, 7.

9 — Voyez VI, 37; VII, 1.

10 — Voyez II, 14; VII, 50; XII, 35.

11 — Voyez III, 9; V, 21; Épictète, *dissert.* I, 14. La doctrine chrétienne enseigne aussi que rien parmi les choses créées ne doit être, autant que notre âme, l'objet de nos respects. Τί γὰρ τῆς ψυχῆς ἀντάλλαγμα; *Matth.* XVI, 26; *Marc*, VIII, 36. C'est, dit saint Grégoire de Nazianze, ce que nous avons de plus précieux : τῆς ψυχῆς οὐδὲν οὐδενὶ τιμιώτερον, *In Julian. orat.*, I, reproduisant presque dans sa prose ce vers de l'*Alceste* d'Euripide :

Ψυχῆς γάρ ἐστιν οὐδὲν τιμιώτερον.

12 — Voyez III, 11; IX, 36; X, 18. C'est le même raisonnement que faisait Socrate sur la multitude, pour réconforter Alcibiade, qui se sentait tout interdit devant l'assemblée du peuple. Quel est, disait-il, celui de ces gens-là qui t'impose? Est-ce Micyllus le cordonnier? Est-ce cet autre, le corroyeur, etc. Ne sont-ce pas là ceux dont se compose le peuple athénien? Or, si tu fais peu de cas de chacun d'eux en particulier, qui t'empêche de les mépriser

tous en masse? Ce raisonnement de Socrate était juste; mais celui de Marc Aurèle, pour les exemples qu'il a chosis, n'est peut-être pas des plus concluants. Une mélodie est encore autre chose, outre les notes de musique; et Marc Aurèle fait précisément abstraction de ce par quoi les notes de musique acquièrent le pouvoir d'agir si énergiquement sur notre âme.

13 — Voyez II, 11; III, 5; V, 29; VII, 56, 69; VIII, 47.

14 — Voyez VII, 33.

15 — Pline le Jeune, X, 97, *ad Trajan.*, ne trouvait pas de meilleure raison que Marc Aurèle pour expliquer l'empressement des chrétiens à courir au-devant des châtiments et de la mort. « Non dubitandum, qualecumque esset « quod faterentur, pervicaciam certe et inflexibilem obsti- « nationem debere puniri. Fuerunt alii similis amen- « tiæ, etc. » Et il semble que ce reproche d'opiniâtreté ait bien souvent retenti dans cette époque, car Tertullien y revient à plusieurs reprises, et en tire la matière de quelques-uns de ses plus beaux triomphes. Voyez surtout *de spectac.*, *cap.* 1; *ad nation.* I, 17, 18; *de patient.*, *cap.* 2.

16 — Sénèque faisant parler un stoïcien, *epist.* 77 : « Non est res magna vivere. Omnes servi vivunt, omnia « animalia. Magna est res honeste mori, prudenter, for- « titer. »

17 — Voyez VII, 13, 74. C'est le mot de Salomon, *Prov.* XI, 17 : « Benefacit sibi ipsi vir beneficus. » Épictète développe la même pensée, *dissert.* I, 19; et Sénèque dit, *epist.* 48 : « Non potest beate degere qui se tantum intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. »

18 — Sénèque, *epist.* 9 : « Ars est bonum fieri. Ad hoc, « sed non cum hoc nascimur. »

19 — Épictète a fait aussi allusion à cette pathétique scène de l'*OEdipe roi*, où le héros de la tragédie, tombé tout d'un coup dans une profonde et irrémédiable infortune, regrette d'avoir été sauvé dans son enfance, et s'écrie d'une voix déchirante : « O Cithéron ! » Voyez *dissert.* I, 21. Quant à la pensée de Marc Aurèle en elle-même, elle est facile à saisir. Ce ne sont pas seulement les hommes vulgaires qui savent ce que c'est que le malheur ; personne n'en est exempt ; et les puissants, les rois eux-mêmes, sont soumis, comme les derniers de leurs sujets, à cette loi universelle suivant laquelle se dispensent les accidents de la vie.

20 — Voyez VII, 41.

21 — Voyez VII, 38.

22 — Voyez VII, 40.

23 — On appelle comédie ancienne celle dont Aristophane, Eupolis et Cratinus furent les principaux représentants. C'était une satire violente et personnelle de tous les vices, de tous les travers, et même des vertus qui avaient le malheur de n'être pas du goût des poëtes comiques. On diffamait sur la scène les hommes d'État, les magistrats, les philosophes, les écrivains ; à peu près comme chez les peuples modernes, où la presse est libre, on les diffame dans les journaux et dans les pamphlets. Mais nous avons souvent quelque chose de moins : c'est l'esprit, qui peut faire passer bien des duretés, et qui permettait à Socrate lui-même de sourire à la représentation des *Nuées*.

24 — Tout ce qu'on sait de la comédie moyenne, dont le

Plutus d'Aristophane a peut-être été le premier modèle, c'est qu'on n'y nommait plus les personnages vivants, et que le fantastique y dominait, ainsi que dans l'ancienne comédie.

25 — La comédie nouvelle est celle de Ménandre, de Philémon, etc., que nous connaissons si bien par leurs imitateurs latins Plaute et Térence ; c'est le tableau de la vie réelle et la peinture des mœurs ; c'est la comédie telle que l'ont conçue les modernes, au moins les Français, Corneille et Molière, Racine et Regnard, Le Sage, Piron, Beaumarchais lui-même, quoiqu'on ait voulu faire de Beaumarchais un Aristophane.

26 — Voyez IV, 29; VIII, 34.

27 — Voyez IX, 23.

28 — Voyez V, 18; VI, 10.

29 — Voyez IX, 11; 42.

30 — Voyez XI, 18.

31 — Voyez X, 25.

32 — Voyez V, 16; VII, 55.

33 — Voyez III, 9; V, 10; IX, 27.

34 — Voyez IV, 3, 39; IX, 15.

35 — Voyez VIII, 48; XII, 3.

36 — Voyez III, 14; X, 26.

37 — Voyez V, 25; IX, 27; Sénèque, *epist.* 71, 76; *de benef.*, II, 14.

38 — Voyez X, 32.

39 — Voyez Épictète, *dissert.* III, 10, 18.

40 — Voyez XI, 18; Épictète, *dissert.*, II, 12.

41 — Marc Aurèle semble mettre un instant en doute la force d'âme de Phocion ; mais rien ne prouve qu'il y ait dans ses paroles autre chose que cette réserve que tous sont en droit de faire en présence d'actes d'abnégation extraordinaires, et que l'orgueil, ou tout autre sentiment condamnable, aurait pu dicter aussi bien que la vertu. Je crois même qu'il faut entendre le passage d'une manière générale, et que Marc Aurèle a voulu dire seulement que la feinte n'était jamais permise, même celle qui pourrait exercer sur l'âme des autres hommes la plus heureuse influence. On cite, du reste, plusieurs traits de Phocion, que Marc Aurèle a dû avoir en vue quand il citait ce nom fameux, surtout le mot qu'il prononça, après sa condamnation, pour toute réponse aux invectives dont le poursuivait un de ses ennemis : « N'empêchera-t-on pas cet homme de se déshonorer de la sorte ? »

42 — Voyez IV, 23.

43 — Voyez IV, 32; V, 5.

44 — Les Grecs appelaient amitié de loup, λυκοφιλία, celle qui devait inspirer des soupçons, et dont l'entière sincérité n'était point manifeste. Ménandre, parlant d'une réconciliation, dit qu'elle est comme une amitié de loup :

Λυκοφιλίαι μέν εἰσιν αἱ διαλλαγαί.

Et Platon écrivant à Denys, et caractérisant la nature des sentiments qu'ils se portaient l'un à l'autre avant leur rupture ouverte, se sert du mot λυκοφιλία, et, immédiatement après, du mot ἀκοινωνία qui en explique le sens. L'expression *amitié de loup* était une allusion à cette fable d'Ésope, où les loups persuadent aux brebis de leur livrer les chiens en otages, et d'accepter pour gardiens de jeunes loups à la place, et dévorent ensuite à loisir et sans résistance la gent infortunée qui s'est laissée prendre à leurs promesses et à leurs beaux discours.

45 — Voyez III, 11; XI, 2.

46 — Voyez IX, 15; XI, 11.

47 — Voyez VIII, 47.

48 — Voyez X, 11, 15.

49 — Voyez VIII, 26; X, 33.

50 — Voyez V, 3; VI, 2; Épictète, *Manuel*, 23.

51 — Voyez VI, 27.

52 — Voyez III, 11; VI, 36; VIII, 3.

53 — Voyez VIII, 21.

54 — Voyez IV, 42; VII, 23.

55 — Voyez VIII, 27; IX, 22.

56 — Voyez II, 1; VIII, 56, 59.

57 — Voyez IX, 39; X, 6.

58 — Voyez V, 30; XI, 10.

59 — Voyez II, 15; VIII, 14; IX, 34, etc.

60 — Voyez VII, 62 et passim. C'est le dogme stoïcien dans lequel Marc Aurèle semble avoir eu la foi la plus inébranlable.

61 — Cette expression est de Platon. On l'a déjà vue plus haut, mais comme citation d'auteur. Voyez VII, 63.

62 — Voyez VII, 26, 79; X, 30.

63 — Voyez IV, 19, 49.

64 — Voyez V, 24; Sénèque, *epist.* 49.

65 — Voyez VII, 16; VIII, 40; IX, 13; XI, 1, 16.

66 — Voyez II, 1.

67 — Voyez VI, 6, 26; VII, 22. Sénèque, *de benef.*, VII, 13 : « Vincit malos pertinax bonitas. » Et dans le *de ira*, II, 34 : « Irascitur aliquis? Tu contra beneficiis provoca. « Cadit statim simultas ab altera parte deserta. »

68 — Voyez V, 28, IX, 11.

69 — Cette autre chose dont parle Marc Aurèle, c'est cette aide mutuelle que nous devons nous prêter les uns les autres, ce concours dans une œuvre commune qu'il compare, II, 1, à l'harmonie des mouvements de tout ce qui est en double dans notre corps : les mains, les pieds, les paupières, les mâchoires.

70 — Voyez II, 1; IX, 4; X, 33.

71 — Sénèque dit qu'il n'y a pas un être au monde qui soit de plus difficile humeur que l'homme, et qu'on doive manier avec plus de précaution. *De clement.*, I, 17 : « Nullum animal est morosius, nullum majori arte tractandum, quam homo. »

72 — Voyez I, 10; V, 22; XI, 13. Sénèque, *de clement.*, I, 17 : « Agat princeps curam, non tantum salutis, sed et honestæ cicatricis. »

73 — Voyez VII, 22 ; X, 8. Sénèque, *de ira*, III, 43 : « Humanitatem colamus, dum inter homines sumus. »

74 — Marc Aurèle avait dit, IV, 31, qu'il ne faut être ni le tyran des hommes, ni leur esclave.

75 — Μουσηγέτης, conducteur des Muses, est une épithète que les Grecs ont donnée à Apollon.

76 — Voyez V, 17.

77 — Voyez VI, 27.

78 — Voyez XI, 16.

79 — Voyez VII, 55.

80 — Voyez IX, 9.

81 — Voyez X, 25; XI, 9.

82 — Εὐκοινωνησίας. Voyez, à propos d'un autre passage, I, 16, l'explication du mot κοινονοημοσύνη.

83 — Voyez II, 16; X, 37. Sénèque, *epist.* 20 : « Vitium « est hæc vitæ diversitas, et signum vacillantis animi, ac « nondum habentis tenorem suum. Etiamnum dicam unde « sit ista inconstantia, et dissimilitudo rerum consilio- « rumque. Nemo proponit sibi quid velit ; nec tantum mu- « tat, sed redit, et in ea quæ deseruit et damnavit, revol- « vitur. »

84 — Voyez V, 8, 16; IX, 23.

85 — Voyez I, 8, 16; XI, 27.

86 — La moralité de la fable du rat de ville et du rat des champs est trop claire, pour qu'il soit besoin d'expliquer l'intention de l'allusion de Marc Aurèle à cet apologue antique.

87 — C'est en effet la pensée qu'on trouve exprimée, mais en termes différents de ceux dont se sert Marc Aurèle, dans le *Phédon*, et surtout dans le *Criton*, où elle est longuement développée. Mais Marc Aurèle paraît avoir eu en vue un passage d'Épictète, *dissert.* II, 1, dans lequel il est dit que Socrate appelait tout ce qui fait peur au vulgaire, des masques sans réalité, μορμολύκεια. Quant aux lamies, c'étaient des monstres fabuleux, analogues, mais dans le genre féminin, aux ogres des contes de fées, et fort populaires chez les Latins.

Neu pransæ lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

88 — Sénèque, qui cite le même trait, *de benef.*, V, 6, sauf la pittoresque expression de Socrate, nomme Archélaüs et non pas Perdiccas.

89 — Le texte : Ἐν τοῖς τῶν Ἐφεσίων γράμμασι, dans les écrits des Éphésiens. Comme nous n'avons rien qui nous indique

ce que c'était que ces *écrits* attribués à tout un peuple, j'ai cru pouvoir y substituer le mot *lois*, qui a du moins l'avantage d'être clair, et d'ôter à l'expression ce qu'elle a d'étrange. Les lois sont en effet la seule chose qu'on puisse appeler les écrits d'un peuple. Gataker conjecture qu'il faut peut-être lire : Ἐν τοῖς τῶν Ἐπικουρείων γράμμασι. Mais la correction ne serait-elle pas un peu forcée? Et quand il n'y a pas d'impossibilité à tirer d'un texte un sens raisonnable, ne doit-on pas hésiter devant une transformation de mots aussi complète que celle d'Ἐφεσίων en Ἐπικουρείων? Il est vrai pourtant de dire que le précepte que Marc Aurèle attribue aux Éphésiens avait été proclamé par Épicure, comme on le voit dans les passages de Sénèque que je vais citer. *Epist.* 11 : « Aliquis vir bonus nobis eligendus « est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam « illo spectante vivamus, et omnia tanquam illo vidente « faciamus. Hoc Epicurus præcepit : custodem nobis et pe- « dagogum dedit; nec immerito. Magna pars peccatorum « tollitur si peccaturis testis adsit. » *Epist.*, 25 : « Sic fac, inquit Epicurus, omnia, tanquam spectet Epicurus. » Mais rien ne prouve qu'Épicure ait conçu le premier cette salutaire pensée, et qu'il ne l'ait pas empruntée à d'autres. Le peuple d'Éphèse, une des plus religieuses nations de l'antiquité, a bien pu mettre dans ses lois de pareilles prescriptions morales, devenues depuis un des apanages de la philosophie pratique.

90 — Voyez VII, 47, un précepte analogue, mais que Marc Aurèle proclame en son propre nom, et sans indiquer à quelle école il l'emprunte.

91 — Sénèque dit à peu près la même chose de Dieu, *epist.* 31 : « Deus nihil habet; nudus est. »

92 — On ne trouve, chez les auteurs, aucun détail sur

ce trait de la patience conjugale de Socrate, et l'on ignore le mot auquel Marc Aurèle fait allusion.

93 — Les dialogues de Platon, surtout le *premier Alcibiade*, sont pleins de raisonnements analogues; et cette sorte d'argumentation *ad ignorantem* est tout à fait dans le génie de la méthode socratique.

94 — C'est un vers iambique dont on ne connaît pas l'auteur.

95 — C'est la fin d'un vers hexamètre qui se trouve dans l'*Odyssée*, I, 413. Nul doute que Marc Aurèle, en citant ces mots, qui n'ont par eux-mêmes aucun sens, n'ait voulu renvoyer à ce passage où Ulysse conte quelle fut sa joie en songeant au succès de la ruse qu'il mit en œuvre pour cacher son nom au cyclope.

96 — J'ignore quel est l'auteur de ce vers hexamètre. On en a rapproché un vers du poëme des Travaux et des Jours, qui n'a qu'une ressemblance fort éloignée avec celui-ci.

97 — Voyez Épictète, *dissert.* III, 24.

98 — Voyez Épictète, *ubi supra.*

99 — Voyez IV, 4; V, 13, et Épictète *ub. supr*

100 — Voyez Épictète *ub. supr.* et I, 18.

101 — Voyez Épictète, *Manuel*, 7, et *dissert.* III, 8; Marc Aurèle lui-même, VIII, 7, 49.

102 — Voyez Épictète, *dissert.* I, 22, 28. Cette façon

'envisager les actions humaines correspond directement ı principe qui fait dériver la vertu de la science; et, dès s premiers temps du stoïcisme, le Portique en parlait ›mme font Épictète et Marc Aurèle. Voyez Horace, *it.* II, 3 :

> Quem mala stultitia, et quemcumque inscitia veri
> Cæcum agit, insanum hunc Chrysippi porticus et grex
> Autumat.

103 — On ignore complétement à quel ouvrage socraque Marc Aurèle avait emprunté cette piquante argumen-.tion; mais il n'y a rien là d'étonnant, si l'on songe au ›u qui nous reste des innombrables écrits qu'avait laissés ›tte grande école, et qui couraient encore du temps de arc Aurèle. Certainement Socrate n'est pas tout entier ıns Platon et dans Xénophon ; et il y avait bien des choses ıns sa doctrine dont nous n'aurons jamais qu'une idée rt vague, fort hypothétique, ou même entièrement er›née.

NOTES DU LIVRE XII.

1 — Voyez V, 16; X, 33; Sénèque, *epist.* 28, 31. Horace avait dit, inspiré aussi par la pensée stoïcienne :

> Strenua nos exercet inertia : navibus atque
> Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est,
> Est Ulubris; animus si te non deficit æquus.

2 — Voyez IV, 33, 34; VII, 8; X, 11. C'est presque le mot de l'Évangile : « Ne vous tourmentez pas pour le lendemain, » Μὴ μεριμνήσετε εἰς τὴν αὔριον. *Matth.* VI, 34.

3 — Voyez III, 12; VI, 2; VII, 7; VIII, 44; XI, 10, 20.

4 — Voyez III, 15; X, 11, 20.

5 — Voyez VII, 15, 68; X, 26, etc.

6 — Marc Aurèle veut dire que c'est au corps, et au corps uniquement, à se plaindre, si telle est sa fantaisie,

des sensations désagréables qu'il peut avoir à souffrir. L'âme, suivant la doctrine stoïque, n'y avait rien à voir, et se dégradait en s'associant aux doléances de ce qui est moins noble qu'elle. Cependant, même sur ce point, il n'y a pas eu unanimité dans l'école du Portique ; et Cléanthe, dès les premiers temps du stoïcisme, confessait l'étroite union du corps et de l'âme, et leur solidarité, pour ainsi dire, dans le phénomène de la sensibilité : Συμπάσχει ἡ ψυχὴ τῷ σώματι νοσοῦντι καὶ τρεμομένῳ, καὶ τὸ σῶμα τῇ ψυχῇ. *Ap. Greg. Nyss. de anima.*

7 — Voyez V, 21 ; XII, 18, 26. Cicéron, *de offic.*, III : « Menti nihil homini dedit Deus ipse divinius. »

8 — Voyez IV, 23.

9 — Voyez IV, 29 ; VIII, 40, 15.

10 — Voyez II, 7 ; VI, 22 ; IX, 31.

11 — Sénèque *ad Marc*, 10 : « Quidquid est hoc, quod « circa nos ex adventitio fulget, liberi, honores, opes, ampla « atria, et exclusorum clientium turba referta vestibula, « clara, nobilis aut formosa conjux, cæteraque ex incerta « et mobili sorte pendentia, alieni commodatique apparatus « sunt. Nihil horum dono datur : collatitiis, et ad dominos « redituris instrumentis scena adornatur. » Le mot *scena*, appliqué dans le même sens, se retrouve encore chez le même auteur, *de benef.*, VI, 31 ; et il est probable ou que Marc Aurèle le lui a emprunté, ou qu'ils l'ont puisé l'un et l'autre à une source commune.

12 — Voyez II, 2 ; III, 16.

13 — Voyez VIII, 56 ; X, 38.

14 — Voyez II, 2; V, 4; VI, 15.

15—Voyez IV, 23; VIII, 48; IX, 6; X, 1; XI, 1, l'explication de ce précepte, qu'on prendrait tout d'abord comme une sorte d'encouragement à l'égoïsme. L'homme, suivant les stoïciens, ne pouvait vivre chez lui et pour lui qu'en vivant pour les autres; il devait avoir pour eux, non point une excessive indulgence, mais des leçons, des conseils, et travailler, autant qu'il était en lui, à les rendre heureux, c'est-à-dire à leur faire pratiquer la vertu. « Necesse est enim, dit Sénèque, *epist.* 48, ut vivat et alteri qui vult sibi. »

16 — Sénèque, *epist.* 78 : « Circumcidenda ergo duo « sunt, et futuri timor et veteris incommodi memoria. Hoc « ad me jam non pertinet; illud nondum.

17 — Marc Aurèle a déjà fait allusion à ce vers d'Empédocle, VIII, 41; XI, 12. Ce vers, dans le texte, est tout altéré, et on a proposé plusieurs restitutions plus ou moins heureuses; mais si la quantité poétique en est défectueuse, le sens général paraît assez clairement pour que la pensée de Marc Aurèle n'en souffre pas. J'ai dit, à propos du liv. VIII, 41, ce qu'Empédocle entendait par le σφαῖρος.

18 — Voyez II, 14; XII, 26; Sénèque, *epist.* 101 : « Si vita nostra non prominebit, si in se colligetur. »

19 — Voyez X, 9; XI, 26. Les pythagoriciens avaient, avec raison, placé en première ligne le respect de soi-même; mais ils n'insistaient pas, comme l'ont fait les stoïciens, sur les conséquences de leur principe; et ils n'ont pas élevé à la hauteur d'un devoir le mépris de l'opinion. On connaît, du reste, dans les *vers dorés* attribués

a Pythagore, le vers qui résume sur ce point les enseignements de cette école antique :

... πάντων δὲ μάλιστ' αἰσχύνεο σαυτόν.

20 — Voyez XI, 6, le vers cité par Marc Aurèle, où cette résignation aux arrêts de la Providence est exprimée avec une incomparable énergie.

21 — Voyez III, 6; Sénèque, *epist.* 50, 80, et *de ira* II, 12.

22 — Voyez VI, 30.

23 — Voyez II, 17; IV, 26; V, 24.

24 — Voyez IV, 3, 50.

25 — Voyez III, 1; XII, 2.

26 — Voyez V, 34; VII, 16.

27 — Le pancrace était un exercice gymnique qui comprenait la lutte et le pugilat. L'athlète n'avait besoin, par conséquent, que des armes naturelles pour combattre son adversaire, au lieu que le gladiateur désarmé de son épée n'avait plus qu'à tendre la gorge.

28 — Voyez II, 12; IV, 21; VIII, 11; X, 8.

29 — Voyez VII, 53, 54.

30 — Voyez Épictète, *manuel*, 5; *dissert.* III, 10, 26.

31 — Sénèque, *epist.* 16 : « Quid mihi prodest philoso- « phia, si fatum est? Quid prodest, si casus imperat? » Il

est évident que Sénèque et Marc Aurèle ne font que reproduire l'un et l'autre une formule consacrée avant eux, et qui résume toutes les incertitudes de la philosophie stoïcienne sur le problème fondamental de l'éthique et de la théodicée. Du reste, la réponse toute pratique de Marc Aurèle tourne avec bonheur cet infranchissable obstacle. Sénèque s'en était tiré de même, et non moins heureusement : « Hæc « (scil. philosophia) adhortabitur, ut Deo libenter pareamus, ut fortunæ contumaciter resistamus ; hæc docebit, « ut Deum sequaris, feras casum. »

32 — Voyez IX, 28 ; XII, 2.

33 — Juvénal, *sat.* XIII :

Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi
Displicet auctori ; prima est hæc ultio, quod se
Judice, nemo nocens absolvitur.

Sénèque, *de ira*, III, 26 : « Maxima est factæ injuriæ pœna, « fecisse ; nec quisquam gravius afficitur, quam qui ad supplicium pœnitentiæ traditur. Nulla major pœna nequitiæ « est, quam quod sibi displicet. »

34 — Voyez IV, 6 ; Sénèque, *de ira*, II, 9, 10.

35 — Voyez III, 67 ; X, 33 ; Épictète, *dissert.* I, 2.

36 — Voyez VIII, 10.

37 — Voyez II, 2 ; X, 24, 38 ; XI, 19 ; XII, 1 ; Épictète. *dissert.* I, 3.

38 — Voyez V, 2 ; X, 24.

39 — Voyez II, 16 ; XII, 24.

40 — Voyez V, 16; VII, 55; VIII, 34; XI, 21.

41 — Voyez IX, 28, 32; XI, 18.

42 — Voyez VII, 28, 25; XII, 23.

43 — Voyez II, 15; III, 9; Épictète, *Manuel*, 1.

44 — Voyez IX, 21.

45 — Voyez VI, 49.

46 — Voyez VII, 25; XII, 21.

47 — Voyez IV, 23; X, 20.

48 — Voyez II, 11; IV, 3; VIII, 1.

49 — Voyez II, 11; III, 4.

50 — Épictète, *dissert.* II, 16, s'adressant à Dieu lui-même, s'écrie : « Ma pensée est conforme à la tienne. » ὁμογνωμονῶ σοι.

51 — Voyez VIII, 17.

52 — Dans l'opinion des stoïciens, l'enfant ne commençait à vivre qu'au moment où il sortait du sein de sa mère. Jusque-là il n'était, suivant eux, qu'une portion de la mère elle-même, et comme un rameau qui végète sur le tronc de l'arbre auquel il appartient. Voyez Plutarque, *de placit. philos.*, V, 15, et *de stoic. contr.*, 38.

53 — Voyez IV, 7; VIII, 40; XII, 22.

54 — Voyez V, 8, 10; VIII, 4.

55 — Voyez IX, 38.

56 — Voyez VII, 1; VIII, 46; XII, 25.

57 — Voyez II, 1; III, 4.

58 — Voyez II, 2; III, 5; Épictète, *dissert.* II, 8.

59 — Voyez IV, 23; V, 33; VI, 36; X, 14; Sénèque, *ad Marc.*, 10.

60 — Voyez XII, 8, 22.

61 — Voyez II, 14; XII, 3.

62 — Voyez III, 3; IV, 3; VI, 47, 59; X, 31.

63 — Voyez IV, 33, 48; VIII, 25; Perse, *sat.* V, 132 :

....cinis, et manes, et fabula fies.

64 — On trouve dans les fastes de Rome un consul du nom de Q. Fabius Catullinus, sous l'empire d'Adrien.

65 — Lucius Lupus est inconnu.

66 — Il y a eu, du nom de Stertinius, un philosophe stoïcien, qui vivait du temps d'Auguste, et un général contemporain de Tibère.

67 — Vélius Rufus est inconnu.

68 — Voyez IV, 23; VIII, 19; IX, 33.

69 — Voyez III, 6; V, 6; IX, 26; X, 33; Sénèque, *epist.* 61 : « Paratus exire sum; et ideo fruor vita, quia

quandiu futurum hoc sit, non nimis pendeo. » Martial, X, 61 :

Vivere bis, vita posse priore frui.

70 — Voyez VIII, 57; IX, 8.

71 — Voyez IV, 40 ; VII, 9.

72 — Voyez IV, 40 ; IX, 8.

73 — Voyez VII, 9 ; IX, 8.

74 — Voyez VII, 31 ; X, 11, 12.

75 — Voyez IX, 1.

76 — Voyez IV, 50; V, 24.

77 — Épictète, *dissert.* I, 12 : Οὐκ οἶσθα, ἡλίκον μέρος εἶ πρὸς τὰ ὅλα; « ne sais-tu pas quelle chétive portion tu es relativement à l'univers? » Lucrèce, liv. VI :

Et quota pars homo sit terraï totius unus.

78 — Voyez XII, 31.

79 — Voyez III, 4; V, 8.

80 — Voyez V, 11 ; X, 32 ; XII, 19.

81 — Voyez II, 12; X, 31.

82 — On voit assez, sans que j'aie besoin de le remarquer, que Marc Aurèle fait allusion, dans ce paragraphe, aux doctrines et à la vie d'Épicure et des véritables épicuriens. Je dis véritables, parce qu'il est clair que rien ne

serait plus faux que la remarque de Marc Aurèle, appliquée à ces pourceaux, comme ils se nommaient eux-mêmes, qui avaient usurpé le nom d'épicuriens.

83 — Voyez II, 14; III, 76; VIII, 32; XI, 1; XII, 36.

84 — Voyez III, 11; VI, 42.

85 — Voyez X, 27; XI, 6; Épictète, *Manuel*, 17; *dissert.* IV, 7.

86 — La règle des cinq actes, inconnue des poëtes d'Athènes, était de rigueur sur le théâtre de Rome :

> Neve minor, neu sit quinto productior actu
> Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.

87 — Voyez III, 8; XI, 1. Sénèque, *epist.* 77 : « Eam « viam ingressi sumus, quam peragere non est necesse. « Iter imperfectum erit, si in media parte, aut citra peti- » tum locum steteris. Vita non est imperfecta si honesta « est. Ubicumque desines, si bene desinis, tota est. »

FIN DES NOTES

APPENDICE



Les lettres qu'on va lire ne sont que des extraits du travail publié en 1830, par feu Armand Cassan, sous ce titre : *Lettres inédites de Marc Aurèle et de Fronton, retrouvées sur les palimpsestes de Milan et de Rome; traduites avec le texte en regard et des notes.* J'ai reproduit, sauf d'insignifiantes modifications, les traductions estimables et les utiles remarques de M. Cassan ; j'ai indiqué la place de chacune des lettres de Marc Aurèle dans son édition. Mon unique but, en plaçant ici, malgré leur peu de valeur intrinsèque, les monuments littéraires de la jeunesse de

Marc Aurèle, a été de montrer, par un contraste, tout ce que les années et l'usage de la souveraine puissance avaient ajouté de grandeur et de force à son âme, et, à son style, d'énergie et de sobriété. J'ai voulu opposer l'élève de Fronton à l'émule d'Épictète, les subtilités du bel esprit à la pensée profondément sentie, nettement exprimée, la rhétorique à la philosophie.

APPENDICE

I[1]

M. CÉSAR A FRONTON, SON MAITRE, SALUT.

Reçois aujourd'hui, contre le sommeil, cette courte réponse à ton éloge du sommeil. Toutefois, j'y pense; pour moi, c'est peut-être prévariquer; pour moi, qui fais une cour si assidue au sommeil de la nuit et du jour, et qui ne l'abandonne pas plus qu'il ne m'abandonne lui-même, tant nous sommes bien ensemble! Mais je désire qu'offensé de cette accusation contre lui, il s'éloigne un peu de moi, qu'il me permette du moins une courte veillée. J'ai bien des arguments, et voici le premier. Tu vas me dire qu'en accusant le sommeil j'ai pris un sujet plus facile que toi, qui fais son apologie; mais parce que dans un sujet l'accusa-

[1] Cassan, t. I, p. 36 et suiv.

tion est facile et l'apologie difficile, s'ensuivra-t-il qu'on ne doive pas l'aborder? Mais je laisse cela. Maintenant que nous sommes à Baies, dans cet éternel labyrinthe d'Ulysse, j'emprunterai à Ulysse quelques mots qui reviennent au fond de mon sujet. Car, sans doute, il aurait revu, avant la vingtième année, la terre de la patrie; il n'aurait pas erré si longtemps dans ce lac, il n'aurait pas essuyé toutes ces traverses qui font une Odyssée, si

Le sommeil mollement n'eût vaincu ses fatigues [1].

Et pourtant :

A la dixième aurore apparut la patrie [2].

Mais que fit le sommeil?

Hélas! des compagnons les avis triomphèrent!
De l'outre aux flancs brisés tous les vents s'échappèrent.
Eux, ils fuyaient battus par l'orage et les flots,
Pleurant et loin d'Ithaque [3].

Et ensuite, qu'arriva-t-il dans l'île de Trinacrie?

Les dieux sur ma paupière épanchent le sommeil;
D'Eurylochus alors le funeste conseil
Vient de mes compagnons égarer la faiblesse [4].

1 *Odyss.*, K, 31.
2 *Odyss.*, Π, 29.
3 *Odyss.*, K, 46.
4 *Odyss.*, M, 328.

Puis, après que

Et des bœufs du soleil et des grasses brebis
Ils eurent arraché les dépouilles sanglantes,
Rôti les chairs, mangé les entrailles brûlantes,

que fit Ulysse éveillé?

Et je pleurai : C'est vous, m'écriai-je, grands dieux!
Qui d'un cruel sommeil avez chargé mes yeux;
Vos funestes présents me coûtent bien des larmes[1].

Or, le sommeil ne permit pas qu'Ulysse reconnût de longtemps, même sa patrie, et pût

Voir de son vieux foyer s'échapper la fumée[2]....
Il voudrait retrouver ses champs pour y mourir[3].

Du fils de Laërte je passe au fils d'Atrée; car cet emportement qui l'égare, qui pousse à leur ruine et à la fuite tant de légions, d'où vient-il? Du sommeil et d'un rêve. Quand le poëte loue Agamemnon, que dit-il?

Alors vous eussiez vu le chef de ces héros
D'un indigne sommeil refuser le repos[4].

Que dit-il pour le blâmer?

[1] *Odyss.*, M, 364.
[2] *Odyss.*, M, 372.
[3] *Odyss.*, M, 58.
[4] *Iliad*, Δ, 233.

Le sage ne doit pas dormir la nuit entière [1].

Et ce sont ces vers dont un orateur fameux[2] a détruit la vérité !

Je passe maintenant à notre Q. Ennius, qui commença, dit-on, sa gloire poétique par le sommeil et par un rêve [3] ; mais s'il ne s'était arraché au sommeil, il n'aurait jamais raconté son rêve. De là au pasteur Hésiode, qui, selon toi, devint poëte en dormant ; mais je me souviens d'avoir lu autrefois chez mon maître :

Près des bords où jadis de jaillissantes eaux
Sous les pieds bondissants du coursier s'élancèrent,
Le pasteur Hésiode amenait ses troupeaux ;
Au-devant du pasteur les Muses s'avancèrent [4].

Cet *au-devant du pasteur*, quel heureux mot pour moi ! Le poëte se promène donc, puisque les Muses viennent au-devant de lui. Que penses-tu encore de ce sommeil, dont on veut faire le plus bel éloge en disant :

Calme et profond sommeil, image de la mort.

En voilà assez de ces jeux inspirés par amour pour

[1] *Iliad.*, B, 24.
[2] *Ce grand orateur*, c'est Fronton ; il n'est pas inutile d'en prévenir.
[3] Cicér., *Academ.*, IV, 16. et *de Rep.*, VI, 10. Lucrèce. Synésius.
[4] Ce sont deux vers grecs de Fronton.

toi, plutôt que par confiance en ma cause. Maintenant, après avoir accusé décemment le sommeil, je vais dormir ; car c'est le soir que je t'écris ; je demande que le sommeil ne m'ait pas trop de reconnaissance.

II[1]

M. CÉSAR, EMPEREUR, A FRONTON, SON MAITRE.

Que dirai-je qui suffise à rendre ma situation, ou comment accuserai-je convenablement cette nécessité trop dure qui me tient enchaîné ici, quand j'ai l'esprit si agité, si obsédé d'inquiétude, qui ne me permet pas de courir à l'instant à mon cher Fronton, à ma très-belle âme, surtout dans une maladie de cette sorte[2] ; de m'approcher de lui, de prendre ses mains, et enfin, ce pied lui-même, autant qu'il se pourrait, sans l'incommoder ; de le toucher et le retoucher ; de le soigner dans le bain ; de le soutenir sur ma main dans sa marche ? Et tu m'appelles ton ami, lorsque je ne renverse pas les maisons pour voler vers toi de toute ma force ! En vérité, je suis le plus boiteux, moi, avec ma réserve, avec ma paresse. Moi ! que dirai-je ? Je crains de dire quelque chose que tu

1 Cassan, t. I, p. 50 et suiv.

2 Fronton souffrait souvent de la goutte ; aussi Marc Aurèle lui écrit souvent pour lui dire combien il partage ses souffrances.

ne veuilles pas entendre; car il est certain que tu as fait ce que tu as pu, par tes expressions plaisantes et enjouées, pour m'ôter d'inquiétude, et me faire croire que tu supportes tout cela le plus patiemment du monde. Moi, cependant, où est mon esprit? Je ne sais; ou plutôt je sais qu'il est parti pour je ne sais quel lieu où tu es. Par pitié, tâche, à force de régime et d'abstinence, de chasser tout ce mal que ton courage peut supporter, mais qui est pour moi la plus cruelle, la plus déchirante épreuve. Et si tu partiras pour les eaux, et quand; et comment tu te trouves à présent, vite, je t'en prie, écris-moi tout cela, et remets-moi du calme dans l'âme. Moi, cependant, quelle qu'elle soit, je porterai ta lettre avec moi. Adieu, mon très-aimable Fronton; mais c'est plutôt aux dieux que je dois ici m'adresser; et cela même est selon ton désir. O vous qui êtes partout, dieux bons, rendez la santé à mon Fronton, l'homme le plus aimable et le plus cher à mon cœur! Rendez-lui une santé pleine, entière, inaltérable; rendez-lui la santé, et qu'il puisse être avec moi! Homme très-saint, adieu.

III [1]

JE TE SALUE, MON TRÈS-BON MAITRE.

S'il t'est revenu un peu de sommeil après les veilles dont tu te plaignais, écris-le moi, je t'en prie;

[1] Cassan, t. I, p. 62 et suiv.

mais, avant tout, je t'en prie, soigne ta santé ; ensuite, cache et renferme bien cette hache ténédienne [1] dont tu nous menaces, et ne va pas renoncer au dessein de plaider, ou alors il faut que toutes les bouches se taisent à la fois. Tu dis que tu as rédigé en grec un je ne sais quoi qui te plaît autant que le peu que tu as écrit. Mais n'est-ce pas toi qui, naguère, me grondais si fort de ce que j'écrivais en grec ? Cependant il faut bien que j'écrive quelquefois en grec. Tu demandes pourquoi ? Je veux essayer si ce que je n'ai pas appris me servira mieux, puisque tout ce que j'ai appris m'abandonne. Cependant, si tu m'aimais, tu m'enverrais cet essai qui te plaît, comme tu dis. En attendant, je te lis ici, même malgré toi ; et cela seul me fait vivre et me suffit. Tu m'as envoyé une cruelle matière ; je n'ai pas encore lu cet extrait de Cœlius [2] que tu m'as envoyé, et je ne le lirai pas avant d'en avoir dépisté tous les sens. Mais le discours de César me retient avec des ongles crochus. C'est maintenant que je conçois enfin combien il est difficile d'arranger trois ou quatre vers par jour, et d'écrire longtemps sur un sujet. Adieu, mon souffle. Et je ne t'aimerais pas avec ardeur, toi qui m'as écrit ces choses ! Que ferais-je ? Je ne puis insister. Mais l'année dernière, il me fut donné en ce même lieu, et en ce même

1 Diog. *Prov., cent.* VIII, 58. « La liberté des Ténédiens a donc été tranchée avec la hache ténédienne, » écrit Cicéron à son frère Quintus (liv. II, f. 24, 11) ; *Tenediorum igitur libertas securi tenedia præcisa est.*

2 *Lucius Cœlius Antipater*, contemporain de C. Gracchus, maître du fameux orateur Lucius Crassus.

temps, de brûler du désir de voir ma mère ; tu allumes en moi cette année le même désir. Ma souveraine te salue.

IV[1]

JE TE SALUE, MON TRÈS-BON MAITRE.

Va, continue, menace autant que tu voudras, poursuis-moi de tes arguments sans nombre : tu ne pourras, malgré tout, faire reculer ton amant, et c'est de moi que je parle. Je n'en proclamerai pas moins que j'aime Fronton, et je ne l'en aimerai pas moins, quoique tu veuilles prouver, toi, par de si rudes et de si nombreux raisonnements, que c'est à ceux qui aiment moins qu'on doit plus de secours et de bienfaits. Pour moi, par Hercule, je t'aime à en dépérir ; ton opinion ne me réfute point : tu peux être plus favorable pour ceux qui ne t'aiment pas, sans que je t'en aime moins, toi et les tiens. D'ailleurs, pour ce qui est de l'abondance des pensées, de la grâce ingénieuse de l'invention, du bonheur de ton audace, je n'en veux rien dire, sinon que tu as de beaucoup surpassé ces Grecs, si contents d'eux-mêmes et si querelleurs. Cependant je ne puis m'empêcher de le dire : j'aime, et je regarde comme le droit de ceux qui aiment vraiment, de préférer à leur propres vic-

[1] Cassan, t. I, p. 66 et suiv.

toires celles de leurs amants. C'est donc nous, oui, c'est nous qui avons vaincu. . . . .

. . . .

. . . . . Que dira mon maître de Platon? Je ne l'invoque pas à tort; s'il fut vraiment un Phèdre, si celui-là quitta jamais Socrate, Socrate ne regretta pas plus Phèdre que je ne dépéris de ton absence. . . .

. . . .

. . . .

Adieu, toi qui m'es le plus grand des biens sous le ciel. Il suffit à ma gloire d'avoir eu un tel maître. La souveraine ma mère te salue.

V [1]

M. CÉSAR, A FRONTON, SON MAITRE.

. . . .

. . . .

Tant la vraie puissance des pensées, la vertu variée de l'expression, une certaine nouveauté dans l'invention et la disposition du discours, avaient appelé son admiration.. . . . .

. . . .

Voilà ce que nous avons à te mander sur les funérailles; que la famille sache d'abord comment elle pleurera Autre est le deuil d'un affranchi; autre ce-

[1] Cassan, t. I, p. 80 et suiv.

lui d'un client *appelé à la tutelle;* autres les larmes d'un ami *honoré d'un legs*. Pourquoi ces incertitudes et ces retards dans les funérailles? A la mort d'une personne, c'est la coutume de faire crétion de l'hérédité[1]... vêtements... richesses... deux parts. . . . .
. . . .
. . . . . J'ai tout décrit, j'imagine. Que feraient-ils donc pour un homme que j'admirais tant, que j'aimais tant, un homme de bien? Adieu, très-éloquent, très-savant, très-cher, très-doux, très-désiré maître, ami très-regretté.

Horatius m'est mort avec Pollion[2]. Hérode[3] en est inconsolable. Je veux que tu lui écrives là-dessus quelques mots. Porte-toi toujours bien.

VI[4]

M. AURÉLIUS CÉSAR A SON CONSUL ET MAITRE, SALUT.

Depuis ma dernière lettre je n'ai rien trouvé d'intéressant ou de curieux à t'écrire : nos journées se

[1] Manière solennelle et formulaire à Rome de se porter héritier. Ulpian, *Regul.*, XXII, § 27 et suiv.

[2] *Pollion* le grammairien avait été le maître de poésie, de prosodie de Marc Aurèle.

[3] *T. Cl. Atticus Herodes*, sophiste athénien, consul sous le règne d'Antonin, fut célèbre par son éloquence et la grâce ingénieuse de son esprit. On l'avait surnommé *le roi de la parole*.

[4] Cassan, t. I, p. 94 et suiv.

ressemblent presque toutes; même théâtre, même loisir, même regret de ton absence. Que dis-je, même regret? mieux que cela : chaque jour il se renouvelle et redouble, et ce que Labérius disait de l'amour à sa manière et avec le tour original de sa muse : *Ton amour grandit aussi vite que le porreau, aussi ferme que le palmier*, moi, je l'applique à mon regret. Je veux t'écrire plusieurs choses, mais il ne me vient rien. Voici cependant ce qui me revient à l'esprit : nous allons entendre nos faiseurs de panégyriques; ce sont des Grecs, il est vrai, mais de merveilleux mortels; enfin, croirais-tu que moi, qui suis aussi étranger à la littérature grecque que le mont Cœlius, qui m'a vu naître, est étranger à la terre de la Grèce, j'espère, grâce à leurs leçons, égaler un jour Théopompe[1], lui, je le sais, un des fils les plus éloquents de la Grèce? Me voilà donc, moi! moi l'être le plus grossier, engagé dans les lettres grecques par ces hommes *d'une robuste ignorance*, comme dit Cécilius[2].

Le ciel de Naples est délicieux, mais singulièrement variable; à chaque heure, à chaque minute, il est ou plus froid, ou plus tiède, ou plus orageux. D'abord la première moitié de la nuit est douce, c'est une nuit de Laurente; au chant du coq, c'est la fraîcheur de

1 Théopompe, de l'île de Chio (105e olympiade), orateur, fut l'élève d'Isocrate, et remporta le prix proposé par Artémise pour le panégyrique de Mausole. Il fit aussi deux grandes histoires, l'une de la Grèce, l'autre de Philippe de Macédoine.

2 Cécilius Statius, né esclave, poëte comique, contemporain et ami d'Ennius, composa plus de trente comédies, la plupart imitées de Ménandre.

Lanuvium ; entre le chant du coq, l'aube du matin et le lever du soleil, c'est tout Algide ; plus tard, avant midi, le ciel s'échauffe comme à Tusculum ; à midi, c'est la chaleur brûlante de Puteoli [1]. Mais quand le soleil se plonge dans le vaste Océan, le ciel s'adoucit, on respire l'air de Tibur. Cette température se soutient le soir et aux premières heures de la veillée, tandis que *la nuit paisible*, comme dit M. Porcius, *se précipite des cieux*.

Mais ou vais-je? Je t'avais promis quelques lignes, et je radote à plaisir comme un Masurius [2]. Adieu donc, maître très-bienveillant, très-illustre consul, regrette-moi autant que tu m'aimes.

VII [3]

MON FRONTON, TRÈS-GRAND CONSUL.

Je me rends, tu as vaincu ; oui, tu as vaincu en amour tout ce qui a jamais aimé. Prends la couronne, et que, devant ton tribunal, le héraut proclame au peuple ta victoire : *M. Cornélius Fronton, consul, a vaincu ; il a remporté la couronne dans le combat des*

[1] *Laurente*, capitale du Latium. *Lanuvium, Algide* et *Tusculum* (aujourd'hui Frascati), étaient aussi des villes du Latium. *Puteoli*, Pouzzole, était en Campanie.

[2] Masurius Sabinus, jurisconsulte célèbre du temps de Tibère, et qui laissa un ouvrage sur le droit civil.

[3] Cassan, t. 1, p. 104 et suiv.

grandes amitiés[1]. Cependant, quoique vaincu, je ne ferai point défaut, je ne mentirai point à ma gaieté. Ainsi donc, tu m'aimeras, il est vrai, plus qu'aucun homme n'aime un autre homme; mais moi, qui possède, dans un moindre degré, la puissance d'aimer, je t'aimerai plus qu'aucun homme ne t'aime, plus enfin que tu ne t'aimes toi-même. Je n'aurai plus à lutter qu'avec Gratia, et j'ai bien peur encore de la vaincre; *car la pluie abondante d'un pareil amour*, comme dit Plaute, *a non-seulement de ses larges gouttes percé les vêtements, mais elle a pénétré jusqu'à la moelle*[2].

Quelle lettre penses-tu m'avoir écrite? J'oserai le dire; celle qui m'a enfanté, qui m'a nourri, ne m'a jamais rien écrit d'aussi aimable, d'aussi doux; et ce n'est pas un effet de ton savoir ou de ton éloquence. autrement, non-seulement ma mère, mais tous ceux qui respirent, se hâteraient de le céder à ton mérite; mais ta lettre, ni diserte, ni savante, source jaillissante de bonté, trésor d'affection, foyer d'amour, a élevé mon âme à un si haut degré de joie, que mes paroles ne suffisent point à le redire; elle m'a embrasé du plus ardent désir; enfin elle m'a rempli, comme dit Névius[3], *d'un amour à mort*.

Cette autre lettre où tu m'expliques pourquoi tu as différé le discours où tu devais faire l'éloge de mon seigneur, dans le Sénat, m'a causé tant de plaisir, que

[1] Voir *Athénée*. XI, 14.

[2] Marcus veut sans aucun doute citer ces vers de *la Mostellaria*, acte I, scène 2 : *Continuo pro imbre amor advenit in cor meum; is usque in pectus permanavit, permadefecit cor meum.*

[3] *Cneius Nævius*, poëte tragique et comique, florissait dans la première moitié du sixième siècle de Rome.

je n'ai pu m'empêcher, et tu jugeras, toi, si c'est une indiscrétion, de la lire à mon père. Je n'ai pas besoin non plus d'ajouter combien elle lui a plu, puisque tu connais son extrême bienveillance et l'heureuse élégance de tes lettres ; mais, à cette occasion, il s'est établi, entre nous deux, à ton sujet, une conversation beaucoup plus longue que celle que tu as eue sur moi avec ton questeur. C'est pourquoi je ne doute pas que tes oreilles n'aient tinté longtemps à la même heure dans le Forum. Mon seigneur approuve donc et aime les raisons pour lesquelles tu as remis ton discours à un jour plus éloigné [1]...

VIII [2]

AURÉLIUS CÉSAR, A FRONTON.

Les anciens Grecs ont-ils jamais rien écrit de semblable [3]? En juge qui le sait : pour moi, s'il m'est permis de le dire, je n'ai jamais trouvé M. Porcius aussi admirable dans l'invective que toi dans l'éloge. Ah ! si mon seigneur pouvait être assez loué, sans doute il l'eût été par toi ! mais cette œuvre reste encore à faire. Plus facilement on imiterait Phidias, plus facilement Apelle, plus facilement enfin Démosthène lui-même

[1] M. Mai nous avertit qu'il manque ici quatre pages environ.

[2] Cassan, t. I, p. 108 et suiv.

[3] Le jeune César fait ici l'éloge du panégyrique d'Antonin, prononcé par Fronton.

ou Caton, que ce chef-d'œuvre de l'étude et de l'art. Je n'ai, moi, rien lu de plus élégant, rien de plus antique, rien de plus piquant, rien de plus latin! Que tu es un homme heureux de posséder ainsi l'éloquence! que je suis heureux moi-même d'avoir eu un tel maître! Quels arguments! quel ordre! quelle élégance! quel charme! quel enchantement! quelles expressions! quelle clarté! quelle finesse! quelle grâce! quel éclat! O tout ce que je ne puis dire! Que je meure si tu ne mérites quelque jour de porter la redoutable baguette, de ceindre le diadème, de siéger au tribunal! alors le héraut nous y citerait tous; mais que dis-je? nous et tous nos savants et tous nos orateurs. Oui, tous ils fléchiraient sous ta baguette, ils obéiraient à ta parole. Pour moi, je n'ai pas encore à craindre tes sévères enseignements, tant il me reste à faire avant de mettre le pied dans ton école. Je t'écris en toute hâte : car, lorsque je t'envoie une lettre si bienveillante de mon seigneur, qu'est-il besoin que je t'en écrive une plus longue? Adieu donc, honneur de l'éloquence romaine, gloire de l'amitié, merveille de la nature, homme aimable, illustre consul, et le plus doux des maîtres!

Aie soin dorénavant de ne plus tant mentir à mon sujet, surtout en plein Sénat. C'est horrible à toi d'avoir écrit ce discours. Oh! si j'eusse pu à tous les chapitres baisser la tête! Tu es le plus grand de tous les menteurs! Mais, après la lecture de ce discours, vaines études, vains travaux, vains efforts que les nôtres! Adieu encore une fois, ô le plus doux des maîtres!

IX [1]

A MON CONSUL ET TRÈS-BON MAITRE.

. . . Attaché par l'alliance, sans être protégé ni sujet, et de plus placé dans un rang où, comme l'a dit Q. Ennius, *tout conseil est tromperie, et où toute chose est volupté.* Ainsi Plaute, dans *le Flatteur*, dit en beaux vers, sur le même sujet :

Ils vous donnent leur foi ; croyez-les ; c'est un piége.
Approbateurs rusés qui s'attachent aux rois,
Leur cœur pense autrement que ne parle leur voix.

En effet, ce mal, autrefois, s'attachait d'ordinaire aux rois seuls ; mais aujourd'hui les fils même des rois sont toujours entourés d'une foule qui, selon l'expression de Névius :

Les écoute, applaudit, et rampe à leur service.

J'ai donc raison, mon maître, d'avoir de la colère, raison de ne regarder que le but où je veux marcher, raison de n'avoir les yeux que sur un seul homme, quand je prends le style [2] en main.

1 Cassan, t. I, p. 130 et suiv.

2 Le style était l'aiguille avec laquelle on écrivait sur les tablettes de cire : elle était pointue par un bout, et aplatie par l'autre pour raturer ; de là *sæpe stylum vertas*, efface souvent.

Tu me demandes très-agréablement mes hexamètres, et je te les enverrais tout de suite si je les avais avec moi ; mais mon copiste, cet Anicétus que tu connais, n'a laissé partir aucun de mes livres avec moi, car il connaît ma maladie, et il craint que, s'ils me tombaient sous la main, je ne fisse comme de coutume, je ne les jetasse au feu. Cependant le danger n'était pas grand pour les hexamètres, car, pour confesser la vérité à mon maître, je les aime. Je passe ici les nuits à étudier ; mes jours se dissipent au théâtre. C'est pourquoi j'agis moins fatigué le soir et sommeillant dans le jour. Malgré cela, je me suis fait pendant ces jours des extraits de soixante livres, en cinq tomes. Soixante ! mais quand tu liras parmi tout cela du Novius [1], des atellanes, de petits discours de Scipion, ce nombre t'effraiera moins. Puisque tu t'es souvenu de ton Polémon, je te prie de ne pas te souvenir d'Horatius, qui m'est mort avec Pollion.

Adieu, mon meilleur, mon plus tendre ami ; adieu, très-illustre consul, très-doux maître, que, depuis deux ans, je n'ai point vu ; car ceux qui disent qu'il n'y a que deux mois ne comptent que les jours ; viendra-t-il le jour où je te verrai ?

[1] Novius est le premier poëte qui ait écrit en latin des atellanes : on n'en avait fait jusque-là qu'en langue osque. Les atellanes étaient des espèces de petites comédies de mœurs dans le genre de nos proverbes.

X [1]

A MON MAITRE.

Depuis la quatrième heure et demie jusqu'à cette heure, j'ai écrit ; j'ai lu beaucoup de Caton, et je t'écris ceci avec la même plume, et je te salue, et je te demande comment tu vas. Oh ! qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu !

XI [2]

A MON CONSUL, A MON TRÈS-BON MAITRE.

Il ne nous restait plus, pour mettre le comble à toutes tes insignes bontés pour nous, que d'envoyer ici Gratia...

XII [3]

A MON MAITRE.

Gratia la jeune fait déjà ce qu'a souvent fait Gratia

[1] Cassan, t. I, p. 136-137.
[2] Cassan, t. I, p. 144-145.
[3] Cassan, *id.*, *ibid.* et suiv.

sa mère [1]; mes inquiétudes, elle les calme sur l'heure, ou les dissipe sans retour. Je te félicite au nom de mon patron, M. Porcius, parce que tu le relis souvent; mais je crains que tu n'aies pas à me féliciter au nom de C. Crispus, car c'est au seul M. Porcius que je me suis consacré et fiancé, et délégué; et cet *et* d'où penses-tu qu'il me vienne? c'est à lui que je le vole. Après-demain sera mon jour de fête, si vraiment tu viens. Adieu, le plus ami, le plus rare des hommes, le plus chéri des maîtres.

Je crois que, le jour de cette assemblée du Sénat, nous resterons plutôt ici que nous n'irons là-bas. Aucun de ces projets n'est encore arrêté; viens seulement après-demain, et arrive que pourra. Adieu encore une fois, mon souffle. Ma mère te salue, toi et les tiens.

XIII [2]

M. CÉSAR A SON MAITRE.

Toi, loin de moi, tu lis Caton; moi, loin de toi, j'écoute les avocats jusqu'à la onzième heure. Je vou-

[1] Les deux Gratia étaient la femme et la fille de Fronton. M. Cassan donne du reste à l'expression *Gratia, sa mère*, un sens fort différent de celui qu'on y voit tout d'abord; c'est, suivant lui, de la mère des Grâces que Marc Aurèle veut parler. Mais le compliment, il faut l'avouer, n'est pas très-clair ni très-naturel, et il est peu probable que Fronton n'ait pas cru qu'il s'agissait de sa femme.

[2] Cassan, t. I, p. 146-147.

drais bien, en vérité, que la nuit qui va suivre fût la plus courte des nuits; j'aime mieux moins veiller et te voir plus tôt. Adieu, mon très-doux maître; ma mère te salue. A peine si je respire, tant je suis fatigué!

XIV [1]

AU TRÈS-ILLUSTRE CONSUL SON MAITRE, M. CÉSAR, SALUT.

Je me souviens qu'il y a trois ans, revenant de la vendange avec mon père, je me détournai pour aller visiter le champ de Pompéius Falco[2]. Je vis là un arbre chargé de branches qu'on appelait de son nom catachanna. Cet arbre merveilleux et nouveau me parut porter sur un seul tronc presque tous les germes de tous. . . . .

. . . .

. . . . Et quel est ce conte? diras-tu. Dès que mon père se fut retiré de ses vignes dans son palais, moi, selon ma coutume, je monte à cheval, je pars, et m'avance assez loin sur la route. Bientôt, au milieu du chemin, se présente un nombreux troupeau de moutons; le lieu était solitaire; quatre chiens, deux bergers, mais rien de plus. L'un des bergers dit à l'autre, en voyant venir quelques cavaliers: Prends bien garde à ces cavaliers,

[1] Cassan, t. I, p. 146 et suiv.
[2] Pline le jeune lui a adressé plusieurs lettres.

car ce sont d'ordinaire les plus grands voleurs du monde. A peine ai-je entendu ces mots que je pique de l'éperon mon cheval, et que je le précipite sur le troupeau. Les brebis effrayées se dispersent et s'enfuient pêle-mêle, errantes et bêlantes. Le berger me lance sa houlette ; la houlette s'en va tomber sur le cavalier qui me suit. Nous fuyons au plus vite, et c'est ainsi que le pauvre homme, qui craignait de perdre son troupeau, ne perdit que sa houlette. C'est un conte, diras-tu ; non, c'est la vérité même. J'avais encore là-dessus bien d'autres choses à t'écrire ; mais on m'annonce que je puis entrer dans le bain. Adieu, mon très-doux maître, homme très-vertueux et très-rare, mon bonheur, mon amour et mes délices.

XV [1]

M. CÉSAR SALUE SON MAITRE.

Véritablement, ta bonté a été pour moi la cause d'une grande occupation. Car ta visite de chaque jour à Lorium [2], cette attente du soir...

[1] Cassan, t. I, p. 150-151.

[2] Maison de campagne d'Antonin, où il mourut, à douze milles de Rome.

XVI[1]

AURÉLIUS CÉSAR A SON FRONTON, SALUT.

Je sais que tu m'as souvent dit que tu étais à la recherche de ce qui pourrait m'être le plus agréable : l'occasion se présente ; tu peux aujourd'hui augmenter mon amour pour toi, si toutefois il peut être augmenté. L'audience approche où l'on paraît disposé non-seulement à entendre favorablement ton discours, mais aussi à se faire un malin spectacle de ton indignation, et je ne vois personne qui ose te donner d'avis à ce sujet. Car ceux qui sont moins amis aiment mieux te voir agir un peu légèrement, et ceux qui le sont plus craignent de paraître trop affectionnés à ton adversaire, s'ils te détournent d'une accusation contre lui qui t'appartient bien ; ils ne supportent pas, non plus, si tu as préparé sur ce sujet quelque morceau brillant, l'idée d'être cause, par leur silence, que tu ne le prononces pas. Pour moi, que tu me regardes comme un conseiller téméraire ou comme un enfant bien hardi et trop bienveillant pour ton adversaire, cela ne m'empêchera pas de te dire tout bas mon conseil sur ce que je croirai le plus convenable. Mais que parlé-je de conseil, moi qui demande cela de toi, et qui te le demande avec instance, et qui, si je l'obtiens, promets en retour une entière reconnais-

[1] Cassan, t. I, p. 169 et suiv.

sance? Quoi, diras-tu, si je suis provoqué, je ne le paierai pas des mêmes paroles! Mais pour toi, quelle plus belle occasion de gloire que de ne point répondre, même provoqué? Il est vrai que si c'est lui qui commence, on pourra, jusqu'à un certain point, te pardonner de lui avoir répondu; mais je lui ai demandé qu'il ne commençât pas, et je crois l'avoir obtenu. Car je vous aime l'un et l'autre[1], et chacun en raison de ses mérites. Je sais qu'il a été, lui, élevé dans la maison de Calvisius, mon aïeul[2], et que moi j'ai été instruit par tes soins; c'est pourquoi j'ai extrêmement à cœur que cette affaire trop odieuse s'arrange bien. Je souhaite que tu approuves ce conseil, car tu approuveras l'intention; pour moi, certes, j'aurai plutôt montré moins de sagesse en écrivant que moins d'amitié en me taisant. Adieu, mon Fronton, mon très-cher, mon très-tendre ami.

XVII[3]

BONJOUR, MON TRÈS-CHER FRONTON.

C'est à présent, mon très-cher Fronton, que je te dois et que je te fais des remerciements; non-seule-

[1] Philostrate nous apprend combien Marc Aurèle eut à souffrir du caractère d'Hérode Atticus, et avec quelle tendresse il lui pardonna toujours.

[2] *Calvisius*, qui fut deux fois consul, avait eu pour fille *Domitia Calvilla*, mère de Marc Aurèle.

[3] Cassan, t. I, p 168 et suiv.

ment tu n'as pas rejeté mon conseil, mais encore tu l'as approuvé. Quant aux choses sur lesquelles tu me consultes par ton aimable lettre, j'estime que tout ce qui tient au fond de la cause que tu plaideras doit être dit franchement, et que tout ce qui tient à tes propres affections, quoique juste et provoqué, doit être tu. . . . .
. . . .
. . . . aie soin surtout de ne rien dire qui soit inconvenant pour ton caractère, et qui puisse paraître répréhensible à ceux qui t'entendront. Adieu, mon très-cher, mon très-aimé Fronton.

XVIII [1]

A MON MAITRE.

Lorsque tu te reposes et que tu fais tout ce qui convient à ta santé, c'est alors que tu me rends heureux. Agis à ta guise et à ton aise. Mon avis est donc que tu as bien fait de donner tes soins à la guérison de ton bras. Pour moi, j'ai assez lu aujourd'hui dans mon lit depuis la septième heure, car j'ai achevé presque dix images; quant à la neuvième, je te réclame pour mon associé et mon option [2]; car j'ai été moins heureux à la recherche de celle-là. En voici le sujet : Au

[1] Cassan, t. I, p. 174-175.

[2] L'option était le lieutenant du centurion : chaque centurion en choisissait deux. Tite-Live, liv. VIII, et Festus.

milieu de l'île Énaria est un lac, et dans ce lac une autre île, laquelle est aussi habitée ; tirons de là une image. Adieu, très-douce âme ; ma souveraine te salue.

XIX [1]

SALUT, MON TRÈS-BON MAITRE.

Je le sais, il est d'usage au jour anniversaire de la naissance d'un ami de faire des vœux pour lui [2] ; moi cependant qui t'aime comme moi-même, je ne veux, dans ce jour de ta naissance, prier que pour moi. J'implore tous les dieux qui, par le monde, répandent sur les hommes leur salutaire et visible influence, les dieux tutélaires et puissants des songes, des mystères, de la médecine et des oracles. J'invoque chacune de ces divinités à son tour ; et, selon la nature de mon vœu, je me transporte par la pensée au lieu même où le dieu consacré à l'objet de ma prière pourra m'entendre plus facilement. Et d'abord je monte à la citadelle de Pergame ; là, je supplie Esculape d'entretenir avec soin la santé de mon maître, et de le mettre sous son efficace protection. De là je descends à Athènes, et je conjure Minerve ; je lui demande à genoux que, si jamais je fais quelques pro-

1 Cassan, t. I, p. 180 et suiv.

2 Censorinus, ch. II, semble avoir imité cette lettre : *Nunc quoniam de die natali liber inscribitur, a votis auspicia sumantur.* On trouve une autre imitation au ch. III.

grès dans les lettres, ce soit aux leçons de Fronton que je les doive. Puis je reviens à Rome, et j'implore les dieux des chemins et des mers pour que ta présence soit la compagne de tous mes voyages, et que je n'aie plus si souvent à m'affliger du cruel regret de ton absence. Enfin je m'adresse à tous les dieux protecteurs de tous les peuples, à ce bois sacré qui frémit sur la montagne du Capitole ; je leur demande la grâce de célébrer avec toi le jour où tu es né pour moi, et d'avoir à me réjouir de ta santé et de ton bonheur. Adieu, mon très-doux et très-cher maître ; je t'en prie, soigne-toi bien, et que je puisse te voir en arrivant. Ma souveraine te salue.

XX [1]

A MON MAITRE.

J'ai reçu deux lettres de toi à la fois : dans l'une tu m'adresses des reproches, tu m'accuses d'avoir mal exprimé une pensée ; dans l'autre tu encourages mes études [2]. Que Baius [3] fasse ton éloge ! Eh bien ! je te le jure sur ma vie, sur celle de ma mère, sur la tienne, la première de tes lettres m'a mis plus de joie dans l'âme. Je me suis écrié mille fois en la lisant : Oh! que je suis heureux ! Eh quoi ! me dira-t-on, heureux

[1] Cassan, t. I, p. 186 et suiv.

[2] Fronton faisait faire à Marcus des extraits des poëtes, des orateurs et des historiens ; le manuscrit nous en a conservé du Catilina, du Jugurtha, et des histoires de Salluste..

[3] Ce nom parait corrompu.

qu'un maître t'enseigne à rendre une pensée avec plus d'art, de clarté, de précision ou d'élégance? Non, ce n'est point à ce titre que je suis heureux. Et auquel donc? J'ai appris de toi à dire la vérité, cet écueil des dieux et des hommes. En effet, quel oracle si vrai qui n'offre aucun doute, une obscurité, un piége, où l'imprudence s'embarrasse et se perd? . .

. . . .

. . . .

XXI[1]

A MON MAITRE.

La lettre de Cicéron a merveilleusement touché mon âme. Brutus avait envoyé son livre à Cicéron pour qu'il le corrigeât[2]...

XXII[3]

SALUT, MON FRONTON, TRÈS-CHER A TANT DE TITRES.

Je comprends ta ruse si ingénieuse; la plus aimable bienveillance te l'a inspirée. Comme tes louan-

[1] Cassan, t. I, p. 196-197.

[2] Il manque en cet endroit quatre pages au manuscrit, et il est permis de regretter le jugement de Marc Aurèle sur les ouvrages de Brutus.

[3] Cassan, t. I, p. 206 et suiv.

ges perdaient de leur prix par l'excès de ton amour pour moi, tu as voulu, à la faveur du blâme, rendre quelque crédit à tes éloges. Mais que je suis heureux d'être jugé digne des louanges et des critiques de mon Marcus Cornélius, le plus grand des orateurs et le meilleur des hommes! Que dirai-je de tes lettres si bienveillantes, si vraies, si amicales? Si vraies, je ne parle que de la première partie, car les flatteries de la fin me rappellent cette pensée d'un Grec, je ne sais lequel, Thucydide, je pense[1] : *Celui qui aime s'aveugle sur l'objet aimé.* En effet, c'est avec un amour presque aveugle que tu as jugé une partie de mes essais; mais j'aime autant ne jamais bien écrire que de devoir à ton affection seule des éloges que ne mérite pas mon talent; c'est elle qui t'inspirait cette dernière lettre, si aimable et si élégante. Pourtant, si tu le veux, je serai quelque chose. Du reste, tes lettres m'ont fait sentir combien vivement tu m'aimais; mais, s'il faut te parler de mon découragement, oui, mon esprit s'effraie; j'ai peur de dire aujourd'hui dans le Sénat quelque parole qui me rende indigne de t'avoir pour maître. Vis pour moi, Fronton, ô toi, que dirai-je? ô toi, le meilleur de mes amis!

[1] Marc Aurèle a raison de dire *nescio quis*, car il paraît que cette pensée est de Théophraste. On lit dans saint Jérôme *Comm. in ps. prolog.* lib. III : *Pulchrum illud* Θεοφράστου, *quod Tullius magis ad sensum quam ad verbum interpretatus est,* τυφλὸν τὸ φιλοῦν περὶ τὸ φιλούμενον, *id est, amantium cœca judicia sunt.*

XXIII [1]

A SON MAITRE, SON CÉSAR.

Je n'ai pas besoin de te dire tout le plaisir que m'a fait la lecture de ces discours de Gracchus, puisque tu le sais fort bien, toi dont le goût éclairé et l'extrême bienveillance m'ont exhorté à les lire; mais pour que ce livre ne te revienne pas seul et sans compagnon, je lui ai joint ce billet. Adieu, mon si aimable maître, le plus ami de tous les amis, à qui je serai redevable de tout ce que je saurai dans les lettres. Je ne suis pas si ingrat que je ne sente tout ce que tu as fait pour moi, lorsque tu m'as laissé voir tes extraits, et lorsque tu ne cesses chaque jour de me mettre dans le vrai chemin, et de m'ouvrir les yeux, comme dit le vulgaire. J'ai bien raison de t'aimer.

XXIV [2]

A MON MAITRE.

Dans quel état penses-tu que soit mon âme, lorsque je songe combien il y a de temps que je ne t'ai vu, et pourquoi je ne t'ai pas vu? Et il est possible

1 Cassan, t. I, p. 208-209.
2 Cassan, t. I, p. 210-211.

que je ne te voie pas encore de quelques jours, puisque tu m'assures que cela ne peut être autrement. Ainsi donc, tant que tu languiras, mon esprit abattu languira ; que si, les dieux aidant, tu peux enfin te tenir debout, mon esprit sera ferme et debout ; il brûle en ce moment du plus ardent désir de te voir. Adieu, âme de ton César, de ton ami, de ton disciple.

XXV [1]

A MON MAITRE.

Je ne t'ai pas écrit ce matin, parce que j'ai su que tu te trouvais mieux, et qu'ensuite j'étais moi-même occupé d'une autre affaire. Je ne puis t'écrire avant d'avoir l'esprit reposé, dégagé et libre. Si donc nous sommes dans la bonne voie, fais-le-moi savoir ; car tu sais ce que je désire, et je sais, moi, combien j'ai raison de le désirer. Adieu, mon maître, qui, à raison, l'emportes sur tous et en toute chose dans mon cœur. Mon maître, voici que je ne dors pas et que je tâche de dormir, afin que tu ne te fâches pas. Tu juges bien que c'est le soir que j'écris ceci.

[1] Cassan, t. I, p. 212 et suiv.

XXVI[1]

CÉSAR A M. FRONTON.

Très-cher, quoique je me rende demain auprès de toi, cependant je ne puis me résoudre, mon très-cher Fronton, à ne rien répondre, pas même ce petit mot, à ta lettre si amicale, si agréable, enfin si élégante. Mais qu'aimerai-je d'abord? De quoi d'abord remercierai-je? Commencerai-je par rappeler que malgré tes études si sérieuses à la maison, tes affaires si importantes au dehors, tu n'as pas laissé de prendre sur toi d'aller voir notre Julianus, et cela surtout à cause de moi? car je serais ingrat si je ne le comprenais pas. Mais ce n'est pas un grand effort. Cependant à cela ajoute encore ton séjour si prolongé, durant lequel tu as tant parlé et parlé de moi, ou de tout ce qui pouvait consoler le malade, le remettre mieux avec lui-même, m'en faire un ami plus ami encore : et puis tu me racontes tout cela en détail; tu m'écris du même lieu la nouvelle la plus ardemment désirée sur lui, sur Julianus, avec les paroles les plus aimables et les conseils les plus salutaires! Quoi! ce que je ne puis me dissimuler en aucune manière, le dissimulerai-je à un autre? Par exemple, quand tu m'as écrit une longue et belle lettre, quoique je dusse arriver le lendemain? Eh bien! c'est cela qui m'a été le plus agréable, c'est en cela que je me suis trouvé plus

[1] Cassan, t. I, p. 220 et suiv.

heureux que tous les hommes ensemble ; car en cela tu as montré avec toute la force et tout le charme possible quelle estime tu faisais de moi, et quelle confiance tu avais en mon amitié. Qu'ajouterai-je, si ce n'est que j'ai toutre raison de t'aimer? Mais que dis-je, raison! Ah! plût aux dieux que je pusse t'aimer selon ton mérite! Et c'est pour cela que je me surprends quelquefois à me fâcher et à m'irriter contre toi, quoique absent et non coupable, de ce que je ne puisse t'aimer autant que je le veux, c'est-à-dire que mon cœur ne puisse suivre ton amour à cette hauteur où il s'est placé.

Par rapport à Hérode, continue, je t'en prie; pousse-le à bout, comme dit notre Quintus [1], *par une obstinée obstination*. Hérode t'aime, et moi j'en fais autant ici ; et quiconque ne t'aime pas, ne comprend point avec son esprit, ne voit point avec ses yeux ; je ne dis rien des oreilles, car toutes les oreilles sont les esclaves de ta voix qui les a mises sous le joug. Le jour d'aujourd'hui me paraît plus long qu'un jour de printemps. Or, la nuit qui s'approche me paraît et me paraîtra plus longue qu'une nuit d'hiver ; car je ne désire rien tant que de saluer mon cher Fronton, et surtout d'embrasser l'auteur de cette dernière lettre. J'ai écrit tout ceci à la hâte, parce que Mécianus [2] pressait, et qu'il était convenable que ton frère re-

[1] Il y eut plusieurs poëtes latins du surnom de Quintus : Quintus Ennius, Quintus Fabius Labeo, Quintus Lutatius Catulus, Quintus Novius, etc.; c'est sans doute ce dernier que Marc Aurèle cite en cet endroit : il le lisait alors.

[2] Jurisconsulte qui fut un des maîtres de Marc Aurèle. Il avait fait un traité curieux : *De asse et partibus*.

tournât de bonne heure vers toi. Je te prie donc, s'il se trouve quelque mot impropre, quelque pensée irréfléchie, quelque lettre mal formée, de l'imputer au manque de temps ; car si je t'aime avec force comme ami, je dois me souvenir aussi qu'autant je porte d'affection à l'ami, autant je dois porter de respect au maître. Adieu, mon très-cher Fronton, toi que j'aime par-dessus toute chose.

Le *Sota* d'Ennius[1] que tu m'as envoyé me paraît écrit sur un papier plus net, d'un format plus agréable, et d'un caractère plus élégant qu'auparavant. Que le Gracchus reste avec le tonneau de vin jusqu'à notre arrivée ; car il n'est pas à craindre que dans l'intervalle Gracchus puisse fermenter avec le vin. Portetoi toujours bien, âme si chère.

XXVII[2]

M. CÉSAR A M. FRONTON, SON MAITRE, SALUT.

Après être monté en voiture, après t'avoir salué, je partis ; notre voyage se fit sans accident ; nous fûmes cependant un peu mouillés. Avant d'arriver à notre villa, nous fîmes un détour d'environ mille pas du côté d'Anagnia[3]. Nous visitâmes cette ville anti-

[1] On n'était pas bien sûr du titre de cet ouvrage d'Ennius ; ce nouveau texte lève toutes les incertitudes. Voir Festus Varron et Scaliger.

[2] Cassan, t. I, p. 240 et suiv.

[3] Anagnia, voisine de l'ancienne Préneste, avait été une ville

que ; c'est peu de chose aujourd'hui ; mais elle renferme un grand nombre d'antiquités, surtout en monuments sacrés et en souvenirs religieux. Il n'y a pas un coin qui n'ait un sanctuaire, une chapelle, un temple ; de plus, des livres lintéats consacrés aux choses saintes. En sortant, nous trouvâmes écrite sur la porte, des deux côtés, cette inscription : FLAMINE, PRENDS LE SAMENTUM. Je demandai à un habitant du lieu le sens de ce dernier mot ; il me répondit qu'en langue hernique il signifiait un lambeau de peau enlevé à la victime, et que le flamine met sur son bonnet lorsqu'il entre dans la ville. Nous avons appris aussi beaucoup d'autres renseignements que nous voulions savoir ; mais la seule chose que nous ne voulions pas savoir, c'est ton absence : elle est pour nous la plus vive peine.

En partant d'ici es-tu allé à Aurélia[1] ou en Campanie ? écris-le-moi. As-tu commencé tes vendanges ? as-tu emporté à ta villa une grande quantité de livres ? et aussi me regrettes-tu ? Sotte question, puisque j'en ai déjà la réponse. Pour toi, si tu me regrettes et si tu m'aimes, tu m'enverras souvent de tes nouvelles ; elles sont pour moi une consolation, un remède de l'absence. J'aime mieux parcourir[2] dix fois tes lettres que toutes les vignes du pays des Marses

riche et célèbre, *quos dives Anagnia parcit*, a dit Virgile. Antoine y avait fait frapper une médaille en souvenir de son mariage avec Cléopâtre.

[1] Aurélia était une des maisons de campagne d'Antonin le Pieux.

[2] Cette lettre contient plusieurs jeux de mots intraduisibles.

ou du Gaurus; à Signia[1] le raisin est trop rance, le grain trop aigre; j'aimerais mieux boire de son vin que de son vin doux. En outre, il est plus agréable de manger ses raisins secs que ses raisins mûrs; et pour moi, j'aimerais mieux les écraser sous mes pieds que sous mes dents. J'invoque cependant leur douce et propice influence; je leur demande grâce pour ces plaisanteries.

Adieu, homme si ami, si tendre, si éloquent, maître si cher. Quand tu verras le vin doux bouillir dans le tonneau, que ce soit pour toi l'image de mon amour: il fermente ainsi dans ma poitrine; il y bouillonne et jette son feu. Encore une fois, adieu.

XXVIII[2]

BONJOUR, MON TRÈS-CHER MAITRE.

Nous nous portons bien. Pour moi, aujourd'hui, après un bon repas, j'ai étudié depuis la neuvième heure de la nuit jusqu'à la deuxième du jour. De la deuxième à la troisième, j'ai fait une délicieuse promenade en sandales devant ma chambre. Ensuite je

[1] Un passage de Pline l'Ancien et cette épigramme de Martial nous expliquent les plaisanteries de cette lettre :

Potabis liquidum Signina morantia ventrem
Ne nimium sistant, sit tibi parca sitis.

Lib. XIII, ep. 116.

[2] Cassan, t. I, p 244 et suiv.

me chaussai, je pris le sagum[1], car c'est ainsi qu'on nous avait prescrit de nous présenter, et je suis allé saluer mon seigneur. Nous sommes partis pour la chasse ; nous avons fait de beaux coups : on a tué des sangliers, du moins nous l'avons entendu dire, car il n'y a pas eu moyen de les voir. Cependant nous avons monté une côte escarpée ; puis, à midi environ, nous sommes revenus au palais ; moi à mes livres. Après m'être déchaussé et déshabillé, je suis resté deux heures sur mon lit. J'ai lu le discours de Caton sur les biens de Dulcia, et un autre où il assigne un tribun. Allons, dis-tu à ton esclave, va le plus vite que tu pourras ; apporte-moi ces deux discours de la bibliothèque d'Apollon[2]. Inutile démarche, car ces livres sont venus avec moi. C'est donc au bibliothécaire Tibérianus qu'il te faudra faire ta cour. Tâche aussi qu'il s'arrange de façon qu'à mon retour à Rome il fasse un partage égal. Mais après avoir lu ces discours, pardonne-moi, j'ai écrit quelque chose qui mérite d'être jeté au feu ou à l'eau. Aujourd'hui j'ai été fort malheureux en écrivant ; ce sont des essais dignes des chasseurs et des vendangeurs qui

[1] Le sagum, espèce de saie rouge qui se mettait par-dessus la tunique, était l'habit militaire des Romains. Aussi, dès qu'il y avait une guerre en Italie, chaque citoyen quittait la toge pour prendre le sagum. De là : *Est in sagis civitas ; ad saga ire ; sumere saga ; redire togas*. Cicér.

[2] Ce fut Asinius Pollio qui forma à Rome la première bibliothèque publique. Celle dont parle ici Marc Aurèle fut établie par Auguste sur le mont Palatin : il y en avait encore plusieurs autres à Rome. Le bibliothécaire s'appelait *a bibliotheca ;* Marc Aurèle se sert de *bibliothecarius* βιβλιοφύλαξ. Nous ne trouvons ce mot dans aucun écrivain avant lui.

ébranlent ma chambre du bruit de leurs chansons ; bruit aussi ennuyeux, aussi odieux pour moi que celui du barreau. Mais qu'ai-je dit là ? Au contraire, j'ai très-bien dit, car justement mon maître est un orateur. Je crois avoir pris un peu de froid : est-ce pour m'être promené ce matin en sandales, ou pour avoir mal écrit ? Je ne sais assurément ; moi qui suis d'ailleurs homme à pituite, je trouve que je ne me suis jamais tant mouché qu'aujourd'hui. Aussi, je vais répandre de l'huile sur ma tête, et me mettre à dormir, car je ne pense pas à en verser aujourd'hui une seule goutte dans ma lampe, tant le cheval et l'éternuement m'ont fatigué. Porte-toi bien pour moi, maître très-doux et très-cher, dont j'ai plus de regret, j'ose le dire, que Rome elle-même.

XXIX [1]

BONJOUR, MON TRÈS-DOUX MAITRE.

Nous nous portons bien. Moi j'ai très-peu dormi à cause d'un petit frisson qui cependant paraît calmé. J'ai donc passé le temps depuis la onzième heure de la nuit jusqu'à la troisième du jour, partie à lire l'agriculture de Caton [2], partie à écrire, heureusement,

[1] Cassan, t. I, p. 248 et suiv.

[2] Ainsi l'ouvrage de Caton prenait peut-être aussi le titre d'*Agricultura Catonis;* il est plus connu sous celui de : *De re rustica,* ou *De rebus rusticis.* On n'est pas sûr que le traité qui nous reste soit authentique ; la latinité cependant le ferait croire.

à la vérité, moins qu'hier. Puis, après avoir salué mon père, avalant de l'eau miellée jusqu'au gosier et la rejetant, je me suis adouci la gorge plutôt que je ne l'ai gargarisée, car je puis le dire, je crois, d'après Novius et d'autres. Ma gorge restaurée, je me suis rendu auprès de mon père, et j'ai assisté à son sacrifice. Ensuite on est allé manger. Avec quoi penses-tu que j'aie dîné? Avec un peu de pain, pendant que je voyais les autres dévorer des huîtres, des oignons et des sardines bien grasses. Après, nous nous sommes mis à moissonner les raisins; nous avons bien sué, bien crié, et nous avons laissé, comme a dit un auteur[1], *pendre aux treilles quelques survivants de la vendange*. A la sixième heure nous sommes revenus à la maison. J'ai un peu étudié, et cela sans fruit; ensuite j'ai beaucoup causé avec ma petite mère, qui était assise sur son lit. Voici ce que je disais : Que penses-tu que fasse mon Fronton à cette heure? Et elle : Que penses-tu que fasse ma Gratia? Qui, répliquai-je? notre fauvette mignonne, la toute petite Gratia? Pendant que nous causions ainsi, et que nous disputions à qui des deux aimerait le plus l'un de vous, le disque retentit, c'est-à-dire qu'on annonça que mon père s'était mis dans le bain. Ainsi, nous avons soupé après nous être baignés dans le pressoir; non pas baignés dans le pressoir, mais, après nous être baignés, nous avons soupé, et entendu avec plaisir les joyeux propos des villageois. Rentré chez moi, avant de me tourner sur

[1] Quel est cet auteur, ce poëte dont parle Marc Aurèle? Peut-être encore Novius.

le côte, pour dormir, je déroule ma tâche, et je rends compte de ma journée à mon excellent maître, que je voudrais, au prix de tout mon embonpoint, désirer encore plus que je ne fais. Porte-toi bien, mon Fronton, qui, en tout lieu, es pour moi ce qu'il y a de plus doux, mon amour, ma volupté. Quel rapport entre toi et moi? J'aime un absent.

XXX[1]

BONJOUR, MON TRÈS-DOUX MAITRE.

Enfin le messager part, et je puis enfin t'envoyer mon travail de trois jours; et ceci n'est point un vain propos : oui, je me suis essoufflé à dicter près de trente lettres. Malgré tout le plaisir que t'ont fait ces lettres, je ne les ai pas encore portées à mon père. Mais, lorsque, avec l'aide des dieux, nous viendrons à la ville, rappelle-moi que j'ai à te raconter quelque chose à ce sujet. Mais quel est ton aveuglement et le mien? Ni tu ne m'avertiras, ni je ne te raconterai; en effet, cela demande réflexion. Adieu, mon..., que dirai-je? tout ce que je ne puis assez dire, mon désir, ma lumière, ma volupté, adieu.

[1] Cassan, t. I, p. 252-253.

XXXI [1]

A MON MAITRE, SALUT.

Ton frère m'a dernièrement annoncé ton arrivée prochaine ; je désire bien en vérité que tu puisses venir, et que ce soit pour ta santé ; car j'espère même que le plaisir de te voir fera du bien à la mienne. Euripide, je pense, *regardera dans les yeux d'un mortel bienveillant* [2]. Quant à mon état actuel, tu pourras en juger facilement, puisque je me sers d'une main d'emprunt pour t'écrire. Il est vrai que, pour mes forces, elles commencent à revenir ; il ne me reste même aucune douleur de poitrine, mais l'ulcération de l'artère est terminée. Nous essayons des remèdes, et nous veillons à ce qu'il n'y manque rien par notre fait ; car je pense que rien ne contribue plus à rendre tolérables les longues maladies, que la conscience d'une attention soutenue et d'une docilité parfaite aux médecins. Il serait honteux, d'ailleurs, que la souffrance du corps pût durer plus longtemps que l'effort courageux de l'âme pour recouvrer la santé. Adieu, mon très-agréable maître ; ma mère te salue.

[1] Cassan, t. I, p. 252 et suiv.
[2] Euripid., *Ion.*, v. 732.

XXXII[1]

CÉSAR A FRONTON.

Par la volonté des dieux, nous croyons retrouver quelque espérance de salut : le cours de ventre s'est arrêté ; les accès de fièvre ont disparu ; il reste pourtant encore quelque maigreur et un peu de toux. Tu devines bien que je parle là de notre chère petite Faustina, qui nous a assez inquiétés[2]. Ta santé répond-elle à mon vœu? Fais-le-moi savoir, mon maître.

XXXIII[3]

A MON MAITRE.

C. Aufidius[4] s'enfle d'orgueil ; il porte au ciel son jugement ; il soutient que jamais homme plus juste, pour ne rien dire de plus extravagant, n'est venu de l'Umbrie[5] à Rome. A quoi prétend-il donc? Il veut

[1] Cassan, t. I, p. 258-259.

[2] Marc Aurèle perdit, quelque temps après, cette pauvre petite Domitia Faustina, dont il parle si tendrement. Mabillon cite son inscription : DOMITIA FAUSTINA, M. AURELII CÆSARIS FILIA, IMP. ANTONINI, P. P. NEPTIS.

[3] Cassan, t. I, p. 258 et suiv.

[4] Nous retrouverons plusieurs fois dans ces lettres, et avec de grands éloges, le nom de cet Aufidius.

[5] Cette lettre tranche une grave question entre les antiquaires, celle de savoir quelle était la patrie des Aufidius.

qu'on vante en lui le juge avant l'orateur. J'en ris : il me méprise ; il dit qu'il est facile de voir bâiller auprès d'un juge, mais que juger n'en est pas moins une belle œuvre. Voilà ce qu'il dit contre moi ; du reste, l'affaire s'est passée le mieux du monde : tout va bien ; j'en suis aise. Ton retour fait mon bonheur et mon tourment tout ensemble. Mon bonheur ! nul ne demandera pourquoi. Mon tourment ! je vais t'en avouer franchement la cause. Tu m'avais donné un sujet à traiter ; je n'y ai pas encore touché, et ce n'est pas faute de loisir. Mais l'ouvrage d'Ariston [1] m'occupe en ce moment ; il me met tour à tour bien et mal avec moi-même : bien avec moi-même, lorsqu'il m'enseigne la vertu ; mais, lorsqu'il me montre à quelle prodigieuse distance je suis encore de ces vertueux modèles, alors, plus que jamais, ton disciple rougit et s'indigne contre lui-même de ce que, parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, il n'a pas encore pénétré son âme de ces pures maximes et de ces grandes pensées. Aussi j'en suis puni ; je m'irrite, je m'afflige, j'envie les autres, je me refuse la nourriture. Et au milieu de toutes ces peines qui enchaînent mon esprit, j'ai remis chaque jour au lendemain le soin d'écrire. Mais il me revient un souvenir. Comme cet orateur d'Athènes qui disait au peuple assemblé *qu'on peut laisser quelquefois sommeiller les lois* [2], je laisserai dormir quelque temps Ariston, après lui avoir demandé pardon ; et je reviendrai tout entier à ton poëte d'his-

[1] *Ariston*, philosophe stoïcien, dont Lactance a cité cette maxime : *Ad virtutem capessendam nasci homines.*

[2] Marc Aurèle veut citer ici Démosthène.

trions [1], après avoir lu d'abord quelques petits discours de Cicéron. Quant au sujet que tu m'as donné, je ne le traiterai que d'une manière ; mais défendre à la fois le pour et le contre, Ariston ne dormira jamais assez pour le permetre. Adieu, mon très-bon et très-vertueux maître. Ma souveraine te salue.

XXXIV [2]

A MON MAITRE.

Moi, je ne t'aimerai jamais assez. Je dormirai.

XXXV [3]

CÉSAR A FRONTON.

... que dans deux jours, aujourd'hui, s'il le faut, nous serrions cependant les dents, et pour que, sortant de maladie, tu n'aies pas tant de chemin à faire, attends-nous à Caiète. Je fais l'indifférent de ce qui arrive à presque tous ceux qui tiennent enfin ce qu'ils désirent ; ils le publient, ils se montrent, ils se réjouissent : pour moi, je suis dédaigneux de tout. La souveraine ma mère te salue. Je vais la prier de

[1] Ce poëte comique est sans doute encore Plaute ou Novius.
[2] Cassan, t. I, p. 272-273.
[3] Cassan, t. I, p. 274 et suiv.

m'amener Gratia. *Tout n'est que fumée*, comme dit le poëte de ma patrie, Caïus. Adieu, mon maître, mon tout. Je m'aime de ce que je vais te voir.

XXXVI [1]

A MON MAITRE.

Tu te joues, toi, pendant que, par ta lettre, tu m'as transmis une immense anxiété, une peine inexprimable, une douleur, un feu brûlant, au point que je ne puis ni manger, ni dormir, ni même étudier. Tu tires quelque soulagement de ton discours d'aujourd'hui; mais que ferai-je, moi, qui ai déjà épuisé tout le plaisir de l'ouïe, et crains encore que tu ne viennes trop tard à Lorium, et souffre de te savoir souffrant? Adieu, mon maître, dont la santé rend ma santé parfaite et inaltérable.

XXXVII [2]

A MON MAITRE.

Voici comment j'ai passé ces derniers jours. Ma sœur [3] a été saisie tout à coup d'une douleur si violente, que sa figure était horrible à voir. Ma mère, dans son trouble et l'agitation de cet événement, s'est

[1] Cassan, t. I, p 278-279.
[2] Cassan, t. I, p. 278 et suiv.
[3] Annia Cornificia, sœur aînée et unique sœur de Marc Aurèle.

froissé un côté contre l'angle du mur : le même coup nous a frappés aussi douloureusement qu'elle. Moi-même, lorsque j'allais me coucher, j'ai trouvé un scorpion dans mon lit; mais je me suis empressé de le tuer, avant de m'étendre dessus. Toi, si tu te portes mieux, c'est une consolation. Ma mère, grâce aux dieux, se porte mieux. Adieu, mon très-bon et très-doux maître. Ma souveraine te salue.

XXXVIII [1]

A MON MAITRE.

Faustina a eu aujourd'hui de la fièvre : je crois aussi en avoir ressenti davantage aujourd'hui. Mais, les dieux aidant, elle me rend elle-même mon état plus supportable, en s'y conformant avec tant de complaisance. Pour toi, si tu l'avais pu, tu serais venu, sans doute. Tu le peux à présent, tu promets de venir, j'en suis charmé, mon maître. Adieu, mon très-aimable maître.

XXXIX [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Je crois avoir passé la nuit sans fièvre. J'ai pris de la nourriture sans répugnance. Je me trouve à pré-

[1] Cassan, t. I, p. 282-283.
[2] Cassan, t. I, p. 284 285.

sent un peu mieux. Nous verrons ce que la nuit apportera. Mais, mon maître, tu mesures sans doute sur ta dernière inquiétude celle que je dois avoir éprouvée en apprenant tes maux de tête. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

XL [1]

A MON MAITRE, SALUT.

Si tes douleurs de tête te laissent du relâche le troisième jour, rien ne servira plus, mon maître, à accélérer le retour de ma santé. Je me suis baigné aujourd'hui, et j'ai marché un peu; j'ai pris un peu plus de nourriture, sans cependant beaucoup d'appétit. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

XLI [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Que les douleurs de tête t'aient pris pendant que tu m'écrivais, c'est ce que je ne puis, ni ne veux, certes, ni ne dois supporter sans peine. Pour moi, les dieux secondent tes vœux; je me suis baigné aujourd'hui, et j'ai pris suffisamment de nourriture; j'ai même

[1] Cassan, t. 1, p. 284 et suiv.
[2] Cassan, t. 1, p. 286-287.

fait usage de vin avec plaisir. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

XLII [1]

A MON MAITRE, SALUT.

J'apprends, mon maître, que tu as eu des douleurs à l'aine; et, quand je me représente ce que tu souffres ordinairement dans cet état, je suis tourmenté d'une bien grande inquiétude. Mais je me rassure un peu en pensant que, dans l'intervalle où l'on m'apportait cette nouvelle, toute vive douleur a pu céder aux fomentations et autres remèdes. Pour nous, nous éprouvons encore les chaleurs de l'été; mais comme nous pouvons dire que nos petites se portent bien, nous croyons jouir d'un air pur et salubre et de la température du printemps. Adieu, mon très-bon maître.

XLIII [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Je souhaite, mon maître, qu'une santé bien affermie te permette des vendanges joyeuses. Les nouvelles que je reçois de ma petite Domnula [3], et qui

[1] Cassan, t. I, p. 188-189.
[2] Cassan, t. I, p. 292-293.
[3] Domnula est un terme de tendresse; et on peut le traduire *ma*

m'annoncent que les dieux aidant, elle se rétablit, me soulagent beaucoup. Adieu, mon très-aimable maître.

XLIV [1]

A MON MAITRE.

J'ai tout écrit : envoie-moi autre chose à écrire ; mais je n'ai pas eu mon copiste sous la main pour transcrire. Je n'ai pas écrit non plus comme j'aurais voulu, car je me suis pressé, et j'ai été un peu dérouté par l'idée de ta maladie ; mais à demain les excuses, lorsque j'enverrai. Adieu, mon très-doux maître ; la souveraine ma mère te salue. Envoie-moi le nom de ce tribun du peuple qu'avait noté le censeur Acilius, que j'ai écrit.

XLV [2]

A MON MAITRE.

Je serai libre toute la journée ; si jamais tu as aimé, aime-moi aujourd'hui, et envoie-moi une matière féconde, je t'en prie et t'en supplie, et t'invoque et t'implore et te conjure ; car dans cette cause centumvi-

petite souveraine. M Mai avait vu dans ce mot le nom d'une toute petite fille de Marc Aurèle.

[1] Cassan, t. I, p. 296-297.

[2] Cassan, t. I, p. 296 et suiv.

rale [1], je n'ai trouvé autre chose que des exclamations. Adieu, maître très-bon. Ma souveraine te salue. Je voulais écrire quelque chose, par exemple, où il eût fallu crier. Favorise-moi, et cherche une cause bien criarde.

XLVI [2]

A MON MAÎTRE, SALUT.

Et toi aussi, puisses-tu entrer heureusement dans cette année! Que les dieux fassent tourner entièrement ton vœu à ton avantage, qui sera également le nôtre! Continue de faire des souhaits pour tes amis, et de vouloir du bien aux autres! Je sais avec quelle ardeur tu as prié pour moi. En te gardant de la foule, tu as fait ton bien et le mien. La journée d'après-demain sera encore une journée de calme, s'il plaît aux dieux. Ta Gratia s'est acquittée de son devoir. Je ne sais si elle aura salué sa souveraine. Adieu, mon très-doux maître. Ma mère te salue.

[1] Les centumvirs étaient des magistrats inférieurs, à peu près comme nos commissaires de police, nos juges de paix; on les choisissait parmi les trente-cinq tribus. *Fest.* Après le règne d'Auguste, ils formèrent le conseil du préteur; leur nombre fut porté jusqu'à cent quatre-vingts. On peut voir, *de oratore*, I, 38, l'énumération de toutes les causes centumvirales.

[2] Cassan, t. I. p. 306 et suiv.

XLVII[1]

A MON MAITRE.

Qu'aujourd'hui avec de la santé, de la force, de la joie et de l'entière jouissance de tes désirs, tu célèbres, ô mon maître, l'anniversaire de ta naissance. Cette prière solennelle devient toujours plus fervente, à mesure que j'acquiers plus de fermeté pour aimer, et d'âge pour goûter pleinement les douceurs de notre familiarité. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue. Salue Gratia.

XLVIII[2]

Pompéianus m'a gagné par les mêmes mérites qui lui ont valu ton affection. C'est pourquoi je désire que le seigneur mon père use envers lui de son indulgence accoutumée, car mes joies sont que tout succède à ton gré. Adieu, mon très-aimable maître. Faustina et nos petites te saluent.

XLIX[3]

A MON MAITRE.

Si dans la province il se présente à toi, mon maître, un certain Thémistocle qui se dise connu

[1] Cassan, t. I, p. 302-303.
[2] Cassan, t. I, p. 306-307.
[3] Cassan, t. I, p. 306 et suiv.

d'Apollonius, mon maître de philosophie[1], et être celui qui est venu cet hiver à Rome, et qui m'a été présenté par Apollonius le fils, par ordre de mon maître, je te prie, mon maître, de lui faire tout le bien que tu pourras, et de le bien conseiller. Ce qui sera juste et convenable, tu seras toujours prêt à le faire, pour tous les Asiatiques; mais le conseil, le bon accueil, tout ce que la fidélité et la religion permettent à un proconsul[2] d'accorder à des amis sans nuire à personne, je te demande de l'accorder de bonne grâce à Thémistocle. Adieu, mon très-aimable maître. Il n'est pas besoin de réponse.

L[3]

En revenant du souper de mon père, j'ai reçu ton billet, et j'apprends que le messager qui l'a apporté est déjà reparti. Je t'écris ce soir assez tard, et tu ne liras cette réponse que demain. Le discours de mon père t'a paru digne du sujet; ce n'est point étonnant, ô mon maître! Quant à l'action de grâces de mon frère, elle mérite d'autant plus d'éloges qu'il a eu,

[1] C'est l'Apollonius de Thomas : « Tout à coup un vieillard s'a« vança dans la foule; sa taille était haute et vénérable; tout le « monde le reconnut, c'était Apollonius, philosophe stoïcien, esti« mé dans Rome, et plus respecté encore par son caractère que par « son grand âge. » *Éloge de M. Aurèle.*

[2] Marc Aurèle recommande ici Thémistocle à Fronton, comme si celui-ci partait pour son proconsulat d'Asie. Il en fut empêché par sa mauvaise santé.

[3] Cassan, t. I, p. 310-311.

comme tu l'imagines, moins de temps pour s'y préparer. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

LI [1]

A MON MAITRE, SALUT.

Depuis longtemps je désirais te voir. Dis-moi, après le danger auquel je remercie encore les dieux de t'avoir fait échapper, ne juges-tu pas quelle a dû être ma consternation à la lecture de la lettre où tu me fais le détail des extrémités dont tu sors à peine? Mais, grâce aux dieux, je te possède, et je te verrai au premier jour, ainsi que tu me le promets, et je compte bien sur une longue santé. Ma mère te salue. Adieu, mon très-aimable maître.

LII [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Que tu sois sauvé pour nous, que soit sauvée pour toi ta famille, sauvée la nôtre, qui, par le cœur, n'en fait qu'une avec la tienne. Je sais bien que, si tu avais pu marcher, même difficilement, tu serais venu nous voir; mais tu viendras souvent, et, s'il plaît aux dieux, nous célébrerons toutes nos fêtes avec toi. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

[1] Cassan, t. I, p. 314-315.
[2] Cassan, t. I, p. 316 et suiv.

LIII [1]

A MON MAITRE, SALUT.

Tu as redoublé mes inquiétudes, et je désire que tu les calmes le plus tôt possible en m'apprenant que tes douleurs du genou et de l'aine sont apaisées. D'un autre côté, la maladie de la souveraine ma mère ne me laisse pas de repos : ajoute l'approche des couches de Faustine; mais nous devons confiance aux dieux. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

LIV [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Maintenant enfin je désire, mon maître, que tu m'apprennes de meilleures nouvelles, car je vois, par ta lettre, que tu souffrais encore pendant le temps que tu m'écrivais. J'ai dicté ceci en me promenant, le soin de ma santé exigeant que je fisse cet exercice. Je ne goûterai bien pleinement le plaisir des vendanges que lorsque ta santé aura commencé à s'améliorer. Adieu, mon très-aimable maître.

[1] Cassan, t. I, p. 318 et suiv.
[2] Cassan, t. I. p. 320-321.

LV[1]

A MON MAITRE.

Lorsqu'il te sera salutaire et facile de marcher, alors aussi ta présence nous sera agréable. Plaise aux dieux que cela soit le plus tôt possible, et que ta douleur à la plante du pied se calme! Adieu, mon très-bon maître.

LVI[2]

Lorsque tu m'écris cela, mon maître, je pense bien que tu te représentes mon empressement à faire des vœux pour ta santé, qu'avec l'aide des dieux nous verrons bientôt rétablie. Adieu, mon très-aimable maître.

LVII[3]

A MON MAITRE.

Et nous, nous aimons Gratia d'autant plus qu'elle te ressemble davantage. Nous comprenons donc facilement combien la ressemblance de notre petite fille avec nous peut te donner de l'affection pour elle;

1 Cassan, t. I, p. 322 323.
2 Cassan, t. I, p. 324-325.
3 Cassan, t. I, p. 324 et suiv.

c'est bien aussi une joie pour moi que tu l'aies vue. Adieu, mon très-bon maître.

LVIII [1]

A MON MAITRE.

Tu comprends aussi, mon maître, ce que je souhaite pour moi : c'est que, pourvu d'une santé ferme et robuste, tu célèbres le plus longtemps possible et le jour de ta fête et les autres, soit avec nous, soit pour nous, désormais tranquilles sur ton état. Du reste, j'ai conjecturé tout de suite que quelque chose de semblable avait empêché que je ne te visse ; et, s'il faut le dire, j'aime mieux que ce soit ce petit dérangement que quelques douleurs. Il y a plus, c'est que j'espère bien de ce flux, car il t'a épuisé pour le moment ; néanmoins, avec l'aide des dieux, j'ai confiance que c'est pour ta santé que ce cours de ventre t'est venu de lui-même au printemps, où les autres se mettent en peine et en travail pour s'en donner. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

LIX [2]

A MON MAITRE.

J'obtiens enfin ce que je désirais avant tout et sur tout. Je crois, par ta lettre, que la fièvre t'a quitté.

[1] Cassan, t. I, p. 326 et suiv.
[2] Cassan, t. I, p. 328-329.

Maintenant, mon maître, pour ce qui regarde la gorge, qu'un peu de ménagement survienne et j'attends de toi de meilleures nouvelles. Adieu, mon très-aimable maître. Ma mère te salue.

LX

BONJOUR, MON TRÈS-BON MAITRE.

Qui? moi! que j'étudie lorsque tu souffres, et surtout lorsque tu souffres à cause de moi! Ne devrais-je pas plutôt m'accabler moi-même de toutes tes souffrances? Oui, sans doute; car quel autre t'a causé ce redoublement de douleur au genou que tu m'écris avoir éprouvé la nuit dernière? quel autre que Centumcellæ, pour ne pas dire moi? Que ferai-je donc, moi, qui ne te vois plus et que déchirent tant d'angoisses? Ajoute à cela qu'avec le plus vif désir d'étudier, j'en suis empêché par les jugements, qui, comme le disent ceux qui le savent, emportent des jours entiers. Je t'envoie pourtant une *pensée* que j'ai développée ce matin, et un lieu commun d'avant-hier. Hier, toute la journée nous avons battu les chemins; aujourd'hui il sera difficile de pouvoir faire autre chose que la *pensée* du soir. Quoi! vas-tu dire, dormiras-tu toute une nuit si longue? Oui, je puis la dormir, car je suis un grand dormeur; mais il fait si froid dans ma chambre, qu'à peine je puis mettre ma main à l'air. Mais ce qui me détourne surtout l'esprit de l'étude, c'est de t'avoir, par mon extrême amour

des lettres, porté malheur avec mon Porcius, comme l'événement le prouve. Adieu donc tous les Porcius, tous les Tullius, tous les Crispus, pourvu que tu te portes bien, et que, même sans livres, je te voie ferme et debout. Adieu, ma première joie, mon très-doux maître. Ma souveraine te salue. Envoie-moi trois *pensées* et des lieux communs.

LXI [1]

A MON MAITRE.

Bonne année, bonne santé, bonne fortune, voilà ce que je demande aux dieux, au jour de ta naissance, jour solennel pour moi; et j'ai la confiance d'être exaucé dans mon vœu. Car je recommande à la bonté des dieux celui que déjà leur volonté protége, et qu'ils jugent digne de leur appui. Toi, mon maître, si dans ce jour de fête tu repasses en ton esprit toutes les joies de ta vie, compte d'abord ceux qui te chérissent tendrement; mets ton disciple au premier rang, et près de moi le seigneur mon frère; il sympathise avec ceux qui t'aiment. Adieu, ô mon très-bon maître; jouis pendant de nombreuses années d'une santé ferme, inaltérable, et du bonheur de voir fleurir autour de toi, petits-enfants et gendre. Notre Faustine revient à la santé; notre pauvre petit Antonin [2] tousse un peu moins; autant chacun dans notre petite retraite a déjà

[1] Cassan, t. II, p. 32 et suiv.

[2] Ce petit Antonin mourut à l'âge de quatre ans.

de raison, autant il prie pour toi. Encore une fois, et encore une fois, et jusque dans la plus longue vieillesse, porte-toi bien, très-aimable maître. Je te demande et veux obtenir de toi que, le jour de la naissance de Cornificia[1], tu ne te tourmentes point à Lorium. S'il plaît aux dieux, tu nous verras sous peu de jours à Rome; mais, si tu m'aimes, dans cet anniversaire de ta naissance, tâche de bien reposer la nuit qui va suivre, sans nul souci des affaires pressantes. Accorde cela à ton Antonin, qui te le demande avec instance et de tout cœur.

LXII[2]

A MON MAITRE, SALUT.

J'ai vu mes petits enfants lorsque tu les as vus, et je t'ai vu, toi, en lisant ta lettre. Je t'en prie, mon maître, aime-moi comme tu aimes; aime-moi comme tu aimes nos petits : je n'ai pas encore dit tout ce que je voulais dire, aime-moi comme tu m'as aimé. Ce qui m'a engagé à t'écrire ainsi, c'est le charme merveilleux de ta lettre. En effet, que dirai-je de ton élégance, sinon que tu parles latin, et que nous autres nous ne parlons ni grec ni latin? Écris, je t'en prie, un petit mot au seigneur mon frère; il veut à toute force que j'obtienne cela de toi, et ses désirs me ren-

[1] Marc Aurèle parle ici, non de Cornificia sa sœur, mais de Cornificia une de ses filles; c'est elle que Caracalla fit mourir.

[2] Cassan, t. II, p. 54 et suiv.

dent importun et exigeant. Adieu, mon très-aimable maître. Salue ton petit-fils.

LXIII [1]

A MON MAITRE.

. . . J'ai lu un peu de Cœlius et du discours de Cicéron [2], mais comme à la dérobée, et, je t'assure, fort à la hâte, tant les embarras se succèdent et se pressent ! Mon unique repos, dans les intervalles, est de prendre un livre en main ; car nos petites logent maintenant à la ville [3], chez Matidia, et ne peuvent venir près de moi ici le soir, à cause de la rigueur de l'air. Adieu, mon seigneur, mon maître ; mon frère et seigneur, mes filles avec leur mère, te saluent..... Envoie-moi, pour mes lectures, ce que tu jugeras de plus éloquent de toi ou de Caton, de Cicéron, de Salluste, de Gracchus, ou de quelque poëte, car j'ai besoin de repos, et surtout de repos de ce genre ; que cette lecture adoucisse le poids de mes fatigues et me les fasse oublier. Ou bien envoie-moi aussi quelques extraits de Lucrèce ou d'Ennius, élégants, harmonieux, ou toute autre œuvre de génie.

1 Cassan, t. II, p. 64 et suiv.

2 C'est le *pro lege manilia*.

3 Cette ville est sans doute Sinuesse ou Minturnes.

LXIV [1]

A MON MAITRE, SALUT.

. . . .

. . . .

. . . J'écris donc à mon seigneur, qui te promet bien des lettres de lui, que je t'ai informé de ce qu'il désirait de toi [2]. C'est à ton affection, à ta bonne volonté de faire le reste, mon maître, car il se repose, comme de raison, sur ta lettre. Pour moi, durant ces deux jours, je n'ai eu de relâche que le sommeil forcé de la nuit. C'est pourquoi je n'ai pas pu lire encore la longue lettre que tu as écrite à mon seigneur, mais j'entrevois et je saisis d'avance une occasion pour demain. Adieu, mon très-aimable maître. Salue ton petit-fils.

LXV [3]

A MON MAITRE, SALUT.

Pendant que l'air pur de cette campagne faisait ma joie, je sentais qu'il me manquait, ce qui n'est pas peu de chose, de savoir si tu étais en bonne santé, mon maître. Je prie les dieux que sur ce point tu puisses

[1] Cassan, t. II, p. 68 et suiv.

[2] Il s'agit peut-être ici de l'histoire de la guerre des Parthes, que Vérus suppliait son maître d'écrire : *Quidvis subire paratus sum,* disait-il à Fronton, *dum a te res nostræ inlustrentur.*

[3] Cassan, t. II, p. 70 et suiv.

me satisfaire. Quant à notre séjour à la campagne, il n'est pas étranger aux soins du gouvernement ; nous menons ici la vie de Rome. Que veux-tu ? les affaires qui m'assiégent ne me laissent pas le temps d'achever cette lettre ; souvent elles prennent sur ma nuit. Adieu, mon très-aimable maître ; si tu as fait par hasard un choix de lettres de Cicéron, en tout ou en partie, communique-le-moi, ou indique-moi les lettres que je dois lire de préférence pour nourrir mon style.

LXVI [1]

A MON MAITRE.

Mon seigneur et frère désire que les discours lui soient envoyés au plus tôt ou par moi ou par toi ; mais j'aime mieux, mon maître, que tu les lui envoies, et pour que tu les aies sous la main, je te fais passer les copies qui étaient chez nous. J'achèverai le reste . . . . Adieu, mon très-doux maître. Salue ton petit-fils.

LXVII [2]

A MON MAITRE.

Ainsi, mon maître, tu vas être aussi notre patron. A la vérité, je puis être tranquille, puisque j'ai suivi

[1] Cassan, t. II, p. 84-85.
[2] Cassan. t. II, p. 90 et suiv.

les deux choses les plus chères à mon cœur, la saine raison et ton sentiment. Veuillent les dieux qu'en tout ce que je ferai je me règle toujours selon ton jugement, ô mon maître ! Tu vois à quelle heure je te fais cette réponse. C'est qu'après la consultation de nos amis, j'ai recueilli jusqu'à ce moment, avec soin, tout ce qui nous avait frappés, afin de l'écrire à mon seigneur et de nous le rendre aussi favorable dans cette affaire. J'aurai alors plus de confiance en notre résolution, quand il l'aura approuvée. Je m'empresserai de montrer à Faustine le discours par lequel tu as défendu notre cause, et je lui rendrai grâce de ce que cette affaire m'a fourni l'occasion de lire de toi une pareille lettre. Bon et très-bon maître, adieu.

LXVIII [1]

A MON MAITRE.

Je ne t'écrirai pas de quelle manière nous avons fêté les féeries à Alsium [2], tu t'en affligerais et me gronderais, mon maître. Mais à mon retour à Lorium, j'ai trouvé ma petite dame . . . . . avec la fièvre

. . . .

. . . .

. . . . . Adieu, mon maître.

[1] Cassan, t. II, p. 136-137.

[2] Alsium, ville d'Étrurie, port de mer à l'ouest du Tibre. Cicéron, Valère Maxime, Pline, Silius Italicus, en parlent ; Lorium était entre Rome et Alsium.

LXIX [1]

A MON MAITRE, SALUT.

Je viens de recevoir ta lettre, dont je vais jouir tout à l'heure; car tout à l'heure encore fondaient sur moi des affaires inexorables. En attendant, mon maître, je t'annonce brièvement, comme occupé, ce que tu désires savoir, que notre petite se porte mieux et qu'elle court par la chambre.

Après avoir dicté ces mots, j'ai lu ta lettre alsienne à mon aise pendant que les autres soupaient, et que j'étais, moi, dans mon lit, content d'une nourriture légère, à la deuxième heure de la nuit. Tu dis que j'ai beaucoup *profité* de ton exhortation : beaucoup, mon maître; car j'ai obéi à tes paroles, et je les lirai très-souvent pour y obéir très-souvent. Au reste, qui sait mieux que toi combien le respect du devoir est chose impérieuse ? Mais, je t'en prie, qu'est-ce que ce mot de la fin de ta lettre, « que tu as pourvu à ta main ? » Ce sera la dernière fois que tu auras eu à souffrir, mon maître, si les dieux bons exaucent mon vœu. Adieu, mon très-bon maître.

LXX [2]

A MON MAITRE, SALUT.

Je viens d'apprendre l'événement; et quand pour

[1] Cassan, t. I, p. 156-157.
[2] Cassan, t II, p. 158-159

moi chaque douleur de tes membres fut toujours une torture, que penses-tu que j'endure, ô mon maître! lorsque tu souffres par le cœur ? Dans mon trouble, il ne me vient rien à l'esprit que de prier pour la conservation du meilleur des maîtres, en qui je trouve pour cette vie plus de consolations que jamais pour ce malheur tu ne peux en recevoir de personne. Je ne t'ai pas écrit de ma main, parce qu'elle me tremblait après le bain du soir. Adieu, mon très-aimable maître.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

—

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

DOLPHE DELAHAYS

ACQUÉREUR

DU FONDS DE LIBRAIRIE DE M. LEBIGRE-DUQUESNE

Et d'une partie du fonds de M. Lecou

SEPTEMBRE 1855

PARIS. — RUE VOLTAIRE, 4 et 6

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

ADOLPHE DELAHAYS

PREMIÈRE SÉRIE

Volumes grand in-18 jésus vélin, dit format anglais.

INEL (Émile). Code-Manuel des propriétaires et locataires de maisons, hôteliers, aubergistes et logeurs, ouvrage dans lequel sont exposés méthodiquement leurs obligations et leurs droits respectifs, d'après le texte des lois, la jurisprudence des cours et tribunaux, l'opinion des auteurs et des modèles de tous les actes sous-seing privé relatifs aux locations ; 5e édition. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50 c.

BERT-AUBERT. Quelques chapitres de la Vie et des Voyages du célèbre Monsieur Boudin, suivis des Secondes noces du seigneur Pandolphe, et du Songe d'une nuit d'été dans le parc de Versailles. Paris, Hetzel, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

BY (Ernest). Histoire des prisonniers français en Afrique, depuis la conquête. Paris, 1847. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

ICELOT (F.). Poésies ; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de pièces inédites. Paris, Charpentier. 1853. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 50 c.

DRÉ (le Père). Œuvres philosophiques du Père André, de la Compagnie de Jésus, avec Notes et une Introduction sur sa vie et ses ouvrages, tirés de sa correspondance inédite, par Victor Cousin. Paris, 1843. 1 vol., fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

GELO DE SORR. Le Vampire, roman fantaisiste. Paris, 1852, 1 vol., fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

GLETERRE (l') comparée à la France sous les rapports constitutionnels, légaux, judiciaires, religieux, commerciaux, industriels, fiscaux, scientifiques, matériels, etc., par un ancien avocat à la Cour de cassation et au conseil d'Etat. Paris, Courcier, 1851. 1 vol., 5 fr., net. . 1 fr.

AGO (Jacques). Pujol, chef de miquelets. Paris, 1854, 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

ÉTIN (P.-A.). Œuvres choisies, traduites de l'italien, pour la première fois, avec des Notes, par P.-L. Jacob, précédées de la Vie abrégée de l'auteur, par Dujardin, d'après Mazzuchelli. Paris, Ch. Gosselin. 1 vol., fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

NAULD (Antoine). Œuvres philosophiques. Nouvelle édition, collationnée *sur les meilleurs textes*, et précédée d'une Introduction par Jules *Simon. Paris, 1841.* 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

ARNOULD ET FOURNIER. Struensée, ou la Reine et le Favori, histoire danoise de 1769. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50, net. 1 fr. 25 c.

AUGER (Victor). L'Empereur; simples récits. Paris, J. Dagneau, 1853. 1 fort vol. de près de 700 pages. Prix : 3 fr. 50, net. . . 1 fr. 25 c. (Histoire complète de Napoléon Ier.)

AYCARD (Marie). Nouvelles d'hier. — La Faustolla. — L'acteur Mac Gregor. — La Dame blanche à Caen. — Un Souper de Diderot. — Un Article du Code. — La Couleur nacarat. — Madame Sidi Coggia. — Mademoiselle Christine de Langeron. — Le Flacon d'éther. — La mort d'une Carpe. — Les trois parties d'Echecs. — Le prince Kœnig. — Une Lettre de Madame de Sévigné. — Mondorge. — Un Tour de Page. Paris, J. Dagneau, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

BALZAC (Honoré de), Œuvres. Paris, Charpentier :

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE : Les Célibataires. — La Femme abandonnée. — Illusion perdue. — La Vieille Fille — La Grenadière. — Message — La Grande Bretêche. — L'Illustre Gaudissart. 2 vol. 7 fr., net. . . . 4 fr.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE : La Femme vertueuse. — Profil de Marquise. — L'interdiction. — Les Marana. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . . 2 fr.

BALTHAZAR CLÆS, ou la Recherche de l'Absolu. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

HISTOIRE DES TREIZE : Ferragus, chef des Dévorants. — La duchesse de Langeais. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

CÉSAR BIROTTEAU : César à son Apogée. — César aux prises avec le Malheur. — Triomphe de César. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 50 c.

LOUIS LAMBERT, suivi de Séraphita. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 50 c.

BALZAC. Théâtre. — Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Paméla Giraud. — La Marâtre. Paris, Giraud et Dagneau, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.

- La dernière Incarnation de Vautrin. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit de l'auteur; suivie de Une Rue de Paris et son habitant. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 1 vol., 2 fr., net. . . . . . . 1 fr.

— Le Faiseur, comédie en cinq actes et en prose, entièrement conforme au manuscrit de l'auteur. Paris, A. Cadot, 1853. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

BARTHET (Armand). Nouvelles : Pierre et Paquette. — Henriette. — Le Nid d'Hirondelles. — Les Saisons. Paris, D. Giraud, 1852. 1 vol., net. 1 fr.

BASCHET (Armand). Les Années de voyage de Ste-Adresse à Bagnères-de-Luchon. Itinéraire humoristique. Paris, 1852. 1 vol., 2 fr., net. 65 c.

BAWR (Œuvres de Mme de). Nouvelles contenant : Louise. — Michel Perrin, une Réjouissance en 1770. — La mère Nacquart. — Rose et Thérèse. — Le Schelling. — Maria-Rosa. Paris, Passard, 1854. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 25 c.

— Robertine, nouvelle édition, 1854. 1 vol. 3 fr. net. . . . . 1 fr. 25 c.

— Raoul, ou l'Enéide, nouvelle édition, 1854. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 25 c.

— Mes Souvenirs, 2e édition; ouvrage entièrement inédit, 1854. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

BEAUDOUX (Mme Cl.). La Science maternelle, ou Éducation morale et intellectuelle des jeunes filles. Paris, Didier, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c. net. . . . . 1 fr. 25 c.

BEAUMONT (Gustave de) ET **TOCQUEVILLE** (A. de). Système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France; suivi d'un Appen-

dice sur les colonies pénales et de Notes statistiques. 3e édition, augmentée d'une Introduction et suivie du rapport de M. de Tocqueville sur la réforme des prisons, et du texte de la loi adoptée par la Chambre des Députés. Paris, Ch. Gosselin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr.

BÉCHARD (Ferdinand). De l'Administration intérieure de la France, avec un Appendice sur les lois municipales des principaux Etats de l'Europe. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 2 vol , 6 fr., net. . . . . 2 f.
— Lois municipales des Républiques de la Suisse et des États-Unis. 1852. 1 vol., 2 fr., net . . . . 65 c.
— La Commune, l'Eglise et l'Etat, dans leurs rapports avec les classes laborieuses. 2e édition. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 25 c.

BEECHER STOWE (Mme Henriette). La Case du père Tom, ou la Vie des nègres en Amérique, traduit par DE LA BÉDOLLIÈRE. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice par George SAND. 1853. 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

BENVENUTO CELLINI, orfévre et sculpteur florentin. Œuvres complètes. Mémoires, Traités de l'orfévrerie et de la sculpture, Discours sur le dessin et l'architecture, etc.; traduites par LÉOPOLD LECLANCHÉ, traducteur de Vasari. 2e édition. Paris, Paulin. 2 vol. 7 fr., net. . 2 fr. 50 c.

BERNARDI. Le Glacier impérial, ou l'Art de donner des bals et des soirées. 1 vol. orné de 6 planches. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr. 25 c.

BERTRAND (Jules) ET **COLLOT** (Emile). Les Ombres blanches, poésies, précédées d'une Lettre-Préface par M. Méry. Paris, Giraud, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

BESCHERELLE AÎNÉ. Plus de Grammaire, ou simples Règles d'orthographe, de syntaxe et de prononciation; Manuel usuel et populaire, 1851. 1 vol., 3 fr. 75 c., net . . . . 2 fr.

BIBLE (la Sainte). Traduction nouvelle. Paris, Perrodil, 1846. 2 vol. imprimés à deux colonnes; 10 fr., net. . . . . 4 fr.

BLAZE DE BURY (la baronne). Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849. Paris, Charpentier, 1851. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BOCCACE. Le Décaméron ou les Dix Journées galantes, translatées de l'italien en françois par SABATIER DE CASTRES; nouvelle édition, revue et précédée d'une étude critique par P. CHRISTIAN. Paris, 1846. 1 fort vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

BOITARD. Guide-Manuel de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse. 1851. 1 vol., net. . . . . 3 fr.
— Les Vingt-Six infortunes de Pierrot le Socialiste. 1853. 1 vol., 3 fr. net. . . . . 1 fr. 25 c.

BONNEMÈRE (L.). Histoire de l'Association agricole et Solution pratique. Ouvrage couronné par l'Académie de Nantes; par l'auteur des Paysans au dix-neuvième siècle. Paris, Dusacq, 1850. 1 vol., 1 fr. 50 c., net. . . . . 25 c.

BONVALOT (A.-F.). Théosophie ou les Fondateurs des cultes primitifs devant la postérité, — le Temple, — la Prairie. 1853. 1 vol , 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr.
— Les Fous et les Anges. 1844. 1 vol., fig , 3 fr., net. . . . . . 50 c.

BOSSUET. Défense de l'Eglise gallicane. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c. net. . . . . 1 fr.

BOSSUET. Élévations à Dieu; ouvrage suivi de l'Ordinaire de la sainte Messe, et précédé d'une Notice sur Bossuet, par V. de Perrodil. Paris, Royer, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BOUGY (A. de). La Luizina. Paris, 1852. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 50 c.

BOURDON (Isidore). Illustres Médecins et Naturalistes des temps modernes. Ouvrage dans lequel on apprécie les travaux de Cuvier, Boërhaave, Lamarck, Haller, Bordeu, Camper, Barthez, Bichat, Corvisart, Béclard, Hahnemann, Dupuytren, etc., etc. Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

— Lettres à Camille sur la Physiologie. 2e édition, augmentée des deux tiers. Paris, Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . 1 fr. 25 c.

BOUVET (Francisque). La Turquie et les cabinets de l'Europe depuis le quinzième siècle, ou la Question d'Orient. 2e édition, augmentée d'une préface. Paris, Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr., net.. . . . . 1 fr. 50 c.

BRIFFAULT (Fr.). Le Prisonnier de Ham. Ouvrage composé d'après les documents fournis par le prince Louis-Napoléon lui-même, contenant le portrait du prince et plusieurs fac-simile, dont un de son écriture. Paris, Plon, 1849. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

BUCHEZ. Histoire de l'Assemblée constituante. 2e édition, revue, corrigée et entièrement remaniée par l'auteur, en collaboration avec MM. Jules Bastide, de Bois-le-Comte et A. Ott. Paris, Hetzel, 1846. 5 vol., net. . . . . 6 fr. 25 c.

— Histoire de l'Assemblée législative. 2e édition, revue, corrigée et entièrement remaniée par l'auteur, en collaboration avec MM. Jules Bastide, de Bois-le-Comte et A. Ott. Paris, Hetzel. 1848. 2 vol. (les seuls parus). 7 fr., net. . . . . 2 fr.

BUFFIER (le Père), de la Compagnie de Jésus. Œuvres philosophiques, avec Notes et Introduction par Francisque Bouillier. Traité des premières vérités. — Eléments de métaphysique. — Examen des préjugés vulgaires. Paris, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BURETTE (Th.). Histoire de France. Paris, 1842. 2 forts vol. Prix : 7 fr., net.. . . . . 1 fr. 25 c.

Du même, Histoire moderne. Paris, 1842. 2 forts vol. 7 fr.; net, 1 fr. 25 c.

BURNEY (miss). Évelina, trad. de M. Léon de Wailly. Paris, 1849. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BURNS (Robert). Poésies complètes, traduites pour la première fois de l'écossais, par M. Léon de Wailly, avec une introduction du même. Paris, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

CAMPENON (V.). Œuvres poétiques, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par E. Mennechet. Paris, Charpentier, 1844. 1 v. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CAPEFIGUE. Hugues Capet et la troisième race. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1845. 2 vol. 7 fr., net. . 3 fr. 50 c.

— Philippe d'Orléans, régent de France (1715-1723). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Charpentier, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net.. . . . . 1 fr. 75 c.

CARPENTIER. Tanger et Mogador, poëme. 1845. 1 vol. 2 fr., net. 25 c.

CATALOGUE des Écrits, Gravures et Dessins condamnés depuis 1814 *jusqu'au* 1er janvier 1850; suivi de la Liste des individus condamnés *pour délits* de presse. Paris, Pillet, 1850. 1 vol., net. . . 1 fr. 25 c.

CÉLESTINE (la). Tragi-comédie de Calixte et Mélibée, contenant, en outre d'un style agréable et facile, une grande quantité de sentences philosophiques et de conseils fort nécessaires aux jeunes gens, ayant pour but de leur faire connaître tout ce qu'il y a de ruse et de fausseté chez les serviteurs et les entremetteuses. Ce livre est composé pour servir de leçon aux amoureux extravagants qui, vaincus par une passion désordonnée, donnent à leur maîtresse le nom de la divinité. — Traduit de l'espagnol, annoté et précédé d'un Essai historique par Germond de Lavigne. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 2 fr. 50 c.

(Quelques exemplaires seulement).

CERFBEER (A.-E.). La Guyane. — Civilisation et Barbarie. — Costumes et Paysages. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. 1 fr. 75 c.

CERVANTES (Michel), Histoire de Don Quichotte de la Manche, traduite sur le texte original et d'après les traductions comparées de Oudin et Rosset, Filleau de Saint-Martin, Florian, Bouchon-Dubournial, Delaunay et L. Viardot, par F. de Brotonne. Paris, Didier, 1847. 2 vol. 7 fr., net. . . . . 3 fr. 50 c.

CHARRIÈRE (Mme de). Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne. Nouvelle édition, avec une Notice par M. Sainte-Beuve. Paris, J. Labitte, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

Correspondance inédite de Mme Charrière, relations avec Benjamin Constant, Mme de Staël, d'après les pièces originales et les documents de M. Gaullieur.

CHAUDES-AIGUES (J.). Les Ecrivains modernes de la France. Paris, 1841. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. . . . . 2 fr. 50 c.

(Épuisé. Quelques exemplaires.)

CHATEAUBRIAND. Paris, Lefèvre, 1853. 1 fr. le volume au lieu de 5 fr. Atala; René; le Dernier Abencérage; Moïse, tragédie; Poésies diverses. 1 vol. — Les Natchez, 2 vol. — Voyage en Amérique, en Italie, etc. 2 vol. — Etudes ou Discours historiques, 4 vol. — Les Quatre Stuarts; Mémoires sur la vie du duc de Berry, 1 vol. — Mélanges politiques, 2 vol.

CHAUVELOT (Barnabé). Proudhon et son livre. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 1 vol. 2 fr., net. 65 c.

CHEVALET (Émile). Le Livre de Job; roman par l'auteur de la Quiquengrogne. Paris, 1854. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr.

CLARKE (Samuel). Œuvres philosophiques. Nouvelle édition, collationnée sur les meilleurs textes, et précédée d'une Introduction par Amédée Jacques. Paris, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Saint). Œuvres choisies, précédées des Discours de saint Bernard, traductions publiées par Genoude. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CONSTANT (l'abbé). La Mère de Dieu, épopée religieuse et humanitaire. Paris, Ch. Gosselin, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 50 c.

COOPER (Fenimore). Le Dernier des Mohicans, traduit par de la Bédollière. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CORNEILLE (P.). Œuvres, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par Julien Lemer. Paris, 1855. 2 vol., 6 fr., net. . . . . 3 fr.

(Édition nouvelle, imprimée par Simon Raçon.)

COUSIN (V.). Fragments de philosophie cartésienne. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.

CYRANO DE BERGERAC. Œuvres précédées d'une Notice par le Blanc. Voyage dans les Etats et Empires de la Lune. — Voyage comique dans les Etats et Empires du Soleil. Paris, V. Lecou, 1855. 1 vol. . . . 3 fr.

DAMAS HINARD. Romancero général, ou Recueil des Chants populaires de l'Espagne, romances historiques, chevaleresques et moresques. Traduction nouvelle et seule complète, couronnée par l'Académie française, avec une Introduction et des Notes. Paris, 1844. 2 v., 7 fr., net. 3 fr. 50 c.

DANIÉLO (M.-J.). Visites pastorales de monseigneur Sibour, archevêque de Paris; recueillies et publiées par DANIÉLO. Paris, 1854. 1 vol. orné d'un joli portrait gravé sur acier. Net. . . . . 1 fr.

DEFFAUX (M.-Marc). Manuel des Propriétaires et des usufruitiers, usagers, locataires et fermiers, ou Dictionnaire encyclopédique des lois des bâtiments et des lois rurales de la France, avec ce qui a rapport à la voirie, aux usines, aux bois et forêts, aux fleuves, rivières et étangs, aux mines et carrières, à la chasse et à la pêche, à la police municipale, etc. Ouvrage au moyen duquel tout propriétaire ou possesseur peut connaître, exercer et défendre ses droits sans le secours d'un guide étranger, par Marc Deffaux, juge de paix, auteur de l'Encyclopédie des huissiers, 1852. 1 fort vol. de 712 pages, net. . . . . 6 fr.

— Guide-Manuel général du garde champêtre et du messier, ou Traité raisonné de leurs fonctions, comprenant notamment un Commentaire du Code rural et de tout ce qui concerne la police du roulage, la chasse e la pêche. Ouvrage également utile à MM. les préfets, sous-préfets, membres des conseils généraux et d'arrondissement, juges, maires, adjoints, juges de paix, avoués, huissiers, commissaires de police, etc., 1843. 1 v. net. . . . . 3 fr.

DE LA VARENNE (Ch.). Les Rouges peints par eux-mêmes; Biographies intimes. 1re partie, ex-Gouvernants; 2e partie, les Représentants; 3e partie, les Grotesques. 2e édition. Paris, Allouard, 1850. 1 vol., net. 1 fr.

— Du même. Vie ou Mort de la Bourgeoisie, 1851. 1 vol., net . . 33 c.

DELÉCLUSE (E.-J.). Dante Alighieri, ou la Poésie amoureuse. Vie de Dante, — la Vie nouvelle, — Correspondances poétiques des fidèles d'amour, — Poésie amoureuse avant Dante, — Chansons de Dante, — Observations sur les chansons, — Poésie amoureuse après Dante, — Dernière interprétation des ouvrages de Dante. Paris, 1854. 2 volumes, 7 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

DELRIEU (André). Le Rhin. Son cours, ses bords. — Légendes, monuments, ruines, châteaux, traditions, hommes célèbres, fastes guerriers, caractères sociaux. — Arts, villes, paysages, chroniques, mœurs — Histoire du fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, avec 36 dessins représentant les costumes, les vues des villes, des bords du Rhin. Paris, 1846. 1 vol. de 500 pages, édition compacte, renfermant la matière de 2 forts vol. in-8, net. . . . . 2 fr.

DESNOIRESTERRES (G.). Les Talons rouges, esquisses de mœurs au dix-huitième siècle. — Le Toutou de la Maréchale. — La Courtisane amoureuse. — Le Magnifique. — La Perruque de M. de Sartine. Paris, J. Dagneau 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

DESNOYERS (Louis). Les Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette. 4e édition, entièrement refondue. Paris, 1855. 2 vol., net. 6 fr.

— Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart. Nouvelle édition, entièrement refondue, 1854. 1 vol. orné de 8 jolies vignettes, net. . . . . . 3 fr.

DIDIER (Charles). Rome souterraine. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

DIODORE DE SICILE. Bibliothèque historique. Traduction nouvelle, avec une Préface, des Notes importantes et des Index par M. Ferdinand Hœfer. Paris. 4 vol., 14 fr., net.. . . . . 7 fr.

DOLLE (Frédéric). Souvenirs de voyage (Suisse, Savoie, France). 5e édit. Paris, 1843. 1 vol., f.g., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

— Histoire des six Restaurations. 3e édition, 1843. 1 vol., net. . 1 fr.

DREYSS (Ch.). Chronologie universelle, suivie de la Liste des grands Etats anciens et modernes, des dynasties puissantes et des princes souverains de premier ordre, avec les Tableaux généalogiques des familles royales de France et des principales maisons régnantes d'Europe. Paris, Hachette, 1853. 1 vol. de 900 pages, demi-rel. mar., net. . . . 8 fr.

DUFAU (P.-A.). La République et la Monarchie dans les temps modernes. Paris, Didier, 1852. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

DUMAS (Alexandre). Gaule et France, avec une introduction aux Scènes historiques. 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . . 1 fr. 25 c.

— Jacques Ortis, précédé d'un Essai sur la vie et les écrits d'Ugo Foscolo, par Eugène de Montlaur, et suivi d'une traduction inédite de ses œuvres choisies, par L. Delâtre. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . 1 fr. 25 c.

DUMESNIL (Alfred). L'Art italien. — Les initiateurs : Dante, Giotto. — Les précurseurs : le Mantegna, Brunelleschi, Masaccio. — Les maîtres : Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, le Corrége, le Giorgion, le Titien. — La Décadence — L'Art théâtral. — Le Vertige. — Les Eclectiques. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr. 50, net.. . 1 fr. 75 c.

EDAN (V.). L'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle traduction en vers, avec le texte latin en regard. (Ouvrage approuvé par Mgr. l'évêque de Beauvais). 1846. 1 vol. de plus de 700 pages, 5 fr., net. . . . 1 fr. 25 c.

EGGIS (Étienne). En causant avec la Lune, poésies. Paris, 1851. 1 vol., 2 fr. 50, net.. . . . . 50 c.

— Voyages aux Pays du Cœur, poésies. Paris, Michel Lévy, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 50 c.

FABRE (Abel). Les Violettes, élégies et poëmes. Paris, A. Fontaine, 1855. 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

FABRE (Ferdinand). Feuilles de lierre, poésies. Paris, Charpentier, 1855, 1 vol., 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 25 c.

FADEVILLE. Histoire populaire de Napoléon Ier. 2e édition, revue et augmentée de documents nouveaux. Paris, Giraud, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

FÉVAL (Paul). La Fée des Grèves. — Les Rasoumofski. Paris. J. Dagneau. 1853. 1 vol., 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25 c.

FÉVAL (Paul). Les Parvenus. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

FLEURY (Mémoires de), de la Comédie-Française, publiés par J. Lafitte, de 1757 à 1820. Paris, Ch. Gosselin, 1844. 2 vol., 7 fr., net. . . 2 fr.

*

FLORIAN. Fables illustrées par Battaille d'un grand nombre de vign. sur bois dans le texte et hors texte. Paris, Lecou, 1852. 1 vol., net. 1 fr.

FOA (Mme Eugénie). Nouveaux Contes historiques. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré, 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

FOÉ (Daniel de). Aventures de Robinson Crusoé, traduites par Mme Amable Tastu, précédées d'une Notice sur de Foé par Philarète Chasles, et suivies d'une Notice sur le matelot Selkirk et sur les Caraïbes par F. Denis, et d'une Dissertation religieuse par l'abbé Labouderie. Paris, Didier, 1846. 2 vol. ornés de vignettes, 7 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

FORESTI DA CARPI (le R. P., de la Compagnie de Jésus). Le Chemin du Sanctuaire montré à ceux qui aspirent au sacerdoce, ou Manuel des ecclésiastiques, traduit de l'italien (approuvé par la congrégation de l'Index). Paris. Royer, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

FORSTER (Ch.). Physiologie de l'étranger. Paris, Garnier frères, 1844. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

FRANÇOIS DE SALES (saint). Œuvres choisies, contenant l'Introduction à la vie dévote, un choix de ses Lettres spirituelles et le Traité de l'amour de Dieu; précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits, par de Peronil. Paris, Royer, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

GANS (Édouard). Histoire du droit de succession en France, au moyen âge, traduite par L. de Loménie; précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Gans, par Saint-Marc-Girardin. Paris, 1846. 1 v., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

GARNERAY, peintre de marine. Voyages, 1re partie : Aventures et Combats; 2e partie : les Pontons anglais. Paris, 1853. 2 vol., net. 2 fr. 50 c.

GAUTHIER (Auguste). Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples, chez les peuples de l'antiquité; suivies de Considérations sur les rapports qui peuvent exister entre les guérisons qu'on obtenait dans les anciens temples à l'aide des songes et le magnétisme animal, et sur l'origine des hôpitaux. Paris, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

GENLIS (Mme de). Le Siége de la Rochelle, ou le Malheur et la Conscience. Paris, 1854. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 1 fr. 25 c.

GENLIS (Mme de). Mademoiselle de La Fayette, suivie de Nouvelles. Paris, Belin-Leprieur, 1843. 1 vol. 3 fr. 50 c. net. . . . . . . 1 fr. 50 c.

— Madame de Maintenon, 1845. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . 1 fr. 50 c.

— Mademoiselle de Clermont, suivie de Nouvelles, et précédée d'une Notice littéraire sur l'auteur, par Mme A. Tastu, 1844. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50 c.

GENOUDE (de). La Divinité de Jésus-Christ, annoncée par les Prophètes, démontrée par les Evangélistes, prouvée par l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ, et reconnue par les plus grands philosophes de l'univers. Ouvrage suivi de l'Histoire d'une âme, et de celle des conversions les plus célèbres. Paris, Royer, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . 3 fr.

— Défense du Christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Église, contre les philosophes, les païens et les juifs; traduction publiée par de Genoude. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

— *Sermons et Conférences*; 4e édit. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

GENOUDE (de). Nouvelle exposition du Dogme catholique, suivie de la Doctrine de l'Eglise catholique, par Bossuet, la Règle générale de la Foi catholique, par Véron. — Maximes de l'Eglise sur le Salut des hommes, par l'évêque d'Hermopolis. Paris, Royer, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

GENOUX (Claude). Mémoires d'un enfant de la Savoie, précédés d'une Lettre-Préface par BÉRANGER. Paris, Paulin, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GERMAIN-LE-DUC (Saint-). Le Nouvel Ami des Enfants. 3 vol. imprimés sur pap. vél., 4 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GIRARDIN (Mme Émile de) (Delphine Gay). Poésies complètes; nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1842. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . 1 fr. 75 c.

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU. Histoire littéraire française et étrangère, ou Analyse raisonnée des œuvres choisies de tous les écrivains qui se sont fait un nom dans les sciences, dans les lettres, terminée par la Bibliographie de l'histoire littéraire et des journaux consacrés spécialement à la critique de tous les genres de littérature. Deuxième édition augmentée de plus de deux cents articles formant le complément de l'histoire littéraire jusqu'à nos jours. Paris, 1854. 1 fort volume imprimé à deux colonnes, net. . . . . 2 fr. 50 c.

GOGOL (Nicolas). Nouvelles russes; traduction française publiée par Louis VIARDOT. Paris, Paulin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr. 25 c.

GRAMONT (le comte de). Chant du passé, 1830-1848. Paris, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr.

GRATIEN DE SEMUR. Traité des erreurs et des préjugés. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

GUICHARD (J.-Marie). L'Hystoire et plaisante Chronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines, sans autre nom nommer, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GUIDE de l'Étudiant en droit, ou Exposition méthodique des matières concernant les études de droit. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 25 c.

GUINOT (Eugène). Soirées d'Avril, nouvelles : La Clientèle du Médecin. — Une ville de garnison. — La cour du Grand-Duc. — La Rente viagère. — Le Tuteur de Julie. — Paul Hubert. — Suzanne. — Une Position équivoque. — L'Actrice en voyage. Paris, 1852, 1 vol., net. 1 fr.

HAWTHORNE (Nathaniel). La Lettre Rouge *A*, roman américain, traduit par OLD NICK. Paris, G. de Gonet. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

HILDRETH. L'Esclave blanc (le compagnon du père Tom), traduit par DE LA BÉDOLLIÈRE. 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

HISTOIRE ET AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN. Nouvelle édition illustrée. Paris, Allouard, 1850. 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

HOFFMANN. Contes nocturnes, traduits par DE LA BÉDOLLIÈRE. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur Hoffmann. 1833. 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

HOLLAND (Souvenirs diplomatiques de lord), publiés par son fils, lord Henry Édouard Holland, traduits de l'anglais, par de CHONSKI. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

HONORÉ (Oscar). Histoires de la vie privée d'autrefois, avec un avant-propos de M. Guizot. (MM. de Voiture et de Balzac. 1642. Un procès criminel en 1690. Voltaire à Lausanne. 1755. Cinq cents vers inédits de Voltaire. Vue prise à Dijon. 1744. Le duc de Penthièvre. 1789. Où l'on retrouve de nos jours la vie d'autrefois). Paris, 1853. 1 vol., 2 fr., net 1 fr.

HOPE (M. Th.). Anastase, ou Mémoires d'un Grec, écrits à la fin du dix-huitième siècle, trad. par M. Defauconpret, précédés d'une Notice sur l'auteur et de Notes par J.-A. Buchon. Paris, Gosselin, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 25 c.

HORACE. Œuvres complètes par ordre de production, suivies d'un choix d'épigrammes de Martial, traduction de M. Goupy. Paris, V. Lecou, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

HOUSSAYE (Arsène). Galerie de portraits du dix-huitième siècle. Nouvelle édition, revue et corrigée; 2e série. Paris, Charpentier, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

HUGO (Victor). Œuvres. 16 vol., net. . . . . 40 fr.

— Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Han d'Islande. 1 vol. — Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude Gueux. 1 vol. — Odes et Ballades. 1 vol. — Orientales. 1 vol. — Feuilles d'Automne. Chants du Crépuscule. 1 vol. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 vol. — Théâtre. 3 vol. — Cromwell, drame. 1 vol. — Littérature et Philosophie. 1 vol. — Le Rhin. 3 vol.

Il ne reste que quelques exemplaires.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Les Orientales. 1 vol. . . . . 2 fr.
Notre-Dame de Paris. 2 vol. . . . . 3 fr.
Han d'Islande. 1 vol.. . . . . 1 fr. 75 c.
Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude Gueux. 1 volume. . . . . 1 fr. 75 c.
Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule. 1 vol.. . . . 1 fr. 75 c.
Littérature et Philosophie. 1 vol.. . . . . 1 fr. 75 c.
Théâtre. 3 vol. . . . . 5 fr. 25 c.
Le Rhin, 3 vol. . . . . 5 fr. 25 c.

HUGO (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

IMITATION de Jésus-Christ, traduite en vers par Sapinaud. Paris, 1844. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 50 c.

INCHBALD (Mistress). Simple Histoire, traduction nouvelle, par Léon de Wailly. Paris. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.

JACOBY (Emile). La Clef de l'Arithmétique. Traité de calcul mental, d'après la méthode suivie pour former le pâtre calculateur de la Touraine, Henri Mondeux, et selon ses procédés. Paris, 1855. 1 vol. . . . . 3 fr. 50 c.

JANIN (Jules). Contes et Nouvelles littéraires, Histoire de la poésie et de la littérature chez tous les peuples. 3 vol. 10 fr. 50 c., net. 4 fr. 50 c.

JOURNAL D'UN INSURGÉ MALGRÉ LUI, par J. C***, du faubourg Saint-Antoine, détenu au fort d'Ivry. Paris, Martinon, 1849. 1 fort vol. net. . . . . 1 fr

JUGE (Auguste). Fabuliste des Alpes. Paris, Clarey, 1853. 1 vol., net . . . . 3 fr. 75 c.

KARR (Alphonse). Clovis Gosselin, suivi de Quelques pensées sur l'Education. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 50 c.

KÉRATRY. Inductions morales et physiologiques. 3e édit., revue par l'auteur. Paris, Ch. Gosselin. 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

KÉRATRY. Clarisse, nouvelle inédite. Paris, 1854. 1 v., 3 fr. 50 c., net. 50 c.

KOCK (Paul de). Œuvres. Paris, Barba, contenant tous les romans ci-dessous :

— Mon Voisin Raymond. 1 vol. — André le Savoyard. 1 vol. — Monsieur Dupont. 1 vol. — Madeleine. 1 vol. — La Pucelle de Belleville. 1 vol. — Un bon Enfant. 1 vol. — L'Homme de la Nature, 1 vol. — L'Enfant de ma femme. 1 vol. — Zizine. 1 vol. — Un Tourlourou. 1 vol. — Ni Jamais ni Toujours. 1 vol. — Moustache. 1 vol. — Un Homme à marier. 1 vol. — Un Jeune homme charmant. 1 vol. — Un Mari perdu. 1 vol. — Les Enfants de Marie. 1 vol. — La Jolie Fille du faubourg. 1 vol. — L'Homme aux Trois Culottes, ou la République, l'Empire et la Restauration. 1 vol.

Chaque vol. séparément, net. . . . . 1 fr. 50 c.

Vingt-six figures, et le portrait, gravés par Raffet, net. . . . . . 2 fr.

KUHN (Jean). La vie de Jésus-Christ au point de vue de la science, traduite de l'allemand, par F. Nettement, pour faire suite à la Raison du Christianisme. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

KWITKA. Oksana, ou l'Orgueil villageois et ses ravages, ou l'Histoire grave et véridique de 35 kopecks, ancienne chronique de l'Ukraine, trad. du russe par madame Ch. Moreau de la Meltière. Paris, H. Bossange, 1854. 1 vol. 3 fr. 30 c., net. . . . . 1 fr.

LACOU (Jean). Fleurs des Landes. Bordeaux, 1853. 1 vol., avec figures, 3 fr., net. . . . . 1 fr.

LA FONTAINE. Fables de la Fontaine et de Florian réunies. Nouvelle édition, augmentée de Notices par E. de la Bédollière. 1 vol. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr. 25 c.

LAGNY (Germain de). Le Knout et les Russes, mœurs et administration de la Russie. — Introduction. — L'armée. — La noblesse. — Le clergé. — La marine. — La magistrature, la justice et la police. — Les finances. — L'esclavage. — Le knout. — Aspect du climat. — Saint-Pétersbourg. L'Empereur Nicolas Ier. — Pièces justificatives. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LAMBERT (Mme de). Œuvres morales, précédées de l'Éloge de l'auteur, par Fontenelle, et d'un Essai sur ses écrits par Mme Louise Colet. Paris, Charles Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

LAMENNAIS. Paris, Pagnerre, 1844. In-18 jésus vélin.

— Affaires de Rome. — Récit du voyage. — Des maux de l'Église et de la société, etc. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

— Politique à l'usage du peuple. — Esclavage moderne. — Mélanges politiques et littéraires. — De la Servitude volontaire par la Boétie, etc. 1 vol., net. 2 fr.

— **Paroles d'un Croyant.** — **Livre du peuple.** — **Une voix de prison.** — **Mélanges.** 1 vol., net. . . . . 2 fr. 50 c.

Ce dernier volume réunit les trois ouvrages les plus populaires de M. de Lamennais.
Chaque volume se vend séparément.

LANDAIS (Napoléon). Lettres à Amélie sur le Mariage. 1 vol., 5 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LAPOINTE (A.) ET **F. DE REIFFENBERG** fils. Les Drames du foyer. Paris, Giraud, 1853, 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

LAPOINTE (Savinien). Il était une fois, contes. Paris, 1855. 1 vol. orné de 4 gravures, net. 2 fr. 50 c.

LA ROCHEJAQUELEIN (le marquis de). La France en 1853. 4e édition. Paris, Simon, 1853. 1 vol. 1 fr. 50, net. . . . . 1 fr.

LAVERDANT (E.). La Déroute des Césars. — La Gaule très-chrétienne et le Czar orthodoxe. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 50 c.

LECLERCQ (Théodore). Œuvres dramatiques et complètes, nouvelle édition, augmentée de proverbes inédits; précédées de notices, par MM. Sainte-Beuve et Mérimée. 8 vol. illustrés de 78 gravures sur acier, par MM. Alfred et Tony Johannot, net. . . . . 14 fr.

LEGOUVÉ (Ernest). Edith de Falsen. Cinquième édition, revue et augmentée de deux nouvelles. Paris, D. Giraud, 1852. 1 vol. jésus, net. . . . . 1 fr.

LERNE (Emmanuel de). Contes et Nouvelles, avec une Préface de M. Arsène Houssaye. Paris, V. Lecou, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LEROUX DE LINCY. Les Femmes célèbres de l'ancienne France. — Mémoires historiques sur la vie publique et privée des femmes françaises depuis le cinquième siècle jusqu'au seizième. Paris, le Roi, 1848. 1 fort vol. de 700 pages, net. . . . . 2 fr.

L'HÉRITIER ET **ROUSSEL.** Éléments populaires de Chimie agricole, ou Résumé élémentaire des connaissances chimiques, dans leur application à l'agriculture, particulièrement à l'étude des sols et des engrais. Ouvrage destiné à tous ceux qui se livrent aux exploitations agricoles. Paris, G. de Gonet, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

L'HOTE (Ed.). Les premières Neiges, élégies et poëmes, 1848. 1 vol. 1 fr.

LOISEL (Ant.) ET **DUPIN** AÎNÉ. Pasquier, ou Dialogue des Advocats du parlement de Paris, par Ant. Loisel, avec une Introduction et des Notes, la suite chronologique des plus notables avocats depuis l'an 1600 jusqu'à nos jours, et des Notions biographiques sur Pasquier, Loisel et les frères Pithou, par M. Dupin. Paris, Videcoq, 1844. 1 vol., 4 fr., net. . . . . . 50 c.

LUTHER (M.). Les Propos de table de Martin Luther, revus sur les éditions originales, et traduits pour la première fois en français par Gustave Brunet. Paris, C. Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 2 fr.

MAGU. Poésies de Magu, tisserand à Lizy-sur-Ourcq, avec une Préface par George Sand. Paris, Charpentier, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

MANZONI (Alex.). Théâtre et Poésies, traduits par Antoine de Latour. *Paris, 1841.* 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

MANUEL UNIVERSEL et raisonné du canotier. Ouvrage illustré de 50 grav. sur bois, renfermant des recherches historiques sur l'origine et le développement du canotage, par un loup d'eau douce. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr.

MARMIER (X.). Nouveaux Souvenirs de voyage et traditions populaires. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

MARTIN. Poésies. — Harmonie de la famille; — Ariel; — Louise. — les Cordes graves. Paris, J. Renouard, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

MASSAS (Charles de). Napoléon. — Derniers jours de l'Empire, poëme en quatre chants : — l'île d'Elbe ; le Retour ; Waterloo ; Sainte-Hélène ; suivi de Notes formant un résumé de l'histoire de Napoléon. Paris, 1852. 1 vol., net.. . . . . 50 c.

MASSON (Michel). Les Contes de l'Atelier. Paris, Gosselin, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

MAUDUIT (Hippolyte de). Révolution militaire du 2 décembre 1852; précédée de la vérité quand même à tous les partis et de curieux entretiens de l'auteur avec le prince Louis-Napoléon, par le capitaine Hippolyte de Mauduit, fondateur et rédacteur en chef de la *Sentinelle de l'Armée*, 1 joli vol., 3 fr., net. 2 fr.

MAYER (P.). Histoire du 2 Décembre, avec Documents inédits et pièces justificatives; 2e édition, augmentée de la Constitution et des lois et décrets rendus depuis le 1er janvier. Paris, Ledoyen, 1852. 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

MENEVAL. Napoléon et Marie-Louise, Souvenirs historiques de M. le baron Meneval, ancien secrétaire du portefeuille de Napoléon, ancien secrétaire des commandements de l'impératrice régente; 2e édition, corrigée et augmentée. Paris, Amyot, 1845. 3 vol., 10 fr. 50 c., net. 3 fr. 75 c.

— Souvenirs historiques sur Napoléon; 2e édition, augment. Paris. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

MÉRICLET (de). Physiologie de l'Esprit. Paris, Vrayet de Surcy, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . . 50 c.

MÉRICLET (A.-G. de). Mémoires d'un Bourgeois de province. — Départ pour Paris. — Ma première Visite. — Le Camarade de collége. — Maison de Jeu clandestine. — Le Bal de l'Opéra. — Mes premières Amours. - La Vie de bohême. — Danger de faire la cour à une Femme mariée. — Une Soirée chez M. de Lamartine. — Une Provocation. — La Sœur grise. — La Dame de bon Voisinage. — Le Café de Paris. — Duel au Bois de Vincennes. — Affiliation à une Société secrète. — Correspondance galante. — Lettre de change. — Les Filous et les Industriels. — Une Offense qu'on ne pardonne pas, etc., etc. Paris, D. Giraud, 1854, 1 vol., 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 75 c.

MÉRY. Œuvres, nouvelle édition, format in-18, ornée de gravures, entièrement revue et corrigée par l'auteur. Chaque volume, contenant la matière de 2 volumes in-8, sera imprimé en très-beaux caractères, sur papier glacé et satiné. Prix. . . . . 2 fr. 50 c.

- Le Bonnet Vert. Paris, 1854. 1 vol. orné de 4 gravures, net. 2 fr. 50 c.

EN VENTE ; — La Floride. Paris, 1854. 1 vol., 4 gravures. — Le Dernier Fantôme. 1854. *1 vol.*, 4 gravures. — La Guerre du Nizam. 1854. *1 vol., 4 gravures.* — La Comtesse Hortensia. 1854. 1 vol., 4 gravures.

MÉRY. Œuvres. Paris, 1855 — Un Amour dans l'avenir. 1 vol., 4 fig., net. . . . . 2 fr. 50 c.

— Un Mariage de Paris. 1 vol., fig, net. . . . . 2 fr. 50 c.

MICHELET (J.). Les Femmes de la Révolution. 1 vol., relié en percaline, non rogné et non coupé, net. . . . . 3 fr.

— Le Peuple. Paris, Hachette et Paulin, 1846. 1 vol., net. . 1 fr. 25 c.

MICHIELS (Alfred). Le Capitaine Firmin, ou la vie des nègres en Afrique. Paris, 1853. 1 vol. . . . . 1 fr. 25 c.

MILLE ET UNE NUITS (les). Contes Arabes, traduits par Galland. Paris, 1846. 2 forts vol., 7 fr., net. . . . . 4 fr.

MILLE ET UN JOURS (les). Contes Persans, traduits par Pétis de Lacroix. Paris, 1846. 1 vol., fig.; 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

MOLIÈRE. Œuvres complètes, nouvelle édition, augmentée d'une Vie de Molière et de Notices sur chaque pièce par E. de la Bédollière. Paris, 1853. 4 vol., net. . . . . 4 fr.

MONSELET (Charles). Histoire anecdotique du tribunal révolutionnaire (17 août — 27 novembre 1792). Paris, Giraud et Dagneau, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

— Statues et Statuettes contemporaines. Paris, Giraud, 1852. 1 vol. net. 1 fr.

MONTOLIEU (Isabelle de). Le Robinson Suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants, traduit de l'allemand sur la dernière édition. Nouvelle et seule édition complète, ornée de 10 planches gravées et de la carte de l'île déserte. 2 vol., 7 fr., net. . . . . . . 2 fr. 50 c.

— Caroline de Lichtfield, ou Mémoires d'une famille prussienne. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

MONTOLIEU (Mme de). Le Robinson Suisse. Paris, Barba, 1853. 2 vol., net. . . . . 2 fr. 50 c.

MOREAU (L.). Du Matérialisme phrénologique, de l'Animisme et de l'Influence. Deuxième édition. Paris, Olivier-Fulgence, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

MORPURGO (Victor). Politique de la Russie en Orient. — Avenir de la Turquie. — Documents. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

MOYNIER (Hippolyte de). Le Siége de Paris en 885. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 50 c.

MULLOIS (l'abbé Isidore). Cours d'éloquence sacrée populaire, ou Essai sur la manière de parler au peuple. Paris, 1853. 1 vol., net. 1 fr. 50 c.

NARREY (Charles). Deux heures de Mystère, histoire invraisemblable. 1 vol., net. . . . . 25 c.

NIBELLE (Paul). Légendes de la vallée. — Berthe. — Les journées de printemps. — La Famille de Kervoren. — Le Chercheur des rives. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

NICOLAS (Michel). Jean-Bon-Saint-André, sa vie et ses écrits, mis en ordre et publiés par M. Nicolas. 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . 1 fr.

NICOLLE (Henri). Les Eaux-Bonnes, souvenirs de la saison. Paris, 1851. 1 vol., net. . . . . 25 c.

— Contes invraisemblables. (Le Tueur de mouches. Le Chien des fiancés; Les Amours de Justin. Un peintre à quatre pattes. Une histoire en mer, Les projets de ma tante.) Paris, 1853. 1 vol., 2 fr., net. . . . . . 1 fr.

NICOLLE (Henri). Courses dans les Pyrénées, la Montagne et les Eaux.— *Les Eaux-Chaudes :* Gabas. — Les Ours. — Laruns.— *Les Eaux-Bonnes :* La Chasse aux vautours. — Le Pic du Gers. — Les Hôtes de la montagne. *Cauterets :* Le Col de Tortes. — Plaisirs et fêtes. — Le Lac de Gaube. — Géologie.—*Luz Saint-Sauveur-les-Bains :* Héas — Gavarnie — *Baréges :* Un Garnison d'Invalides.— Le Pic du Midi. - *Bagnères de Bigorre.—Bagnères de Luchon.* Une journée en passant. — La Reine de Pyrénées. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 1 fr. 75 c.

ORLÉANS (les Poésies du duc Charles d'), publiées sur le Manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et du Louvre, et accompagnées d'une Préface historique, de Notes et d'éclaircissements littéraires, par CHAMPOLLION-FIGEAC. Paris, 1842. 1 fort vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

ORLÉANS (Poésies de Charles d'). Publiées avec l'autorisation de M. le ministre de l'instruction publique, d'après les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l'Arsenal. par J.-Marie Guichard. Paris, Ch. Gosselin, 1842. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

OSTROWSKI (Christien). Théâtre complet. — Griselde, ou la Fille du Peuple. — Conte de la reine Ginèvre. — Françoise de Rimini. — Edwige, ou les Jaghellons, etc. Paris, Giraud, 1852. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

PALISSY (Bernard). Œuvres complètes; édition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur, avec des Notes et une Notice historique, par P.-A. CAP. Paris, Dubochet, 1844. 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c. (Épnisé.)

PARIS RÉVOLUTIONNAIRE. La Force révolutionnaire (Introduction). — Peste contre peste, ou la France au seizième siècle. — 5 et 6 octobre 1789, épisodes révolutionnaires. — Une séance du comité de surveillance de la commune. — Les proscrits de la Restauration. — Une nuit d'étudiants sous la Restauration — La Charbonnerie. — Les Étudiants sous la Restauration.— Juillet 1830. — Une scène de grenier. — Une scène de la Salpêtrière. — Un homme du peuple et un grand seigneur. — La presse révolutionnaire. — Le théâtre considéré comme moyen révolutionnaire. Paris, Guillaumin, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

PECQUEUR (C.). Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté. 2e édition. Paris, 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

PERRODIL. Dictionnaire des Hérésies, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des égarements de l'esprit humain. Paris, Royer, 1845. 2 forts vol., 7 fr., net. . . . . 4 fr.

PFEFFEL (Théophile-Conrad). Fables et Poésies choisies, traduites en vers français et précédées d'une Notice biographique par M. Paul LEHR. 2e édition. Paris, Cherbuliez, 1850. 1 vol. gr. in-18 jésus, 3 fr 50 c., net. 2 fr. 50 c.

PHILIPON DE LA MADELEINE (M. V.). La Mythologie illustrée, contenant les morceaux les plus célèbres en prose et en vers des écrivains anciens et modernes, sur les dieux de la Grèce, de Rome, de l'Inde, de la

Scandinavie et de l'Amérique, etc. Paris, Mallet, 1842. 1 vol. orné de 100 vignettes et 25 planches tirées à part, d'après les dessins de M. Rason, et gravées par les premiers artistes; 6 fr., net . . . . . . 3 fr. 50 c.

PHILIPON (Ch.) ET **HUART** (L). Parodie du Juif Errant, complainte constitutionnelle en dix parties. 300 vignettes par CHAM. Paris, Aubert, 1845. 1 fort vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 75 c.

PIGAULT-LEBRUN. Paris, Barba. 1845. L'Homme à projets. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

PINEL-DOMRY. Genèse universelle, ou le Dernier déluge. Paris, 1851. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 35 c.

PITRE-CHEVALIER, Les Révolutions d'autrefois. Chronique de la Fronde, 1648-1652.— Le Médaillon d'argent, 1648. — Le pain de Gonesse, 1649. — Le Bouquet de noces, 1651-1652. Le Drapeau rouge, 1652. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

PLOUVIER (Edouard). La Bûche de Noël, Contes de famille. — Les Aventures d'une Poupée et d'un petit Tambour. — Le Bal de la Préfecture. — L'Auberge du Loup-Blanc. — Comme le Bien vient en dormant. — Trio de Savants. — La Famille du Contrebandier. — Job le Rêveur. — Le Fond d'un Tiroir. — Paris, J. Dagneau, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

PLUTARQUE. Traités de morale, traduction de RICARD, revue et corrigée par M. Alexis PIERRON. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr. 50 c.

PLUTARQUE. Œuvres morales, traduites du grec par RICARD ; nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Lefèvre, 1844. 5 forts vol. de plus de 600 pages chacun. 17 fr. 50 c. net. . . . . 8 fr. 75 c.
— Les tomes III, IV et V se vendent séparément, le volume, 1 fr. 75 c.

POLYBE. Histoire générale. Traduction nouvelle, plus complète que les précédentes ; précédée d'une Notice, accompagnée de Notes et suivie d'un Index par M. Félix BOUCHOT. Paris, 1843. 3 v., 10 fr. 50 c., net. 5 fr. 25 c.

PONROY (Arthur). Le Monde romain. — Les Bacchanales. Paris, Michel Lévy, 1854. 2 vol. 6 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

PRÉMARAY (Jules de). Promenades sentimentales dans Londres et le Palais de Cristal. Paris, Giraud et Dagneau, 1851. 1 vol., 3 fr., net. 1 fr. 50 c.

PUYMAIGRE (le comte Th. de). Poëtes et romanciers de la Lorraine, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

QUINET (Edgar). Fondation de la République des Provinces-Unies. Marnix de Sainte-Aldegonde. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

RATIER (Paul-Ernest de). Le Ballet des Chérubines. (Récit bref.) Paris, Dagneau, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

REIFFENBERG (le baron Frédéric) et **PAUL AGUEZ.** A propos de bottes.—Une préface à la vapeur.—Un cadeau de fiançailles.—Le Casque à mèche et le Jabot de dentelle. — Il était une fois.. — Une voix d'en haut. — Le secret de Mahmoud. — Pile et Face. — L'Ombrelle et le Parapluie. — Pour finir par une moralité. Paris, Dentu, 1855. 1 volume, 2 fr., net. . . . . 75 c.

RÉMUSAT (Charles De). Passé et Présent, Mélanges. Paris, Ladrange. 1847. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 4 fr.

RENOUVIER. Manuel d'histoire de philosophie ancienne. Paris, Paulin, 1844. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

ROBERTSON. Histoire de Charles-Quint, traduction de Suard, de l'Académie française; précédée du tableau des progrès de la société en Europe, depuis la destruction de l'empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle. Paris, 1847. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr. 50 c.

— Histoire de l'Amérique, traduction de J.-B. Suard et Morellet. 5e édit., avec des Notes de MM. de Humboldt, Bulloch, Warden, Clavigero, Jefferson, etc., recueillies par M. de la Roquette. Paris, Didier, 1848. 2 vol., 7 fr. . . . . 3 fr. 50 c.

ROBERTSON (W). Histoire de Charles-Quint, précédée d'un Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle; traduction de J.-B. Suard. Paris, Didier, 1844. 2 vol. 7 fr., net. . . . . . . 3 fr. 50 c.

L'éditeur a suivi, pour cette réimpression, l'excellente édition sortie des presses de M. Pierre Didot, en 1817, et publiée par MM. Janet et Cotelle, en 4 volumes in-8.

ROMIEU (A.). Fragments scientifiques. Paris, Paulin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

ROUSSEAU (J.-J.). Fragments inédits, suivis des Résidences de Jean-Jacques; par A. de Bougy. Paris, J. Dagneau, 1853. 1 vol., net. . . 1 fr.

SAINT-MAXENT. Le Pédagogue, Étude de l'égoïsme, suivi de Hévella. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol. Prix : 3 fr., net. . . . . 1 fr.

SAND (George). Consuelo. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1845. 4 vol., 14 fr., net. . . . . 7 fr.

— La comtesse de Rudolstadt. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1845. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr. 50 c.

SAUCEROTTE (le Dr). Avant d'entrer dans le monde. Paris, J. Renouard. 2e édition. 1847. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 1 fr.

— La reliure en percaline, net. . . . . 50 c.

SCHILLER. Le Visionnaire, le Criminel, le Jeu du sort; traduit par Alphonse Gautrin, 1853. 1 vol., 5 fr., net. . . . . 50 c.

SEGRETAIN (G.-A.). Des éléments de l'État, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique. Paris, Paulin, 1842. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

SÉGUR. Mémoires, Souvenirs et Anecdotes. 5e édit. Paris, Didier. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

— Galerie morale, précédée d'une Notice par Sainte-Beuve. 1 v., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

SENNEVILLE (L. de). Prométhée délivré. Paris, 1844. 1 vol., net. 25 c.

SOULIÉ (Frédéric). Le Conseiller d'État. 1 v., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

SOUVESTRE (E.). Riche et Pauvre. 2e édition, ornée de 16 gravures tirées à part. Paris, 1848. 1 vol., 4 fr., net. . . . . . . 1 fr. 25 c.

— Le Mât de Cocagne; édition soigneusement revue. Paris, D. Giraud, 1853, 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

— L'homme et l'Argent; roman de mœurs. Paris, D. Giraud, 1853. 1 vol., *3 fr., net*. . . . . 1 fr. 50 c.

— Le Mendiant de Saint-Roch. (Le grand Portail de Saint-Roch. — La Chapelle des Trépassés — Le petit Porche. — L'Impasse verte. — Le Carrosse de M. de Fronsac. — Un Expédient de M. Moreau. — Le vieux Serviteur. — Tel Maître, tels Valets. — Le Cabinet de M. Moreau. — Une Révélation — Un Cabanon de Bicêtre. — Un Expédient de Prisonnier. — Chez madame Armand. — Une dernière Entrevue. 1 vol. Paris, D. Giraud, 1853, net. 1 fr.

SOUVESTRE (Émile). Romans des familles :

Sous la Tonnelle. Paris, D. Giraud. 1853. 1 vol., net. . . . . . 1 fr. 75 c.
Au Bord du Lac. 1854. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.
Pendant la Moisson. 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.
Récits et Souvenirs. 1833. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

STENDHAL (de) (Henry Beyle). La Chartreuse de Parme. Nouvelle édition, précédée d'une Lettre et d'une Etude littéraire sur Beyle, par M. DE BALZAC, et d'une lettre inédite de l'auteur en réponse à ce travail. 1 beau vol. vélin, glacé, satiné, de plus de 500 pages, net. . . . . . . 2 fr.

— Armance, ou quelques Scènes d'un Salon de Paris, avec une Préface par M. MONSELET. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr.

SUE (Eugène). Histoire de la Marine française, 2e édition, revue par l'auteur. Paris, 1845. 4 vol., 14 fr., net. . . . . 5 fr.

— LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX. — L'Orgueil, Paris, 1854. 1 vol., net. . 2 fr.
Cet ouvrage formait 6 vol. in-8 et se vendait 45 fr.

— L'Envie. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.
Cet ouvrage se vendait 30 fr.

SURVILLE (Mme de), née de Balzac. La Fée des nuages, ou la Reine Mab, contes des familles. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

TASCHEREAU (M. J.). Histoire de la vie et des ouvrages de Molière 5e édition, revue et augmentée. Paris, Hetzel, 1844. 1 vol. orné de jolies grav., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

THÉATRE POUR RIRE. Répertoire des parodies les plus ingénieuses, des comédies les plus bouffonnes et des tragédies les plus burlesques qui ont été représentées ou publiées depuis Dominique jusqu'à nos jours.

La veuve de Cancale. — Muscadin et Margotine. — La Mort de Bucéphale. — Le Désespoir de Jocrisse. — Les Fureurs de l'amour. Agathe. — La Mort de Cadet Roussel. — Les Rêveries renouvelées des Grecs. — Le Pot de Chambre cassé. Paris, 1854. 1 vol. . . . . . . 1 fr. 25 c.

TOUCHARD-LAFOSSE. Histoire parlementaire et vie intime de Vergniaud, chef des Girondins, 1848. 1 vol., 3 fr., net. . . . . . 50 c.

TOURNOIS (M.). Histoire de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la Révolution française. 3e édit. réduite aux faits personnels au prince. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

VANDERVELDE. Episodes des guerres de religion en Allemagne. Les Anabaptistes, les Hussites, traduction de M LOÈVE-VEIMARS Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1843 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

VANINI. Œuvres philosophiques, trad. pour la première fois, par M. X. *ROUSSELOT*. Paris, Ch. Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

VIARDOT (Louis). Les Musées d'Allemagne et de Russie. Paris, Paulin, 1844. 1 fort vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

— Souvenirs de chasse. 2e édition, augmentée de cinq nouveaux chapitres. Paris, Paulin et Lechevalier, 1849. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

VIENNET. Épîtres et Satires, suivies d'un Précis historique sur la Satire chez tous les peuples. Paris. Gosselin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

VINÇARD. Le Banquet des Sept Gourmands, roman gastronomique. Paris, 1854. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 1 fr.

VITET (L.). Histoire de Dieppe. 1844. 1 vol. orné de 2 cartes, 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

VIVÈS (Hippolyte de). Le Livre sans queue ni tête. Paris, Allouard, 1853. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

VORAGINE (Jacques de). La Légende dorée (Légende des Saints), traduite du latin, et précédée d'une Notice historique et bibliographique, par M. G.-B. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . . 4 fr.

WALTER SCOTT. Œuvres, trad. nouvelle, par Léon de Wailly. Guy Mannering. Paris, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . 1 fr. 75 c.

— Fiancée de Lammermoor.—Légende de Montrose. 1 v., net. 1 fr. 75 c.

— Le Monastère. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

— L'Abbé, suite du Monastère. 1 vol. . . . . 1 fr. 75 c.

— Kenilworth. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

— Quentin Durward, traduit par de la Bédollière. Paris, 1853. 1 vol. net. . . . . 1 fr. 25 c.

— Rob-Roy, même traduction. Paris, 1853. 1 vol., net. . . 1 fr. 25 c.

WEY (Francis). Manuel des droits et des devoirs; Dictionnaire démocratique. Paris, Paulin et Lechevalier, 1848. 1 v., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

— Le Bouquet de Cerises, roman rustique. — Don Juan de Watteville. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

VOLTAIRE. La Henriade, nouvelle édition, avec des Notes historiques et scientifiques, et une Introduction par M. Daunou. Paris, 1854. 1 vol., portrait; 5 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

ZACCONE (Pierre). Le Vieux Paris. 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS

ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

30 vol. grand in-18, jésus vélin, illustrés de gravures sur acier. Paris, 1854.

VOLUMES PARUS :

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME. 3 vol., 9 gravures, net. . . 4 fr. 50 c.
LES MARTYRS. 2 vol., 4 gravures, net. . . . . 3 fr.
ATALA ET LE DERNIER ABENCÉRAGE. 1 vol., 2 gravures, net. . . . . 1 fr. 50 c.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM. 2 vol., 4 grav., net. . 3 fr.
LES NATCHEZ. 2 vol., fig., net. . . . . 3 fr.

ŒUVRES DE P. CORNEILLE

PRÉCÉDÉES D'UNE

Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, par Julien LEMER

Paris, 1855. 2 vol. grand in-18 jésus vélin, 6 fr., net. . . . . 3 fr.

Édition nouvelle, imprimée par Simon Raçon.

DEUXIÈME SÉRIE

Volumes grand in-32 jésus vélin, dit format diamant.

ASSELINE (Alfred). Le Cœur et l'Estomac. Paris, Lévy, 1853. 1 joli vol., 1 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

BARTHET (Armand). La Fleur du panier. — Œuvre inédite. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

CALONNE (Alphonse de). Bérangère, 1852. 1 vol., 1 fr., net. . . . 25 c.

DESCHAMPS (Émile). Contes physiologiques. — René-Paul et Paul-René. — Meâ culpâ. 1 vol. . . . . 40 c.

— Réalités fantastiques. — Biographie d'un lampion, par lui-même. — Le Bal de Noces. — Pantoufles !... Pantoufles !... — Mon fantastique. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

DESLYS (Charles). Les Bottes vernies de Cendrillon. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

FAVRE (Adolphe). L'Amour d'un ange. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

GIULIO. Conte sentimental improvisé par l'empereur Napoléon. Paris, 1852. 1 vol., fig., 1 fr., net. . . . . 25 c.

JACOB (P.-L., bibliophile). Simples récits. — Un Valet d'autrefois. — Le Secret de la Confession. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

— La plus romanesque aventure de ma vie. 1 vol., 1 fr., net. . . . 40 c.

JALLAIS (Amédée de). Sur la scène et dans la salle, miroir des théâtres de Paris. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

JUILLERAT (Paul). Nouvelles. — Mademoiselle Reine. — Le Mariage mystique. — Jupiter. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

LOUIS (Gustave). Epines et Roses, poésies. Paris, Dentu, 1853. 1 vol., net. 25 c.

MARTIN (Edouard). Paris Original (Parisiens et Parisiennes). — Collégiens, Etudiants et Mercadets pour rire. Paris, Giraud, 1853. 1 joli vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

MONSELET (Charles). Figurines parisiennes. Paris, J. Dagneau, 1854. *1 vol., net*. . . . . 25 c.

(Complétement inédit.)

MONSELET (Charles). Les Aveux d'un pamphlétaire. Paris, V. Lecou. 1854, 1 vol. 1 fr., net. 50 c.

NARREY (Charles) ET **JULES DE SAINT-FÉLIX**. A l'hôtel Chantereine, scènes de la vie politico-épicurienne. Paris, J. Dagneau. 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

NIBELLE (Paul). La fin d'un Songe. — Récits antiques. — Le Souper de Nicias.—La dernière Veille. Paris, D. Giraud. 1 vol., 1 fr., net. 50 c.

RAYMOND (Al.). Les Galants du temps jadis, essais littéraires sur le moyen âge. La Chanson de Roland. Le roman de la Rose. Poésies du roi de Navarre. Charles d'Orléans. François Villon. Paris, 1855. 1 vol. 1 fr., net. . . . . 50 c.

ROUQUETTE (J.). Songes et réalités. — Poésies. Paris, Garnier frères, 1855. 1 vol., 1 fr., net. 50 c.

SCHOLL (Aurélien). Lettres à mon Domestique, 2e édit. Paris, Dentu, 1854. 1 vol., 1 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

SOIRÉE HISTORIQUE de la Comédie-Française (22 octobre 1852), représentation solennelle en présence de S. A. I. Louis-Napoléon. Tableau des artistes de la Comédie-Française dans les costumes de leur emploi. Liste des personnages, gens du monde et artistes qui assistaient à cette représentation. Paris. 1852. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

VARENNES (le marquis de). Contes d'automne. — Les Gages touchés, In memory of. — Une idée de jeune fille. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

TROISIÈME SÉRIE

Collection Elzévirienne, composée d'ouvrages d'élite, format in-16, papier vergé spécial, caractères et ornements typographiques fondus exprès.

Tous ces volumes sont reliés en percaline, non rognés et non coupés.

ALCRIPE (Philippe d'), sieur de Néri en Verbos. — La nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité. Nouvelle édition, augmentée des Nouvelles de la terre de Prestre Jehan. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. . . 4 fr.

AVENTURES (les) **DU BARON DE FŒNESTE**, par Théodore Agrippa d'Aubigné, nouv. édit., revue et annotée par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, 1855. 1 vol., net. . . . . 5 fr.

BASANIER. L'Histoire notable de la Floride, située ès Indes occidentales, contenant les trois Voyages faits en Icelle par certains capitaines et pilotes français, descrits par le capitaine LAUDONNIÈRE, qui y a commandé l'espace d'un an troys mois : à laquelle a esté adjousté un quatriesme voyage fait par le capitaine Gourgues, mis en lumière par M. BASANIER, gentilhomme français, mathématicien. Paris, Jannet, 1853. 1 vol. . . . . . 5 fr.

CHAPELLE ET BACHAUMONT. Œuvres, nouvelle édition revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une Notice par M. TENANT DE LA TOUR. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol. in-16, pap. vergé. . . . . 4 fr.

FURETIÈRE (Antoine). Le Roman bourgeois, ouvrage comique. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires, par M. Édouard Four-

ses, précédée d'une notice par M. Ch. Asselineau. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net . . . . 5 fr.

JEHAN D'ARRAS. Mélusine, nouvelle édition, conforme à celle de 1478, revue et corrigée, avec une préface par M. Ch. Brunet. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net. . . . . 5 fr.

JEHANNOT DE LESCUREL, poëte du quatorzième siècle. Chansons, Ballades et Rondeaux, publiés pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par Anatole de Montaiglon. Paris, Jannet, 1855. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

HITOPADÉSA, ou **L'INSTRUCTION UTILE**, Recueil d'Apologues et de contes, traduits du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Édouard Lancereau. Paris, Jannet, 1855. 1 vol., net 5 fr.

LA BRUYÈRE. Les Caractères de Théophraste, traduits du grec; avec les caractères ou les mœurs de ce siècle. Nouvelle édition collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une Lettre inédite de la Bruyère et des Notes littéraires et historiques par Adrien Destailleur. Paris, Jannet, 1854. 2 forts vol.; net . . . . . . 10 fr.

LA ROCHEFOUCAULD. Réflexions, Sentences et Maximes morales. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variations des premières éditions, et des Notes nouvelles par G. Duplessis; Préface par Sainte-Beuve, de l'Académie française. Paris, Jannet, 1853. 1 vol. 5 fr.

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Édouard Fournier, avec une introduction par M. Le Roux de Lincy. 1855. 1 vol. . . . . 5 fr.

LES ÉVANGILES DES QUENOUILLES. Nouvelle édition revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec préface, glossaire et table analytique. Paris, Jannet, 1854. 1 vol., net . . . . 3 fr.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin. Le Livre des Peintres et des Graveurs; nouvelle édition revue par Georges Duplessis. Paris, Jannet, 1855. 1 vol. . . . . 3 fr.

MICHEL (Francisque). Extrait abrégé des vieux Mémoriaux de l'Abbaye de Saint-Aubin-des-Bois, en Bretagne, en vers. Paris, Jannet, 1853. 1 vol net . . . . 2 fr.

MONTAIGLON (M. Anatole). Le Livre du chevalier de Latour-Landry, fait pour l'enseignement de ses filles. Nouvelle édition, publiée d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Paris, Jannet, 1854. 1 vol. in-16, net. . . . . 5 fr.

MONTAIGLON (Anatole de). Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon. Paris, Jannet, 1853. 2 vol., net. . . . . 8 fr.

NAVARIN (Charles). Les Aventures de Don Juan de Vargas, racontées par lui-même, trad. de l'Espagnol sur le manuscrit inédit. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. 5 fr.

QUINZE (les) **JOYES DE MARIAGE**. Nouvelle édition, conforme au *manuscrit* de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des *anciennes* éditions, et des Notes. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. 3 fr.

GNIER (œuvres de Mathurin), avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'Histoire de la Satire en France, pour servir de Discours préliminaire, par M. Viollet-le-Duc. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. 5 fr.

RIÉTÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, revues et annotées par M. Edouard Fournier. Le tome 1er, net. . . . . 5 fr.

'armi les pièces qui composent les premiers volu es, nous citerons les suivantes : es Singeries des Femmes de ce temps descouvertes (1623). — La Police des Pau-s, par G. Montaigne. — Le Ballet nouvellement dansé à Fontainebleau par les nes d'amour (1625). — Le réveil du chat qui dort, etc. (1616). — Les Statuts des ux. — Examen sur l'Inconnu et nouvelle Caballe des frères de la Roze-Croix (1624). Les Entretiens des quatre Femmes en leur voyage à Charenton (1633). — His-'e espouvantable des deux Magiciens qui ont été estranglez dans Paris la semaine ite. — Plaidoyer pour les Laboureurs contre les Gens d'armes (1615). — La Chasse l'Amour à Lysidor (1627). — La Plainte des Amants contre les Amantes, et la onse des Amantes. — La Blanque des Filles d'amour. — Facétieuse adventure leux bourgeois de Paris (1633). — La Mode qui court à présent et les Singula-z d'icelle, ou l'ut, ré, mi, fa, sol de ce temps (1613). — Les plaisantes Ephémé-s et Pronostications très-certaines pour six années, envoyées par le capitaine moneau de l'autre monde (1619). — La Mine éventée des Dames de courtoisie de 'is, etc. (1619). — Le Songe dorée de la Pucelle.

LLON (François). Œuvres complètes. Nouvelle édition revue, corrigée et mise en ordre avec des Notes historiques et littéraires, par P.-L. Jacob, (bibliophile). Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net. . . . . . . 5 fr.

OLLET-LE-DUC (M.). Ancien Théâtre français, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables, depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notes et éclaircissements. Tome IV. Paris, Jannet, 1855. 1 vol. in-16, net. . . . . 5 fr.

Ce volume contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les Esbahis, de Jacques Grevin; la Reconnue, de Remy Belleau.

ICIEN THÉATRE FRANÇAIS, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables, depuis les Mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements, par M. Viollet-le-Duc 6 v. 30 fr.

es trois premiers vol. contiennent 64 farces, soties, moralités, sermons joyeux pliés d'après les exemplaires uniques faisant partie d'un Recueil conservé au Mu- Britannique, à Londres. Le tome 3 complète la publication de ce recueil célèbre. e tome 4 contient les Œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les Esbahis, de ques Grevin; la Reconnue, de Remy Belleau.
es tomes 5 et 6, les Comédies de Pierre de Larivey : les Laquais, les Esprits, Jaloux, la Vefve, le Morfondu, les Escolliers, la Constance et le Fidelle.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797). Paris, Jannet, 1853. 1 vol. in-16. . . . . 2 fr.
Le même, tiré sur pap. vergé pour la collection elzévirienne, net. 4 fr.

QUATRIÈME SÉRIE

Bibliothèque choisie, format in-16.

ENTURES (les) merveilleuses de Fortunatus. 1853. 1 vol., net. 25 c.

LZAC (œuvres de), 1853. Tome Ier. — Avant-propos. — Le Bal de Sceaux. — La Bourse. — Etude de Femme. 1 vol. . . . . . . 25 c.
Tome II. — La Maison du Chat qui pelote. — La Fausse Maîtresse. — Madame Firmiani. 1 vol., net. . . . . 25 c.
Tome III. — Physiologie du Mariage. 1 vol. double, net. . . . . 50 c.
Tome IV. — Albert Savarus. — Une Fille d'Eve. — La Grenadière. 1 vol. double, net. . . . . 50 c.

— Tome V. — Mémoires de deux jeunes Mariées. — Gobseck. 1 vol. double. . . . . 50 c.

Les Œuvres de Balzac formeront environ 70 volumes à 50 centimes.

CAZOTTE. Le Diable amoureux. — Le Démon marié, par MACHIAVEL. 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

CHAMISSO (Adelbert de). Merveilleuse histoire de Pierre Schémilhl, enrichie d'une savante Préface, où les curieux pourront apprendre ce que c'est que l'ombre. 1850. 1 vol., net. . . . . 25 c.

COLNET. L'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres, poëme en quatre chants, suivi de la Biographie des auteurs morts de faim. — Le Parasite Mormon. — Salmis de vers et de prose. 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

HATIN (Eugène). Histoire du Journal en France (1631-1853); deuxième édition entièrement refondue et augmentée de plus du double. 1853. 1 vol. double, net. 50 c.

HUSTON (J.). Légendes canadiennes. Paris, 1853. 1 vol. double, net. 50 c.

JANIN (Jules). L'Ane mort et la Femme guillotinée. 1853. 1 vol. net. 25 c.

LA BRUYÈRE. Les caractères, suivis des Caractères de Théophraste, traduits du grec par le même. Didot, 1819. 4 vol. in-16, pap. fin, brochés en deux, net. . . . . 2 fr. 50 c.

— Le même, pap. vélin, net. . . . . 3 fr. 50 c.

LA FAYETTE (madame de). La Princesse de Clèves. 1 vol., net. . 25 c.

LETTRES PORTUGAISES; nouvelle édition conforme à la première (Paris, Cl. Barbin, 1669), avec une Notice bibliographique sur ces Lettres, par le baron de SOUZA. 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

PRÉVOST (l'abbé). Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, précédée d'une Notice sur l'auteur, par Jules JANIN, 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

PRIVAT D'ANGLEMONT. Paris anecdote. — Les Industries inconnues. — La Childebert. — Les Oiseaux de nuit. — La Villa des Chiffonniers. 1854. 1 vol. double, net . . . . 50 c.

VOLTAIRE. Romans et Contes. 1853. 2 vol. doubles, net. . . . 50 c.

NOUVELLE COLLECTION DES MORALISTES ANCIENS, publiée sous la direction de . Lefèvre. 16 vol. in-18, imprimés avec grand luxe sur papier vélin glacé Paris, V. Lecou, 1850-1851.

MORALE DE LA BI LE. Moïse, David, Salomon, Job, Isaïe, etc., etc. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LES LOIS RELIGIEUSES, MORALES ET CIVILES de Manou, traduites du sanscrit par LOISELEUR-DESLONCHAMPS. 1 vol., net. . . 1 fr.

MORALE DE ZOROASTRE, extraite du Zend-Avesta, traduction d'ANQUETIL DU PERRON. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

MORALE DE JÉSUS-CHRIST et des Apôtres, ou la Vie et les Instructions de Jésus-Christ, tirées du Nouveau-Testament. 2 vol., net. 2 fr.

LES LOIS MORALES, RELIGIEUSES ET CIVILES de Mahomet, *extraites* du Koran, traduction de SAVARY. 2 vol., net. . . . . . 2 fr.

PENSÉES de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin, traduites du grec par de Joly. 2 vol., net. . . . . 2 fr.

CICÉRON. Traité des Devoirs, traduction de Gallon-la-Bastide, revue et corrigée. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

PENSÉES MORALES de Confucius, de Mencius et de divers auteurs chinois. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LA MORALE DE CHOU-KING, ou le Livre sacré de la Chine 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE, traduits du grec de Xénophon ; suivis de Criton et de l'Apologie de Socrate, traduits du grec de Platon. 2 vol., net. . . . . 3 fr. 50 c.

PENSÉES DE PLATON sur la religion, la morale, la politique, recueillies et traduites par M. Victor Leclerc. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

VOLTAIRE. La Henriade, poëme, suivie des Notes et des Variantes. Paris, Didot, 1819. 2 vol. in-16, pap. fin, broché en un, net. . . . 1 fr.

— Le même, pap. vél., net. . . . . 1 fr. 25 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS

ŒUVRES COMPLÈTES DE REGNARD

AVEC UNE NOTICE

ET DE NOMBREUSES NOTES CRITIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Par feu M. BEUCHOT

Des Recherches sur les Époques de la Naissance et de la Mort de Regnard

PAR BEFFARA

PRÉCÉDÉES D'UN

ESSAI SUR LE TALENT DE REGNARD

ET SUR LE TALENT COMIQUE EN GÉNÉRAL

AVEC UN TABLEAU DES FORMES COMIQUES ET DRAMATIQUES, ET UNE BIBLIOGRAPHIE COMPLÈTE DES OUVRAGES CONCERNANT LE RIRE ET LE COMIQUE

PAR M. ALFRED MICHIELS

2 forts vol. grand in-8 raisin, orné de 13 jolies vignettes gravées par MM. A. Lefèvre-Burdet, Leroux, Blanchard, Fauchery, Beni et Muller, d'après les dessins de Desenne. Prix. . . . . 10 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 20 fr.

LE MÊME OUVRAGE, avec lettres grises, figures sur papier de Chine. Prix. . . . . 15 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 36 fr.

LE MÊME OUVRAGE, épreuves avant la lettre, et eaux-fortes, sur papier de Chine. Prix. . . . . 20 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 84 fr.

EN VENTE :

RUBENS ET L'ÉCOLE D'ANVERS

PAR ALFRED MICHIELS

1 *beau vol. in-8 de près de* 600 *pages. Prix*. . . . . 5 *fr.*

Origine de l'École d'Anvers. — Les maîtres de Rubens. — Pierre-Paul Rubens. — Van Dyck, Jordaens, Fr. Sneyders, les trois Téniers, Diepenbeck, Van Thulden. Quellyn-le-Vieux, Jean Van Hoeck. — Autres élèves de Rubens. — Ses antagonistes; les conservateurs; les révolutionnaires. — Ses imitateurs. — L'école de Rubens à la seconde génération. — Artistes de divers genres formés par le grand homme.

Cet ouvrage est accompagné d'un Catalogue des Tableaux de Rubens, avec l'indication des endroits où ils se trouvent. Ces tableaux sont au nombre d'environ 1,300. Les deux volumes ensemble. . . . . 6 fr.

Le supplément, séparément. . . . . 1 fr.

Des exemplaires ont été tirés, pour les amateurs, sur papier vélin. Le prix du volume est de. . . . . 7 fr. 50 c.

Le prix du supplément. . . . . 1 fr. 50 c.

LIVRES A PRIX RÉDUITS

5 fr. au lieu de **37** fr. **50** c.

ALBERT MONTÉMONT — Voyages nouveaux par mer et par terre, effectués ou publiés de 1837 à 1847 dans les diverses parties du monde, contenant la description de ces contrées, les mœurs, coutumes, gouvernements, cultes, productions, industrie, commerce, etc. Paris, René, 1847. 5 vol. in-8.

10 fr. au lieu de **20** fr.

ALBUM DE L'EXPÉDITION ROMAINE; texte et dessins par Ch. Vertray, capitaine d'état-major, 1853. 1 vol. gr. in-folio.

Ouvrage publié avec l'autorisation du ministre de la guerre.

20 fr. au lieu de **40** fr.

ALBUM des bords de la Loire, composé de 50 magnifiques gravures sur acier, villes, bourgs et châteaux les plus remarquables, de la source de ce fleuve à son embouchure; par MM. Rouargue frères. Premières épreuves, tirées sur papier de Chine. Gr. in-4 oblong, rel. en percaline, tr. dorée.

13 fr. au lieu de **30** fr.

— Le même ouvrage, en feuilles.

6 fr. au lieu de **15** fr.

ALHOY (Maurice) et **LURINE** (Louis). — Les Prisons de Paris, histoire, types, mœurs, mystères. 1 beau vol. gr. in-8, illustré de 200 dessins, dont 34 tirés à part. Paris, G. Havard, 1846.

3 fr. au lieu de **12** fr.

ANCELOT. — Œuvres complètes; précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages par X. B. Saintine.

Théâtre. — Poésies. — Romans. — Voyage en Russie. — L'Homme du monde. Paris, A. Desrez, 1838 1 vol. gr. in-8 jésus, imprimé à 2 colonnes.

2 fr. au lieu de **12** fr.

ARCHIVES des missions scientifiques et littéraires ; choix de rapports et instructions, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. 1851, 1 vol. gr. in-8 raisin, de plus de 700 pages, orné de 8 planches.

5 fr. au lieu de **20** fr.

ARMORIAL HISTORIQUE de la Noblesse de France, recueilli et rédigé par un comité, publié par Henri J.-G. de Milleville, référendaire au sceau de France, etc. 1 superbe volume grand in-8 jésus vélin (format du Panthéon), enrichi de nombreuses gravures imprimées dans le texte, représentant le blason des familles, des vues de châteaux, de monuments, des écussons armoriés. La table des matières contient plus de 2,000 noms. Paris, Vaton, 1846.

7 fr. **50** au lieu de **20** fr.

ARIOSTE (L'). — Roland furieux, traduction du comte de Tressan. Nouvelle édition, ornée de 90 magnifiques grav. tirées à part sur papier de Chine. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin.

14 fr. au lieu de **28** fr.

— Le même, rel. en percaline, tr. dorée, fers spéciaux.

2 fr. **50** au lieu de **12** fr.

BARBERET et **MAGIN** (Alf.), professeurs d'histoire et de géographie aux colléges Saint-Louis et Rollin. — Précis de Géographie historique universelle, contenant toutes les définitions générales nécessaires à l'intelligence de la géographie ; une histoire raisonnée de la géographie, d'après Malte-Brun et Gosselin ; la géographie physique des cinq parties du monde ; un résumé historique des principales révolutions dont le monde a été le théâtre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; la description détaillée de tous les Etats de quelque importance dans les temps anciens, au moyen âge et dans les temps modernes. Ouvrage adopté par le Conseil royal de l'instruction publique pour l'usage des colléges de l'Université. Paris, Dezobry, Madeleine et Cie. 2 forts vol. in-8.

4 fr. au lieu de **12** fr.

BARTHÉLEMY et **MÉRY**. — Napoléon en Egypte. Waterloo et le Fils de l'Homme, précédés d'une Notice littéraire par M. Tissot. Paris, Bourdin, 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré par MM. H. Vernet et Hipp. Bellangé d'un grand nombre de dessins tirés dans le texte, et de belles gravures tirées à part sur pap. de Chine.

6 fr. au lieu de **12** fr.

BAST (Amédée de). — Merveilles du génie de l'homme. — Découvertes. — Inventions. — Récits historiques, amusants et instructifs sur l'origine et l'état actuel des découvertes et inventions les plus célèbres ; ouvrage illustré de magnifiques dessins par A. Beaucé, J. David, C. Nanteuil, etc., etc. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus.

8 fr. au lieu de **20** fr.

BEAUTÉS DE L'OPÉRA, ou chefs-d'œuvre lyriques, illustrés par les premiers artistes de Paris et Londres, sous la direction de Giraldon, avec un texte explicatif rédigé par Th. Gautier, J. Janin, et Philarète Chasles. Paris, 1845. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, avec encadrements en couleur, vignettes sur bois dans le texte, et 10 vignettes sur acier.

4 fr. 50 au lieu de 7 fr.

BÉRAT (Frédéric). — Chansons, paroles et musique; illustrations par T. Johannot, Raffet, Rida, Gendron, Lancelot, Mouilleron, E. Leroux, Pauquet, A. Marsaud, Grenier, C. Nanteuil, Gérard Séguin, H. Potin, gravées sur bois par Jardin; portrait de l'auteur dessiné par V. Pollet et gravé par A. Blanchard. Paris, A. Curmer, 1854. 1 beau vol. in-8; 52 chansons, paroles et musique; 32 gravures.

6 fr. au lieu de 10 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie, suivie de la Chaumière indienne; nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte et de 14 gravures sur chine, tirées à part. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

5 fr. au lieu de 12 fr.

BIBLIA SACRA, vulgatæ editionis Sixti V pontificis Maximi jussu recognita, et Clementis VIII auctoritate edita 1839. 1 fort vol. grand in-8, format du Panthéon littéraire, impr. à 2 col.

14 fr. au lieu de 30 fr.

BIBLE (la Sainte). — L'Ancien et le Nouveau Testament complets. Traduction nouvelle, par de Genoude, publiée sous les auspices du clergé de France, et dirigée par les soins de M. l'abbé Juste avec l'autorisation de Mgr l'archevêque de Paris. Paris, Pourrat, 1850. 3 vol. gr. in-8 jésus, à 2 colonnes, ornés de 350 grav. sur bois.

10 fr. au lieu de 37 fr.

BIBLE (la Sainte). — Traduction de Sacy, revue et corrigée sur les textes originaux, par l'abbé Jager. Paris, 1846. 3 forts vol. gr. in-8 jésus imprimés à 2 col., ornés de magnifiques grav. sur acier.

4 fr. au lieu de 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE POUR RIRE. — Les Physiologies parisiennes, illustrées par MM. Gavarni, Cham, Daumier, Bertall, Valentin, Alophe, etc. Paris, Aubert. 1 vol. in-4, orné de 1,265 vign. sur bois.

7 fr. 50 au lieu de 45 fr.

BLANCHARD et **A. DAUZATS.** — San Juan de Ulùa, ou Relation de l'expédition française au Mexique, sous les ordres de M. l'amiral Baudin, suivi de notes et documents, et d'un aperçu sur l'état actuel du Texas, par M. S. Maissin. Paris, Gide, 1839. Un très-beau vol. gr. in-8 sur colombier vélin, orné de 18 grandes vignettes sur bois, tirées à part sur papier de Chine, et de 34 autres vignettes tirées dans le texte, représentant les mouvements militaires de l'escadre française, les principaux faits d'armes de l'expédition et les vues pittoresques de l'intérieur du Mexique.

(Quelques exemplaires seulement.)

7 fr. 50 au lieu de 35 fr.

BOTTA (Ch.). — Histoire d'Italie, de 1789 à 1814. Paris, Dufart, 1824. 5 vol. in-8.

L'Histoire d'Italie de Botta constate un des plus beaux succès auxquels un ouvrage puisse prétendre, et l'empressement à le lire a été si général, qu'il en *a été fait*, dans un court espace de temps, quatorze éditions, sans compter la *traduction française*.

7 fr. 50 au lieu de 20 fr.

BOUCHER (Adolphe). — Histoire dramatique et pittoresque des Jésuites, depuis la fondation de l'ordre jusqu'à nos jours. Paris, 1846. 2 vol. gr. in-8, illustrés de 29 magnifiques dessins par Th. Fragonard.

4 fr. au lieu de 15 fr.

BOULLÉE (M.-A.). — Histoire complète des États-Généraux et autres assemblées représentatives de France, de 1302 jusqu'en 1626. Paris, Langlois et Leclercq, 1845. 2 vol. in-8, papier vélin.

(Ouvrage mentionné honorablement par l'Institut.)

10 fr. au lieu de 20 fr.

BOUSQUET (J.). — Histoire du Clergé de France depuis l'introduction du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours. Paris, Pillet, 1853. 4 vol. in-8.

8 fr. au lieu de 25 fr.

BOUSQUET (J.). — Nouveau Dictionnaire de droit. Résumé général de la législation, de la doctrine et de la jurisprudence en matière civile, commerciale, criminelle, administrative, canonique, politique et fiscale. 2e édition. Paris, Hingray, 1847. 2 tomes en 1 vol. gr. in-8, impr. à 2 col., de près de 1,700 pages.

5 fr. au lieu de 15 fr.

BRIFFAULT (Eugène). — Le Secret de Rome au dix-neuvième siècle : 1° le Peuple; 2° la Cour; 3° l'Eglise; Mystères de l'Eglise, congrégations religieuses, types, mœurs et abus du clergé catholique. Illustré de 200 dessins par les artistes les plus distingués. Paris, Boizard, 1846. 1 vol. gr. in-8.

18 fr. au lieu de 30 fr.

BRUYÈRES (Hippolyte). — La phrénologie, le geste et la physionomie démontrés par 120 portraits, sujets et compositions, gravés sur acier. — Dispositions innées. — Etudes sur l'expression. — Application du système phrénologique à l'observation des caractères, aux relations sociales, à l'éducation, à la législation, à la domesticité. Texte et dessins, par Hippolyte Bruyères peintre, beau-fils du docteur Spurzheim. Paris, Aubert, 1847. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus imprimé par Plon frères.

50 fr. au lieu de 120 fr.

BUFFON. — Œuvres complètes, avec les suites, par M. A. Comte, accompagnées de 161 planches coloriées représentant plus de 800 animaux, et d'un beau portrait de Buffon; 5e édit. Paris, 1851. 6 beaux vol. gr. in-8 jésus vélin.

2 fr 50 au lieu de 9 fr.

BULLETIN des comités historiques, des monuments écrits de l'histoire de France, pour l'année 1850. — Histoire, sciences, lettres, archéologie, beaux-arts. 1850, 2 vol. gr. in-8 raisin, renfermant plusieurs mémoires fort intéressants et accompagnés de 12 planches.

Le tome 1er contient l'histoire; le tome 2 l'archéologie.

25 fr. au lieu de 63 fr.

BURDACH. — Traité de physiologie considérée comme science d'observation, par G.-F. Burdach, professeur à l'Université de Kœnigsberg, avec des additions par MM. les professeurs Baer, Moser, Meyer, J. Muller, Rathke, Siebold, Valentin, Wagner. Traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par A.-J.-L. Jourdan. Ouvrage complet. Paris, 1837-1844. 9 forts *vol. in-8, fig.*

4 fr. au lieu de **15** fr.

BUZONNIÈRE (M. de). — Histoire architecturale de la ville d'Orléans, Paris, librairie archéologique de V. Didron, 1849. 2 vol. in-8.

10 fr. **50** au lieu de **21** fr.

CAP (Paul-Antoine). — Le Muséum d'histoire naturelle; histoire de la fondation et des développements successifs de l'établissement; biographie des hommes célèbres qui y ont contribué par leur enseignement ou par leurs découvertes; histoire des recherches, des voyages, des applications utiles auxquels le Muséum a donné lieu pour les arts, le commerce et l'agriculture; description des galeries, du jardin, des serres et de la ménagerie. Paris, Curmer. Un magnifique volume très-grand in-8 jésus imprimé par M. Paul Dupont et C[e], sur papier superfin des Vosges, contenant :

1° Les portraits des hommes qui ont le plus honoré la science, avec les attributs qui caractérisent leur spécialité;
2° Les plans de l'établissement;
3° Les vues du jardin;
4° Quinze magnifiques planches coloriées à l'aquarelle;
5° Vingt grandes planches gravées sur acier;
6° Une grande quantité de bois gravés; illustrations par Ad. Féart, Freemann, Pauquet, Gavarni et autres sommités artistiques.

10 fr. au lieu de **75** fr.

CAPEFIGUE (M.). — L'Europe depuis l'avénement du roi Louis-Philippe, pour faire suite à l'histoire de la Restauration, du même auteur. Paris, comptoir des Imprimeurs-unis. 1845 à 1846. 10 vol. in-8.

25 fr. au lieu de **210** fr.

CASSAS. — Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, rédigé par Joseph Lavallée. Ouvrage orné d'estampes, cartes et plans dessinés et levés sur les lieux par Cassas, peintre et architecte, et gravés par les meilleurs artistes. 1 vol. gr. in-folio, avec 68 planches. Paris.

40 fr. au lieu de **400** fr.

— Le même ouvrage, fig. avant la lettre.

6 fr. au lieu de **16** fr.

CATHOLIQUE (le). — Magasin religieux; nouvelles inédites, histoires édifiantes, récits et morceaux choisis tirés des plus illustres écrivains anciens et modernes, sur l'histoire, les enseignements et les beautés de la religion; orné de 70 grav. sur acier, d'après les tableaux des grands maîtres. 1 vol. gr. in-8 jésus.

Cet ouvrage est adopté par la plus grande partie des maisons religieuses et d'éducation.

5 fr. au lieu de **20** fr.

CENAC-MONCAUT. — Aquitaine et Languedoc, ou Histoire pittoresque de la Gaule méridionale; illustrée de gravures, lettres ornées, culs-de-lampe, et d'un grand nombre de vignettes dessinées par nos meilleurs artistes. Paris, 1848, 2 vol. grand in-8, jésus.

1 fr. **25** au lieu de **7** fr. **50**.

CLAVÉ (Félix). — Vie et portrait de Pie IX, avec 5 beaux portraits sur bois par Bertall, et la musique du Vissilo (Hymne du pape). Suivi des oraisons funèbres de O' Connell et du chanoine Graziosi, par le R. P. Ventura, et de documents officiels. Paris, Capelle, 1848, 1 vol. gr. in-8 raisin.

15 fr. au lieu de **100** fr.

COLLECTION DE 100 PORTRAITS des personnages les plus célèbres, gravés en taille-douce par les plus habiles artistes, d'après les dessins et sous la direction de A. Desenne, papier jésus vélin, tirés sur grand in-8.

25 fr. au lieu de **150** fr.

— La même Collection, premières épreuves tirées sur papier de Chine.

24 fr. au lieu de **65** fr.

CUVIER (le baron Georges). — Leçons d'anatomie comparée. 2e édition, corrigée et augmentée par MM. Georges et Frédéric Cuvier, Laurillard et Duvernoy. Paris, 1836 à 1846. 9 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de **30** fr.

DANIELO (J.-F.). — Histoire et tableau de l'univers. Paris, Gaume frères, 1841. 4 forts vol. in-8.

175 fr. au lieu de **1,350** fr.

DE LA BORDE (le comte Alexandre). – Les monuments de la France, classés chronologiquement et considérés sous le rapport des arts. Ouvrage complet publié en 45 livraisons ou 2 forts vol. gr. in-folio, contenant 259 planches gravées au burin par les meilleurs artistes, d'après les dessins de MM. Bourgeois, Chapuy, Bence, Vaucellies et autres, et un texte concernant l'histoire des arts en France, impr. par M. Jules Didot (1836).

250 fr. au lieu de **2,250** fr.

— Le même ouvrage, papier vélin, avant la lettre (remarques blanches).

175 fr. au lieu de **1,008** fr.

— Voyage pittoresque et historique de l'Espagne. Ouvrage complet, publié en 48 livraisons ou 4 vol. gr. in-folio, contenant 275 planches gravées par les plus habiles artistes, et représentant les monuments les plus remarquables et les sites les plus intéressants de l'Espagne, avec un texte impr. par M. Pierre Didot l'aîné.

12 fr. au lieu de **30** fr.

— Versailles ancien et moderne. Paris, Gavard, 1842. Un vol. grand in-8 jésus vélin.

Ce volume de 516 pages de texte est orné de plus de 800 grav. sur acier et sur bois.

5 fr. au lieu de **15** fr.

DELAVIGNE (Casimir). — Messéniennes et Chants populaires. Paris, Furne, 1840. 1 beau vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de vignettes tirées dans le texte et d'un beau portrait.

7 fr. **50** au lieu de **20** fr.

DELESSERT (Eugène). — Voyages dans les deux Océans atlantique et pacifique, 1844 à 1847. Brésil, Etats-Unis, cap de Bonne-Espérance, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Taïti, Philippines, Chine, Java, Indes orientales, Egypte. Paris, Franck, 1849. 1 vol. très-grand in-8 jésus vélin, illust. de 300 gravures.

40 fr. au lieu de **120** fr.

DICTIONNAIRE classique d'Histoire naturelle ; par MM. Audoin, Isidore Bourdon, Ad. Brongniart, de Candolle, de Férussac, Deshayes, Deslon-

champs, Desmoulins, Drapiez, W. Edwards, Milne Edwards, Fee, Flourens, Geoffroy-Saint-Hilaire, Guérin, de Jussieu, Kunth, de Lafosse, Lamouroux, Latreille, Lesson, Luers, Prévost, A. Richard. Thiebaud de Bernaud et Bory de Saint-Vincent. Ouvrage dirigé par ce dernier collaborateur, et dans lequel on a ajouté, pour le porter au niveau de la science, un grand nombre de mots qui n'avaient pu faire partie de la plupart des Dictionnaires antérieurs. Paris, Rey et Gravier, 1824-1830. 17 vol. in-8, accompagnés d'un Atlas de 160 pl., fig. noires.

65 fr. au lieu de **180** fr.

— Le même, fig. coloriées.

20 fr. au lieu de **80** fr.

DICTIONNAIRE de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole. — Ouvrage accompagné de 1,200 fig. intercalées dans le texte; par MM. Baudrimont, Blanqui aîné, V. Bois, Boquillon, A. Chevallier, Colladon, Coriolis, d'Arcet, P. Désormeaux, Despretz, Ferry, H. Gaultier de Claubry, Gourlier, Guibal, Th. Olivier, Parent-Duchâtelet, Perdonnet, Sainte-Preuve, Soulange-Bodin, A. Trébuchet, J.-B. Viollet, etc. Paris, 1843. 10 forts vol. in-8, de 700 pages chacun.

50 fr. au lieu de **105** fr.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE et de Chirurgie pratiques, par MM. Andral, professeur à la Faculté de médecine, médecin de l'hôpital de la Charité; Bégin, chirurgien en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce; Blandin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu; Bouillaud, professeur de clinique médicale de la Faculté de médecine; Bouvier, membre de l'Académie royale de médecine; Cruveilher, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine; Cullerier, chirurgien de l'hospice des Vénériens; A. Devergie, agrégé à la Faculté de médecine; Deslandes, docteur en médecine; Dugès, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; Dupuytren, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris; Foville, médecin de l'hospice des aliénés de Charenton; Guibourt, professeur à l'Ecole de pharmacie; Jolly, membre de l'Académie royale de médecine; Lallemand, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; Londe, membre de l'Académie royale de médecine; Magendie, membre de l'Institut, médecin de l'Hôtel-Dieu; Martin-Solon, médecin de l'hôpital Beaujon; Ratier, docteur en médecine; Rayer, membre de l'Institut, médecin de l'hôpital de la Charité; Roche, membre de l'Académie royale de médecine; Sanson, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris. Ouvrage complet. Paris, 1830-1836. 15 vol. in-8 de 600 à 700 pages chacun.

1 fr. **50** c. au lieu de **12** fr. **50.**

D'ORBIGNY (Alcide) Mollusques vivants et fossiles.

Ce volume contient:

1° Une étude générale de Mollusques donnant leurs caractères généraux. — Leurs caractères internes ou externes — Considérés dans leurs rapports et dans leurs fonctions. — Les différentes parties de leur organisation. — Leur distribution géographique et géologique. — Leur manière de vivre. — Leurs habitudes et leur nourriture, et donnant enfin les principes de leur classification.

2° La monographie complète des Céphalopodes acétabulifères, description de toutes les espèces de cette classe.

5 fr. au lieu de **25** fr.

— *Le même ouvrage*, avec un atlas de 36 planches.

2 fr. **50** au lieu de **10** fr.

BORGAN (P.-H.). Histoire politique, religieuse et littéraire des Landes, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Auch, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus, illustré de 22 gravures et cartes.

4 fr. au lieu de **12** fr.

DUBARLE (Eugène). Histoire de l'Université de Paris, nouvelle édition revue et augmentée. Paris. Firmin Didot, 1844. 2 vol. in-8.

7 fr. **50** c. au lieu de **10** fr.

DUCKETT (W. A.). La Turquie pittoresque, — histoire, — mœurs, — description, avec préface par Théophile Gautier, illustré de 20 magnifiques gravures sur acier, représentant les vues et monuments les plus remarquables de Constantinople et du Bosphore. Paris, V. Lecou, 1855. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé satiné.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, tranche dorée. 6 fr.
Demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr.

7 fr. **50** au lieu de **25** fr.

DUCRAY-DUMINIL. — Les Soirées de la Chaumière, ou les Leçons du vieux père. Nouvelle édition, illustrée par Fragonard de 16 jolies lithographies. Paris, 1845. 2 vol gr. in-8, pap. jésus.

30 fr. au lieu de **96** fr.

DULAURE (J.-A). — Histoire physique, civile et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques; contenant, par ordre chronologique, la description des accroissements successifs de cette ville et de ses monuments anciens et modernes; la notice de toutes ses institutions, tant civiles que religieuses, et, à chaque période, le tableau des mœurs, des usages et des progrès de la civilisation; ornée de 150 magnifiques gravures représentant les monuments de Paris et ses édifices principaux. Annotée et continuée jusqu'à nos jours par C. Leynadier. Nouvelle édition. Paris, 1854. 8 vol. gr. in-8 jésus vélin.

12 fr. au lieu de **30** fr.

DULAURE (J.-A.). — Histoire physique, civile et morale des environs de Paris, depuis les temps historiques jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de 25 à 30 lieues autour de la capitale; 2e édition revue et annotée par J.-L. Belin. Paris, Furne, 1838, 6 vol. in-8 ornés de 25 gr. sur acier et d'une belle carte des environs de Paris.

20 fr. au lieu de **24** fr.

DUMAS (Alex.). — Le comte de Monte-Cristo. Paris, Dufour et Mulat, 1850. 2 vol. gr. in-8, illustrés de 30 gravures sur acier, dessinées par T. Johannot et Gavarni, gravées par les sommités artistiques.

20 fr. au lieu de **21** fr.

— Le vicomte de Bragelonne. Paris, Dufour et Mulat, 1851. 2 beaux vol. grand in-8, illustrés de 56 gravures dessinées et gravées par les premiers artistes.

6 fr. au lieu de **10** fr.

— Les Trois Mousquetaires. Paris, 1851. 1 vol. gr. in-8, orné d'un grand nombre de gravures.

7 fr. au lieu de **11** fr.

— Vingt ans après, suite des Trois Mousquetaires. Paris, 1851. 1 vol. gr. in-8, orné d'un grand nombre de gravures.

8 fr. au lieu de **20** fr.

DUMAS (Alexandre). — Histoire de la vie politique et privée de Louis-Philippe, depuis son avénement jusqu'à la Révolution de 1848. Paris, Dufour et Mulat, 1852. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 20 magnifiques gravures sur acier.

8 fr. au lieu de **20** fr.

DUMAS (Alexandre). — Histoire de dix-huit ans, depuis l'avénement de Louis-Philippe jusqu'à la Révolution de 1848. Paris, 1853. 2 vol. gr. in-8, illustrés de magnifiques gravures sur acier.

10 fr. au lieu de **60** fr.

DUMONT-D'URVILLE. —Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de M.-J. Dumont-d'Urville, publié sous la direction supérieure de M. Jacquinot, capitaine de vaisseau, commandant de la *Zélée*. Paris, Gide et compagnie, 1847. 10 vol. in-8 avec 9 cartes.

22 fr. au lieu de **80** fr.

DUPUIS. — Origine de tous les cultes, ou Religion universelle. Edition nouvelle, soigneusement revue et corrigée d'après l'édition publiée sous les yeux de l'auteur, augmentée de ses Observations sur le zodiaque de Denderah, ornée de son portrait, et enrichie d'un Atlas astronomique composé de 24 pl. gravées d'après des monuments historiques, par Couché fils, et de la gravure du zodiaque de Denderah; avec une Notice biographique sur la vie et les ouvrages de Dupuis, et une Table alphabétique des matières. Paris, 1835. 10 vol. in-8 et Atlas in-4.

2 fr. **50** au lieu de **12** fr.

FABRE-D'OLIVET. Histoire du genre humain, ou l'Homme considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'état social, à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre. Précédée d'une Dissertation introductive sur les motifs et l'objet de cet ouvrage. Paris, Brière, 1822. 2 vol. in-8.

20 fr. au lieu de **60** fr.

FERRAND (J.) et **LAMARQUE** (J. de). — Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet. Paris, 1853, 6 vol. gr. in-8, illustrés de gravures sur acier.

7 fr. **50** au lieu de **12** fr.

FRANÇAIS (les) **PEINTS PAR EUX-MÊMES.** — Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle. Paris, Furne, 1854. 2 tomes en 1 magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin de plus de 800 pages imprimées à deux colonnes, et illustré d'environ 2,000 gravures sur bois.

L'Ouvrage se vend le même prix en 2 vol. ou en 10 séries.

Chaque série se compose de 5 livraisons.

5 fr. au lieu de **15** fr.

FRAYSSINOUS (évêque d'Hermopolis). Défense du Christianisme, ou Conférences sur la religion. Paris, 1853. 2 beaux vol. in-8.

25 fr. au lieu de **400** fr.

FIGURES pour les œuvres de Voltaire, gravées par les plus habiles artistes, d'après les dessins de Desenne, premières épreuves tirées sur papier de Chine, format gr. in-8 jésus.

Cette collection se compose de 70 vignettes et de 10 portraits, il y a 19 vignettes pour le théâtre, 10 pour la Henriade 21 pour la Pucelle, 5 pour les contes en vers et 15 pour les romans.

30 fr. au lieu de **480** fr.

— La même collection, fig. sur pap. de Chine avant la lettre.

20 fr. au lieu de **160** fr.

— La même, eaux-fortes, épreuves d'artistes.

20 fr. au lieu de **320** fr.

— La même, papier vélin, tirée in-4.

12 fr. au lieu de **40** fr.

GALLOIS (Léonard). — Histoire de la Convention nationale, d'après elle-même; précédée d'un Tableau de la France monarchique avant la Révolution, et d'un Précis de notre Histoire nationale pendant la session de l'Assemblée constituante et celle de l'Assemblée législative. Paris, 1837 à 1840. 8 vol. in-8.

6 fr. au lieu de **27** fr.

— Histoire des Journaux et des Journalistes de la Révolution française (1789-1796); précédée d'une Introduction générale. Paris, 1846. 2 vol. grand in-8 jésus, ornés de portraits.

12 fr. **50** au lieu de **30** fr.

GATIEN-ARNOULT. — Monuments de la littérature romane depuis le quatorzième siècle. — Las Flors del gay saber, estier dichas las leys d'amors. — Les Fleurs du gai savoir, autrement dites les lois d'amour : traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1348. Traduction de MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, revue et complétée par M. Gatien-Arnoult. Paris, Sylvestre. 3 vol.

Cet ouvrage forme un traité complet du langage roman.

— Las Joyas del gay saber. — Les Joies du gai savoir : recueil de poésies en langue romane, couronnées par le consistoire de la gaie science de Toulouse, depuis l'an 1324 jusqu'en l'an 1498, avec la traduction littérale et des notes, par le docteur Noulet. 1 vol.

Ensemble 4 vol. grand in-8 jésus.

4 fr. au lieu de **15** fr.

GENOUDE (de). — Leçons et modèles de littérature sacrée. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, imprimé à deux colonnes, illustré de nombreuses têtes de pages, lettres ornées, etc.

2 fr. **50** au lieu de **15** fr.

GENTIL (E.), ancien élève de l'Ecole polytechnique, ingénieur au corps des mines. — Traité d'Algèbre. Paris, Firmin Didot, 1846. 2 vol. in-4.

L'ouvrage est divisé en sept livres, suivis chacun d'appendices où l'auteur, par d'heureuses applications, a rendu plus facile l'étude de l'algèbre.

Deux grandes divisions partagent cet ouvrage : la première, ou la première partie, est spécialement destinée aux candidats aux Écoles navale, forestière et militaire de Saint-Cyr; la seconde s'adresse aux candidats des Écoles polytechnique et normale.

La première partie se vend séparément : 1 fr. 25.

10 fr. **50** au lieu de **21** fr.

GERVAIS (Paul). — Histoire naturelle des Mammifères, classés méthodiquement, avec l'indication de leurs mœurs et de leurs rapports avec

les arts, le commerce et l'agriculture (primates, cheiroptères, insectivores et rongeurs). Paris, Curmer, 1854. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus, illustrations par MM. Werner, Freemann, Oudart, Delahaye, Gusman, Brunier, Hildebrand, Gauchard, Sargent, et l'élite des graveurs français et étrangers; 500 gravures dans le texte, 32 tirées à part, dont 18 coloriées.

10 fr. au lieu de **20 fr.**

GIOBERTI (l'abbé Vincent). — Introduction à l'étude de la philosophie. Ouvrage traduit de l'italien par M. Alary. 1845-1847. 4 vol. in-8 compactes.

6 fr. au lieu de **10 fr.**

GŒTHE.—Werther, traduit par P. Leroux, accompagné d'un travail littéraire par G. Sand. Paris, 1852. 1 beau vol. grand in-8 jésus vélin, illustré de dix magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot, épreuves avant la lettre.

6 fr. au lieu de **10 fr.**

GOLDSMITH.— Le Vicaire de Wakefield, traduit par Ch. Nodier. Nouvelle édition, illustrée de 10 vignettes sur acier, par Tony Johannot, tirées sur Chine. Paris, 1852, 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

5 fr. au lieu de **20 fr.**

GOLLUT (Loys). — Mémoires historiques de la République séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne, par Loys Gollut, avocat au parlement et professeur de littérature latine à l'Université de Dôle. Nouvelle édition, corrigée sur les documents contemporains et enrichie de Notes et éclaircissements historiques, par M. Ch. Duvernoy, membre de la Société des antiquaires de France, accompagnée de tables méthodiques destinées à faciliter les recherches, d'un Glossaire, et précédée d'une Notice biographique sur l'auteur, par Emm. Bousson de Mairet, Arbois, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus de près de 1,100 pages, imprimés à deux colonnes.

6 fr. au lieu de **20 fr.**

GRANDE VILLE (la).—Nouveau tableau de Paris comique, critique et philosophique, par MM. Paul de Kock, Balzac, Dumas, Soulié, Gozlan, Briffault, Ourliac, E. Guinot, H. Monnier, etc.; illustrations de Gavarni, Victor Adam, Daumier, d'Aubigny, H. Emy, Traviès, Boulanger, Henri Monnier et Thénot. Paris, 1844. 2 vol. grand in-8 jésus vélin.

7 fr. au lieu de **35 fr.**

GROSIER (l'abbé).—De la Chine, ou description générale de cet empire, rédigée d'après les mémoires de la Mission de Pékin, ouvrage qui contient la description topographique des quinze provinces de la Chine, celle de la Tartarie, des îles et des divers États tributaires qui en dépendent, le nombre de ces villes, le tableau de sa population, les trois règnes de son histoire naturelle, rassemblés et donnés pour la première fois avec quelque étendue, et l'exposé de toutes les connaissances acquises et parvenues jusqu'ici en Europe sur le gouvernement, la religion, les lois, les mœurs, les usages, les sciences et les arts des Chinois; 3e édition. Paris, Pillet, 1818. 7 forts vol. in-8 ornés d'une carte.

7 fr. 50 au lieu de **25 fr.**

GUÉRIN (Léon). Histoire maritime de France, de l'an 600 avant J.-C. *jusqu'à la* Révolution française. Paris, 1855. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, *glacé satiné*, illustrés de gravure sur acier, plans, etc.

7 fr. **50** au lieu de **15** fr.

— Histoire de la marine contemporaine, de 1784 à 1848. Paris, 1855. 1 fort vol. gr. in-8 jésus vélin, de près de 750 pages, illustré de gravures sur acier, etc.

25 fr. au lieu de **75** fr.

HAUTERIVE (M. le comte d') et M. le chevalier **DE CUSSY.** — Recueil des Traités de commerce et de navigation de la France avec les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie en 1648, suivi du Recueil des principaux Traités de même nature conclus par les puissances étrangères entre elles, depuis la même époque Paris, Rey, 1844. 10 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de **32** fr.

HENRION (M. le baron). — Histoire de France, depuis l'établissement des Franks dans la Gaule jusqu'à nos jours. Paris, Bibliothèque ecclésiastique, 1840. 4 forts vol. in-8.

12 fr. **50** c. au lieu de **50** fr.

HOFFMAN (F.-B.). — Œuvres complètes (Théâtres, Mélanges, Critique). Paris, Lefebvre, 1843. 10 forts vol. in-8.

5 fr. au lieu de **10** fr.

HOFFMANN. — Contes fantastiques, précédés d'une Notice sur la vie et les ouvrages d'Hoffmann, par Ancelot. Paris, 1855. 4 vol. gr. in-8 jésus, illustré.

7 fr. **50** c. au lieu de **15** fr.

HONGRIE (la) ancienne et moderne. Histoire, arts, littérature, monuments, par une société de littérateurs sous la direction de M. J. Boldenyi. 1 magnifique vol. grand in-8, illustré d'nn grand nombre de gravures, scènes historiques, vues, monuments, portraits, costumes, dans le texte et hors texte, exécutées par les premiers artistes. Paris, H. Lebrun, 1851.

10 fr. au lieu de **18** fr.

— Le même, fig. coloriées.

7 fr. **50** c. au lieu de **10** fr.

HOUSSAYE (Arsène). — Histoire de la Peinture flamande et hollandaise. 2e édition. Paris, V. Lecou, 1848. 2 vol. in-8.
Quelques exemplaires seulement.

7 fr. **50** c. au lieu de **15** fr.

HOUSSAYE (Arsène). — Voyage à ma fenêtre. — Paris et l'univers. — Le monde invisible. — Paradoxes du cœur et de l'esprit. — Le monde comme il est et le monde comme il passe. 1 beau vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de 12 magnifiques gravures sur acier, d'après Diaz, Tony Johannot, Roqueplan, et vignettes dans le texte.

60 fr. au lieu de **96** fr.

HUGO (Victor). — Œuvres complètes. Nouvelle édition, ornée de 34 vignettes et du portrait de l'auteur, gravés sur acier d'après les compositions de MM. Raffet, Tony Johannot, Louis Boulanger. Paris, Furne, 1840 à 1846. 16 vol. gr. in-8, raisin vélin.

— Le même, fig. sur Chine; net. . . . . 70 fr.

LES 16 VOLUMES SE COMPOSENT DE :

Tomes I et II. — Odes et Ballades, les Orientales.
Tomes III. — Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule.
Tome IV. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres.
Tomes V et VI. — Notre-Dame de Paris.

Tome VII. — Cromwell.
Tome VIII. — Hernani, Marion de Lorme, le Roi s'amuse.
Tome IX. — Lucrèce, Marie Tudor, Angelo, tyran de Padoue, Procès d'Angelo et d'Hernani.
Tome X. — Han d'Islande.
Tome XI. — Bug-Jargal, le Dernier Jour d'un condamné.
Tome XII. — Littérature et Philosophie mêlées.
Tome XIII. — Esmeralda, Ruy Blas, Burgraves.
Tomes XIV, XV, XVI. — Le Rhin, Lettres à un ami.

Tous les ouvrages se vendent séparément 4 fr. le vol., excepté les deux premiers volumes, Odes et Ballades.

40 fr. au lieu de **56** fr.

HUGO (Victor). — Œuvres complètes. 16 vol. gr. in-18, format Charpentier. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude-Gueux, 1 vol. — Odes et Ballades, 1 vol. — Orientales, 1 — vol. Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule, 1 vol. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 vol. — Théâtre, 3 vol. — Cromwell, drame, 1 vol. — Littérature et Philosophie, 1 vol. — Le Rhin, 3 vol.

Il ne reste que quelques exemplaires.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Les Orientales, 1 vol. 2 fr.
Notre-Dame de Paris, 2 vol. . . . . 3 fr.
Han d'Islande. 1 vol. . . . . 1 fr. 75 c.
Dernier Jour d'un Condamné. — Bug-Jargal. — Claude-Gueux, 1 volume. . . . . 1 fr. 75 c.
Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule, 1 vol. . . 1 fr. 75 c.
Littérature et Philosophie. . . . . 1 fr. 75 c.
Théâtres, 3 vol. . . . . 5 fr. 25 c.
Le Rhin, 3 vol. . . . . 5 fr. 25 c.

— Œuvres. Edition Renduel, in-8.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Odes et Ballades, 2 vol. . . . . 2 fr 50 c.
Les Orientales, 1 vol. . . . . 1 f.. 25 c.
Les Feuilles d'Automne, 1 vol.. . . . . 1 fr. 25 c.
Les Rayons et les Ombres, 1 vol. . . . . 1 fr. 25 c.
Notre-Dame de Paris, 3 vol. . . . . 3 fr. 75 c.
Cromwell, 2 vol. . . . . 2 fr. 50 c.
Hernani, 1 vol. . . . . 1 fr.
Marion de Lorme, 1 vol. . . . . 1 fr.
Lucrèce Borgia, 1 vol. . . . . 1 fr.
Marie Tudor, 1 vol. . . . . 1 fr.
Angelo, tyran de Padoue, 1 vol. . . . . 50 c.
Les Burgraves, 1 vol. . . . . 50 c.
Littérature et Philosophie, 2 vol. . . . . 2 fr 50 c.
Le Rhin, 4 vol. . . . . 5 fr.

11 fr. au lieu de **18** fr.

HUGO (Victor). — Notre-Dame de Paris. Paris, Furne, **1844**, 2 vol. grand in-8, illustré de 12 vignettes sur acier et du portrait de l'auteur; relié en 1 vol., toile, tr. dorée.

12 fr. au lieu de **20** fr.

— *Le même*, relié en mosaïque.

2 fr. au lieu de **7** fr. **50** c.

IMBERDIS (André). Histoire des guerres religieuses en Auvergne, pendant les seizième et dix-septième siècles. Paris, 1855. 1 fort vol. in-8 de 600 pages.

10 fr. au lieu de **24** fr.

JACOB (le bibliophile). — Galerie des Femmes de George Sand. 23 gravures en taille-douce, sur acier, par H. Robinson. d'après les tableaux des premiers artistes. Paris, Aubert, 1843. 1 vol. gr. in-8.

3 fr. au lieu de **12** fr.

JACQUIN (J.) et **DUESBERG**. — Rueil, le château de Richelieu et la Malmaison, avec pièces justificatives. Paris, 1846. Comptoir des imprimeurs. 1 vol. gr. in-8, illustré de 17 jolies gravures tirées à part.

3 fr. au lieu de **14** fr.

JACQUOT (le docteur Félix). — Expédition du général Cavaignac dans le Sahara algérien, en avril et mai 1847. Relation du voyage, exploration scientifique, souvenirs, impressions, etc. Paris, Gide et Baudry, 1849. 1 vol. gr. in-8 jésus, orné d'une carte du Sahara et de planches tirées à deux teintes.

1 fr. **50** au lieu de **8** fr.

— Le même ouvrage, sans planches.

3 fr. au lieu de **10** fr.

JANIN (J.). — L'Ane mort. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de nombreux dessins et de gravures à part, à deux teintes, par Tony Johannot, couverture glacée imprimée en or. Paris, Bourdin, 1842.

4 fr. au lieu de **30** fr.

JUCHEREAU DE SAINT-DENIS. — Histoire de l'Empire ottoman, depuis 1792 jusqu'en 1844, par le baron Juchereau de Saint-Denis, maréchal de camp, ministre de France en Grèce en l'année 1828, ancien directeur du génie militaire de l'Empire ottoman. Paris, 1844. 4 vol. in-8.

2 fr. **50** au lieu de **15** fr.

LA FONTAINE. — Fables. Paris, Daguin, 1846. 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de **35** fr.

LANZI. — Histoire de la Peinture en Italie, depuis la renaissance des beaux-arts, jusque vers la fin du dix-huitième siècle; traduite de l'italien sur la 3e édition, sous les yeux de plusieurs savants professeurs, par Mme A. Dieudé. Paris, Dufart, 1824. 5 vol. in-8.

6 fr. au lieu de **24** fr.

LAPEYROUSE-BONFILS (M. le comte). — Histoire de la Marine française. Paris, 1845. 3 vol. gr. in-8 raisin, ornés de cartes et planches.

18 fr. au lieu de **30** fr.

LAVALLÉE (Théophile). — Histoire des Français depuis les temps des Gaulois jusqu'en 1830. Paris, 1847. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, ornés de 20 magnifiques nouvelles gravures sur acier, d'après MM. Gras, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Steuben, Scheffer, Winterhalter.

14 fr. au lieu de **60** fr.

LECLERCQ (Théod.). — Œuvres complètes. Proverbes dramatiques, nouvelle édition, augmentée des Proverbes inédits; précédée de notices par MM. Sainte-Beuve et Mérimée. Paris, 1854, 8 vol. gr. in-18 jésus

vélin, ornés de 78 magnifiques gravures sur acier dessinées par Alfred et Tony Johannot.

2 fr. **50** au lieu de **10** fr.

LEDRU-ROLLIN. — De la Décadence de l'Angleterre. Paris, 1850. 2 beaux vol. in-8 cavalier vélin.

10 fr. au lieu de **15** fr.

LEMAOUT (M. Emm.). — Leçons élémentaires de botanique, fondées sur l'analyse de 50 plantes vulgaires, et formant un Traité complet d'organographie et de physiologie végétales, à l'usage des étudiants et des gens du monde; par Emm. Lemaout, docteur en médecine, ex-démonstrateur de la Faculté de médecine de Paris. 2 beaux vol. in-8, illustrés d'un Atlas de 50 pl., et de 500 fig. intercalées dans le texte; avec Atlas noir.

15 fr. au lieu de **25** fr.

— Le même, avec Atlas colorié au pinceau.

10 fr. **50** au lieu de **21** fr.

LEMAOUT (Emm.). — Histoire naturelle des oiseaux, suivant la classification de M. J. Geoffroy-St-Hilaire, avec l'indication de leurs mœurs, et de leurs rapports avec les arts, le commerce et l'agriculture. Paris, L. Curmer, 1853. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, contenant la description de toutes les espèces intéressantes, avec plus de 500 bois gravés dans le texte, donnant la figure et les détails organiques particuliers à chaque tribu, et illustré.

10 fr. **50** au lieu de **21** fr.

LEMAOUT (Emm.). — Les trois règnes de la nature. — Botanique. — Organographie et Taxonomie. — Histoire naturelle des familles végétales et des principales espèces, suivant la classification de Jussieu; avec l'indication de leur emploi dans les arts, les sciences et le commerce. Paris, Curmer, 1853. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, avec plus de 200 familles élucidées par 500 bois gravés, donnant la figure et les détails organiques particuliers à chaque famille, et illustré :

1° D'un nombre considérable de figures coloriées à l'aquarelle;

2° De 20 magnifiques planches gravées sur bois, imprimées à deux teintes.

2 fr. **50** au lieu de **8** fr.

LÉOUZON-LEDUC (L.). — Histoire littéraire du Nord. — Tegner, poëte suédois, ses œuvres. Paris, Gide et Baudry, 1850. 1 beau vol. gr. in-8 raisin vélin.

2 fr. au lieu de **6** fr.

LE ROUX DE LINCY. Le Livre des Légendes (Introduction). Paris, Silvestre, 1836. 1 vol. in-8.

3 fr. au lieu de **9** fr.

— Le même, papier vélin.

4 fr. au lieu de **10** fr.

LE SAGE. — Le Diable boiteux, illustré par Tony Johannot, précédé d'une Notice sur Le Sage, par Jules Janin. Paris, Bourdin, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus, couverture glacée, or et couleur.

2 fr. au lieu de **15** fr.

LETRONNE (M.). — Fragments des poëmes géographiques de Seymnus. *de Chio*, et du faux Dicéarque, restitués principalement d'après un ma-

nuscrit de la Bibliothèque impériale; précédés d'observations littéraires et critiques sur ces fragments, sur Seylax, Marcien d'Héraclée, Isidore de Charax, le Stadiasme de la Méditerranée, pour servir de suite et de supplément à toutes les éditions des petits géographes grecs. Paris, Gide, 1840. 1 vol. in-8.

5 fr. au lieu de **7** fr. **50**.

LEYNADIER et **CLAUSEL**. — Histoire de l'Algérie française, depuis les temps les plus reculés jusqu'après la défaite d'Abd-el-Kader; précédée de Considérations générales sur les dominations carthaginoise, romaine, arabe et turque. Paris, 1853. 1 vol. grand in-8 jésus, illustré de grav. sur acier.

10 fr. au lieu de **30** fr.

— Histoire de l'Algérie française; précédée d'une Introduction sur les dominations carthaginoise, romaine, arabe et turque; suivie d'un Précis historique sur l'empire de Maroc. Paris, 1848. 3 vol. gr. in-8, illustrés de 24 grav. et cartes.

20 fr. au lieu de **60** fr.

LEYNADIER (Camille). — Histoire des Peuples et des Révolutions de l'Europe, depuis 1789 jusqu'à nos jours. Ouvrage illustré de 40 grav. sur acier. 8 vol. gr. in-8.

4 fr. au lieu de **20** fr.

MALCOLM (sir John). — Histoire de la Perse, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle; suivie d'observations sur la religion, le gouvernement, les usages et les mœurs des habitants de cette contrée, traduit de l'anglais. Paris, Pillet, 1821. 4 forts vol. in-8 ornés d'une carte de la Perse et de 7 planches.

M. Langlès a enrichi de Notes et d'un Vocabulaire cette Histoire générale de la Perse.

4 fr. au lieu de **10** fr.

MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.). — Histoire populaire de la Garde impériale, illustrée de 41 gravures à part dessinées par B. de Moraine, avec types coloriés à l'aquarelle. Paris, 1854. 1 beau vol. in-8.

10 fr. au lieu de **24** fr.

— Histoire des conspirations et des exécutions politiques en Angleterre, en Russie et en Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette histoire est précédée d'une Introduction générale, et terminée par un Précis de la Révolution de Février et des événements de juin 1848. Cet ouvrage, palpitant d'intérêt et d'actualité, forme 4 vol. gr. in-8, illustrés de 40 grav. sur acier, et de types coloriés avec le plus grand soin, représentant les bourreaux français, russe, anglais et espagnol.

30 fr. au lieu de **80** fr.

MASSÉNA (Mémoires du maréchal), rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications, par le général Koch. Paris, Paulin et Lechevalier, 1849-1850. 7 beaux vol. in-8, avec un Atlas grand in-folio, contenant 16 cartes ou plans de batailles, et portraits de Masséna.

Cet ouvrage, tiré à un petit nombre, sera augmenté.

25 fr. au lieu de **50** fr.

MAURIN (Albert). — Galerie historique de la Révolution française. Panthéon des hommes célèbres de la Révolution et de l'Empire français.

Paris, 1849-53. 5 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 62 magnifiques portraits en pied gravés par nos meilleurs artistes.

36 fr. au lieu de 72 fr.

MAURIN (Albert). — Histoire de la chute des Bourbons, 1815-1830-1848, ornée de 60 beaux portraits sur acier, gravés par les meilleurs artistes. Paris, 1852. 6 vol. gr. in-8 jésus.

32 fr. au lieu de 45 fr.

MICHELET (J.), membre de l'Institut. — Histoire de France, jusqu'au seizième siècle. Nouv. édit. Paris, Hachette, 1852. 6 beaux vol. in-8.

4 fr. au lieu de 15 fr.

— Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet. Paris, Hachette, 1837. 2 vol. in-8.

3 fr. 75 au lieu de 7 fr. 50.

— Les Origines du Droit français, cherchées dans les symboles et formules du droit universel par M. Michelet. Paris, Hachette, 1837. 1 vol. in-8.

1 fr. 25 au lieu de 4 fr. 50.

— Introduction à l'Histoire universelle, suivie du Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres le 9 janvier 1834, et d'un Fragment sur l'éducation des femmes au moyen âge. 3e édit. Paris, Hachette. 1 vol. in-8.

3 fr.

— Les Femmes de la Révolution. 1 vol. gr. in-18 jésus, pap. vélin glacé, satiné.

6 fr. au lieu de 12 fr.

— Histoire romaine (République). 3e édition. Paris, Hachette, 1843. 2 vol. in-8.

1 fr. 25 au lieu de 3 fr. 50.

— Le Peuple. Paris, Hachette et Paulin, 1846. 1 vol. gr. in-18.

16 fr. au lieu de 30 fr.

MILLE ET UNE NUITS (les). — Contes arabes, traduits par Galland; édition illustrée par les meilleurs artistes français et étrangers, revue et corrigée sur l'édition *princeps* de 1704; augmentée d'une Dissertation sur les Mille et une Nuits, par M. le baron Silvestre de Sacy. Paris, Bourdin, 3 beaux vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 1,200 dessins. Ces exempl. sont intacts, sans aucunes piqûres.

4 fr. 50 au lieu de 15 fr.

MILLE ET UN JOURS (les). — Contes persans, turcs et chinois, traduits par Pétis-de-la-Croix, Cardonne, Caylus, etc., augmentés de nouveaux Contes traduits de l'arabe par M. Sainte-Croix Ajpot. Paris, Pourrat. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus vélin, édit. illustrée de 400 dessins par nos premiers artistes.

15 fr. au lieu de 100 fr.

MILLIN et **MILLINGEN**. — Histoire métallique de Napoléon, ou Recueil des médailles et des monnaies qui ont été frappées depuis la première campagne de l'armée d'Italie jusqu'à la fin de son règne. 1 vol. in-4, composé de 74 planches représentant plus de 500 sujets, avec la table des médailles contenues dans l'Histoire métallique et le Supplément, par ordre chronologique.

7 fr. 50 au lieu de 30 fr.

MOLIÈRE. Œuvres complètes, précédées d'une Notice par L.-B. Picard, avec des Notes et Eclaircissements historiques. Paris, Pourrat, 1844. 6 vol in-8, portr.

3 fr. 50 au lieu de 12 fr.

MONDE (le) **A VOL D'OISEAU.** — Tablettes universelles, par l'abbé de Savigny, ouvrage curieux et instructif. Paris, 1843. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, imprimé à 2 col., illustré d'environ 400 dessins.

5 fr. au lieu de 12 fr.

MONDE (le) **DES ENFANTS.** — Revue encyclopédique illustrée de la Jeunesse, approuvée par le Conseil royal de l'Instruction publique, sous la direction de M. A. de Saillet. Paris, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de jolis dessins dans le texte, de rébus, de belles gravures tirées à part, planches de musique, etc.

3 fr. le volume au lieu de 12 fr.

MONDE (le) — Histoire pittoresque de tous les Peuples depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Chaque ouvrage forme 1 fort vol. in-8 imprimé à deux colonnes et orné de gravures, qui se vendent séparément.

— Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, ouvrage orné d'environ 46 planches gravées sur acier, représentant les costumes civils, militaires et religieux des Anglais, ainsi que leurs vaisseaux, meubles et instruments, depuis la conquête par les Romains jusqu'à nos jours. 1 vol.

— Histoires de Grèce et d'Italie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. Duponchel, ornées d'environ 33 fig. représentant les principaux sites, les monuments anciens et modernes, ainsi que les costumes civils, militaires et religieux des différents peuples décrits dans ce volume. 1 vol.

— Histoires d'Espagne, de Portugal, de Hollande et de Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, orné de 32 fig. 1 vol.

— Histoires d'Allemagne, de Prusse, d'Autriche et de Suisse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par le baron de Korff, ornées de 30 fig. 1 vol.

— Histoires de Russie, de Pologne, de Suède et de Danemark, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, ornées de 31 figures. 1 vol.

— Histoires de la Chine, du Japon, de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie, de la Turquie, de l'Egypte, de l'Algérie, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Sauvigny, ornées de 33 figures.

— Histoires d'Amérique et d'Océanie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Belloc, ornées de 31 figures. 1 vol.

4 fr. au lieu de 15 fr.

MONTHOLON (le général). — Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, par le général Montholon, compagnon de sa captivité et son premier exécuteur testamentaire. Paris, Paulin, 1847. 2 forts vol. in-8, avec le plan de Longwood.

9 fr. au lieu de 30 fr.

MOSAIQUE (la). — Nouveau magasin pittoresque universel, livre de tout

le monde et de tous les pays. 3 beaux vol. gr. in-8 jésus, imprimés à 2 colonnes et illustrés de 1,500 dessins.

7 fr. 50 au lieu de 15 fr.

NERVAL (Gérard de). — Scènes de la vie orientale. — Les Femmes du Caire. Paris, V. Lecou, 1855. 2 vol. in-8.

Quelques exemplaires.

6 fr. au lieu de 10 fr.

NODIER (Charles). — Contes; nouvelle édition, illustrée de 8 magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot, sur chine avant la lettre. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

3 fr. au lieu de 10 fr.

NOUVEAU MAGASIN PITTORESQUE UNIVERSEL. — Paris, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus, imprimé à 2 col. et illustré de 200 figures.

5 fr. au lieu de 35 fr.

NOUVEAU TESTAMENT (le). — Traduction nouvelle, par l'abbé Jager. Paris, 1846. 1 vol. in-fol. illustré de magnifiques gravures sur acier d'après les plus grands maîtres.

3 fr. 75 au lieu de 20 fr.

— Le même. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

3 fr. 50 au lieu de 7 fr. 50.

NUS (Eugène) et **MÉRAY** (Antony). — Les Nouveaux Jeux floraux, principes d'analogie des fleurs, science nouvelle, ou véritable art d'agrément à l'aide duquel on peut découvrir soi-même les emblèmes naturels de chaque végétal. Paris, G. de Gonet. 1 vol. in-8 illustré par Geoffroy; relié en toile mosaïque, tr. dor.

1 fr. 75 au lieu de 5 fr.

— Le même ouvrage, broché.

60 fr. au lieu de 120 fr.

PAILLOT DE MONTABERT. — Traité complet de la Peinture. Paris, 1849-51. 9 forts vol. et Atlas in-4 de 112 planches en taille-douce.

90 fr. au lieu de 300 fr.

PANTHÉON HISTORIQUE. — Collection d'histoires complètes des Etats européens, publiée sous les auspices de MM. de Barante, Villemain, Augustin Thierry, Mignet, Fauriel, Salvandy, Saint-Marc Girardin, Michelet, Ch. Nodier, Lacroix, de Roujoux, Taylor, et avec la collaboration du docteur J. Lingard, de MM. Botta, Luden, Aschbach et la plupart des plus célèbres historiens étrangers qui ont revu eux-mêmes la traduction de leurs ouvrages, sous la direction d'un Comité historique. Paris, Parent-Desbarres, 1846. 20 forts et beaux vol. grand in-8 jésus imprimés à 2 colonnes, ornés de cartes. Cet ouvrage a été adopté par le Conseil de l'Instruction publique pour tous les colléges de France et les bibliothèques publiques. Il ne reste que quelques exemplaires complets.

La collection se compose de :

— Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à nos jours par le docteur John Lingard, traduite de l'anglais sur la 3e édition, par le baron Roujoux; revue et corrigée par Camille Baxton, d'après les indications mêmes de l'auteur; 4e édition, revue, corrigée avec le plus grand soin, et publiée sous la direction du docteur Lingard. 3 vol.

— Histoire d'Allemagne, par Luden; traduite et continuée jusqu'à nos jours, d'après Schmidt, Pfefel, Menzel, Schiller, Posselt, Heinrich, Pfister, etc., par Aug. Savagner, 5 vol.

— Histoire d'Italie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par le docteur H. Leo et Botta, traduite de l'allemand et considérablement augmentée de notes depuis le milieu du seizième siècle, par M. Dochez, 3 vol.

— Histoire d'Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après Aschbach, Lembké, Dunham, Bossi, Ferreras, Schœfer, etc., par MM. Ch. Paquis et Dochez. 2 vol.

— Histoire de Portugal, depuis sa séparation de la Castille jusqu'à nos jours, par M. Henri Schœfer, traduit de l'allemand par M. H. Soulange-Bodin, avec une note sur la Chronique inédite de la Conquête de Guinée, donnée par par M. le vicomte de Santarem. 1 vol.

— Histoire de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours, composé d'après les documents authentiques et des manuscrits restés jusqu'alors inconnus; par M. de Hammer, traduit de l'allemand sur la 2e édition, par M. Dochez. 3 vol.

— Histoire de Suède, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Erik-Gustave Geyer, traduite par J.-F. de Lundblad. 1 vol.

Ouvrages de la collection qui se vendent séparément.

18 fr. au lieu de **75** fr.

— Histoire d'Allemagne. 5 vol.

10 fr. au lieu de **45** fr.

— Histoire d'Italie. 3 vol.

7 fr. au lieu de **30** fr.

— Histoire d'Espagne. 2 vol.

3 fr. **25** au lieu de **15** fr.

— Histoire de Portugal, 1 vol.

5 fr. au lieu de **10** fr.

PARIS en Chansons, sous la direction de Conte, musique de MM. Ancessy aîné, A. Artus, Beck, etc., etc., illustré de 14 gravures sur acier, dues au burin et dessins de nos meilleurs artistes. Paris, 1855. 1 vol. grand in-8 jésus.

7 fr. **50** au lieu de **20** fr.

PARNASSE (le) occitanien, ou choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux (publié par M. de Rochegude). Toulouse, 1819. 1 vol. in-8.—Essai d'un Glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies des troubadours, par le même. Toulouse, 1819. 1 vol. in-8. Ensemble 2 vol.

12 fr. au lieu de **25** fr.

— Les 2 volumes papier vélin.

40 fr. au lieu de **80** fr.

PASCAL (Adrien). — Histoire de l'armée et de tous les Régiments, depuis les premiers temps de la monarchie française jusqu'à nos jours, avec des Tableaux synoptiques représentant l'organisation des armées aux diverses époques, et le résumé des campagnes de chaque corps; par M. Brahaut, colonel d'état-major, et des Tableaux chronologiques des combats, siéges et batailles, par M. le capitaine Sicard. Illustré de 126 gravures, dont 104

coloriées, exécutées par MM. Philippotaux, E. Charpentier, H. Bellangé, de Moraine, etc., etc. Paris, A. Barbier, 1848 à 1850. 4 forts vol. grand in-8 jésus vélin.

7 fr. **50** c. au lieu de **20** fr.

PERRAULT (Charles). Contes du temps passé, contenant les Fées, le Petit Chaperon-Rouge, Barbe-Bleue, le Chat botté, la Belle au bois dormant, Cendrillon, le Petit-Poucet, Riquet à la Houppe et Peau-d'Ane, précédés d'une lettre sur les Contes de Fées par M. le marquis de Varennes et illustrés par MM. Pauquet, Marvy, Jeanron, Jacque et Beaucé. Le texte gravé par M. Blanchard. Paris, 1854. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.
(Edition précédemment publiée par M. Curmer.)

4 fr. au lieu de **18** fr.

PEYSSONNEL et **DESFONTAINES.** — Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger, publiés par Dureau de la Malle. Paris, Gide, 1838. 2 forts vol. in-8, avec 6 planches et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des deux voyageurs est tracé

Le tome Ier contient : Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait, par ordre du roi, en 1724 et 1725, par Peyssonnel.

Le tome II : — Des Fragments d'un voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, fait, de 1785 à 1783, par Desfontaines.

6 fr. au lieu de **12** fr.

PHILARÈTE CHASLES. — Charles Ier, sa Cour, son Peuple et son Parlement, 1630 à 1660. Un magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de gravures sur acier et sur bois, d'après les dessins de Van Dyck, Rubens et Cattermole.

7 fr. **50** au lieu de **30** fr.

PINDARE. Œuvres complètes, avec le texte en regard et des Notes par Al. Perrault-Maynand, augmentées d'une traduction latine suivant toujours mot à mot le texte de Pindare. Paris, 1838 à 1853. 3 vol. grand in-8. — Ces œuvres se composent de :

— Les Olympiques, précédées d'une Notice sur Pindare, et d'une Dissertation sur les Jeux Olympiques. 1 vol. orné du plan de l'ancienne Pise, où se célébraient les Jeux.

— Les Pythiques et Isthmiques. 1 vol. orné du plan de Delphes et de ses environs.

— Odes de Pindare. — Les Néméennes, suivies d'Études sur la poésie lyrique des Anciens, des Hébreux, des Grecs et des Latins. 1 vol.

On vend séparément 2 fr. 50 c. le volume les Pythiques et les Néméennes.

80 fr. au lieu de **130** fr.

PLATON. — Œuvres complètes, traduites du grec en français, accompagnées d'arguments philosophiques, de notes historiques et philosophiques, par V. Cousin. Paris, Rey, 1846. 13 vol. in-8.

5 fr. au lieu de **15** fr.

PONSIN (J.-N.). — Nouvelle Magie blanche dévoilée, physique occulte, et Cours complet de prestidigitation, contenant tous les tours nouveaux qui ont été exécutés jusqu'à ce jour sur les théâtres ou ailleurs, et qui n'ont pas encore été publiés, et un grand nombre de tours d'un effet surprenant, d'une exécution facile, et tout à fait inconnus du public et des professeurs. Ouvrage entièrement nouveau et le plus complet qui ait paru sur cette matière. 1854. 2 vol. in-8.

7 fr. 50 c. au lieu de 18 fr.

PRÉVOST (l'abbé). — Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux. Edition illustrée par Tony Johannot, précédée d'une Notice historique sur l'auteur, par Jules Janin. Paris, Ed. Bourdin. 1 vol. gr. in-8, orné de 18 gravures tirées à part sur papier de Chine, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte.

Quelques exemplaires seulement.

6 fr. au lieu de 10 fr.

RAVERGIE (A.-L.). — Histoire de la Russie et de ses envahissements, depuis le règne de Pierre le Grand jusqu'à nos jours, comprenant la Vie et le curieux Testament de Pierre Ier. — Les Mystères du servage. — La vie privée des seigneurs. — L'exil et les travaux des mines en Sibérie. — Lois. — Mœurs. — Religions des peuples divers de ces pays si peu connus. — Révolutions. — Drames sanglants. — Exécutions épouvantables, etc., etc.; précédée d'un Tableau exact de la Russie telle qu'elle est aujourd'hui (1854), terminée par l'Histoire de la guerre actuelle, ses causes, les négociations qui l'ont précédée, affaires de Kalafat, d'Oltenitza, de Sinope, bombardement d'Odessa, siége de Silistrie, etc. Ouvrage illustré de magnifiques gravures sur acier et d'une Carte réunissant sur la même feuille le théâtre de la guerre tant dans le Nord qu'en Orient, avec un Plan et une Notice géographique et historique des principales villes, par la méthode Prompt-Trouveur. Paris, 1854, 1 vol. gr. in-8 jésus.

50 fr. au lieu de 150 fr.

REDOUTÉ (P.-J.). — Les Roses, peintes par P.-J. Redouté, décrites et classées d'après leur ordre naturel, par C.-A. Thory. 3e édition, publiée sous la direction de M. Pirolle. 3 vol. gr. in-8, papier jésus vélin, accompagnés de 184 planches imprimées en couleur et soigneusement terminées au pinceau.

— Reliure très-élégante en percaline.

10 fr. au lieu de 40 fr.

ROBERT (du Var). — Histoire de la classe ouvrière, depuis l'origine de l'esclave jusqu'au prolétaire de nos jours, précédée d'une Dédicace aux travailleurs. Paris, 1853. 4 vol. grand in-8 jésus, illustrés de gravures sur acier.

2 fr. 50 c. au lieu de 15 fr.

ROISSELET DE SAUCLIÈRES. — Histoire de la Révolution française, précédée d'un Aperçu historique sur les règnes de Louis XV et Louis XVI, et suivie du procès de Louis XVI, tiré des séances de la Convention nationale. 2e édition, Paris, 1851. 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de 50 fr.

ROMAN DU RENART (le), publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, des treizième, quatorzième et quinzième siècles, par M. D. M. Méon, éditeur du Roman de la Rose, etc. Paris, Treuttel et Wurtz, 1826. 4 vol. in-8, fig. — Le Roman du Renart, supplément, variantes et corrections, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi et de la Bibliothèque de l'Arsenal, par P. Chabaille. Paris, Silvestre, 1835. 1 vol. in-8, avec fac-simile. Ensemble 5 vol.

8 fr. au lieu de 32 fr.

ROQUES (J.). — Nouveau Traité des plantes usuelles, spécialement appli-

qué à la médecine domestique et au régime alimentaire de l'homme sain ou malade. Paris. Dufart, 1838. 4 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de **20** fr.

ROUGEBIEF (Eugène). Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne, embrassant l'histoire des grands événements en France, Espagne, Allemagne, Suisse et Pays-Bas, précédée d'une Description de cette province. Paris, 1851. 1 fort vol. gr. in-8 jésus, de près de 700 pages, orné de 10 portraits sur acier et 2 planches d'armoiries coloriées.

15 fr. au lieu de **30** fr.

ROUSSEAU (J.-J.). — Œuvres complètes, accompagnées de Notes historiques par M. Petetain. 8 forts vol. in-8, avec 5 planches de musique, et contenant près de 750 pages chacun.

7 fr. **50** c. au lieu de **25** fr.

— Julie, ou la Nouvelle Héloïse. Edition illustrée par Tony Johannot. Paris, Barbier, 1845. 2 vol. gr. in 8 jésus, ornés de 38 magnifiques gravures sur papier de Chine, tirées à part.

6 fr. **50** c. au lieu de **20** fr.

— Les Confessions; vignettes par Tony Johannot, etc. Paris, Barbier, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, fig. sur pap. de Chine.

Epuisé, quelques exemplaires auxquels il manque trois planches.

3 fr. au lieu de **12** fr.

SAVIGNY (M.-A. de). Historiettes et Images, illustré par plus de 700 dessins gravés d'après MM. Grandville, Daumier, Johannot, E. Forest, Watier, etc. Paris, Aubert, 1850. 1 vol. très-grand in-8 jésus vélin.

3 fr. au lieu de **15** fr.

SCARRON. — Virgile travesti en vers burlesques, précédé d'une Notice sur l'auteur, annoté et suivi d'un Vocabulaire donnant le sens des expressions vieillies. Nouvelle édition par Ch. Fétilly, 1845, 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de **80** fr.

SCHMERLING (le Dr P.-C.). — Recherches sur les Ossements fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liége. Liége, 1834. 2 vol. in-4, accompagnés d'un Atlas in-folio de 74 planches représentant plus de 1,000 sujets.

4 fr. au lieu de **15** fr.

SCHMIT (J.-P.). — Les deux Miroirs, Contes pour tous. 1 magnifique gr. vol. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de dessins tirés à part et dans le texte, par Gavarni, etc. Paris, Royer, 1844.

— Le même ouvrage, sous le titre de Livre des vacances, Contes pour la jeunesse : même prix.

64 fr. au lieu de **160** fr.

SCRIBE (Eugène), membre de l'Académie française. — Œuvres complètes. 17 vol. gr. in-8 pap. vélin jésus. Nouvelle édition comprenant tous les ouvrages composés par M. Scribe, seul ou en société, illustrée de 181 jolies grav. en taille-douce d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl, etc., etc. Paris, 1854.

50 fr. au lieu de **170** fr.

SCRIBE (Eugène). — Théâtre complet; édition entièrement revue par l'auteur, et contenant tous les ouvrages composés par M. Scribe, seul ou en collaboration. Paris, 24 vol. in-8 illustrés de 170 jolies gravures sur acier, par MM. Alfred et Tony Johannot.

Il ne reste que quelques exemplaires.

4 fr. au lieu de **16** fr.

SÉGUIER DE SAINT-BRISSON, membre de l'Institut. — La Préparation évangélique, traduite du grec d'Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée en Palestine, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne, avec des Notes critiques, historiques et philologiques. Paris, Gaume frères, 1846. 2 forts vol. in-8.

12 fr. au lieu de **27** fr.

SERINGE. — Flore des Jardins et des grandes cultures, ou Description des plantes de jardins, d'orangerie et de grandes cultures; leur multiplication, l'époque de leur floraison et de leur fructification, et leur emploi Paris, 1849. 3 vol. in-8, avec 31 pl. gravées, dont une coloriée, tirées à part, et d'une quantité de grav. sur bois tirées avec le texte.

Ouvrage honoré de la souscription du gouvernement.

7 fr. **50** au lieu de **15** fr.

SILVIO PELLICO. — Mes Prisons, suivies du Discours sur les devoirs des hommes, des additions de Maroncelli et des Notices littéraires et biographiques sur plusieurs prisonniers du Spielberg; traduction de M. Antoine de Latour, avec des chapitres inédits. Edition illustrée par Tony Johannot de 100 beaux dessins gravés sur bois par les meilleurs artistes. Nouvelle édition. Paris, 1854. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé, satiné.

150 fr. au lieu de **248** fr.

SIMONDE DE SISMONDI (J.-C.-L.). — Histoire des Français. 31 vol. in-8. Paris, Treuttel et Würtz, 1821 à 1844.

60 fr. au lieu de **224** fr.

— Histoire des Français, depuis l'avénement de la race capétienne, en 987. 28 vol. in-8, dont un de table. Paris, Treuttel et Würtz, 1823 à 1844.

Cet ouvrage comprend, depuis la troisième partie : la France considérée sous le régime féodal, jusqu'à la convocation des Etats généraux de 1789.

Ce sont les tomes 4 à 31 de son grand ouvrage. Il manque par conséquent les trois premiers volumes, qui se composent de l'Histoire des Mérovingiens et des Carlovingiens.

Il manque à beaucoup d'exemplaires les tomes 23 à 31. Ces volumes sont en vente au prix net, le volume, de. . . . . 4 fr.

La Table seule se vend séparément. . . . . 5 fr.

10 fr. au lieu de **20** fr.

SIRET (Adolphe). — Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles, depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours, 1845. Un magnifique vol. in-4 de xij-528 pages, orné de 9 planches renfermant 600 monogrammes environ.

8 fr. au lieu de 60 fr.

SOUQUET (J.-B.). — Dictionnaire des temps légaux de droit et de procédure, ou Répertoire de législation, de doctrine et de jurisprudence, relatives spécialement aux prescriptions, péremptions, déchéances, délais, dates, durées, âges requis, et généralement au droit civil, commercial, criminel, administratif, militaire, maritime, canonique et à la procédure, dans lequel sont signalées, avec les éléments de leur solution, toutes les questions importantes sur ces diverses matières; disposé en tableaux synoptiques et par ordre alphabétique de matières, précédé d'une Introduction où sont développés les principes généraux. Nouvelle édition. Paris; Ch. Hingray, 1846. 2 vol. gr. in-4.

8 fr. au lieu de 15 fr.

STAEL (Mme la baronne de). — Corinne, nouvelle édition richement illustrée de 250 bois dans le texte et de 8 grandes gravures sur bois, par Karl Girardet, Barrias, Staal, tirées à part. Paris, Lecou, 1853. 1 magnifique volume gr. in-8 jésus vélin, glacé, satiné, imprimé par Plon frères.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée.	5 fr. 50 c.
— toile, plaque spéciale, tranche dorée.	5 fr. »
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée.	8 fr. »

7 fr. 50 au lieu de 30 fr.

SUE (Eugène). — Histoire de la Marine française; 2e édition, entièrement revue par l'auteur. Paris, 1845. 4 vol. in-8 pap. vélin, ornés de jolies gravures sur acier.

1 fr. 50 au lieu de 8 fr.

THIRLWALL CONNOP (D.-D.), évêque de Saint-David's. — Histoire des origines de la Grèce ancienne, traduite de l'anglais par Adolphe Joanne. (Ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique.) Paris, Paulin et Lechevalier, 1852. 1 fort vol. in-8.

25 fr. au lieu de 80 fr.

TOUCHARD-LAFOSSE. — La Loire historique, pittoresque et biographique, de la source de ce fleuve à son embouchure dans l'Océan. Illustrée de 62 magnifiques gravures sur acier, représentant les villes, bourgs et châteaux les plus remarquables, les portraits des principales illustrations nées dans les départements décrits, par Rouargue frères, de 320 gravures sur bois par les meilleurs artistes, et de 3 cartes du fleuve, avec tracé des chemins de fer, 1851. 5 forts vol. gr. in-8 jésus vélin glacé, de 800 pages chacun.

Cet ouvrage, qui a coûté plus de 300,000 fr. à établir, sera augmenté.

42 fr. au lieu de 134 fr.

TOULLIER (C.-B.-M.). — Le Droit civil français, suivant l'ordre du Code. Ouvrage dans lequel on a tâché de réunir la théorie à la pratique; accompagné de Notes, par M. J.-B. Duvergier, bâtonnier de l'ordre des avocats; 6e et dernière édition. Paris, Cotillon et Jules Renouard. 7 tomes en 14 vol. in-8.

40 fr. au lieu de 60 fr.

VASARI (Giorgio). Vies des Peintres, Sculpteurs et Architectes, traduites et annotées par L. Léclanché, et commentées par Jeanron et L. Léclan-

ché. Paris, Just. Teissier, 1841-1842. 10 vol. in-8, ornés de 121 portraits dessinés par Jeanron et gravés sur acier par Wacquez et Bouquet.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

VATOUT (J.). Le Palais de Fontainebleau (Souvenirs historiques), son histoire et sa description, par J. Vatout, membre de l'Académie française. Paris, 1852. 1 beau vol. in-8 de plus de 600 pages, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château de Compiègne (Souvenirs historiques), son histoire, sa description, 1852. 1 beau vol. in-8 de plus de 600 pages, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Palais de Saint-Cloud, etc., 1852. 1 vol. in-8, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château d'Amboise, etc., 1852. 1 beau vol. in-8, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château d'Eu, etc., 1852. 1 beau vol. in-8.

3 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Palais-Royal (Souvenirs historiques jusqu'en 1847), son histoire et sa description, 1852. 1 vol. in-8, fig.

Quelques exemplaires.

15 fr. au lieu de **75** fr.

VIRGILE. — Œuvres complètes, en six langues ; traduites en vers français par Tissot (Bucoliques), et Delille (Géorgiques et Enéide); en vers espagnols, par Guzman, Vélasco et Luis de Léon ; en vers italiens, par Arici et Annibal Caro ; en vers anglais, par Warton et Dryden ; en vers allemands, par Voss (texte latin, d'après Heyne); et précédées de l'Histoire de la vie et des ouvrages de Virgile, d'une Notice bibliographique, etc., par J.-B. Montfalcon. Paris et Lyon, Cormon et Blanc, 1838. 1 vol.

3 fr. au lieu de **12** fr.

VOCABULAIRE DES ENFANTS, ou Dictionnaire pittoresque illustré de la langue française, d'après l'Académie ; par Ch. Nodier, Boiste, Nap. Landais, etc. Paris, Aubert, 1839. 1 vol. gr. in-8 jésus, illustré d'un grand nombre de petits dessins.

12 fr. **50** au lieu de **36** fr.

WALCKENAER. — Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'Analyse géographique des itinéraires anciens, et d'un Index géographique. Paris, Dufart, 1839. 3 vol. in-8, imprimés par Crapelet, et Atlas in-4, col.

6 fr. au lieu de **22** fr. **50.**

WARREN (le comte Edouard de). — L'Inde anglaise en 1843-1844. 2e édition, considérablement augmentée. Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 1845. 3 vol. in-8.

40 fr. au lieu de **60** fr.

WEISS. — Biographie universelle, ou Dictionnaire historique, contenant la nécrologie des hommes célèbres de tous les pays, des articles consacrés à l'histoire générale des peuples, aux batailles mémorables, aux grands évé-

nements politiques, aux diverses sectes religieuses, etc., etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par une Société de gens de lettres, sous la direction de M. Weiss. Nouvelle édition. Paris, Furne et comp., 1841. 6 vol. grand in-8 à 2 colonnes, illustrés de 60 portraits gravés sur acier.

---

50 fr. au lieu de **200** fr.

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES MÉDICALES

SOUS LA DIRECTION DE M. BALLE.

88 vol. in-8. Paris, Paul Mellier, 1837 à 1845.

AVIS ESSENTIEL. — Pour juger de l'extrême bon marché de tous ces livres, il suffit de comparer leurs prix avec ceux des mêmes ouvrages dans les autres librairies.

Les Œuvres d'Hippocrate, édition de Foès, traduction de Gardeil et de Coray, coûtent 4 fr., tandis que ces ouvrages sont ainsi marqués dans les catalogues de librairie : Foès, 50 fr.. Gardeil, 20 fr. : Coray, 30 fr. ; total : 100 fr.

Morgani, traduit par Destouet, coûte 3 fr. 75 c. la même traduction est indiquée 60 fr. sur les catalogues de librairie.

Cette modicité de prix existant pour tous les ouvrages, on aurait pour 50 fr. la collection entière, contenant la matière de 144 volumes, qui coûterait plus de 1,000 fr. d'après les prix ordinaires des livres de médecine.

TRAITÉ D'ANATOMIE DESCRIPTIVE de Bichat, augmenté et annoté par M. Gerdy, professeur à la Faculté de médecine; Huguier et Lenoir, prosecteurs à la même Faculté; Malle, professeur agrégé de la Faculté de Strasbourg; Serres, membre de l'Institut. 2 vol. in-8 à 2 colonnes de 888 pages, formant la matière de 5 vol. ordinaires de médecine. 10 fr. 50, net. . . . . 4 fr.

TRAITÉ D'ANATOMIE GÉNÉRALE de Bichat, revu et augmenté par les mêmes, 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 634 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net.. . . . . 2 fr.

RECHERCHES SUR LA VIE ET LA MORT, de Bichat ; suivies des ouvrages de Buisson sur la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques, et des expériences de Legallois sur le Principe de la Vie. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 416 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE, par MM. Brachet et Fouilhoux, médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon. 1 vol. in-8 à deux colonnes de 512 pages, formant la matière de 4 vol.; 5 fr., net. . . . . 2 fr. 50

TRAITÉ D'HYGIÈNE, par MM. Hallé et Tourtelle, professeurs d'hygiène des Facultés de Paris et de Strasbourg, avec des Additions et des Notes par M. Bricheteau, médecin de l'hôpital Necker. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 400 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. 1 fr. 50

TRAITÉ DE MÉDECINE LÉGALE, par M. Eusèbe de Salles, D. M., suivi de la Jurisprudence médicale; recueil complet des lois, ordonnances et règlements relatifs à l'enseignement et à l'exercice des diverses branches de l'art de guérir. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 400 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

TRAITÉ PRATIQUE DES MALADIES DES YEUX, ou Expériences et Observations sur les maladies qui affectent ces organes, par Scarpa, traduit par Léveillé; augmenté d'un grand nombre d'articles et de cha-

pitres par Rognetta. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 536 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . . . 1 fr. 50

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENTS, des maladies des femmes et des enfants, par M. BURNS, professeur de chirurgie à l'Université de Glascow ; traduit pour la première fois de l'anglais par le docteur Gaillot, sur la 9e édit. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 544 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . . . 1 fr. 50

TRAITÉ DE CHIMIE MÉDICALE, par M. BEUGNOT, D. M. P., ancien chef des travaux chimiques de l'Ecole vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8 à 2 colonnes, orné de planches, de 568 pages, formant la matière de 4 vol. ; 6 fr., net. . . . . 2 fr.

ŒUVRES D'HIPPOCRATE, texte latin de Foès, et traduction française de Gardeil et de Coray. 2 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,360 pages, formant la matière de 8 volumes; 13 fr. 50, net.. . . . . 4 fr.

TRAITÉ DE MÉDECINE DE CELSE, texte latin, d'après l'édition de Léonard Targa, avec les titres de l'édition de Haller ; traduction française de Ninnin, revue et corrigée. 1 vol. in-8 à 2 col. de 442 pages formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50

MÉDECINE PRATIQUE de THOMAS SYDENHAM, traduite par A. F. Jault, D. M., professeur au Collége royal de France, revue par Baumes, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; suivies de l'Essai sur les fièvres et les Dissertations sur les maux de gorge gangréneux et la colique de Devonshire, par Jean Huxam. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 480 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

PRINGLE. Observations sur les maladies des armées dans les camps et les garnisons, suivies de Mémoires sur les substances septiques et anti-septiques, et de la Réponse à de Haen et à Gaber. — LIND. Traité du Scorbut, trad. de l'anglais, suivi de la Traduction du Traité du Scorbut de Boerhaave, commenté par Van Swieten. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 424 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

MÉDECINE PRATIQUE de MAX. STOLL, avec les Aphorismes de Stoll et de Boerhaave, traduite par Mahon, professeur à la Faculté de médecine de Paris, avec des Notes de Pinel, Baudelocque, etc. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 440 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. 1 fr. 25

MORGANI. Traité du Siége et des Causes des maladies, traduction française de Destouet. 3 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,712 pages, formant la matière de 10 vol.; 18 fr., net.. . . . . 3 fr. 75

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE CHIRURGIE, précédés d'une Analyse par M. le professeur Marjolin, et suivis de trois Mémoires inédits par Lassus-Pera. 3 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,564 pages, formant la matière de 10 vol.; 18 fr., net. . . . . 3 fr. 75

TISSOT. Œuvres; édition du professeur Hallé. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 696 pages, formant la matière de 4 vol.; 7 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient : Traité des Nerfs et de leurs maladies ; *Historia febris epidemicæ biliosæ ;* l'Onanisme, etc., etc.

ZIMMERMANN. Traité de l'Expérience, Traité de la Dyssenterie ; et **BARTHEZ.** Maladies goutteuses. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 624 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr. 75, net. . . . . 1 fr. 25

CORVISART. Maladies du cœur, Percussion de la Poitrine ; et BAYLE, Phthisie pulmonaire, Pustule maligne, Anatomie pathologique. 1 vol

in-8 à 2 colonnes de 680 pages, formant la matière de 4 vol.; 7 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient l'Essai sur les maladies et les lésions organiques du Cœur et des gros Vaisseaux, par Corvisart; la Nouvelle Méthode pour reconnaître les maladies internes de la Poitrine par la percussion de cette cavité, par Avenbrugger; ouvrage traduit du latin, et commenté par Corvisart; les Recherches sur la Phthisie pulmonaire par Bayle; un Recueil de travaux et de mémoires publiés par ce dernier auteur.

RAMAZZINI, RŒDERER, WAGLER et JURINE. Traité des maladies des artisans, etc., etc. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 484 pages, formant la matière de 3 vol.; 5 fr. 25, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient : le Traité des maladies des artisans, par Ramazzini; le Traité de la maladie muqueuse, de Rœderer et Wagler; le Mémoire sur l'angine de poitrine, de Jurine.

MATIÈRE MÉDICALE ET THÉRAPEUTIQUE, Formulaire général par M. Thillaye, de la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 572 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . 1 fr.

PHYSIQUE MÉDICALE d'Haüy, continuée par M. Fleury, ancien élève de l'École normale, professeur de physique de l'Université. 1 vol. in-8 à 2 colonnes, orné de nombreuses planches, de 470 pages, formant la matière de 5 vol.; 9 fr., net. . . . . 1 fr.

TRAITÉ DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE, par Samuel Cooper; traduit de l'anglais sur la dernière édition et augmenté de Notes par E. Delamarre. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 856 pages, formant la matière de 3 vol.; 6 fr., net. 1 fr. 50

PATHOLOGIE CHIRURGICALE, Traité des maladies des voies urinaires, par Choppart et M. Ségalas. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 504 pages, formant la matière de 3 vol.; 5 fr. 25, net. . . . . 1 fr. 20

TRAITÉ D'ANATOMIE CHIRURGICALE ET DE MÉDECINE OPÉRATOIRE, par M. Malle. 1 vol. à 2 colonnes de 1,032 pages, formant la matière de 6 vol.; 10 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

BIOGRAPHIE MÉDICALE, par ordre chronologique, d'après Daniel Leclerc, Éloy, etc., mise dans un nouvel ordre, revue et complétée par MM. Bayle et Thillaye. 2 vol. à 2 colonnes de 1,524 pages, formant la matière de 10 vol.; 16 fr. 50, net. . . . . 2 fr. 50

LE PANTHÉON POPULAIRE

Bibliothèque portative in-12, à 1 fr. 25 c. le volume.

LA CASE DU PÈRE TOM, ou la Vie des Nègres en Amérique par Henriette Beecher Stowe; traduit par de la Bédollière. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice par George Sand, 1853. 1 vol.

L'ESCLAVE BLANC (le compagnon du Père Tom), par Hildreth, traduit par de la Bédollière, 1853. 1 vol.

CONTES NOCTURNES d'Hoffmann, traduits par de la Bédollière. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur Hoffmann, 1853. 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE ET DE FLORIAN réunies. Nouvelle édition, augmentée de Notices par E. de la Bédollière. 1 vol.

VOYAGES DE GARNERAY, peintre de marine. 1re partie : Aventures et combats : 2e partie : les Pontons anglais. 2 vol.

LE ROBINSON SUISSE, par Mme de Montolieu. 2 vol.

LE DERNIER DES MOHICANS, par Fenim. Cooper, tr. par de la Bédollière. 1 vol.

WALTER SCOTT. Quentin Durward, traduit par de la Bédollière. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, nouvelle édition, augmentée d'une Vie de Molière et de Notices sur chaque pièce par E. de la Bédollière. 4 vol.

ROB ROY, même traduction. 1 vol.

LE GLACIER IMPÉRIAL, ou l'Art de donner des bals et des soirées, par Bernardi. 1 vol. orné de 6 planches.

BIBLIOTHÈQUE PASSARD

BOITARD. Guide-Manuel de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse, 1851. 1 vol. in-18; net. . . . . 3 fr.

—Les vingt-six infortunes de Pierrot le Socialiste, 1853. 1 vol. in-12, net. 3 fr.

DELANOUE (C.). Bibliothèque commerciale; Manuel-barême de l'escompte à l'usage du commerce, de la banque, de l'industrie, etc. Nouveaux tableaux ou calculs faits des intérêts depuis 1 fr. jusqu'à un million Paris, Passard, 1855. 1 vol. grand in-18 jésus, net. . . . . 1 fr.

DESNOYERS (Louis). Les Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette. 4e édition, entièrement refondue. 2 vol. grand in-18; net.. . . . . 6 fr.

Mme DE BAWR. Nouvelles contenant : Louise, Michel Perrin, une Réjouissance en 1778, la Mère Macquart, Rose et Thérèse, le Schelling, Maria Rosa. 1 vol.; net.. . . . . 3 fr.

— Raoul, ou l'Enéide, 1854. 1 vol. gr. in-18 jésus, net. . . . . . 3 fr.

DEFFAUX (M.-Marc.) Manuel des propriétaires et des usufruitiers, usagers, locataires et fermiers, ou Dictionnaire encyclopédique des lois des bâtiments et des lois rurales de la France, avec ce qui a rapport à la voirie, aux usines, aux bois et forêts, aux fleuves, rivières et étangs, aux mines et carrières, à la chasse et à la pêche, à la police municipale, etc. Ouvrage au moyen duquel tout propriétaire ou possesseur peut connaître, exercer et défendre ses droits sans le secours d'un guide étranger; par Marc-Deffaux, juge de paix, auteur de l'Encyclopédie des huissiers, 1852, 1 vol. gr. in-18 ; net. . . . . 6 fr.

— Guide-Manuel général du garde champêtre et du messier, ou Traité raisonné de leurs fonctions, comprenant notamment un Commentaire du Code rural et de tout ce qui concerne la police du roulage, la chasse et la pêche. Ouvrage également utile à MM. les préfets, sous-préfets, membres des conseils généraux et d'arrondissement, juges, maires, adjoints, juges de paix, avoués, huissiers, commissaires de police, etc., 1843. 1 vol. gr. in-18; net. . . . . 3 fr.

ONE MILLION of comic anecdotes of flowers of wit and Humour, collected by doctor Merryman and Hilarius le Gai, 1853. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

HILAIRE LE GAI. Un million de plaisanteries calembours, naïvetés, jeux de mots, facéties, reparties, saillies, anecdotes comiques et amusantes, inédites et peu connues, 1850. 1 charmant vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un million de bêtises et de traits d'esprit, bons contes, bons mots, bouffonneries, calembours, facéties anciennes et modernes, parades de Bobèche, etc., 1851. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un Million d'énigmes, charades et logogriphes; suivi d'un choix des plus jolies énigmes italiennes, espagnoles, anglaises et allemandes, avec la traduction en regard, 1850. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un Million de calembours, charges, lazzi, bons mots, parades de Bobèche, etc., 1852. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE des Voyages amusants: Chapelle et Bachaumont, Racine, la Fontaine, Piron, Lefranc de Pompignan; de Paris à Saint-Cloud avec le retour, Voltaire, Desmahis, etc. 1 vol. in-32; net. . . 1 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE des Proverbes français. 1 vol. in-32; net. . 1 fr. 50
Ce volume diffère totalement du suivant.

LA FLEUR des Proverbes français, recueillis et annotés par M. A. Duplessis, 1851. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

TOPFFER. Le Presbytère, suivi de Elisa et Widmer, 1852. 2 vol. in-32; net. . . . . 3 fr.

BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du Goût, ou Méditations de gastronomie transcendante, ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour, dédié aux gastronomes parisiens, 1852. 1 joli vol. in-32; net. . 1 fr. 50

SIÉGE (le) de la Rochelle, ou le Malheur et la Conscience, par Mme de Genlis. 1 vol. in 32; net. . . . . 1 fr. 50

CONTES (les) de Perrault, de Mme d'Aulnoy, de Mme Leprince de Beaumont, publiés par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 vol. in-32; net. 1 fr. 50

LETTRES DE Mme DE SEVIGNÉ. Nouveau choix publié par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

FABLES DE LA FONTAINE, précédées de l'Eloge de la Fontaine, par Chamfort. Nouvelle édition annotée par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

FABLES DE FLORIAN, suivies d'un Choix des plus jolies fables en vers, recueillies et annotées par Hilaire-le-Gai, 1853. 1 vol. in-32. . 1 fr. 50

PAUL ET VIRGINIE, suivi de la Chaumière indienne, l'Arcadie, le Café de Surate et des Voyages en Silésie et à l'île de France, par Bernardin de Saint-Pierre, 1853. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

PETIT MANUEL du devin et du sorcier, contenant le Traité des songes et visions nocturnes, l'Art de dire la bonne aventure, l'Art de tirer les cartes, le Traité des tarots, etc., par Nathaniel Moulth, 1854. 1 vol. in-32, orné de fig. sur bois; net. . . . . 1 fr. 50

JOHANNÈS TRISMEGISTE. Le Grand Jeu des soixante-dix-huit tarots égyptiens, Atlas et complément du Manuel du Devin. Fig. noires. 1 vol. in-32; net. . . . . 3 fr.

— Fig. coloriées; net. . . . . 4 fr. 50

